
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036942 5

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pagrot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᵉ, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

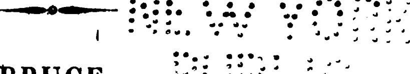
RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES

EN AFRIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



BRUCE.

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL, EN NUBIE ET EN ABYSSINIE.

(1768-1772.)

PRÉLIMINAIRE.

James Bruce, dont nous allons rapporter les voyages, naquit à Kinnaird, comté de Stirling, en Écosse, le 14 décembre 1730. Son père descendait de la célèbre maison normande des Bruce qui montèrent sur le trône d'Écosse. Notre jeune voyageur n'avait encore atteint que sa troisième année lorsqu'il perdit sa mère, mais il avait un père tout rempli de bienveillance, et qui fit donner à son fils une éducation distinguée. James acheva toutes ses études en Écosse et à Londres. En 1753, c'est-à-dire à sa vingt-deuxième année, il avait sollicité

de l'emploi à la Compagnie des Indes orientales, et ses vœux allaient être exaucés lorsqu'une inclination contractée avec miss Adrienne Allan, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté, le détourna de son projet. Il s'unit à elle le 3 février 1754; et comme le père de la jeune fille désirait intéresser son gendre à son commerce de vin, Bruce ne balança point à y prendre part.

Cependant la santé de son épouse s'étant altérée, il fut obligé de venir avec elle sur le continent, d'après les conseils des médecins. Il s'arrêta quelque temps à Paris, et il eut la douleur d'y perdre la moitié de lui-même, qui fut enterrée au cimetière de la Porte-Saint-Martin, le 12 novembre 1754.

Après ce triste événement, Bruce retourna en Angleterre, et, renonçant aux spéculations de son beau-père, il se mit à voyager. Il débarqua à la Corogne en Gallice, province d'Espagne, et de là se rendit à Oporto et à Lisbonne. Il recueillit de nombreux détails sur les mœurs et coutumes du Portugal et de l'Espagne, car il reparut dans ce dernier royaume, et fit un assez long séjour à Madrid, où il explora les collections de manuscrits arabes ensevelies à la bibliothèque de l'Escurial.

Le désir de revoir la France le détermina en 1757 à traverser les Pyrénées et à venir à Bordeaux, dont la société parut avoir pour lui infiniment de charmes. Des bords de la Gironde, il s'élança aux

bords du Rhin, dont il suivit le cours depuis Strasbourg jusqu'à Cologne, d'où il passa en Belgique. Arrivé à Bruxelles, il y fit connaissance d'un jeune homme fort intéressant; et le voyant un jour insulté, il prit fait et cause pour lui contre l'agresseur qui le provoqua en duel. Bruce accepta généreusement le défi, blessa deux fois son adversaire, et partit brusquement pour la Hollande, d'où se dirigeant vers Hanovre, il arriva à temps pour voir la bataille de Crevelt.

Reprenant de là le chemin de l'Angleterre, il reçut à Rotterdam une lettre qui lui annonçait la mort de son père; cette perte le força de hâter son retour dans sa patrie, lequel eut lieu en juillet 1758.

En possession dès lors d'une assez belle fortune, il songea plus sérieusement que jamais à l'employer en voyages utiles. Un heureux hasard le mit en rapport avec le célèbre Pitt, et il lui communiqua un plan d'attaque qu'il avait conçu sur le Ferrol, dans le cas où la Grande-Bretagne ferait la guerre à l'Espagne. Ce plan ne put être mis à exécution, mais plus tard le successeur de Pitt, lord Halifax, décida Bruce à tourner l'activité de son esprit vers l'Orient. Notre voyageur fut envoyé avec le titre de consul d'Angleterre à Alger, en 1762. Il s'y rendit par la France et l'Italie, et embarqué à Naples, il prit terre à Alger en 1763.

Nous laisserons parler tout à l'heure Bruce lui-même, et expliquer ses rapports difficiles avec le dey. En outre, comme nous aurons à consigner textuellement sa relation, nous demandons au lecteur la permission d'anticiper sur elle, et même de la supposer donnée et entièrement connue, afin de terminer par quelques mots ce qui nous reste à dire sur son auteur.

Les voyages de Bruce ne furent publiés qu'en 1790, c'est-à-dire sept ans après son retour en Europe. Ils furent dès leur apparition l'objet des plus violentes attaques; on alla jusqu'à lui contester la véracité de son récit, parce qu'on en comparait les détails aux scènes ordinaires de la vie anglaise. Il avait dit que les Abyssiniens mangeaient la viande crue, et tout le monde s'éleva contre une telle assertion, de même que contre une infinité d'autres qui ne semblaient pas moins hasardées, parce qu'elles étaient nouvelles : on poussa même le scepticisme jusqu'à douter que Bruce eût jamais été en Abyssinie. Les amis de l'auteur, alarmés de tant de sorties violentes contre sa personne, lui conseillaient de modifier ou d'expliquer ce qui leur en paraissait susceptible; mais il s'y refusa péremptoirement en ajoutant qu'il n'avait dit que la vérité.

Un jour, dans une société particulière, un Écossais s'étant écrié qu'il était *impossible* que les Abys-

siniens mangeassent de la viande crue, James Bruce ne répondit rien, mais sortant du salon, il y rentra promptement avec une tranche crue de beef-steak, couverte de poivre et de sel à la mode abyssinienne. « Vous mangerez cela, monsieur, ou vous me rendrez raison de votre insulte. » L'incrédule ayant moins de courage que de langue, avala en effet le morceau, et Bruce lui dit avec calme : « A présent, monsieur, vous ne soutiendrez plus que la chose est *impossible*. »

Bruce était affecté de l'incrédulité publique au sujet de ses voyages, et il lui arriva plus d'une fois de confier ses chagrins à sa fille : elle avait à peine douze ans lorsqu'ils virent le jour, et elle était devenue la confidente assidue de toutes les pensées de son père, qui lui apprit à prononcer correctement les mots de la langue abyssinienne. « Je ne vivrai pas assez, lui disait-il, pour jouir du triomphe de la vérité ; mais vous en serez probablement témoin, et vous aiderez à venger votre père de l'injustice des hommes. »

En ceci Bruce encore se trompa, car sa fille mourut jeune. Mais plus tard, d'autres voyageurs sont venus corroborer les assertions de Bruce, notamment Jérémie Lobo, Paez, Salt, Coffin, Pearce, Burckhardt, Brown, Clarke, Wittman, Belzoni et d'autres.

Après la publication de ses voyages, Bruce

ne s'occupa plus guère que de l'administration de ses revenus. Il vécut retiré en Écosse et ne visita Londres que de loin en loin. Il entretint une correspondance suivie avec Barrington et avec le célèbre Buffon. Il prit un vif intérêt à la révolution française; mais comme il avait été accueilli avec bonté par Louis XVI, il ne put retenir ses larmes lorsqu'il apprit que l'infortuné monarque venait d'être arrêté pour subir le jugement de la Convention.

Bruce était d'une corpulence et d'une obésité prodigieuses; il ne montait jamais en voiture sans faire craquer les ressorts de la caisse. Il était vêtu à l'orientale et portait le turban; il aimait ainsi à revivre par la pensée au milieu des populations chez lesquelles il avait passé plusieurs années de sa vie. Le dernier acte de cette vie fut encore une marque d'attention envers ses semblables : après un grand dîner à Kinnaird, apercevant une jeune demoiselle qui courait pour rejoindre sa mère dont la voiture l'attendait, il voulut l'aider à descendre l'escalier; il fit un faux pas; le poids de son corps l'entraînant en avant sur les degrés, il se rompit plusieurs doigts de la main, se blessa au front, cessa de parler et ne se releva plus.

Ainsi s'éteignit Bruce dans la soixante-quatrième année de son âge et dans toute la vigueur de l'esprit et du corps, après avoir été un voyageur

habile et un aimable chevalier errant : il avait rendu le dernier soupir le 27 avril 1794.

Nous allons maintenant donner le texte du voyage, en commençant par l'introduction, réduite aux détails empreints d'un intérêt que le temps n'a point affaibli. Écoutons le narrateur lui-même.

Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire ancienne, on n'ignore pas que la découverte des sources du Nil, principal objet de l'ouvrage que je publie, a, dès les premiers siècles du monde, intéressé toutes les nations savantes. Rien ne fut alors épargné pour l'exécution d'un si grand projet. Les hommes les plus renommés par leurs connaissances, par leur sagesse et par leur courage, l'une des qualités les plus essentielles dans une pareille entreprise, s'attachèrent avec ardeur à trouver les sources de ce fleuve fameux; mais les obstacles succédèrent rapidement aux obstacles, les conséquences produisirent d'autres conséquences si funestes, qu'ils renoncèrent à un dessein qui sembla, même d'après les efforts les plus hardis, absolument impraticable. On vit des conquérans, à la tête d'armées nombreuses, après avoir découvert et soumis une grande partie du globe, obligés de s'humilier ici, et de borner presque à des vœux stériles l'ambition qu'ils avaient de parvenir à cette découverte nouvelle [1]. Enfin, si elle ne fut point

[1] Il a fallu l'expédition armée du pacha ou vice-roi d'Égypte

oubliée totalement, elle paraissait du moins abandonnée, et avec elle s'arrêtèrent aussi toutes les recherches topographiques qui en dépendaient.

Lors de la renaissance des lettres en Europe, la curiosité se reporta avec une nouvelle vigueur vers cet intéressant objet; mais les tentatives modernes rencontrèrent les mêmes obstacles qui avaient existé autrefois. Ce n'est qu'au commencement du règne de notre monarque Georges III que le courage de la nation, se trouvant élevé au plus haut degré par les travaux d'une guerre longue et glorieuse, se changea naturellement, au retour de la paix, en cet esprit aventureux qui a besoin d'entreprendre; et un de ses premiers succès fut la découverte de ces pudiques fontaines qui jusqu'alors demeuraient ignorées du monde entier.

Tout le monde se rappelle les dernières années du ministère du comte de Chatam[1], époque à jamais glorieuse pour l'Angleterre. Je revenais alors de voyager dans la plus grande partie de l'Europe, et principalement en Espagne et en Portugal, États entre lesquels la guerre était déjà au moment d'éclater; j'allais me retirer dans le petit héritage que j'ai reçu de mes ancêtres, et je voulais consacrer ma vie à l'étude et à la réflexion, parce qu'il n'é-

pour amener la réussite du voyage de M. Caillaud à Méroé et au fleuve Blanc.

[1] Le célèbre Pitt.

tait pas en mon pouvoir de choisir des occupations plus actives; mais dans le temps où je m'y attendais le moins, le hasard me procura un moment de conversation avec lord Chatam.

Peu de jours après M. Wood, l'un de mes plus sincères amis, et alors sous-secrétaire d'État, m'apprit que lord Chatam désirait m'employer d'une manière particulière, et il me dit en même temps que je pouvais aller passer quelques semaines en Écosse pour arranger mes affaires; mais que je m'y tinsse prêt au premier avis. Rien ne pouvait être plus flatteur pour moi qu'un pareil discours. Je ne perdis donc pas une minute; mais au moment où je venais de recevoir l'ordre de retourner à Londres, lord Chatam quitta le ministère et partit pour Bath.

Ce contre-temps fut d'autant plus sensible pour moi, qu'il était le premier que j'eusse éprouvé dans la carrière de l'ambition. Lord Egremont et M. Georges Greenville me promirent de m'en dédommager.

J'avais déjà employé sept ou huit mois à Londres à faire une cour très dispendieuse et qui ne m'avait rien produit, lorsque lord Halifax voulut bien, non-seulement me proposer d'entreprendre un voyage très important et qui devait durer plusieurs années, mais encore en tracer lui-même le plan. Les côtes de Barbarie, qu'on pouvait regarder

comme étant à notre porte, n'avaient encore été découvertes qu'en partie par le docteur Shaw, qui s'était borné à vérifier et à faire connaître très judicieusement les travaux géographiques de Samson[1]; mais ni le docteur Shaw, ni Samson n'avaient pu prétendre à donner au public aucun détail de ces vastes et magnifiques ruines d'architecture, que l'un et l'autre ont dit pourtant être pleines d'élégance et de perfection, et répandues en grande quantité dans tout ce pays-là. Lord Halifax désira que je fusse le premier qui, au commencement du nouveau règne, ajoutât de pareilles richesses à la collection royale. Il s'engagea en conséquence à me servir d'appui et de patron, et à faire remplir, pour prix des nouvelles obligations qu'on m'aurait, les promesses que les anciens ministres m'avaient faites pour d'autres services.

La découverte des sources du Nil fut aussi le sujet de notre conversation; mais lord Halifax ne m'en parlait jamais qu'avec une sorte de défiance, et comme s'il avait dû attendre une pareille entreprise d'un voyageur plus expérimenté que moi. Il m'est impossible de dire si c'était un moyen qu'il prenait pour m'exciter mieux à tenter cette découverte; mais mon cœur en fut plus enflammé, et j'eus le juste orgueil de penser que ce projet

[1] Samson fut long-temps esclave du bey de Constantine, et on voit par ce qu'il a fait qu'il avait beaucoup de capacité.

serait accompli par moi, ou qu'il resterait, comme il était resté depuis les vingt derniers siècles qui s'étaient écoulés, et l'effroi des voyageurs, et la honte de la géographie.

Le consulat d'Alger se trouvait vacant : lord Halifax me l'offrit, et je l'acceptai. Toute ma vie je m'étais appliqué, avec peut-être plus d'amour que de talent, à l'étude du dessin. J'avais aussi constamment pratiqué les mathématiques, et particulièrement la partie qui a le plus de rapport à l'astronomie. Le passage de Vénus sur le disque du soleil ne pouvait pas tarder. Il était certainement connu qu'il serait une fois visible à Alger, et il y avait grande raison de croire qu'il pourrait l'être deux fois. Je m'étais muni d'un très grand appareil d'instrumens les plus propres à faire des observations astronomiques.

Je partis donc dans le dessein de traverser la France et de me rendre en Italie. Quoique la guerre durât encore, et que le ministère français eût refusé plusieurs passe-ports particuliers, sollicités par le gouvernement anglais, M. de Choiseul fit très obligeamment une exception en ma faveur; et il m'assura, dans une lettre polie qui accompagnait mon passe-port, que les difficultés qu'on faisait sur cela ne me regardaient en aucune manière, et que j'étais parfaitement libre, ainsi que toutes les personnes qui m'accompagneraient, et dont il ne fixait

pas le nombre, de voyager en France, et même d'y séjourner aussi peu ou aussi long-temps que je le trouverais agréable.

A mon arrivée à Rome je reçus une lettre qui m'enjoignait de me rendre à Naples pour y attendre de nouveaux ordres du roi. Dès qu'ils me furent parvenus je retournai à Rome, d'où je passai à Livourne; et m'étant embarqué dans ce port sur le vaisseau de guerre *le Montréal,* je me rendis à Alger.

Tandis que j'étais à Naples je reçus, par des esclaves qui avaient été rachetés dans la province de Constantine, beaucoup d'informations sur les magnifiques ruines qu'ils avaient vues en divers endroits quand ils suivaient le camp du bey leur maître. Je sentis alors que sans le secours de quelques collaborateurs il était impossible à l'homme le plus laborieux et le plus habile d'exécuter tout le travail qui allait s'offrir à moi. Cependant tous mes efforts avaient été jusque-là inutiles pour persuader aux Italiens de s'exposer à tomber entre les mains des Algériens, qu'ils ne pouvaient s'accoutumer à regarder que comme un peuple de pirates.

En choisissant à Londres mes instrumens, j'avais songé à une chose qui, bien que fort petite et dans un état imparfait, m'avait été tout ensemble agréable et utile dans mes premiers voyages : c'était une chambre obscure, dont la première idée m'était

venue en lisant le *Spectacle de la Nature* de Pluche. Mais je la fis construire d'après mes propres principes.

Cette nouvelle chambre obscure me revint fort cher, et formait un assez gros volume lorsqu'elle était montée; mais le bas pouvant être séparé du haut et se replier par le moyen de charnières, elle n'était ni pesante ni embarrassante; et ce qu'il en coûtait pour les additions et les changemens se trouvait plus que compensé par les avantages qui en résultaient. La chambre même formait un hexagone de six pieds de diamètre, dont le sommet était en cône. Là le dessinateur s'asseyait sans être vu, comme dans un cabinet de jardin, et il travaillait à son aise.

Par le moyen de cette machine, une personne d'un médiocre talent, mais habituée aux effets de la chambre obscure, peut, en dessinant des ruines d'architecture, faire plus d'ouvrage et d'un meilleur goût en une heure que le plus habile dessinateur n'en pourrait faire en sept heures sans un pareil secours. Avec un peu d'attention et de patience, non-seulement l'élévation de l'objet qu'on dessine et toutes les autres proportions sont rendues avec la plus grande vérité, mais le jour et les ombres, les brèches que le temps ou la main des hommes y a faites, les vignettes, les plantes même qui en font un des ornemens, et qui croissent or-

dinairement sur les projections et sur les bords des ruines, y sont parfaitement exprimées, et de plus on y apprend à les changer de place dans les endroits où elles peuvent produire encore plus d'effet.

Un plus grand et plus précieux avantage est encore dû à la chambre obscure. Tous les paysages, tous les points de vue qui constituent le fond du tableau sont réels et d'une vérité frappante; et c'est d'autant plus utile, que dans un pays tel que l'Afrique la nature offre sans cesse des scènes pittoresques bien supérieures à tout ce que peut enfanter l'imagination la plus brillante. Les nuages passagers, surtout ceux qui sont les plus épais et qui couvrent un ciel orageux, peuvent être fixés par deux ou trois coups de crayon sans art. Les figures, dans leurs vêtemens et leurs attitudes les plus agréables, s'y présentent de manière qu'une main ordinaire peut les bien saisir très promptement; et, ce qui vaut encore mieux, avec ces esquisses on est à même d'employer ensuite les meilleurs artistes, et alors il est aisé de donner la plus grande perfection à ce qu'on veut rendre, sans le dénaturer en rien; c'est là même ce que j'ai toujours préféré et accompli avec succès.

Il est pourtant vrai que la chambre obscure a un défaut d'optique fondamental, mais il est frappant, et on le reconnaît immanquablement tout

de suite; il faudrait avoir bien peu de capacité, et être bien borné dans la théorie et dans la pratique, si l'on ne trouvait pas le moyen d'y remédier sans peine et en très peu de temps.

Je fus si satisfait des premiers essais que je fis de ma chambre obscure à Julia Cæsarea, maintenant Shershell, à soixante milles d'Alger, que j'en demandai une plus petite en Italie.

Je m'étais donc procuré toutes les choses qui m'étaient nécessaires, ou du moins toutes celles dont j'avais prévu avoir besoin; mais, malgré cela, il m'en manquait encore beaucoup. Indépendamment des ruines d'architecture que je voulais faire connaître au public, il y avait plusieurs autres objets non moins dignes de son attention. L'histoire naturelle du pays, les mœurs et le langage des habitans, ainsi que tout ce qui avait rapport à la physique et à l'astronomie, et qui pouvait servir à faire tracer une carte intelligible et utile de cette partie de l'Afrique, étaient sans doute de la plus grande importance.

Le temps qu'il fallait pour plier et replier mes instrumens, pour les monter et les rectifier, aurait presque suffi pour occuper un seul homme, s'il avait eu besoin de s'en servir souvent, et qu'il n'eût pas été très au fait; c'est pourquoi je voulus me procurer un certain nombre d'aides, c'est-à-dire trois ou quatre au moins, qui pussent chacun

se charger d'une partie différente. Je m'étais engagé, et mon orgueil se trouvait intéressé à montrer combien il était facile de tromper les prophéties oiseuses des ignorans, qui prétendaient qu'un pareil voyage était un objet de plaisir pour celui qui l'entreprenait, et non d'utilité publique. J'écrivis à plusieurs de mes amis pour les instruire de mon dessein et leur demander leur secours. Ils n'épargnèrent point leurs peines, mais ce fut longtemps en vain.

Le seul artiste qui se présenta fut M. Chalgrin, jeune architecte français, qui me fit passer des dessins d'architecture rectiligne fort bien faits. Il m'eût sans doute pu être fort utile, s'il ne s'était pas dédit. L'honneur de l'entreprise le flattait, mais il eût voulu l'obtenir sans éprouver les fatigues du voyage. Enfin M. Lumisden entendit parler par hasard d'un jeune Bolonais nommé Luigi Balugani, qui étudiait l'architecture à Rome. Ce jeune homme savait très peu de chose quand il vint me joindre ; mais son application et les instructions que je lui donnai pendant les vingt premiers mois qu'il fut à Alger me le rendirent d'un très grand secours. Aussi fut-il le seul que j'employai jamais, soit pour m'aider dans quelques momens, soit pour lever quelque plan particulier d'architecture. Mais malheureusement il fut attaqué en Palestine d'une maladie incurable, et après avoir souffert cons-

tamment depuis notre départ de Sidon, il mourut en arrivant en Éthiopie.

Dans le temps de mon voyage en Espagne, j'avais souvent songé au peu de notions qu'on a sur l'histoire de ce royaume : ce qui concerne même les Maures n'est guère connu que d'après quelques romans, quoique ces conquérans se soient rendus doublement célèbres par leurs richesses et par leur science. Il me semblait donc que c'était une entreprise digne d'un homme de lettres, que de retirer du sein de l'oubli cette époque trop long-temps négligée. Les matériaux ne manquent point; car il y a un nombre considérable d'ouvrages qui y ont rapport dans la langue arabe, qui, à la vérité, est presque inconnue. Je visitai les manuscrits arabes, dont l'immense collection périt tous les jours dans la poussière de l'Escurial.

Tous les succès que j'obtins à cet égard, en Europe, se bornèrent à l'acquisition de quelques livres arabes imprimés que je trouvai en Hollande, encore ces livres étaient-ils plutôt biographiques qu'ils ne traitaient de l'histoire en général, et ils ne fournissaient donc qu'une instruction fort partielle. Cependant l'étude de ces ouvrages et du Koran de Maracci m'avait rendu la langue arabe assez familière, et lorsque l'Afrique m'offrit un champ plus vaste pour l'acquisition des manuscrits, je ne manquai pas d'en profiter.

Après un an de séjour à Alger, les conversations continuelles que j'avais avec les gens du pays dès que je sortais, et la lecture de mes manuscrits tant que je me tenais dans ma maison, me mirent à même de parcourir tout le continent d'Afrique, sans avoir besoin d'interprète. Ludolf assure que la connaissance de telle langue orientale que ce soit facilite singulièrement l'étude de l'éthiopien; aussi ne me manquait-il que d'avoir le même nombre de livres pour faire marcher d'un pas égal l'étude de la langue éthiopienne et celle de l'arabe. Le projet que j'avais de partir bientôt pour visiter l'intérieur de l'Afrique me faisait redoubler de zèle. Je travaillais nuit et jour sans relâche, quoique je puisse dire, sans vanité, qu'aucune des langues que j'ai apprises ne m'a jamais coûté beaucoup de temps ni ne m'a offert beaucoup de difficultés.

Cependant lorsque je fus prêt à commencer mon voyage, au lieu d'obtenir la permission de partir, ainsi que je l'avais sollicitée, le roi me fit mander d'attendre ses ordres à Alger et de ne point songer à en sortir jusqu'à ce que la querelle occasionée par les passe-ports fût terminée. Je n'avais pourtant d'autre part dans cette affaire que l'intérêt que j'y pouvais prendre comme étant au service de l'Angleterre; car elle provenait entièrement de la négligence de mon prédécesseur, qui n'avait

point écrit ce qu'il fallait au secrétaire d'État avant que j'arrivasse à Alger.

Les Français avaient conquis Minorque; et quand le fort Saint-Philippe se rendit, il fut stipulé, par un article commun à toutes les capitulations, que les papiers qui étaient dans le fort seraient livrés aux vainqueurs. Il se trouva que parmi ces papiers il y avait un grand nombre de passe-ports en blanc pour la Méditerranée, et ces blancs furent remplis par les Français, qui naturellement désiraient de nous brouiller avec les États barbaresques. Ils vendirent les passe-ports aux Espagnols, aux Napolitains et à tous les autres ennemis des Africains. Le paraphe[1], qui est la seule preuve qu'ont ces pirates qu'un vaisseau soit leur ami, se trouvait parfaitement bien dans les passe-ports remplis par les Français; mais le capitaine algérien, qui voyait que les équipages avaient un teint basané, portaient des moustaches et ne parlaient point anglais, conduisait le vaisseau à Alger, où le consul de la nation britannique découvrait bientôt la fraude et se trouvait dans la dure nécessité d'abandonner une foule de chrétiens à l'esclavage.

Deux ou trois aventures pareilles firent croire aux pirates que les passe-ports de tous les vaisseaux qu'ils rencontraient, même de ceux qui sortaient

[1] C'est une espèce de trait qui se trouve au milieu, et qui ressemble à celui d'un billet de banque.

de Gibraltar, étaient faux et ne servaient qu'à protéger leurs ennemis. Cette idée excita la violence de la soldatesque, que plusieurs consuls neutres ne manquaient pas d'échauffer par-dessous main. J'avais profité de toutes les occasions pour mander la cause du désordre en Angleterre, mais en vain. Aussi le dey ne voulait point croire qu'elle fût telle que je le lui disais, parce qu'il ne voyait point de réponse. Notre gouvernement s'occupait alors des moyens de terminer la guerre, et le peu de soin qu'on eut de répondre à mes lettres me mit souvent en péril. Mais enfin on voulut y remédier d'une manière passagère. Je n'ai jamais su si les mesures qu'on prit pour cela venaient de Londres, de Gibraltar ou de Mahon; mais il n'y en eut certainement jamais de plus propres à faire massacrer tous les Européens qui étaient à Alger.

Des carrés de papier commun, de la grandeur d'un quart de feuille, furent scellés avec les armes du gouverneur de Mahon, tantôt en cire rouge, tantôt en cire noire, suivant que l'exigeaient les circonstances particulières qui avaient rapport à la famille de cet officier; puis ces papiers étaient revêtus de sa signature et de celle de son secrétaire, et certifiaient seulement que le vaisseau du porteur était anglais. On appelait cela un *passavant*. Les pirates, inaccoutumés à ces passavans, demandaient, dès qu'ils abordaient un vaisseau, le passe-

port pour la Méditerranée : le capitaine anglais répondait qu'il n'en avait point et présentait son passavant, qui, se trouvant sans paraphe, était cause qu'on amenait le vaisseau, comme de bonne prise, à Alger.

Lorsque je réclamais ces vaisseaux, ainsi que mon devoir me l'ordonnait, j'étais immédiatement appelé devant le dey et son divan; et si ce n'eût été par rapport à quelque considération personnelle que les Turcs me témoignèrent toujours, je n'aurais certainement point été à l'abri des insultes de la soldatesque quand je me rendais au palais. Le dey me demanda, sur ma foi de chrétien et d'Anglais, si ces certificats étaient conformes aux traités, et si le mot de passavant se trouvait même dans un article de nos accords avec les régences maures. Toute équivoque était inutile. Je lui répondis que ces certificats n'étaient point conformes aux traités; que le mot de passavant n'était, à ma connaissance, dans aucun de nos traités avec les Puissances barbaresques; mais que c'était un moyen nécessaire dont on se servait depuis que Minorque était tombée entre les mains des Français : j'ajoutai que c'était la première fois qu'on avait employé une pareille ressource, et qu'on y remédierait aussitôt que la conclusion d'une paix générale donnerait au ministère anglais le temps de respirer. A ces mots, le dey, me montrant plusieurs passavans

qu'il tenait dans sa main, prononça ces paroles mémorables : « Le gouvernement anglais n'ignore pas que nous ne savons ni lire ni écrire, même dans notre propre langue. Nous sommes des soldats et des matelots grossiers, même, si vous voulez, des voleurs; quoique nous ne vous dérobions rien à vous autres; mais la guerre est notre commerce, et nous ne vivons que par la guerre. Dites-moi comment mes corsaires peuvent connaître que tous ces différens écrits et sceaux sont du gouverneur Moystin ou du gouverneur Johnston, et non pas du duc de Sidonia, ou de don Barcello, capitaine des vaisseaux garde-côtes d'Espagne? »

Il me fut impossible de répondre à un argument si simple et si pressant. Je touchai à l'instant d'être taillé en pièces par les soldats, ou de voir tous les navigateurs anglais de la Méditerranée conduits dans les ports d'Alger; mais la manière ouverte et franche dont j'avais parlé au dey, l'estime particulière qu'il avait toujours eue pour moi, et la méthode dont je m'étais toujours servi avec les membres de la régence, éloignèrent un fatal dénoûment et me firent accorder le temps dont j'avais besoin. Les passe-ports de l'amirauté revinrent enfin, et toute cette affaire se termina heureusement; mais tandis qu'elle dura elle fut extrêmement désagréable et me fit courir un des plus grands dangers que j'aie éprouvés de ma vie.

Pendant tout ce temps je continuai de me livrer à l'étude, et je me familiarisai encore davantage avec tout ce qui pouvait m'être nécessaire dans le voyage que je projetais. Je devins adroit à saigner; je trouvai qu'il ne fallait pour cela que de l'attention et de la confiance, et je m'exerçai aussi à faire plusieurs sortes de ligatures et à dresser des blessures et d'autres plaies. Les leçons multipliées que je reçus ensuite à Alep de mon ami le docteur Russel, achevèrent de me rendre assez habile dans la médecine et la chirurgie.

J'avais une petite malle remplie des remèdes les plus efficaces, et une instruction pour apprendre à composer les plus usuels; j'avais aussi quelques petits traités sur les maladies aigües des climats situés entre les tropiques. Ainsi endoctriné, je me flatte, sans offenser personne, j'espère, que je ne dus pas occasioner plus de mortalité parmi les mahométans et les païens loin de chez nous, que quelques-uns de mes confrères les médecins n'en occasionent parmi les chrétiens dans notre patrie.

M. Tonyn, chapelain du roi à Alger, était absent par congé lorsque j'arrivai dans cette régence. Les capitaines protestans qui y venaient et qui avaient besoin des secours spirituels du ministre de leur religion, trouvaient un vide difficile à remplir: aussi je crus que je serais obligé de me charger du désagréable emploi d'enterrer les morts et de

l'office plus gai, quoique non moins embarrassant, de marier et de baptiser les vivans. Cela n'était nullement de mon ressort; mais le clergé catholique ne voulait donner aucune assistance.

Cependant il y avait à Alger un prêtre grec, né dans l'île de Chypre. Cet homme vénérable, âgé de plus de soixante-dix ans, s'était attaché à moi dès le moment de mon arrivée. Il était d'un caractère très gai et très sociable, et il avait plus de connaissance de sa propre langue que les gens de sa nation n'en ont ordinairement. Je le logeai dans ma maison et je le pris pour mon chapelain. Je lisais du grec tous les jours avec lui, et je parlais même de temps en temps dans cette langue, pour profiter de ses instructions. Ce n'est pourtant pas que j'eusse alors besoin de commencer à étudier le grec, il y avait long-temps que je l'entendais parfaitement, mais il me manquait la prononciation et cet accent que les érudits anglais ignorent parfaitement. Aussi quand ils prétendent que le grec qu'on parle et qu'on écrit dans l'Archipel est tout-à-fait différent de celui qui est dans les livres, et que quelques semaines de séjour dans les îles de la Grèce doivent suffire pour l'apprendre, ils se trompent beaucoup.

Je n'avais alors d'autre vue, en me fortifiant dans le grec, que de m'en servir en traversant l'Archipel, que je voulais voir, mais sans aucun des-

sein de m'y arrêter pour étudier. Cependant l'on verra combien la connaissance du prêtre dont je viens de parler me devint utile dans le cours de mon voyage : ce bon vieillard contribua plus que qui que ce soit au succès de mes projets en Abyssinie.

A mon départ d'Alger, le padre Christophoro, ou Christophe (car c'est ainsi qu'il se nommait), ne se trouvant plus avec assez d'agrément en Barbarie, s'embarqua pour l'Égypte ; et arrivé au Caire, il fut élu pour remplir la seconde place sous Marc, patriarche d'Alexandrie. C'est au Caire que je le retrouvai.

Une affaire particulière m'obligea alors de me rendre à Mahon, où une personne m'avait promis de se trouver. En conséquence je partis d'Alger après avoir pris congé du dey, qui me donna toutes les recommandations que je demandai, avec des ordres très pressans pour tous les officiers qui commandaient dans ses états, ainsi que des lettres pour les beys de Tunis et de Tripoli, souverains indépendans il est vrai du dey d'Alger, mais sur lesquels les circonstances lui donnaient une influence toute-puissante.

N'ayant point trouvé l'homme que je cherchais au rendez-vous qui m'avait été donné à Mahon, je demeurai trois jours dans l'île de la Quarantaine.

L'esprit alors rempli d'idées plus agréables que celles qui m'avaient occupé depuis quelque temps, je m'embarquai dans un petit vaisseau, et je fis voile du port Mahon avec un bon vent qui en peu de temps me conduisit à la côte d'Afrique. Nous découvrîmes bientôt un cap nommé *Ras-El-Hamra*, et nous abordâmes à Bone, ville considérable qui est l'ancienne Aphrodisium, bâtie des ruines d'Hippo-Regius, dont elle n'est éloignée que de deux milles. Cette ville est située dans une grande plaine qui paraît avoir été entièrement couverte par la mer. Son commerce consiste dans l'exportation du blé que le gouvernement permet dans les années abondantes. Je fis un voyage délicieux le long de la côte, où je vis la petite île de Tabarca, fameuse par la pêche du corail. Le long de la côte qui est vis-à-vis, il y a d'immenses forêts de chênes plus que suffisantes pour fournir du bois de construction à toutes les puissances maritimes du Levant, si la qualité de ce bois répond à la hauteur et à la beauté des arbres.

De Tabarca nous allâmes jeter l'ancre à Biserte, *l'Hippozaritus* de l'antiquité; et de là, plein de respect pour la mémoire de Caton, j'allai visiter les ruines d'Utique. J'étais pourtant loin de m'attendre à y trouver rien de bien remarquable; et en effet, je vis que le nom seul d'Utique était encore digne de mémoire. Il ne reste plus de ses

murailles qu'un monceau de décombres et de petites pierres; mais les tranchées et tous les travaux de ceux qui en firent anciennement le siége sont parfaitement bien conservés.

Après avoir doublé le cap de Carthage, nous mouillâmes devant la forteresse de Golette, place fort peu redoutable aujourd'hui, mais cependant encore renommée par l'expédition de Charles-Quint en Afrique. En me promenant en canot, entre la baie et le cap, je vis des édifices et des colonnes encore debout, que les eaux couvraient entièrement. Cela me prouva que la mer avait contribué beaucoup à la destruction de l'ancienne Carthage : aussi peut-on juger combien il est absurde de vouloir représenter sur le papier la situation de cette ville fameuse. En outre, elle a été au moins détruite et relevée dix fois; et la place où ses premiers citoyens périrent en combattant pour leur liberté est profondément ensevelie sous des décombres et sous les flots.

Tunis est à douze milles de distance de Carthage: c'est une ville grande et florissante. Ses habitans sont mieux civilisés que ceux d'Alger; mais le climat n'y est pas, à beaucoup près, aussi sain. Tunis est enfoncé; l'air y est excessivement chaud, très humide; et de plus il n'y a point de bonne eau dans la ville, au lieu qu'Alger en voit jaillir mille sources d'excellente.

Je remis les lettres que m'avait données le dey, et j'obtins la permission de visiter le pays de quel côté je voudrais. Je pris pour cela avec moi un renégat nommé Osman, qui me fut recommandé par M. Barthélemy de Saizieux, consul de France à Tunis.

Je reçus une faveur très distinguée d'une des femmes du bey : elle me fit fournir deux petites charrettes, semblables à celles dont se servent les boulangers en Angleterre. Ces charrettes me servent à mettre mon quart-de-cercle et mon télescope à l'abri des injures du temps; et quelquefois les plus faibles de mes compagnons y montaient pour voyager plus à l'aise. Indépendamment d'Osman et des spahis, j'avais dix domestiques, dont deux Irlandais, déserteurs des régimens espagnols en garnison à Oran. Quoique esclaves comme soldats de l'Espagne, le dey d'Alger m'en avait fait présent à mon départ, parce qu'ils étaient nés dans les États du roi d'Angleterre.

La côte le long de laquelle j'avais navigué faisant partie de la Numidie et de l'Afrique propre, je n'y avais point trouvé de ruines : ainsi je résolus de diriger ma route à travers les états d'Alger et de Tunis. Afin de les parcourir en entier, je commençai par suivre la rivière de Majerda, qui arrose un pays bien cultivé et habité par un peuple vivant sous l'inspection immédiate du gouver-

nement. La rivière de Majerda est l'ancienne Bagrada [1].

J'arrivai bientôt à Basil-Bab, où je vis un arc triomphal d'un assez mauvais goût. Le lendemain je me rendis à Tugga, et peut-être avec plus de raison, Tucca, mais que les gens du pays nomment *Dugga*. J'y trouvai de vastes ruines, parmi lesquelles il y avait un édifice fort remarquable: c'était un grand temple d'ordre corinthien, et en marbre de Paros, ayant des colonnes élégamment flûtées, et une corniche sculptée dans le plus beau style. Sur le tympan du fronton on voit un aigle qui porte un homme sur son dos, et qui prend son vol vers les cieux. Les différentes inscriptions qu'on lit sur ce temple semblent être dédiées à Trajan, et annoncer que son apothéose est l'objet de ce monument, qu'Adrien consacra à la mémoire de ce prince, son prédécesseur et son ami. J'employai quinze jours à dessiner ce temple.

Ces superbes restes du goût et de la magnificence des anciens, qu'on peut si aisément se procurer en se promenant le long de la Bagrada, avec non moins d'agrément et de sécurité que le long de la Tamise entre Londres et Oxford, sont pourtant totalement inconnus à Tunis. Le docteur Shaw a parlé de la situation de Dugga, sans dire un seul mot des ruines curieuses qu'on y trouve.

[1] Ce nom signifie *rivière des Vaches*.

En quittant Dugga, je continuai à monter vers Keff, appelée anciennement *Sicca Venerea*, ou *Veneream ad Siccam;* et je traversai pour m'y rendre, les plaines charmantes habitées par les Welled Yagoubé. De là je marchai à Hydra, qui est la Thunodrunum de l'antiquité. Hydra, ainsi que Keff, sert aujourd'hui de limite entre les deux royaumes d'Alger et de Tunis. Elle est habitée par une tribu d'Arabes, dont le chef est un marabou ou saint; et ces Arabes portent le nom de *Welled-Sidi-Boogannim*, c'est-à-dire les enfans du père des troupeaux.

Il sont extrêmement riches, et ils ne paient aucun tribut ni à Tunis ni à Alger. La cause de cette exemption est vraiment singulière: d'après une loi de leur fondateur, ils sont obligés de se nourrir de la chair des lions qu'ils peuvent prendre à la chasse; ils l'observent rigoureusement; et en considération de l'utilité d'une telle coutume, on ne leur a point imposé de taxes comme aux autres Arabes de ces États. La vie qu'ils mènent continuellement les rend excellens cavaliers et chasseurs intrépides; aussi ces qualités et l'avantage qu'ils ont de demeurer sur les frontières, sont peut-être autant cause qu'ils sont affranchis des tributs, que l'utilité de la loi qui les oblige de faire la guerre aux lions.

L'on voit à Thunodrunum un arc de triomphe

que le docteur Shaw croit plus remarquable par sa grandeur que par l'élégance de l'exécution; mais sa grandeur n'est point extraordinaire, au lieu que le goût qui règne dans son exécution est admirable.

D'Hydra je me rendis à l'ancienne Tipasa, autre colonie romaine, qui porte encore son premier nom. On y voit une vaste scène de ruines, parmi lesquelles on distingue un temple immense et un arc de triomphe dont les quatre côtés présentent la même façade d'ordre corinthien et d'un goût admirable.

Je traversai en cet endroit la rivière Myskianah, qui tombe dans la Bagrada; et continuant à marcher dans un des pays les plus magnifiques et les mieux cultivés du monde, j'entrai dans une province du royaume d'Alger, qui est à l'est, et qu'on nomme à présent *Constantine*, mais qui jadis s'appelait la *Mauritanie Césarienne*, dont Constantine, la capitale, est la ville où régna Syphax. Elle portait d'abord le nom de *Cirta;* et après la conquête de Jules-César on lui donna celui de *Cirta Sittianorum*, d'après Caïus Sittius, qui la prit le premier. Cette ville est située sur un rocher haut, escarpé et sans cesse entouré de nuages. Il ne subsiste plus qu'une partie de son aquéduc. L'eau, qui autrefois était portée dans la ville, tombe maintenant du sommet du rocher à plus de quatre cents pieds de

profondeur dans une vallée étroite, ou plutôt dans un abîme.

Après m'être reposé dans le palais du bey, je partis pour Seteef, anciennement Sitifi, capitale de la Mauritanie Sitifense. De là je pris la route de Taggou-Zainah, qui est l'ancienne *Diana Veteranorum*, comme on l'apprend par l'inscription placée sur un arc triomphal d'ordre corinthien que j'y trouvai.

De Taggou-Zainah je continuai mon voyage droit au sud-est, et j'arrivai bientôt à Medrashem : là on voit une superbe masse d'architecture qui est le tombeau de Syphax et des autres rois de Numidie. Les Arabes croient que les trésors de ces princes y sont aussi déposés. En marchant toujours vers le sud-est, à travers une campagne inégale et des vallées stériles qui ne sont bonnes que pour la chasse, j'arrivai au Jibbel-Aurez, l'*Aurasius-Mons* du moyen-âge : ce n'est point une seule montagne, c'est un assemblage de plusieurs monts les plus escarpés de l'Afrique.

Je vis en cet endroit, à mon grand étonnement, une tribu d'Africains, qui, si je ne puis pas dire qu'ils étaient beaux comme des Anglais, avaient du moins le teint plus clair que les habitans du midi de la Grande-Bretagne : ils avaient aussi les cheveux rouges et les yeux bleus. Indépendans et même sauvages, ils ne se laissent approcher ni

aisément ni sans danger. Cependant je fus assez heureux à cet égard. Les détails sur la manière dont je m'y pris seraient trop longs à raconter ici; il me suffit de dire que j'en fus bien reçu, et qu'ils me laissèrent libre de faire tout ce qui me plairait. Cette tribu porte le nom de Néardie. Les gens qui en sont portent chacun, entre les deux yeux, une croix grecque qu'ils se font avec l'antimoine : ils sont Kabylès. Quoique vivant en troupes, ils ont dans les montagnes des huttes, qu'ils appellent *dashkras*, et qui sont construites avec de la boue et de la paille. Ils diffèrent en cela des Arabes, qui n'habitent que dans les plaines et sous des tentes. J'imagine que ce peuple est un reste des Vandales. Procope parle d'une armée de cette nation, vaincue en cet endroit, après une résistance opiniâtre; et il serait possible qu'il en fût resté une partie dans ces montagnes. Ils m'avouèrent avec grand plaisir que leurs ancêtres étaient chrétiens, et ils semblaient bien plus satisfaits de cette origine que d'aucun rapport avec les Maures, à qui ils font une guerre continuelle. Ils ne paient point de tribut au bey, et ils vivent sans cesse avec lui dans une extrême défiance.

Comme c'est là le *Mons-Audus* de Ptolémée, on doit y placer aussi sa *Lambesa* ou *Lambesentium Colonia*. D'ailleurs on y trouve encore cent inscriptions latines qui attestent le séjour de cette

colonie. Le lieu où elle était se nomme aujourd'hui *Tezzoute*. Les ruines de l'ancienne cité sont très considérables. On y voit encore sept portes et une grande partie des murailles qui entouraient la ville, solidement bâtie, avec des carrés de maçonnerie où l'on n'avait point employé de chaux. Les édifices qui subsistent dans l'enceinte de ces murailles sont de différens âges, depuis Adrien jusqu'à Aurélien, et même jusqu'à Maxime. Un seul de ces édifices, supporté par des colonnes d'ordre corinthien, paraît d'un bon goût.

Au-delà du Jibbel-Aurez, je ne vis aucun monument d'architecture remarquable. Je laissai Hydra à ma main gauche, et je me rendis à Cassaréen, l'ancienne colonie Scillitane, où j'eus doublement à souffrir et de la faim et de la peur. La campagne était plus rude, plus inégale, plus stérile et moins peuplée que tout ce que j'avais déjà parcouru. Ce pays est habité par les Memenshah, tribu rebelle qui, s'étant soustraite à l'obligation accoutumée de suivre le bey quand il va à la guerre, avait pris le parti des rebelles Henneishah.

J'avais alors dessein d'aller à Feriana, la *Thala* des anciens, que je comptais devoir offrir un vaste champ à mes recherches; mais je ne pus pas accomplir ce projet. Trop près des frontières, dans ces temps dangereux où plusieurs armées cherchaient à combattre, je pensai qu'il valait mieux

tourner mes pas vers l'est, et éviter le théâtre de la guerre.

En marchant à l'est j'arrivai à Spaitla, et je rentrai dans le royaume de Tunis. Spaitla se dit par corruption pour *Suffetula*, comme s'appelait probablement cette ville avant qu'elle devînt colonie romaine; et ce mot dérivait de *suffetès*, nom d'une magistrature établie dans tous les pays dépendant de Carthage.

De Spaitla j'allai à Gilma, l'*Oppidum Chilmanense* des Romains. Il y a là une quantité considérable de pierres et de décombres; mais on n'y distingue plus aucune espèce d'édifice.

De Gilma je gagnai Muchtar, appelée ainsi par corruption. On la nommait anciennement *Tucca Terebenthina*. Le docteur Shaw dit que son nom moderne est Sbééba; mais je puis garantir que ce nom-là n'est seulement pas connu dans le pays. De Spaitla je pouvais marcher plus directement au sud; mais une grande chaîne de montagnes qu'il eût fallu traverser, et où je n'avais aucune recommandation, me fit préférer la route plus unie et plus sûre de Gilma.

En partant de Muchtar, je me rendis à Kisser, colonie *Assuras* des anciens. Là existe encore une inscription sur un bel arc triomphal, et plusieurs autres en différentes parties de la ville. Indépendamment de l'arc de triomphe, on voit à Kisser

un petit temple carré, où l'on a sculpté plusieurs instrumens de sacrifice. Ce temple est bâti sur le penchant d'une colline qui domine une grande et fertile plaine, encore appelée *la plaine de Surse*, par corruption sans doute d'*Assuras* son ancien nom.

Après avoir quitté Kisser, j'allai à Musti, où il y a un arc de triomphe d'un excellent goût, mais tombant tout-à-fait en ruines.

Je laissai Musti, et, dirigeant ma route au nord-est, j'allai à Tubersoke; ensuite je repassai à Dugga; et en descendant le long de la Bagrada, je revins à Tunis.

Dans mon troisième voyage par Tunis, je passai à Zowan, haute montagne où l'on voit encore un grand aquéduc qui servait jadis à conduire l'eau à Carthage; de là j'allai à Jelloula, petit village situé au pied des monts qui sont à l'occident, et les mêmes que Ptolémée appelle *Montes Vassaleti*, comme Jelloula est l'*Oppidum Usalitanum* de Pline. Je repris là ma première route de Gilma, et dessinai les restes de Spaitla. Indépendamment de la richesse et de l'élégance de ses monumens, cette ville est dans un des plus beaux sites de toute la côte de Barbarie, couvert de bois de genièvre, et arrosé par un ruisseau qui se perd là dans la terre pour ne plus reparaître.

A Cassaréen j'abandonnai ma première route, et,

marchant droit au sud-est, je me rendis à Feriana, l'ancienne Thala que le consul Metellus prit et détruisit en poursuivant Jugurtha. Je n'y trouvai rien de remarquable que les bains chauds qui sont hors de la ville. Je voulus reconnaître le degré de chaleur de l'eau avec mon thermomètre, et je me rappelle que je fus bien étonné que des poissons qui y nageaient pussent la supporter, ou plutôt qu'ils ne fussent pas cuits en y demeurant longtemps.

Laissant Feriana, je marchai au sud-est pour me rendre à Gafsa, qui est l'ancienne *Capsa*, et de là à Tozer, autrefois *Tizurus*. A Tozer je retournai au nord-est, et j'entrai dans un grand lac appelé *le lac des marques*, parce que dans l'endroit où on passe pour le traverser, il y a un rang de troncs de palmiers qu'on a plantés pour guider les voyageurs.

Bientôt j'arrivai à Gabs ou Tacape. Pour m'y rendre il me fallut passer par El-Hammah, qui sont les mêmes bains qu'on nommait autrefois *Aquas Tacapitanas*, où la fraîcheur que produit la petite rivière Triton change tout à coup un désert aride en une plaine couverte de fleurs et de verdure.

J'étais alors à l'entrée du plus petit des Syrtes, et je suivis le bord de la mer en marchant au nord jusqu'à Inshilla, sans avoir occasion de rien ajouter à mes observations. A Inshilla je retournai encore du côté du nord-est, et j'atteignis El-Gemmé,

où je vis un très spacieux amphithéâtre qui subsisterait encore dans son entier, malgré le pouvoir du temps, si Mahomet-Bey n'en avait pas fait sauter quatre arches, afin qu'il ne servît point de forteresse aux Arabes rebelles.

J'avais forcé une entrée de ce souterrain en voyageant le long de la côte de Tripóli. Il était pratiqué pour pouvoir être rempli d'eau, par le moyen d'un aquéduc et d'une écluse qui subsistent encore sans dégradation.

En suivant ma route le long de la côte jusqu'à Suze, je traversai une campagne charmante, couverte d'oliviers. Je retournai ensuite à Tunis sans avoir éprouvé dans cette dernière excursion le moindre désagrément de la part des gens du pays, et sans avoir été interrompu ni par des maladies ni par aucun autre accident. Je pris congé du bey; et après les témoignages de reconnaissance que je lui devais, je repartis de Tunis pour commencer un voyage bien plus sérieux. Je traversai d'abord le désert de Tripoli, et je suivis jusqu'à Gabs la même route, où j'avais passé très récemment; ensuite je me rendis à l'île de Gerba qui est l'île *Meninx* des anciens, ou l'île des Lotophages.

Les Wargumma et les Noïlés, deux puissantes tribus d'Arabes, sont les maîtres errans de ces déserts. A quatre journées de marche de Tripoli, je rencontrai l'émir Hadjé, conduisant la caravane

des pèlerins de Fez et de Suze qui traversait l'Afrique pour se rendre à la Mecque, c'est-à-dire qu'ils passaient des bords de l'océan Atlantique jusque sur le rivage de la mer Rouge dans le royaume de Sennaar. C'était un homme de moyen âge, oncle de l'empereur de Maroc, et ayant un air stupide et désagréable. Sa caravane était d'environ trois mille hommes qui conduisaient, dirent-ils, douze ou quatorze mille chameaux, chargés de marchandises et de peaux remplies d'eau, de farine et d'autres provisions pour les Hadjées. Ces Hadjées, ou ces pèlerins, formaient une multitude scorbutique en désordre et sans armes. Dès que mes cavaliers, qui n'étaient qu'au nombre de quinze, furent aperçus au crépuscule du matin, toute la caravane donna de grandes marques de terreur et s'enfuit en confusion; mais ensuite les pèlerins voyant ce que nous étions, cessèrent d'avoir peur, et, suivant l'usage des poltrons, ils devinrent extrêmement insolens.

J'espérais trouver quelque chose de remarquable à Lebeda, la *Leptis magna* des anciens qui est à trois journées de marche de Tripoli. Il y a, en effet, un grand nombre d'édifices, mais la plupart sont ensevelis dans le sable; et d'ailleurs ils sont d'un fort mauvais goût, presque tous d'ordre dorique, sans aucune proportion, et du siècle d'Aurélien. Sept grandes colonnes de granit furent envoyées

en France sous le règne de Louis XIV. Ce prince les employa sans doute dans l'un des palais qu'il faisait alors bâtir. La huitième fut brisée en route, et reste encore sur le rivage d'Afrique.

Cependant si je ne rencontrai point ce que je cherchais à Lebeda, j'en fus amplement dédommagé à mon retour à Tripoli. De Tripoli j'expédiai pour Smyrne un de mes domestiques anglais, avec mes livres, mes dessins et les instrumens dont je pouvais me passer; je gardai seulement des extraits des auteurs qui pouvaient m'être nécessaires dans la Cyrénaïque. Je traversai alors le golfe de Sidra, jadis connu sous le nom de *Syrtis major,* et j'arrivai à Bengazi, l'ancienne Bérénice, bâtie par Ptolémée-Philadelphe.

Je fis le tour d'une grande partie de la Pentapole [1], je visitai les ruines d'Arsinoé; et quoique je fusse plus faiblement recommandé que de coutume, j'eus le bonheur de ne recevoir aucune insulte. Ne trouvant rien à Arsinoé ni à Barca, je dirigeai ma route vers Ras-Sem, à cinq journées de distance de Bengazi. Il n'y a d'autre eau à boire qu'une source fort désagréable au goût, et qui paraît imprégnée d'alun; c'est précisément ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Ras-Sem,* c'est-à-dire *la fontaine du poison.* Les seuls monumens

[1] C'est une contrée de la Cyrénaïque, où étaient les cinq villes d'Arsinoé, d'Apollonie, de Bérénice, de Cyrène et de Ptolémaïde.

qu'on y trouve sont les ruines d'une tour ou fortification qui semble avoir été bâtie du temps des Vandales.

En me rapprochant de la mer, je vins à Ptolomète, qui est la Ptolémaïs des anciens, et l'ouvrage de Ptolémée-Philadelphe. Les murailles et les portes de cette ville subsistent encore dans leur entier. L'on y voit un grand nombre d'inscriptions; mais il n'y reste que quelques colonnes du portique, et un temple d'ordre ionique, tel qu'on l'exécutait dans les premiers temps qu'il fut inventé.

Je rencontrai là une jonque grecque de Lampedosa, petite île voisine de la Crète : elle venait de décharger une cargaison de blé, et était prête à remettre à la voile. Je m'embarquai sur ce vaisseau; mais à peine en mer une tempête s'éleva, et le navire étant trop garni de monde fut jeté sur la côte devant Bengazi. Je me sauvai à la nage et perdis tous mes instrumens.

Je trouvai à Bengazi un petit bâtiment français dont le capitaine avait été souvent à Alger pendant que j'y étais consul. Il se ressouvint très bien que je lui avais alors rendu quelque petit service; et, contre la coutume de la plupart des gens qu'on oblige, il se montra fort reconnaissant. Étant venu porter du blé à Bengazi, il se trouvait prêt à s'en retourner dans l'Archipel, et il allait même pren-

dre une nouvelle cargaison dans la Morée. Il m'offrit avec beaucoup de franchise, une partie de son argent. Je m'embarquai dans son vaisseau. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable; et en quatre ou cinq jours de temps nous arrivâmes à Canée, ville considérable, à l'extrémité occidentale de l'île de Crète.

De Canée je me rendis à Rhodes, où je trouvai mes livres; ensuite j'allai à Castelrosso, dans la Caromanie, où j'appris qu'il y avait des ruines superbes d'architecture sur la côte opposée et à peu de distance de la mer. La Caromanie est une partie de l'Asie-Mineure encore très peu connue. Mais comme ma santé devenait de plus en plus mauvaise, je fus obligé d'abandonner cette découverte à quelque voyageur plus heureux.

Depuis Castelrosso jusqu'à l'île de Chypre, je ne vis rien de remarquable. Je ne demeurai en Chypre qu'une demi-journée, et je me rendis à Sidon, où je fus parfaitement bien accueilli par le consul de France dans cette ville. Je fis de loin en loin quelques excursions dans le continent de Syrie, et dans le Liban et l'Anti-Liban.

Une seule chose m'empêchait de retourner en Angleterre : c'était le désir de remplir la promesse que j'avais faite au roi, et d'ajouter les ruines de Palmyre aux ruines d'Afrique, que j'avais dessinées et mises à l'abri du danger. A Tri-

poli, en Syrie, on fait un commerce de varech qu'on envoie aux marais salans qui sont auprès de Palmyre. Le sheik de Cariateen, ville située précisément à l'entrée du désert, avait fait un marché avec le bacha de Tripoli, pour une certaine quantité de cette plante nécessaire aux manufactures de savon. Je profitai de cette occasion pour lier amitié avec ce sheik; mais tout ce que j'en obtins fut qu'il entreprit de me conduire imprudemment au milieu d'un danger où il savait bien qu'il ne serait pas en état de me secourir.

Deux tribus d'Arabes également puissantes habitent les déserts des environs de Palmyre. La plus nombreuse, qu'on nomme la tribu des Annecy, est renommée pour ses chevaux, qui sont les plus beaux du monde entier. L'autre, la tribu des Mowalli, ne cède guère à la première pour l'excellence de ses chevaux; et si elle lui est inférieure en nombre, ses soldats sont plus vaillans. Les Annecy possèdent la contrée du sud-ouest, adossée au Mont-Liban, depuis Bozra jusqu'à Hawran, et ensuite le pays du sud, qui s'étend des extrémités de l'Arabie-Pétrée jusqu'au Mont-Horeb.

Les Mowalli habitent les plaines qui sont à l'orient de Damas, le long de l'Euphrate, et au nord jusqu'auprès d'Alep.

Ces deux tribus ne se faisaient pas ouvertement la guerre, mais elles n'étaient pas non plus en

paix : elles en étaient au commencement d'une rupture, moment peut-être le plus dangereux pour les étrangers qui avaient quelque chose à démêler avec l'une d'entre elles. Je n'appris cela qu'à Hassia, où je trouvai un sheik pour lequel j'avais une lettre de recommandation du bacha de Damas, son ami. Ce sheik d'Hassia conserve sa puissance, non par sa propre force, mais en épousant une fille tantôt chez les Annecy, tantôt chez les Mowally; et par ce moyen, les deux tribus l'aident également à maintenir la sûreté de son canton. C'est lui qui est chargé de veiller sur cette partie de la route où passent les courriers qui vont de Constantinople en Égypte, route appartenant à ces deux tribus, qui se trouvaient alors à une certaine distance l'une de l'autre, mais dont les escadrons voltigeaient autour de Palmyre pour veiller sur la propriété de leurs pâturages respectifs. Ces Arabes sont, je crois, ceux que les écrivains anglais appellent les Arabes sauvages. Mais quoique véritablement assez sauvages, je ne crois pas qu'ils le soient plus qu'aucune autre espèce d'Arabes. Ce qu'il y a pourtant de bien certain, c'est que les jeunes Arabes qui composent les escadrons dont je viens de parler sont généralement brutaux et féroces quand ils se trouvent éloignés de leur camp et de leur sheik; et l'étranger qui tombe alors entre leurs mains et qui en ré-

chappe, peut se regarder comme un fort heureux voyageur.

En m'en revenant d'Hassia, j'aurais prolongé ma course au midi pour voir Balbec; mais elle était assiégée par l'émir Yousef, prince des Druses, nation idolâtre qui habite le Mont-Liban. Je m'en retournai donc à Tripoli de Syrie, et peu de temps après je partis pour Alep, prenant ma route par la plaine du Jeûne, qui s'étend entre le Mont-Liban et le rivage de la mer.

Je visitai l'ancienne Byblus, et je me baignai avec plaisir dans l'Adonis. Là tout rappelle la belle littérature grecque. J'y vis plusieurs monumens d'architecture très dégradés.

Je passai à Latikea, qui est l'ancienne Laodicée *ad mare*. De là j'allai à Antioche, et enfin j'arrivai à Alep. La fièvre, que j'avais eue après mon naufrage de Bengazi, m'avait repris avec violence, pour avoir passé une nuit dans les vergers de mûriers qui sont derrière Sidon, et depuis elle continuait toujours à se faire sentir par petits accès. Mais à Alep elle redoubla, et je ne me rétablis que lentement.

Rendu à la santé, ma première idée fut d'accomplir mon voyage de Palmyre. Les Mowalli étaient campés non loin d'Alep. J'obtins sans peine le moyen de m'expliquer avec Mahomet-Kerfan, leur sheik, et je m'assurai de sa bonne volonté : mais

j'appris en même temps de lui que la route que je m'étais proposé de suivre pour me rendre à Palmyre par le côté du nord était ennuyeuse, incommode, peu sûre, et m'occasionerait beaucoup de dépense. Enfin le sheik me conseilla de ne pas l'entreprendre. Il est inutile, en pareil cas, de demander des informations plus particulières. Un Arabe qui agit avec précaution sait assurément bien ce qu'il fait. Il me dit qu'il laisserait un de ses amis dans la maison d'un autre Arabe à Hamath [1], à moitié chemin de Palmyre; que si j'y allais après qu'un mois se serait écoulé, je le trouverais, et que je pourrais me fier à lui sans crainte, parce qu'il me conduirait en sûreté à Palmyre.

Je m'en retournai alors à Tripoli. Au temps fixé, je partis pour Hamath; j'y trouvai mon conducteur, et je me rendis avec lui à Hassia. En venant d'Alep, je n'avais point suivi le chemin d'en bas qui passe à Antioche. Le fleuve Oronte arrose la plaine où l'on cultive d'excellent tabac. Il était alors si enflé par les pluies qui avaient tombé dans les montagnes, qu'on ne pouvait pas distinguer le gué. Je m'arrêtai à deux misérables huttes, habitées par quelques infâmes Turcomans, et je priai un de leurs chefs de m'indiquer le gué. Il feignit de me l'indiquer en effet, d'un air assez complaisant.

[1] C'est la limite nord de la Terre-Sainte.

Je gagnai le rivage, tandis que mon cheval y arrivait de son côté, et j'entrai, pour faire sécher mes habits, dans un caphar [1] qui était un peu plus loin. L'homme que je trouvai dans le caphar me dit qu'à l'endroit où j'avais passé il y avait le reste d'un pont de pierre récemment brisé par les eaux, et que j'étais tombé précisément dans le vide d'une arche emportée; que les gens qui m'avaient montré ce passage étaient une troupe d'exécrables bandits; et qu'enfin j'étais bien heureux de leur avoir échappé et d'être rendu de ce côté du fleuve. Je priai alors cet homme d'enseigner à mes domestiques où était le gué.

D'Hassia, mon conducteur me mena à Cariateen, où l'on voit une source de belle eau, qui coule dans un grand étang. Là, je trouvai, à ma grande surprise, environ deux mille Arabes Annecy, qui étaient en dispute avec mon vieil ami Hassan, le marchand de varech: mais cela n'eut aucun effet dangereux pour nous. La querelle des Annecy et des Mowali semblait être apaisée, car un vieillard de chacune de ces tribus nous accompagna à cheval jusqu'à Palmyre; les deux tribus nous fournirent même des chameaux pour nous faire voyager plus commodément, et nous traversâmes le grand

[1] C'est un poste où il y a un parti d'hommes destinés à recevoir des voyageurs une contribution pour l'entretien et la sûreté des chemins.

désert, qui s'étend entre Cariateen et Palmyre, en un jour et deux nuits, marchant sans cesse, sans dormir un seul instant.

Un peu avant d'arriver à la vue des ruines, nous grimpâmes sur une montagne de pierre blanche et graveleuse, en suivant un chemin étroit et tournoyant où notre vue était bornée; mais dès que nous arrivâmes au sommet de la montagne, il s'offrit à nos regards le plus magnifique, le plus ravissant spectacle qui ait peut-être jamais frappé des yeux mortels : la vaste plaine qui paraissait au-dessous était entièrement couverte d'édifices superbes et si rapprochés, que l'un semblait toucher à l'autre; tous étaient dans les proportions les plus élégantes, et avaient les formes les plus gracieuses. Tous étaient construits d'une pierre blanche qui de loin ressemble à du marbre. A l'extrémité s'élève le temple du Soleil, édifice digne de terminer une scène si majestueuse [1].

De Palmyre je me rendis à Balbec, qui est éloignée de cent trente milles. Balbec, située dans une plaine charmante, à l'occident du Mont-Liban, est très bien arrosée et environnée de jardins. Elle se trouve à environ cinquante milles de distance d'Hassia, et à trente milles de la mer la plus proche, c'est-à-dire de l'endroit où était l'ancienne

[1] Il faut lire le *Voyage en Syrie* de Volney pour avoir une idée des ruines de Palmyre.

Byblus. L'intérieur du grand temple de Balbec, qu'on suppose le temple du Soleil, est plus beau que tout ce qu'il y a à Palmyre, et même qu'aucune autre sculpture en pierre que je me rappelle avoir vue.

La seule curiosité m'engagea à passer par Tyr, et j'y devins le triste témoin de la vérité de cette prophétie, qui dit que « Tyr, la reine des nations, « serait un rocher, sur lequel les pêcheurs feraient « sécher leurs filets [1]. » Deux misérables pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poisson, venaient d'étendre leurs filets sur ces rochers de Tyr; je les engageai, au risque de déchirer les filets, de les jeter encore dans les endroits où l'on dit qu'on peut prendre des coquillages, et où j'espérais qu'ils me rapporteraient un des fameux poissons qui recèlent la pourpre tyrienne. Mais je me trompai; et je crois pourtant que je ne fus pas moins heureux en cela, que ne l'étaient les anciens pêcheurs de Tyr. Le prétendu coquillage où était la pourpre servait vraisemblablement à cacher la connaissance que les Tyriens avaient de la cochenille; car si leur pourpre avait dépendu de ce coquillage, et que toute la ville se fût mise à pêcher, on n'aurait sûrement pas pris de quoi teindre vingt aunes d'étoffe par an.

Fatigué de mon voyage, mais extrêmement satis-

[1] Ézéch., chap. XXVI, vers. 5.

fait de tout ce que j'avais vu, et plein de santé et de bonne humeur, j'arrivai sous le toit hospitalier de M. de Clerembaut à Sidon.

Je trouvai des lettres d'Europe d'un style bien différent des premières : mon ami M. Russel me mandait de Londres qu'il m'avait expédié d'abord un excellent télescope à réflexion, de deux pieds de rayon, et le dernier qu'avait fait M. Short, ce qui suffisait pour en faire l'éloge; ensuite un autre télescope achromatique de Dolland, presque égal à un réflecteur de trois pieds; ayant d'ailleurs un support très ingénieusement composé et des régulateurs fixés avec des écrous.

En recevant mes instrumens de Londres, je reçus aussi de Paris une montre marine et une montre à secondes de Lepaute, plus chère que celle d'Ellicot, mais d'ailleurs ne lui ressemblant en rien. La montre était fort propre et faite sur des principes très ingénieux et très simples; mais les détails en étaient si mal exécutés, si peu finis, qu'il eût été facile à l'ouvrier le plus novice d'apercevoir la cause de son irrégularité.

Tandis que je me préparais à passer en Égypte, je reçus, par la voie d'Alexandrie, une lettre que je n'attendais nullement, et qui, si elle ne changea point d'abord mes résolutions, m'ébranla au moins beaucoup. Le comte de Buffon, M. Guys de Marseille et plusieurs autres personnes avantageuse-

ment connues dans le monde littéraire s'étaient adressés au ministre, et par lui au roi Louis XV, pour lui représenter combien il était douloureux qu'après qu'un homme avait fait espérer qu'il réussirait à venger l'honneur des voyageurs et des géographes, en découvrant les sources du Nil, un accident malheureux l'empêchât d'exécuter son entreprise. Ce prince, distingué par sa munificence et sa générosité, et rempli du désir de protéger les sciences, donna ordre qu'on choisît un quart de cercle de l'école de la marine, et qu'on me l'envoyât de Marseille à Alexandrie.

Je reçus en même temps une nouvelle lettre de M. Russel qui m'apprenait que les astronomes avaient commencé à perdre l'espoir de découvrir avec précision la parallaxe du soleil, par l'observation du passage de Vénus, parce qu'ils craignaient que les erreurs des observateurs ne fussent plus considérables que la quantité de l'équation demandée, et qu'ils désiraient ardemment qu'on fît un voyage en Abyssinie, plutôt que de chercher à établir une exactitude pour l'obtention de laquelle les savans pensaient que nos instrumens étaient trop imparfaits.

En m'envoyant ces lettres, mon correspondant d'Alexandrie m'écrivait que le quart de cercle du roi de France et mes autres instrumens étaient arrivés.

L'ouvrage que je donne aujourd'hui au public contient le récit du voyage que je commençai alors. Je crois qu'en rendant compte de ce qui m'était arrivé jusque-là, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour dissiper les doutes et les difficultés qui auraient pu embarrasser les personnes qui liront mon livre; et j'espère en cela avoir réussi.

L'auteur s'embarque à Sidon. Il touche à l'île de Chypre. Il se rend à Alexandrie. Il part pour Rosette. Il arrive au Caire.

Le 15 juin 1768, je m'embarquai sur un vaisseau français, et je partis de Sidon, ville qui fut jadis la plus riche et la plus puissante du monde, mais qui ne conserve pas la moindre ombre de son ancienne splendeur. Nous fîmes route vers l'île de Chypre.

L'île de Chypre n'est pas précisément sur la route de Sidon à Alexandrie; elle gît un peu au nord. Je ne me sentais aucune curiosité de la voir: mon esprit se portait vers des lieux plus éloignés, et dont les voyages sont moins fréquens et bien plus pénibles; mais le capitaine du vaisseau avait besoin d'aborder en Chypre; et j'y consentis avec d'autant plus de facilité que nous n'avions point eu de nouvelles certaines que la peste eût encore cessé en Égypte. Il y avait quelques jours à attendre pour voir arriver la fête de Saint-Jean, époque

qu'on croit, dans le pays, mettre toujours fin à ce fléau terrible.

Nous aperçûmes un grand nombre de nuages légers, blanchissans et très élevés qui couraient du sud au nord, c'est-à-dire dans une direction opposée à celle du vent qui poussait notre navire. Il est évident que ces nuages venaient des hautes montagnes d'Abyssinie, où ayant laissé tomber la pluie dont ils avaient été chargés, et se trouvant pressés par l'air plus épais qui courait du nord, ils étaient montés dans une région vide, et ils revenaient pour rétablir l'équilibre au nord. De là, chargés de nouveau des vapeurs du Mont-Taurus, ces nuages retournent bientôt vers le sud où, se heurtant contre le sommet escarpé des montagnes, ils versent périodiquement ces torrens de pluie qui occasionent les débordemens du Nil.

Rien ne pouvait être plus agréable pour moi que ce spectacle, et les raisonnemens qu'il me donna occasion de faire. J'anticipais avec transport sur le temps où je serais le spectateur et l'historien de ce phénomène qui, depuis le commencement des siècles, a été regardé, jusqu'à présent, comme un mystère impénétrable. Je me réjouissais des mesures que j'avais prises pour mon voyage, et qui, ayant été dirigées avec plus de soin que celles des voyageurs qui m'avaient précédés, devaient me mettre à l'abri des accidens

désastreux qui les ont toujours empêchés de terminer leur entreprise.

Le 16, à la pointe du jour, je découvris une haute montagne que, d'après sa forme particulière, décrite par Strabon, je reconnus pour le Mont-Olympe [1]. Bientôt après, le reste de l'île de Chypre qui est très basse s'offrit à notre vue. Nous distinguâmes à peine Lernica jusqu'à l'instant où nous jetâmes l'ancre. Cette ville est, ainsi que celle de Damas, bâtie d'argile, de la même couleur de son sol, et il faut en être très près pour en apercevoir les maisons.

L'abondance du bois qui couvrait l'île de Chypre est prouvée par le récit d'Ératosthènes qui rapporte que les arbres y étaient si multipliés qu'on ne pouvait pas d'abord en travailler le bois. Il fallait commencer par les ébrancher, et on brûlait les branches sous les fourneaux où l'on faisait fondre l'argent et le cuivre; ensuite les arbres servaient à construire des vaisseaux. Mais comme ces moyens ne suffisaient pas pour dégager le sol, on permettait aux étrangers d'y couper tout le bois qu'ils voulaient, et on leur donnait même la propriété des terrains dont ils avaient enlevé les arbres.

Les choses sont tristement changées; le bois manque maintenant en Chypre dans plusieurs en-

[1] On le nomme à présent *Mamilho*.

droits; et cette île n'est pourtant pas devenue plus salubre par la destruction de ses forêts, comme cela arrive ordinairement.

A Cacamo, qui est l'ancienne Acamas, dans la partie occidentale de l'île, il y a encore autant de bois que lors de sa découverte. On voit beaucoup de grands cerfs et des sangliers monstrueux qui vivent en paix dans ses forêts natales.

En côtoyant le rivage de Paphos j'avais quelque envie de débarquer pour voir s'il ne restait pas encore quelque débris de son temple célèbre; mais le voyage que j'avais entrepris exigeait que mes vœux s'adressassent plutôt à Hercule qu'à Vénus; d'ailleurs le capitaine de mon vaisseau craignait de perdre du temps, ce qui me détermina à continuer ma route.

Nous partîmes de Lernica le 17 de juin, et le 18, un peu avant midi, nous mîmes le cap sur Alexandrie.

Le 20, nous vîmes de loin cette ville qui semblait s'élever du sein de la mer.

Alexandrie promet de loin un spectacle digne d'attention. La vue des anciens monumens, parmi lesquels on distingue la colonne de Pompée, avec les hautes tours et les clochers construits par les Maures, font espérer un grand nombre de beaux édifices ou de ruines superbes. Mais au moment où l'on entre dans le port, l'illusion s'évanouit, et on

n'aperçoit plus qu'un très petit nombre de ces monumens d'une grandeur colossale et majestueuse, qui distinguaient les anciens, et qui se trouvent mêlés avec les édifices, aussi mal imaginés que mal construits, qu'ont élevés les conquérans qui se sont emparés d'Alexandrie dans les derniers siècles.

Alexandrie a deux ports, l'ancien et le nouveau. L'entrée de ce dernier est difficile et dangereuse, parce qu'il est défendu par une barre; il est, en outre, plus petit que l'ancien, quoique Strabon l'ait nommé le grand port. Ce n'est que dans ce nouveau port que les vaisseaux européens peuvent mouiller, encore n'y sont-ils pas en sûreté; car il en périt sans cesse quelqu'un, même à l'ancre [1]. L'autre port est l'Eunostus des anciens, situé à l'occident du phare; il était aussi appelé le port d'Afrique. Beaucoup plus grand que le premier, il se trouve placé immédiatement au-dessous d'une partie de la ville; l'eau y est bien plus profonde, quoique depuis plusieurs siècles beaucoup de vaisseaux y aient versé une immense quantité de lest.

Lorsque Alexandre revint de la Libye en Égypte, il fut frappé de l'heureuse situation et de la beauté de ces deux ports. L'architecte Dynocharès, qui

[1] Volney, dans son *Voyage en Syrie et en Égypte*, postérieur à celui de Bruce, a donné une description détaillée d'Alexandrie.

l'accompagnait, traça soudain le plan d'Alexandrie, et Ptolemée Ier la fit bâtir.

La campagne qui l'environne, et qui forme en partie le désert de Libye, est stérile, affreuse, mais salubre; et ce fut une raison de plus pour faire préférer cette situation aux terrains humides et malsains de l'Égypte. Cependant il n'y avait point d'eau à Alexandrie, et Ptolémée fut obligé d'en tirer du Nil, par un canal vulgairement appelé de nos jours le canal de Cléopâtre, quoique indubitablement il soit aussi ancien que la ville même d'Alexandrie.

Sa situation la rend si importante et si favorable au commerce, que, dans toutes les guerres, chaque parti a cherché à s'y établir. Il est aisé de la prendre, parce qu'il n'y a point d'eau; et comme la même raison empêche qu'on la conserve, les vainqueurs ont toujours essayé de la détruire, de peur que leurs ennemis, la possédant à leur tour, n'en tirassent un trop grand avantage.

Nous ne devons peut-être pas supposer que la campagne qui environne Alexandrie fût aussi stérile dans le temps de la prospérité de cette ville, qu'elle le paraît maintenant. Nous voyons, par l'exemple de la plupart des anciennes villes répandues dans les déserts de l'Afrique, que tandis qu'elles sont habitées, il y a tout autour des plantes et des cultures qui contiennent les sables, et les

empêchent d'être emportés çà et là par les vents.

J'imagine que les lacs qu'on voit en Égypte, en si grand nombre, sont des réservoirs creusés pour conserver de l'eau, et arroser les plantations dans les mois où le Nil décroît. Le grand effet que peut produire un peu d'eau sur la terre s'aperçoit le long du canal de Cléopâtre, par la quantité d'herbes et d'arbustes qui y croissent, ainsi que par les belles plantations de dattiers. Aussi je ne doute pas que, du temps des Ptolémées, ces cultures ne fussent mieux soignées et ne s'étendissent bien plus loin.

La colonne de Pompée, les obélisques et les citernes souterraines sont à présent toutes les antiquités qu'on trouve à Alexandrie. Plusieurs voyageurs les ont décrites savamment et dans le plus grand détail. La colonne est un magnifique monument qui paraît, pour le goût, avoir été fait au siècle d'Adrien ou de Sévère. Mais quoique le premier de ces empereurs ait fait élever plusieurs édifices en Orient, on remarque qu'il ne les a jamais chargés d'aucune inscription.

La colonne de Pompée portait une inscription grecque; aussi je crois qu'elle a été élevée sous le règne de Sévère, comme un monument de la reconnaissance qu'Alexandrie devait à ce prince, pour tous les bienfaits qu'il lui avait accordés. D'ailleurs, aucun des historiens qui ont écrit avant

le règne de Sévère ne parle de ce monument.

Je pense que la colonne vient de Thèbes dans la Haute-Égypte, et fut portée en bloc par le Nil. Il y a cependant des personnes qui ont imaginé que c'était un ancien obélisque, qu'on a depuis arrondi. Sa longueur de quatre-vingts pieds aurait dû vraiment en faire un obélisque prodigieux, et il eût fallu qu'il eût été bien large pour pouvoir ensuite, dans une forme ronde, conserver la circonférence qu'il a, et être poli au point de ne pas laisser apercevoir une trace des hiéroglyphes, qui devaient avoir été profondément gravés sur les quatre faces.

Le tombeau d'Alexandre a été cité comme un des monumens de la ville à laquelle ce conquérant célèbre donna son nom. Marmol raconte l'avoir vu en 1546. C'était, suivant lui, un édifice assez petit, bâti en forme de chapelle, dans le milieu de la ville, et près de l'église de Saint-Marc: on le nommait Escander. Ce récit n'est nullement probable : car tous ceux qui ont conquis Alexandrie dans les derniers siècles respectaient trop la mémoire du vainqueur de Darius, pour n'avoir pas pris le plus grand soin de son tombeau. Les Sarrasins même n'auraient pas manqué de l'épargner; et Mahomet a parlé d'Alexandre comme d'un grand roi et comme d'un grand prophète. Du temps de Strabon le corps de ce prince était conservé

dans un cercueil de verre, après avoir été enlevé du cercueil d'or dans lequel on le déposa à sa mort.

Alexandrie a été souvent conquise depuis César. Elle fut pour la dernière fois détruite par les Vénitiens et les habitans de l'île de Chypre, quelque temps après la délivrance de Saint-Louis; et nous pouvons dire d'elle, comme de Carthage, *periêre ruinæ*. Ses ruines même ont disparu.

Ses portes et les murailles qui l'entourent à présent, et que quelques personnes ont cru être fort anciennes, ne paraissent pas avoir été bâties avant le treizième siècle. S'il y en a quelques portions d'une date plus reculée, elles ont pu avoir été élevées par les derniers califes qui précédèrent Saladin; mais, à l'exception de ces morceaux d'architecture, et des débris de colonne, qui sont placés horizontalement dans divers endroits des murailles, tout le reste semble être fait dans les derniers temps, et même avec beaucoup de précipitation.

Ce serait vainement qu'on désirerait un plan de ce qu'était cette ville fameuse, et qu'on essaierait de retracer l'ouvrage du Macédonien Dynocharès. Les débris de ses anciennes ruines sont profondément ensevelis sous le sable, ou détruits par les dévastations des Barbares; et si Cléopâtre revenait au monde, il lui serait impossible de reconnaître

l'endroit où était situé son palais, dans cette ville où elle régna.

La seule chose qui puisse plaire maintenant dans Alexandrie, c'est une assez belle rue, bâtie à la moderne, et habitée par un grand nombre de marchands pleins d'intelligence et d'activité, lesquels se partagent les restes de ce commerce qui fit autrefois la gloire et la splendeur d'Alexandrie.

Cette ville est fort peu peuplée [1]. Les habitans racontent qu'il a été question plus d'une fois de l'abandonner tout-à-fait, pour se retirer à Rosette ou au Caire : mais qu'ils en ont été empêchés par plusieurs prophètes arabes qui leur ont prédit que la Mecque étant détruite Alexandrie deviendra la ville sainte, le corps de Mahomet y sera transporté ; et ensuite, quand Alexandrie sera détruite à son tour, les reliques du prophète passeront à Carouan, dans le royaume de Tunis ; et enfin de Carouan à Rosette, où elles demeureront jusqu'à la consommation des siècles, qui ne sera pas alors très éloignée.

On se rend ordinairement par terre d'Alexandrie à Rosette, parce que l'entrée du bras du Nil qui conduit dans cette dernière ville, et qu'on

[1] Grâce au génie actif du vice-roi d'Égypte et aux mesures qu'il a prises pour relever l'Égypte de sa décadence, Alexandrie est aujourd'hui, 1834, peuplée de près de trente mille habitans. Il est vrai qu'elle en avait, dit-on, sept cent mille sous l'empereur Auguste. Cette ville est devenue un port de mer florissant, et le pacha y entretient une marine respectable.

nomme le Bogaz [1], est embarrassée, dangereuse, et tient souvent beaucoup de temps les vaisseaux qui veulent y passer.

Le chemin par terre est, dit-on, aussi très dangereux; les voyageurs ne le font que chargés d'armes, quoiqu'ils soient pour la plupart déterminés à ne pas s'en servir [2].

Pour moi je mis toute ma sûreté dans mon déguisement et dans la manière de me conduire. Nous portions tous des pistolets à la ceinture, pour nous en servir en cas de besoin; les fusils, dont nous avions pourtant une assez grande quantité, furent envoyés à Rosette par le Bogaz, avec nos instrumens et le reste de notre bagage. Je tenais à la main une petite lance appelée *Jerid*, mais mes domestiques eurent soin de cacher leurs armes.

Nous partîmes d'Alexandrie dans l'après-midi, et nous nous rendîmes à Aboukir. On trouve ici quelques ruines, peu considérables, il est vrai, mais qui annoncent que ce fut autrefois une assez grande ville. Il y a aussi un bras de mer, et son peu de distance d'Alexandrie, qui est de moins de quatre milles, semble prouver que c'est là qu'é-

[1] Ce mot signifie l'embouchure étroite d'une rivière.

[2] Tout a bien changé depuis Bruce, et surtout depuis l'expédition française en Égypte. Il n'est guère maintenant de pays où l'on voyage avec plus de sûreté que dans les États du vice-roi, qui s'efforce de plus en plus d'y naturaliser l'industrie et les arts de l'Europe, notamment de la France.

tait Canope, l'une des plus anciennes villes du monde. Ses débris, malgré le voisinage du bras du Nil qui porte son nom, n'ont pas encore été couverts par l'exhaussement des terres de l'Égypte.

A Médée que, d'après sa distance d'environ sept lieues, nous jugeons être l'ancienne Héraclée, il y a un passage de rivière où cesse le risque de rencontrer les Arabes de la Libye. C'est aussi là que le Delta, ou la Basse-Égypte, est supposé commencer. Alexandrie et ses environs sont situés dans le désert de Barca, trop élevé pour avoir jamais été submergé par aucun des bras inférieurs du Nil; autrement il n'eût pas été nécessaire de remonter jusqu'au-dessus de Rosette pour trouver un niveau, et tracer le canal qui porte de l'eau à Alexandrie.

D'Alexandrie à Médée nous n'aperçûmes aucune trace de végétation, excepté quelques racines d'absinthe dispersées de loin en loin. Nous vîmes deux ou trois gazelles ou antilopes, chacune toujours seule. Ces animaux ne nous parurent nullement différens de ceux qu'on rencontre dans la Cyrénaïque. Nous vîmes aussi le jerboa, autre habitant de ces déserts; et d'après la multitude de trous que nous trouvâmes à chaque pied d'absinthe, nous jugeâmes que le céraste, ou vipère cornue, était aussi en grand nombre dans ces arides contrées.

A Médée, ou plutôt au passage du bras de mer, nous commençâmes à trouver un chemin de sable très sec et très mouvant; et pour l'éviter nous fûmes obligés de marcher dans la mer, ayant de l'eau jusqu'au ventre de nos chevaux. Si le vent porte une si grande quantité de sable dans la Méditerranée, on ne doit pas être surpris que les embouchures des divers bras du Nil soient souvent engorgées.

Toute l'Égypte ressemble à la contrée que nous parcourions alors : elle est couverte, depuis le commencement de mars jusqu'à la saison des inondations, de cette poussière ou sable dans lequel on enfonce profondément; et c'est cette poussière fine et sablonneuse qui, rendue mouvante par le soleil, par le manque de rosée, par le manque d'aucune herbe qui puisse la contenir, et charriée dans la mer par les débordemens du Nil, a donné lieu à quelques personnes d'imaginer qu'elle venait de l'Abyssinie, où toutes les rivières roulent dans des lits de rocher.

Quand on quitte la mer on suit un chemin qui ne va que par angles droits, et on prend sa route à l'orient, en tirant un peu vers le nord. Là on rencontre des monceaux de pierres et des tronçons de colonnes, qu'on a plantés dans ces sables mouvans pour diriger les voyageurs, et qui, disposés symétriquement, conduisent en sûreté à Rosette,

quoique cette ville soit presque couverte par les montagnes de sable qui sont à côté d'elle.

Rosette est située à quatre milles de la mer, sur ce bras du Nil qu'on appelle le Bolbut. Cette ville doit sans doute le nom qu'elle porte actuellement aux Génois ou aux Vénitiens, qui y faisaient un grand commerce avant la découverte du cap de Bonne-Espérance; mais les Arabes la nomment *Rashid*, c'est-à-dire la ville orthodoxe. J'ai déjà expliqué la raison de cette dernière dénomination. Les musulmans pensent que tôt ou tard Rosette doit succéder à la Mecque et jouir de tous les priviléges célestes que la possession des reliques du prophète peut procurer.

Rashid ou Rosette est une grande ville, très propre et très jolie, bâtie sur la rive orientale du Nil. Elle a environ trois milles de long. Les mahométans studieux et pieux y viennent en grand nombre; et on y voit beaucoup de négocians, car Rosette est l'entrepôt du commerce qui se fait entre le Caire et Alexandrie. Les marchands de ces deux villes y envoient aussi leurs facteurs pour veiller sur les marchandises qui passent le Bogaz pour aller au Caire ou pour en venir. Il y a autour de Rosette beaucoup de jardins, et la terre est couverte presque partout d'une jolie verdure, car elle retient long-temps la fraîcheur que lui procurent les inondations du Nil. On y remarque surtout une grande

quantité de plantes curieuses et de fleurs, que les marchands et les fakirs y portent de différens pays.

L'auteur arrive au Caire. Vue des pyramides.

Nous arrivâmes au Caire dans le commencement de juillet. Comme la Porte a régulièrement interdit aux nations étrangères les voyages analogues à celui que je voulais tenter en Abyssinie, je feignis de vouloir me rendre aux Indes, afin que mon voyage n'inspirât aucune crainte.

Cette intention ne fut pas long-temps secrète, car on ne peut rien cacher au Caire. Là les hommes de toutes nations, Juifs, Turcs, Maures, Cophtes et Francs s'occupent sans cesse à se surveiller mutuellement, et sont aussi attentifs à s'informer des intérêts des autres que de ceux qui leur sont propres.

J'avais pris le parti de paraître en public aussi rarement que je le pouvais et toujours sous mon déguisement; mais je fus bientôt considéré comme un fakir ou un derviche, un peu instruit de la magie, et ne se souciant que de l'étude et des livres. Cette réputation me fut particulièrement utile pour pouvoir acheter plusieurs manuscrits arabes, que la connaissance de la langue me mit à même de choisir sans risquer d'être trompé, comme le sont communément les chrétiens.

Au-delà du Caire, sur la rive du Nil, est Géeza ou Gizé, nommée ainsi, suivant les auteurs arabes, parce qu'il y a eu autrefois un pont. Géeza signifie *passage*. A environ onze milles plus loin on rencontre les Pyramides, auxquelles Géeza a donné son nom, et dont les descriptions sont si connues [1].

On a toujours cru que les pierres dont on a bâti les Pyramides ont été portées des montagnes de la Libye. Cependant si on avait pris la peine de remuer un peu le sable qui est à l'occident de ces édifices, on aurait trouvé un roc solide et creusé par degrés.

Départ du Caire. L'auteur s'embarque sur le Nil pour la Haute-Égypte. Il visite Métrabenny et Mohannan. Raisons de croire que c'est à Mohannan qu'était autrefois Memphis.

Pourvu de toutes les choses nécessaires pour mon voyage, et ayant pris tristement congé de mes amis du Caire, craignant d'ailleurs moi-même qu'en laissant passer le temps des plus grandes chaleurs je ne courusse le risque de manquer les vents d'été, je m'assurai d'un petit vaisseau pour me porter à Surshout, où résidait Haman, sheik de la Haute-Égypte.

[1] La commission d'Égypte a d'ailleurs fait connaître d'une manière trop précise les richesses scientifiques de l'Égypte, pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici les remarques de Bruce.

Nous étions déjà au 12 décembre, quand je m'embarquai sur le Nil, à Bulac; nous avions eu la précaution, avant d'entrer à bord, de recourir au secrétaire Risk, pour qu'il nous recommandât à Hagi-Hassan Abou-Cuffi, capitaine du vaisseau; et nous obligeâmes ce capitaine à donner en otage son fils, Mahomet, afin qu'il répondît de sa conduite envers nous. Après avoir fait quelques milles nous arrivâmes dans un endroit où il y a deux couvens appelés *Déiretur* [1].

Nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit. De là nous voyions très bien les pyramides de Géeza et de Saccara, ainsi qu'un nombre prodigieux d'autres édifices d'argile blanche, qui s'étendent fort loin dans le désert, du côté du sud-ouest.

Deux de ces édifices paraissent être non moins grands que les pyramides de Géeza: l'un d'eux est d'une construction très extraordinaire. Il semble qu'on en a d'abord voulu faire une pyramide immense, mais qu'ensuite l'architecte, ayant manqué de courage ou de moyens, l'a achevé d'une manière difforme et mesquine.

Sur le bord du Nil, vis-à-vis de notre vaisseau, et un peu au-dessous à l'occident, on voyait une tribu d'Arabes qui avait dressé ses tentes : on les appelait *Howadat.* Ce sont les mêmes qui rencontrèrent M. Irwine dans les montagnes d'Abyssinie

[1] Ce mot signifie les deux couvens.

et qui le menèrent si généreusement au Caire. Cependant, quoiqu'il ne connût ni les mœurs ni le langage de ses conducteurs, M. Irwine imagina qu'ils ne pouvaient être que des voleurs, et il ne leur donne jamais d'autre nom.

Je m'arrangeai avec le chef des Howadat, afin qu'il me fournît des chevaux pour aller voir Métrahenny ou Mohannan, où il me dit qu'était autrefois une immense ville, capitale de toute l'Egypte.

Cet arrangement eut tout le succès possible. Le lendemain, à la pointe du jour, le sheik passa le Nil à Miniel, où il y avait un gué, quoique le fleuve soit dans cette partie-là très profond. Il était accompagné de cinq cavaliers bien montés, et d'un beau cheval qu'on avait préparé pour moi; marchant alors au sud de Miniel, nous nous rendîmes à Métrahenny, où nous trouvâmes une grande plantation de palmiers.

Le 13 décembre j'étais de retour au vaisseau; et à huit heures du matin nous hissâmes nos immenses voiles et partîmes. Bientôt nous eûmes dépassé un village assez considérable, appelé *Turra*, sur la rive orientale du Nil; ensuite nous vîmes à l'occident Sheik-Atman, autre village qui ne contient qu'une trentaine de maisons.

Les montagnes, qui s'étendent du château du Caire dans l'est sud-est, jusqu'à cinq milles de

distance du Nil, et à l'est-quart-nord, se rapprochent ensuite des bords du fleuve dans une direction sud-quart-ouest, jusqu'à ce qu'elles se terminent sur le rivage des environs de Turta.

En cet endroit le Nil a environ un quart de mille de large; et les personnes qui ne tiennent point aux préjugés ne peuvent pas avoir le moindre doute que cette largeur ne soit bien éloignée des autres parties de l'Égypte déjà connues. Certainement il y a un demi-mille entre le pied des montagnes et le rivage de Libye; ce qu'on ne peut dire d'aucun autre endroit de l'Égypte où nous soyons encore allés. D'ailleurs il est impossible de décrire cette situation mieux qu'Hérodote ne l'a fait : « Vis-à-vis de la côte d'Arabie, dit-il, s'étend vers la Libye la montagne pierreuse d'Égypte, couverte de sable, et où l'on trouve les Pyramides. »

Comme cette observation et plusieurs autres que j'aurai occasion de rapporter par la suite devaient nécessairement exciter un voyageur à chercher en cet endroit l'antique ville de Memphis, je quittai le vaisseau à Sheik-Atman, et accompagné comme je l'ai déjà dit par les Arabes, je marchai vers le sud. Nous entrâmes dans une forêt de palmiers très vaste et très épaisse, qui paraissait s'étendre au sud-quart-est; en continuant notre route, nous vîmes bientôt un village, et ensuite plusieurs

autres, tous bâtis au milieu des palmiers et des dattiers, de manière qu'ils ne pouvaient guère être vus du rivage.

Ces villages portent le nom de *Métrahenny*, dont il m'a été impossible de connaître ni l'étymologie ni la signification. Quand nous les eûmes passés, nous nous écartâmes du fleuve et nous nous enfonçâmes dans la partie occidentale de la forêt, qui est appelée *Mohannan;* mot sur lequel mes recherches ne m'ont pas procuré plus de renseignemens que sur le premier.

Au sud de ce désert on voit un grand nombre de pyramides. Autant que j'ai pu le distinguer, toutes sont bâties d'argile, et quelques-unes sont si éloignées qu'à peine je les aperçus à l'horizon.

Après avoir atteint l'extrémité de la forêt de Mohannan, nous découvrîmes bien aisément les pyramides de Géeza, qui sont dans le sud-ouest, et dont nous étions éloignés alors d'environ neuf milles. Si ma vue ne m'a point trompé, Métrahenny, Géeza et le centre des trois pyramides, font un triangle assez régulier.

A l'occident et au midi de Mohannan nous vîmes plusieurs grands morceaux de décombres et de ruines qui n'étaient pas très étendus, mais qu'on avait alignés avec des pierres, et recouverts en partie avec de la terre.

Au sud-ouest étaient trois grandes colonnes de

granit, et un reste de citerne brisée, de la même espèce de pierre que les colonnes. Mais il n'y avait là ni obélisque, ni pierres chargées de hiéroglyphes, et nous jugeâmes que la plupart des ruines devaient se trouver plus avant dans la même direction, ou un peu plus encore dans le sud.

Mon conducteur me dit que c'étaient là les ruines de Maïmf, l'ancienne capitale des Pharaons, rois d'Égypte, et qu'il y avait une autre Maïmf, très loin dans le Delta : mais je compris qu'il désignait Ménouf, au-dessous de Terrane et de Batn-El-Baccara.

Voyant bien alors que plus de recherches ne m'en apprendraient pas davantage, je revins sur mes pas; et arrivé au vaisseau, je me séparai du sheik, mon guide et mon ami, que je récompensai de ses peines et qui fut très content de moi.

Je vis dans ces sables beaucoup de lièvres; et le sheik me dit que si je voulais aller avec lui à un village jusqu'auprès de Fayoum, je pourrais tuer dans un jour de quoi charger à moitié un vaisseau, tant de lièvres que d'antilopes, parce qu'il me procurerait des chiens. En même temps, il m'invitait à tirer sur les lièvres qui passaient près de nous; mais je n'y consentis pas. J'aimai mieux passer tranquillement au milieu des palmiers, que de trop exciter la curiosité des habitans des villages voisins.

Le peuple qui vit dans ces palmiers est d'une couleur fort jaune, et qui semble annoncer une très mauvaise santé. Il a d'ailleurs, en général, un air triste, grave, inanimé, et il paraît plutôt disposé à éviter qu'à rechercher la conversation de personne.

Il était près de quatre heures après midi quand nous nous en retournâmes; mais nous rencontrâmes dans le chemin un de nos jeunes Maures, qui venait nous avertir que le vaisseau était remonté vis-à-vis de la pointe nord de la forêt des palmiers de Métrahenny.

Départ de Métrahenny. Arrivée dans l'île d'Halouan. Cannes de sucre. Ruines d'Antinopolis.

Le vent était très favorable et soufflait avec force, lorsque, pleins du désir de continuer notre voyage, nous mîmes à la voile et nous nous éloignâmes de la pointe de Métrahenny. Nous découvrîmes les pyramides de Saccara au sud-ouest de notre vaisseau; nous aperçûmes plusieurs villages sur les deux rives du fleuve, mais ils n'annonçaient que la tristesse et la pauvreté. Du côté du Levant une partie de la terre avait été inondée, mais elle n'avait reçu aucune espèce de semences; preuve incontestable de la misère des cultivateurs, qui sont sans cesse accablés par l'avarice et l'oppression des différens officiers du gouvernement du Caire.

A deux heures après midi nous atteignîmes la pointe d'une île, et nous découvrîmes plusieurs villages, avec des plantations de dattiers de chaque côté du fleuve. Le sol avait été inondé par le Nil et paraissait bien cultivé : le courant était très rapide en cet endroit. Nous passâmes devant deux villages, situés sur la rive orientale, dont l'un se nomme *Regnagie* et l'autre *Zaragara.* De là nous vînmes à Caphar-el-Hayat, nom qui veut dire *le péage du tailleur.* Ce village est environné de beaucoup de dattiers, et est, sans contredit, le plus grand que nous eussions encore rencontré.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à la pointe sud-ouest de l'île, entre Caphar-El-Hayat et Gizier-Azali. C'est dans cet endroit que commence le nome d'Héraclée, dont la situation prouve évidemment que Memphis était placé à Métrahenny.

L'île s'appelle *l'île d'Halouan :* elle est maintenant divisée en une multitude de petits îlots au moyen de plusieurs canaux que le Nil s'est ouvert et dans lesquels les eaux, la traversant irrégulièrement, viennent se réunir avec rapidité au courant du fleuve. Les divers canaux portent chacun un nom différent.

J'abordai dans l'île pour examiner s'il restait quelques traces de l'olivier dont parle Strabon : mais toutes mes recherches furent vaines. Cependant nous devons croire qu'il y a eu là quelque

chose d'approchant, puisqu'il y reste encore un village nommé *Zeïtoon*, c'est-à-dire l'olivier.

Le 15 décembre, ayant un temps assez calme, nous nous éloignâmes de l'extrémité nord de l'île, ou du territoire d'Héraclée. Nous faisions route au sud, en remontant le cours du fleuve; et, après avoir marché trois milles, nous trouvâmes Woodan, avec un grand nombre d'autres petits villages du même nom, semés sur la rive orientale du Nil. A l'occident, nous vîmes quelques petites îles, autrefois comprises dans le nome d'Héraclée.

La terre était bien cultivée dans la plaine des environs de Woodan qui, depuis le bord du fleuve au pied de la montagne, a tout au plus quatre milles d'étendue : mais à l'occident elle en a au moins huit, et elle avait été partout inondée et semée. Le Nil, en cet endroit, n'a guère qu'un quart de mille de large et trois pieds de profondeur; ce qui vient, j'imagine, de la résistance que lui oppose l'île, qui, placée au milieu de son cours, arrête le sable que les eaux charrient.

Bientôt nous passâmes devant plusieurs villages répandus sur les deux côtés du fleuve, et tous entourés de palmiers verdoyans, d'abord agréables, mais ensuite inspirant l'ennui d'une triste uniformité; sentiment qu'on éprouve de même en voyageant dans les canaux tranquilles et bourbeux de la verte Hollande.

Les navigateurs qui vivent dans le Delta, au Caire, ou dans les grandes villes de la Haute-Égypte, et qui conduisent toujours des marchandises ou des passagers, s'arrêtent fort peu dans ces petits villages, parce qu'en descendant le Nil ils sont favorisés par un courant rapide, et en le remontant par un vent ordinairement très fort, et quand les débordemens du Nil arrivent, et que le vent passe au sud, ils se tiennent dans le Delta, parce que le fleuve cesse d'être navigable dans les hauteurs, jusqu'à la saison suivante.

Ces navigateurs se soucient donc fort peu en général de connaître les noms des villages ou les habitans répandus le long du Nil; et les habitans des villages ont des barques et font par eux-mêmes leur commerce particulier. A la vérité quelques-uns d'entre eux qui sont employés par les négocians turcs et par les Cophtes peuvent mieux savoir les noms des lieux où ils passent; mais s'il en est autrement, ils se gardent bien de confesser leur ignorance devant les gens qui n'entendent pas la langue du pays. Ils leur diront plutôt les premiers noms qui leur viendront dans l'idée, quelque ridicules ou indécens qu'ils puissent être; et ensuite quand nous lisons les relations des voyageurs, nous nous étonnons que des villes et des villages portent de pareils noms.

Nous passâmes, avec une extrême rapidité, de-

vant Nizelét-Embarak, Cubabac, Nizelet, Omar, Racca-Kubeer, Racca-Séguier, et nous arrivâmes à la vue d'Atfia, grand village bâti à quelque distance du Nil. Là, le fleuve était très profond, la plaine tapissée d'une verdure charmante, et les plantations de palmiers d'une rare beauté.

Mais tout ce qu'on voit autour d'Atfia n'est pas aussi agréable à la vue; car la plaine, qui est si bien cultivée jusqu'au pied sablonneux des montagnes, n'a pas plus de trois quarts de mille de large; et les montagnes qui commencent à paraître plus hautes, et qui bornent cette étroite vallée, sont blanchâtres, sablonneuses, tristement inégales, et dépouillées de toute espèce de verdure.

Le petit village de Racca-Séguier est remarquable en ce que les maisons y sont fort rapprochées, et qu'il est environné d'arbres très différens des palmiers. Je ne puis pas bien dire l'espèce de ces arbres, mais je crois que ce sont des grenadiers.

Saleah est situé vis-à-vis de Rhoda, sur la rive orientale du Nil. Le cours du fleuve est très paisible dans l'endroit où il sépare ces deux villages; et c'est là que nous mouillâmes pour passer la nuit du 15.

Au-dessus de Comadreedy le Nil est encore divisé par un fragment d'île, et il se jette un peu vers l'occident. Sur la rive orientale, on voit le village de Sidi-Ali-el-Courant. Il n'y avait à côté

que deux seuls palmiers, d'après quoi on aurait pu juger qu'il devait être désert : mais tout à l'entour le blé avait cinq pouces de hauteur et était conséquemment bien plus avancé que celui que nous avions vu jusque-là. Les montagnes qui sont au-dessus et du même côté viennent presque jusqu'au bord du fleuve, et n'offrent qu'un aspect blanchâtre, sablonneux et d'une nudité horrible; on n'y aperçoit d'ailleurs aucune apparence d'habitation.

En cet endroit le Nil a un peu plus d'un quart de mille de large. Il me sembla que là pourrait être la place de la ville d'Angyrorum dont parle Ptolémée. Mais ni la nuit, ni le jour, il ne me fut possible de déterminer la latitude. Des nuages blancs, qui passaient sans cesse, n'obscurcissaient pas précisément le ciel, mais ils l'embrouillaient de manière à interrompre toutes mes observations.

Bientôt nous vîmes un couvent de Cophtes, auprès duquel il y avait une petite plantation de palmiers. Le bâtiment est fort mal construit, surmonté d'une espèce de dôme qui représente un moine debout, et sans aucune autre décoration.

A quatre milles de là on rencontre le village de Nizelet-El-Arab, consistant seulement en quelques misérables huttes. Il est environné de grandes plantations de cannes de sucre, les premières que nous eussions encore vues sur la route; et

il y en avait alors plusieurs bateaux chargés et prêts à partir pour le Caire. Les cannes croissent en cet endroit de la grosseur d'environ un pouce et un quart de diamètre. Les Égyptiens les coupent par morceaux de trois pouces de long, et après avoir fendu ces morceaux, ils les mettent dans des vases de bois remplis d'eau. Cette espèce de liqueur est très agréable et très rafraîchissante. D'ailleurs, pendant que les morceaux de cannes saturent l'eau, ils s'imbibent eux-mêmes de cette eau, et perdent cette douceur pâteuse qui altère quand on les mâche.

Sur le rivage qui est vis-à-vis le Sment, les champs de blé continuent de Sment jusqu'à Mey-Moom, et de Mey-Moom à Shenuiah, qui se trouve à un mille plus loin. Dans toute cette côte, qui n'a guère qu'un quart de mille de large, on voit non-seulement du froment, mais du trèfle que les Égyptiens nomment *bersine*. J'ignore s'il vaut celui que j'ai vu en Angleterre, mais on le sème et on l'entretient de la même manière.

Derrière cette plaine étroite qui borde le Nil s'élèvent perpendiculairement des montagnes blanchâtres, dont le sommet est plane et taillé comme une table carrée. Ces montagnes semblent être posées sur la surface de la terre, et non sorties de son sein; car leurs différens degrés paraissent nivelés comme si on les avait placés à la règle et au

compas ; d'ailleurs elles ne sont pas d'une excessive hauteur.

Bientôt nous atteignîmes Boush, village situé sur la rive occidentale, à deux milles de Shenuiah ; et un peu plus loin nous trouvâmes Beni-Ali, où nous vîmes, pendant une minute, les montagnes à la droite du Nil s'étendre dans une direction presque sud, et s'élever excessivement. A environ cinq milles de Boush est le village de Maniareish, à l'orient du fleuve ; et là finit de chaque côté la chaîne des montagnes.

Boush est éloigné des bords du fleuve d'environ deux milles un quart. Beni-Ali est un très grand village, et Zeytoon, qui l'avoisine, encore plus grand. Ils sont l'un et l'autre sur la rive occidentale. Je crois que Zeytoon faisait autrefois partie du district d'Héraclée, le seul endroit de l'Égypte où Strabon dit que les oliviers croissaient ; mais je ne vis cependant nulle trace des monumens qui illustraient jadis cette contrée.

De Maniareish à Beni-Suef, dans l'espace de deux milles et demi, on découvre de nouveau des montagnes très élevées, à environ douze milles de distance. Quoique Beni-Suef ne fût pas mieux bâti que les autres villages, il nous parut plus intéressant par son étendue. C'était, sans contredit, le lieu le plus considérable que nous eussions vu depuis que nous avions quitté le Caire; il y a un

caoheff et une mosquée, avec trois grands clochers, et on y tient marché.

La campagne des environs est parfaitement bien cultivée et d'une grande fertilité. Les habitans y sont mieux vêtus, et semblent moins malheureux, moins opprimés que ceux qui vivent près du Caire.

Le Nil a fort peu de profondeur et un courant très rapide vis-à-vis de Béni-Suef. Nous touchâmes plusieurs fois, quoique nous tinssions le milieu du fleuve. Nous passâmes devant Mansura, Gadami, Magaga, Malatiah, et divers autres villages, dont quelques-uns n'avaient qu'une quinzaine de maisons. Nous vîmes ensuite à l'occident du fleuve, Gundiah et Kerm, auprès desquels il y avait beaucoup de dattiers; quatre milles plus loin est Sharuni. De Boush à Sharuni, il ne paraît point de montagnes du côté du couchant; mais en revanche il y a des forêts de palmiers qui s'étendent depuis Gundiah jusqu'à quatre milles au-dessus.

En remontant le fleuve pour arriver à Abou Azéeze, il y avait beaucoup de plantations de cannes de sucre qu'on coupait; et de ce dernier village jusqu'à Kafoor, nous ne vîmes des deux côtés de l'eau qu'un terrain sablonneux et stérile. Bientôt après on trouve Etfa à l'occident: le Nil, qui se partage en cet endroit, y forme une île. Là, toutes les maisons ont des colombiers dans leur grenier;

et les habitans en retirent beaucoup de profit. Ces colombiers sont garnis de pots de terre placés les uns sur les autres et fort bien arrangés; et les murs en dehors sont faits avec une sorte d'élégance.

Le soir nous vînmes à Zahora, qui est à un mille au-dessus d'Etfa. Zahora a trois belles plantations de dattiers, et est éloigné de Miniet d'environ cinq milles. Là, nous nous arrêtâmes pendant la nuit du 18 décembre.

Le lendemain nous n'aperçûmes rien de remarquable jusqu'à Barkaras, village bâti sur le penchant d'une montagne, et environné d'une épaisse forêt de palmiers.

Nous découvrîmes bientôt Rhoda, d'où nous contemplâmes les superbes ruines de l'ancienne ville d'Antinoüs, bâtie par Adrien.

Continuation du voyage dans la Haute-Égypte. Ruines d'Ashmounein. Ruines de Gawa-Kibeer. Achmim. Couvent de catholiques. Dendra. Ruines superbes.

La curiosité de notre raïs le fit essayer de me déterminer à relâcher à Reremont qui était à trois milles et demi de Rhoda, et précisément vis-à-vis de nous. Il m'apprit en même temps que c'était une ville de chrétiens Cophtes; et comme plusieurs habitans du village de Sheik-Abadé étaient aussi chrétiens, je crus qu'ils étaient trop voisins pour

me mettre dans le cas d'avoir rien à démêler avec eux.

A Reremont on voit une grande quantité de roues à la persane qui élèvent l'eau du Nil et la versent dans des canaux par où elle va arroser les plantations des cannes à sucre appartenant aux chrétiens. L'eau qu'on conduit ainsi passe au-dessous de la ville, et est prise au-dessus, preuve qu'en cet endroit la pente des montagnes n'est pas une erreur d'optique, comme l'a prétendu le docteur Shaw.

Nous fûmes bientôt à Ashmounein, qui vraisemblablement doit être l'ancienne Latopolis. Ashmounein est une grande ville qui donne son nom à la province, et où l'on voit de magnifiques ruines de l'architecture égyptienne. De là nous nous rendîmes à Melawé, ville encore plus grande, mieux bâtie et mieux habitée qu'Ashmounein.

Nous passâmes devant Mollé, petit village où les plantations de palmiers sont entremêlées d'un grand nombre d'acacias. Cette variété plaît beaucoup, non-seulement par rapport à la forme des arbres, mais par la différence du vert.

Après avoir passé Mollé, on trouve une grande plantation de palmiers qui s'étend sur la rive occidentale du Nil, jusqu'au village de Masara. Là, le fleuve, quoique très large, est rempli d'écueils, et nous allions avec tant de vitesse que nous don-

nâmes sur un banc de sable, d'où nous ne pûmes pas nous retirer avant le coucher du soleil; alors nous gagnâmes la rive opposée à Masara, où nous mouillâmes pendant la nuit du 19 décembre.

Le 20 nous remîmes à la voile de grand matin. Bientôt après nous vîmes deux villages, dont le premier se nomme Wellet-Behi, et le second Salem : ils sont situés à l'occident du fleuve, et à environ un mille et demi l'un de l'autre. Les montagnes de ce même côté paraissent éloignées du rivage de près de seize milles, et elles forment une chaîne très exhaussée qui s'étend au sud-est; mais celles qui sont à l'orient du Nil suivent la même direction que le fleuve, et ne sont pas à plus de trois milles de ses bords.

Nous passâmes devant Deirout, et ensuite devant Zohor, l'un et l'autre situés sur la rive orientale, et environnés de palmiers. Peu après nous vîmes toujours du même côté Siradé, où il y a une petite forêt d'acacias. Ces arbres nous parurent pleins de vigueur, et, quoique nous fussions au mois de décembre, où les matinées sont très froides, ils étaient tous couverts de fleurs. En nous éloignant de Siradé, nous ne tardâmes pas à découvrir sur la rive opposée la ville de Monfalout. Elle est encore assez vaste; mais elle fut jadis bien plus considérable, et les anciens Égyptiens y faisaient un grand commerce. Ruinée par les Romains,

c'est aux Arabes qu'elle a dû son rétablissement.

En suivant notre route nous aperçûmes Siout, autre ville assez grande, bâtie des débris de l'ancienne cité d'Isiu; elle est à quelques milles de distance du Nil, et placée sur le bord d'un canal, où l'on voit un ancien pont; c'est là que se reposait autrefois la caravane qui se rendait à Sennaar. Ceux qui la composaient se rassemblaient à Siout et à Monfalout, et se mettaient sous la protection du bey qui y résidait. Ensuite, entrant par le sud-est dans le désert de la Libye, ils passaient à El-Wah qui est la grande Oasis des anciens, et de là ils traversaient l'immense désert de Selima.

A peine nous avions fait trois milles au-delà de Siout que le vent tourna tout à coup au sud; ce qui nous obligea de passer le reste du jour à Tima. Là je descendis à terre, car j'étais déjà très ennuyé du vaisseau. Tima est une petite ville environnée d'une plantation de palmiers, comme toutes celles que nous avions déjà vues. Au-dessous de Tima, à trois milles de distance de la rive orientale, est Bandini. Là, le Nil a formé un grand nombre de petites îles de sable. Les premières, que les débordemens laissent à découvert, sont cultivées, et elles sont principalement du côté du levant; celles qui sont au couchant demeurent stériles, et n'ont aucune trace de culture.

Dans la soirée du 22 nous arrivâmes à Achmim,

endroit très considérable. Il appartenait autrefois à un prince arabe qui lui donna son nom, et qui le possédait sous la protection du grand seigneur à qui il payait un revenu annuel. Les habitans d'Achmim sont très jaunes et ont un air malsain, ce qui provient sans doute en grande partie des mauvaises exhalaisons d'un canal fort bourbeux qui traverse la ville. Il y a en outre beaucoup d'arbres, de buissons, de jardins, aux environs de ce canal, qui l'embarrassent et en augmentent l'insalubrité.

On a établi à Achmim un hospice ou couvent de l'ordre des franciscains, destiné à recevoir les chrétiens persécutés de la Nubie quand on peut les découvrir.

Achmim est, je crois, la Panopolis des anciens; et j'en juge non-seulement par sa latitude, mais par une inscription que je vis sur un grand arc-de-triomphe, à quelques cents pas du couvent. Cet arc fut élevé par l'empereur Néron.

Le 24 décembre nous partîmes d'Achmim, et à deux milles au-delà, sur la rive occidentale, le village de Sheik-Ali s'offrit à notre vue. Deux milles encore plus loin nous trouvâmes Hamedi. Aboudarat et Salladi se montrèrent à l'orient du fleuve; puis Salladi-Garbieh et Salladi-Shergieh, l'un au levant et l'autre au couchant, comme leurs noms le désignent; et enfin nous continuâmes à trouver

un grand nombre de villages sur les deux bords du Nil, et presque toujours vis-à-vis les uns des autres.

A trois heures de l'après-midi nous arrivâmes à Girgé, la ville la plus considérable que nous eussions vue depuis notre départ du Caire, et où, suivant la juste latitude que Ptolémée lui a assignée, devait être l'ancienne *Diospolis parva*. C'est là que commence le nome de Diospolis; et le Nil y fait encore, comme autrefois, un coude très remarquable. Girgé est aussi sur la rive occidentale du fleuve, comme l'était Diospolis, et à une distance juste de Dendera, qui est l'ancienne Tentyra: preuve qui ne peut pas permettre de se tromper.

A Girgé le Nil a une espèce de renflement; il est très large et son cours très rapide. Nous passâmes là, avec un vent de nord, et alors les vagues s'élevaient comme celles de l'Océan.

Le 25, impatiens de visiter les plus considérables, les plus superbes ruines de la Haute-Égypte, nous partîmes de très bon matin de Béliany, et à dix heures avant midi nous arrivâmes à Dendera. C'est encore une ville considérable, environnée de forêts de palmiers, et telle que Juvénal l'a décrite. Juvénal devait l'avoir vue une fois en passant, puisqu'il alla mourir dans un honorable exil à Syène, dont on lui avait donné le commandement.

Dendera est placée à l'extrémité d'une plaine

étroite, mais très fertile : le blé y avait treize pouces de hauteur, et nous n'étions qu'à Noël; la récolte s'y fait à la fin de mars. Là nous vîmes pour la première fois des arbres appelés *dooms;* ils croissent en grande quantité parmi les palmiers, et ils leur ressemblent tellement, qu'il est difficile de les distinguer à une certaine distance. Cet arbre est le même que les naturalistes ont nommé *palma Thebaïca cuciofera.* Sa noix a parfaitement l'air d'un noyau de pêche, et est recouverte d'une pulpe noire et très amère, semblable à l'enveloppe d'une noix très mûre.

Un peu avant d'arriver à Dendera nous aperçûmes le premier crocodile; après quoi nous en vîmes sur toutes les îles, se promenant par centaines. Malgré cela, les habitans de Dendera font baigner dans le Nil leur bétail de toute espèce, et ils l'y laissent même quelquefois des heures entières. Les femmes, même les filles, qui vont puiser de l'eau dans leurs cruches, entrent dans le fleuve et y restent assez long-temps; et si nous en jugeons par ce qui leur arrive, elles ne courent pas plus de risque qu'elles n'ont de peur, car je n'ai jamais entendu dire qu'une seule d'entre elles eût été mordue par un crocodile.

Arrivée à Furshout. De Thèbes. De Luxor et de Carnac. Ruines D'Edfu et d'Esné. Continuation du voyage.

Dans la matinée du 26 décembre, nous arrivâmes heureusement à Furshout, et je me rendis aussitôt au couvent des moines italiens, qui, comme ceux d'Achmim, sont de l'ordre des franciscains réformés.

Furshout est situé dans une plaine bien cultivée et qui a neuf milles d'étendue des bords du Nil au pied des montagnes. Elle était à la fois couverte de champs de blé et de plantations de cannes de sucre. La ville contient, dit-on, dix mille habitans, mais je crois que cette évaluation est exagérée.

Tandis que nous étions à Furshout nous fûmes témoins d'un phénomène. Il plut beaucoup toute la nuit et jusqu'au lendemain à neuf heures du matin : de sorte que le peuple craignit que la ville ne fût entièrement détruite. La pluie est regardée comme un prodige quand elle tombe à Furshout. Les prophètes disent qu'elle annonce un changement dans le gouvernement. Cette fois-ci tout rendait la prophétie extrêmement probable, et en effet elle ne tarda pas à se vérifier.

Furshout est par les 26 degrés 3 minutes 30 secondes de latitude. Au-delà de Furshout, dans la même plaine, en tirant vers le sud, il y a une autre ville dépendante du sheik Ismaël, neveu du sheik

Haman. C'est un endroit considérable, bâti d'une pierre argileuse, comme Furshout, et environné de forêts de palmiers et de plantations de cannes. On y fabrique même du sucre.

Le 7 février 1769 nous partîmes de très bon matin de Furshout. Ce n'était que jusqu'à cette ville que j'avais frété mon vaisseau; mais la bonne intelligence qui subsistait entre mon raïs Abou-Cuffi et moi fut cause que nous nous arrangeâmes aisément pour qu'il me portât plus loin.

Nous passâmes bientôt vis-à-vis du petit village d'El-Gourni, qui est à un quart de mille des bords du fleuve. On y a conservé un temple des anciens Égyptiens; et je crois que ce temple et les deux monceaux de ruines qu'on voit à la distance du Nil sont des restes de la fameuse ville de Thèbes.

Il ne reste maintenant de l'ancienne ville de Thèbes que quatre temples immenses, qui paraissent plus antiques, mais qui sont moins magnifiques et moins bien conservés que ceux de Dendera. Les temples de Medinet-Tabu sont plus élégans que ceux d'El-Gourni.

Les ruines des temples de Thèbes, qu'on nomme Medinet-Tabu, sont placés dans un espace d'environ un mille d'étendue, et, dans le sable qui s'accumule au pied des montagnes sur les jardins suspendus, ou *horti pensiles*, comme les appelle Pline, étaient sans doute pratiqués sur les flancs

de ces montagnes. On y élevait l'eau par le moyen de quelques machines.

A environ un demi-mille au nord d'El-Gourni on voit les superbes et majestueux sépulcres de Thèbes. Les montagnes de la Thébaïde sont immédiatement derrière la ville; elles ne s'élèvent point par degrés les unes au-dessus des autres, mais elles sont chacune isolée sur la base, de sorte qu'on peut en faire séparément le tour. Il y en a, dit-on, cent où l'on a creusé des tombeaux et une infinité d'autres appartemens.

Luxor et Carnac, éloignés l'un de l'autre d'environ un quart de mille, sont les lieux où l'on voit les ruines les plus magnifiques de l'Égypte. Elles sont bien plus considérables que celles de Thèbes et de Dendera réunies.

Il y a deux obélisques de la plus grande beauté. Ils paraissent, à la vérité, un peu moins grands que ceux de Rome; mais ils ne sont point mutilés. Le pavé sur lequel porte l'ombre de ces obélisques est encore si bien de niveau, qu'il peut servir pour faire les observations auxquelles il était destiné. Le bout des obélisques est de forme demi-circulaire : expérience qu'on a faite, j'imagine, à la sollicitation de quelque observateur, parce qu'en variant ainsi la pointe de l'obélisque on espérait être délivré de la pénombre [1].

[1] Un des obélisques du Luxor ou Louqsor est, en 1833, arrivé à

Le 17 nous prîmes congé du sheik bienveillant de Luxor, et, pleins d'une ardeur nouvelle, nous fîmes voile avec un bon vent.

Le lendemain matin nous passâmes devant Esné: c'est l'ancienne Latopolis. Elle conserve d'assez grands monumens, parmi lesquels on distingue un temple dont l'ensemble est très antique, mais qui semble avoir été bâti à diverses époques, ou plutôt avec les ruines de plusieurs anciens édifices. Les hiéroglyphes en sont fort mal sculptés et point peints.

Le 18 nous partîmes d'Esné, et bientôt nous fûmes à Edfu, où l'on voit aussi beaucoup de restes de l'architecture égyptienne. Edfu est l'ancienne *Appollinis civitas magna.*

Arrivée à Syène. Cataracte. Tombeaux remarquables. Voyage à Deir et Ibrim. Retour à Kenné.

Nous fîmes voile le 20 avec un vent favorable qui dura jusqu'au matin, une heure avant le lever du soleil. A neuf heures nous jetâmes l'ancre à l'extrémité sud d'une forêt de palmiers, et au nord de la ville de Syène, presque vis-à-vis d'une île sur laquelle il y a un petit temple égyptien très joli et très bien conservé : c'est le temple de Cnuphis, où était jadis le Nilomètre.

Paris pour être élevé sur la place de la Concorde, entre les Champs-Élysées et le jardin des Tuileries.

Le fort de Syène est bâti d'argile, et on y a monté quelques petits canons : ce qui suffit pour tenir dans la crainte les habitans du pays.

Les tombeaux qu'on voit auprès de Syène sont ceux des guerriers qui périrent en combattant dans l'armée d'Haled-Ibn-El-Waalid, que Mahomet avait surnommé Saif-Ullah, c'est-à-dire l'épée de Dieu, et qui, sous le califat d'Omar, s'empara de Syène et la détruisit, après avoir perdu une grande quantité de son armée en faisant le siége de cette ville.

Syène fut rebâtie dans la suite par les Arabes pasteurs du Béja, qui alors étaient chrétiens. Elle fut conquise de nouveau, dans le temps de Saladin, avec le reste de l'Égypte, et depuis elle est demeurée sous la dépendance du Caire. En 1516, Syène se rendit avec tout le pays à Sélim, empereur des Turcs, qui fit construire deux postes avancés, Déir et Ibrim, jusqu'au-delà de la cataracte de Nubie.

Les habitans de la ville de Syène, les marchands, et le peuple en général, sont gouvernés par un cacheff.

Il n'y a à Syène ni beurre ni laitage, si ce n'est le lait qu'on fait venir de la Basse-Égypte : on peut en dire autant des volailles. Les dattes n'y mûrissent pas; et celles qu'on vend au Caire sous le nom de Syène viennent d'Ibrim et de Dongola; mais en

revanche, le Nil fournit à Syène d'excellent poisson, et on le pêche facilement, surtout du côté de la cataracte, où les eaux sont brisées. Il y a deux espèces de poisson très gros, le binny et le boulty. On a déjà vu, dans un des chapitres de cet ouvrage, la description du premier.

De la porte de la ville à Termissi ou à Marada, qui sont des petits villages situés auprès de la cataracte, il y a précisément six milles anglais. Un voyageur, qui a lu ce que certains écrivans ont dit de cette cataracte, et qui arrive sur ses bords, doit être un peu surpris en voyant que des vaisseaux la remontent, et que conséquemment sa chute n'est pas assez bruyante pour occasioner, comme on l'a prétendu, une surdité à ceux qui en approchent.

Le lit que remplit le fleuve, lorsque j'y allai, n'avait pas plus d'un demi-mille de large. Il forme plusieurs petits canaux, que séparent de très gros blocs de granit, de trente à quarante pieds de haut. Les eaux contenues pendant un assez long espace entre les montagnes de rocher de la Nubie, semblent ici essayer de s'épandre avec violence. Leur choc contre les obstacles qu'elles rencontrent, la réunion bruyante de leurs courans opposés à l'issue des canaux, tout forme un bouillonnement, une confusion, un désordre qui porte dans l'âme plus de surprise que de terreur.

Nous vîmes les pauvres Kennouss, peuple qui habite sur les bords du Nil, au-delà de la seconde cataracte de Nubie. Pour se procurer leur nourriture journalière, ils se tiennent derrière les rochers, un hameçon à la main, cherchant à attraper un peu de poisson; et ils ne nous parurent ni très adroits ni très heureux à ce métier. Les Kennouss ne sont pas noirs, mais très bruns; et leur tête est couverte de cheveux et non de laine. Ils sont petits, minces, agiles, et semblent toujours affamés. Je fis signe à l'un d'entre eux que je voulais lui parler; mais me voyant environné de gens à cheval et d'armes à feu, il n'eut pas assez de confiance pour s'approcher. Alors je laissai mes gens et mes armes, et je marchai seul vers eux. Cela ne les retint point, ils se reculèrent toujours; et comme je persistais à les suivre, ils prirent la course et se cachèrent parmi les rochers.

Pline dit que, de son temps, la ville de Syène était située précisément sous le tropique du cancer, et qu'il y avait un puits sur lequel les rayons du soleil tombaient si perpendiculairement, que le fond était éclairé par cet astre. Strabon a rapporté la même chose. Cependant l'ignorance ou la négligence qui paraît dans la mesure géodésique de cette observation est extraordinaire. La situation de l'Égypte a été déterminée depuis les siècles les plus reculés, et la distance entre Syène et Alexan-

drie devrait avoir été parfaitement connue. Mais d'après cette inexactitude, je soupçonne que les autres observations attribuées à Ératosthènes, et par lesquelles on a fixé le parallaxe du soleil à dix secondes et demie, ne sont pas réellement de lui; mais bien que ce sont d'anciennes observations chaldéennes ou égyptiennes faites par des astronomes plus savans, et dont il a profité.

Les Arabes appellent Syène *Assouan*, c'est-à-dire *l'éclairée*, par allusion sans doute au puits dont le fond était éclairé par le soleil lorsqu'il passait directement dessus, dans le mois de juin. Dans le langage du beja, le nom de Syène signifie un cercle, ou une portion de cercle.

Syène est fameuse par les premières tentatives que firent les géomètres grecs pour déterminer la mesure de la circonférence de la terre. Ératosthènes, né à Cyrène, environ deux cent soixante-seize ans avant Jésus-Christ, fut appelé d'Athènes à Alexandrie par Ptolémée-Evergètes, qui lui confia sa grande et magnifique bibliothèque. Dans les observations qu'on fit alors, on détermina bien deux choses, l'une c'est que de Syène à Alexandrie il y a exactement cinq mille stades de distance, et l'autre c'est que ces deux villes sont sous le même méridien. Il fut encore vérifié que dans le solstice d'été, à midi, le soleil étant dans le tropique du cancer, et dans sa plus grande déclinaison au nord,

le puits se trouvait totalement éclairé, et aucun corps élevé perpendiculairement et sur une surface plate ne pouvait donner de l'ombre à cent cinquante stades autour du puits; d'où l'on conclut justement que ce jour-là le soleil passait si verticalement sur Syène, que le centre de son disque correspondait immédiatement au centre du puits; et ces observations préliminaires étant bien déterminées, Ératosthènes commença ses nouvelles expériences.

Le jour même du solstice d'été, au moment où le soleil était au méridien de Syène, il plaça perpendiculairement une baguette de fer dans le fond d'une sphère à demi concave, et il l'exposa en plein air à Alexandrie. Si cette baguette n'avait point donné d'ombre à Alexandrie, elle eût été précisément comme celle qu'on aurait plantée dans le milieu du puits de Syène; et la conséquence qu'on en aurait tirée eût été que le soleil aurait passé verticalement dessus. Mais Ératosthènes trouva, au contraire, que la baguette donnait de l'ombre à Alexandrie, et en mesurant la distance de l'extrémité de l'ombre au pied de la baguette, il jugea que puisque le soleil étant au zénith, et ne laissant point d'ombre autour des corps qu'il frappait, à Syène, en produisait à Alexandrie, cette dernière ville était éloignée du point vertical ou zénith de 7 degrés un cinquième, c'est-à-dire de 7 degrés

12 minutes; ce qui était un cinquantième de la circonférence de tous les cieux, ou d'un très grand cercle.

D'après cela il conclut qu'Alexandrie était éloignée de Syène d'un cinquantième de la circonférence du globe.

On avait déjà trouvé qu'il y avait cinq mille stades de distance de l'une à l'autre de ces villes, et on n'eut qu'à multiplier cinq mille stades par cinquante, ce qui produisit deux cent cinquante mille stades, qu'on jugea être la mesure juste de la circonférence de la terre. En attribuant aux stades égyptiennes l'étendue que les Français leur ont donnée, deux cent cinquante mille stades feraient onze mille quatre cent trois lieues; et comme les dernières mesures de la terre n'ont porté la circonférence qu'à neuf mille, il résulte qu'il y avait une erreur de deux mille quatre cent trois lieues de plus, c'est-à-dire plus d'un quart de sa juste mesure.

Ces essais géométriques ne devraient sûrement pas être rapportés, si ce n'était pour prouver l'insuffisance d'une pareille méthode; et ils sont bien loin de mériter les éloges qui leur ont été donnés par quelques écrivains modernes. Mais si on a dit vrai, en parlant d'Ératosthènes, ce que je ne garantis en aucune manière, il paraît que sa mesure de l'arc du méridien fut faite avec bien plus de

justesse et de succès que celle de la circonférence du globe.

Les 22, 23 et 24 janvier, me trouvant à Syène. logé dans une maison située à l'orient de la petite île où subsiste encore presque entier le temple de Cnuphis, que Strabon, qui lui-même visita ces lieux, dit avoir été bâti dans l'ancienne ville, et vis-à-vis du puits destiné à réfléchir le soleil dans le temps du solstice; je fis, pendant que le soleil était au méridien, trois observations différentes avec un cadran de trois pieds, et je trouvai que la latitude de Syène était par les 24 degrés 0 minute 45 secondes nord.

Et comme la latitude d'Alexandrie est fixée, d'après les diverses observations des académiciens français, celles de M. Niébuhr et les miennes, à 31 degrés 11 secondes 33 minutes, sans qu'on puisse en contredire la justesse, la différence du méridien entre Syène et Alexandrie doit être de 7 degrés 10 minutes 48 secondes, ou 1 minute 12 secondes moins qu'Ératosthènes n'avait trouvé; et, malgré cela, sa précision est vraiment étonnante quand on considère l'imperfection de l'instrument dont il se servit, et la difficulté presque insurmontable qu'il dut avoir à distinguer la division de la pénombre.

Les géomètres grecs commirent certainement une erreur en plaçant Syène et Alexandrie sous

le même méridien; car si je n'eus pas, ainsi que je le désirais beaucoup à mon premier passage à Syène, occasion de déterminer la longitude comme la latitude, je la déterminai à mon retour en 1772, d'après une éclipse du premier satellite de Jupiter, et je trouvai que cette ville était par les 33 degrés 30 minutes, tandis que la longitude d'Alexandrie est par 30 degrés 16 minutes 7 secondes, c'est-à-dire que Syène est 3 degrés 14 minutes plus dans l'est qu'Alexandrie, et fort loin d'être sous le même méridien.

Quoique le séjour de Syène ne paraisse pas devoir être malsain, les maux d'yeux y sont très communs; et cette maladie n'est pas ordinairement passagère, mais elle se termine par une cécité absolue, ou au moins par la perte d'un œil. On rencontre rarement dans les rues un homme qui voie bien de ses deux yeux. Les habitans de Syène attribuent ce fléau au vent brûlant du désert; et je crois qu'ils ont raison, surtout si j'en juge par l'inflammation et la douleur violente que nous ressentîmes dans nos yeux, lorsqu'à notre retour nous traversâmes le grand désert pour revenir à Syène.

Le 26 juin nous rentrâmes à bord, à l'extrémité nord de la ville de Syène, et précisément dans le même endroit où je me rembarquai trois ans après. Nous ne pûmes point, en descendant le

Nil, profiter de nos immenses voiles. Non-seulement nos vergues furent descendues, mais nos mâts même abattus; et nous nous abandonnâmes au courant, notre vaisseau ayant vraiment l'air de sortir d'un naufrage. Le courant poussant le flanc du bâtiment d'un côté, le vent directement contraire nous repoussant de l'autre, nous allions en travers et faisions route, mais d'une manière si insensible, qu'on ne s'apercevait pas que le vaisseau fût en mouvement.

Le 31 janvier nous arrivâmes à Négadé, où est le quatrième couvent des moines franciscains de la Haute-Égypte, pour leurs prétendues missions en Ethiopie. Négadé est un petit village très joli, environné de palmiers, et habité par des Cophtes.

Vis-à-vis de Négadé, sur la rive opposée, et à environ trois milles du fleuve, on trouve Cus, grande ville qui est l'*Apollinis civitas parva* des anciens. Il n'y subsiste aucun monument : mais elle est assez fameuse, parce que c'est là que se rassemble la caravane qui transporte à travers le désert, jusqu'à Cosséir, le blé destiné pour la Mecque.

Le 2 février je retournai à Badjoura et j'allai m'établir dans la maison où j'avais logé la première fois, au grand contentement du sheik Ismaël, qui, bien qu'il fût raccommodé avec le frère Chris-

tophe, n'avait pas tout-à-fait oublié qu'il avait eu cinq hommes blessés par le mécompte du frère, au sujet du Ramadan.

Ayant mis mes écrits en ordre et en état d'être bien compris, je les envoyai au Caire à mes amis MM. Julien et Rosa, pour qu'ils les gardassent jusqu'à mon retour, ou jusqu'à ce qu'ils eussent des nouvelles que je n'existais plus.

Départ de Kenné. Voyage à travers le désert de la Thébaïde. Montagne de marbre. Arrivée à Cosséir, sur la mer Rouge. Séjour à Cosséir.

Le jeudi, 16 février 1769, nous joignîmes la caravane, qui allait partir de Kenné, la *Cœne Emperium* des anciens. De Kenné nous marchâmes à l'orient pendant une demi-heure, en suivant le pied des montagnes qui sont bordées par un terrain bien cultivé. Ensuite nous tournâmes au sud-est; et, à onze heures avant midi, nous traversâmes un petit mauvais village appelé *Seraffa*. Durant toute cette route, on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées, et sur lesquelles on ne distingue d'autre verdure que quelques plantes de l'espèce du grand solanum, et qu'on nomme *burrumbuc* dans la langue du pays.

A deux heures après midi nous arrivâmes à un puits, appelé *Bir-ambar*, le *puits des épiceries*, auprès duquel il y a un chétif village du même

nom, appartenant aux Azaizi, tribu d'Arabes pauvre et peu nombreuse. Ces Arabes ne vivent que du prix qu'ils retirent de leur bétail, qu'ils louent aux caravanes qui vont à Cosséir, et qu'ils accompagnent quelquefois eux-mêmes.

Le nom de *Bir-ambar* a, suivant moi, été donné au puits, parce qu'apparemment c'était là que s'arrêtaient autrefois les caravanes qui venaient de la mer Rouge, et qui conduisaient les épiceries apportées des Indes.

Les Azaizi sont logés dans des maisons singulièrement construites, si tant est qu'on doive leur donner le nom de maisons. Elles sont faites en entier d'argile ; et ont la forme d'une ruche d'abeilles. La plus grande n'a pas dix pieds de haut et six pieds de large.

Il n'y a là aucun vestige du canal qu'on dit avoir été autrefois creusé pour communiquer du Nil à la mer Rouge. La terre cultivée le long du fleuve n'a pas plus d'un demi-mille de largeur, mais les inondations du Nil vont plus haut; et quand il déborde, il ne laisse pas à découvert la moindre apparence de plaine.

Quand nous eûmes quitté Bir-ambar nous arrivâmes à quatre heures après midi à Gabba, qui est à un mille de Cuft, le long du désert. Nous plantâmes nos tentes à Gabba et nous y passâmes la nuit.

Le chemin que nous suivions était partout très couvert. Il y avait, de chaque côté, des monceaux de sable et de gravier fin, mais qu'on ne distinguait pourtant pas de loin, au-dessus de la surface unie de la plaine. A près de douze milles de distance, on trouve une chaîne de montagnes qui ne s'élèvent pas très haut, mais qui sont peut-être les plus arides qu'il y ait au monde. Quand nous eûmes atteint ces montagnes, nous marchâmes dans une petite plaine d'environ trois milles de large qui les sépare, et où il n'y a pas l'apparence d'un arbuste ni d'un brin d'herbe. On n'y aperçoit non plus nulle trace d'aucun être vivant, ni antilopes, ni autruches, ni serpens, ni lézards, qui sont les habitans ordinaires des déserts les plus horribles. Les oiseaux même semblent fuir un séjour aussi désastreux. Nous n'y en vîmes pas voler un seul. La surface de la terre y est absolument dépourvue de toute espèce d'eau douce ou saumâtre. Le soleil y darde ses rayons et y répand une chaleur brûlante. Nous essayâmes de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et en moins de demi-minute ils furent en feu; ce qui prouve combien dans ce pays tout est desséché et prêt à s'enflammer.

A trois heures et demie de l'après-midi nous dressâmes nos tentes auprès de quelques puits dont l'eau nous parut plus amère que de la suie.

Heureusement que nous avions porté sur les chameaux des outres remplies d'autre eau. Celle de ces puits avait un seul avantage, elle était froide et elle servit à nous rafraîchir extérieurement.

L'endroit désagréable où nous nous étions arrêtés se nomme *Légeta*. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit et toute la journée du lendemain, pour attendre l'arrivée de la caravane de Cus et d'Esné, et une partie de celle de Kenné et d'Ebanout, qui étaient demeurées en arrière.

Nous séjournâmes le 18 à Légeta pour attendre la réunion des caravanes, et nous en partîmes le 19 à six heures du matin. Nous fîmes route ce jour-là dans une plaine qui dans sa moindre largeur n'avait pas moins d'un mille, ni dans la plus grande plus de trois milles. Les montagnes que nous voyions à droite et à gauche étaient plus élevées que les premières et d'une couleur noire et calcinée. Les rochers qui les hérissaient étaient semblables aux pierres qu'on trouve sur les flancs du mont Vésuve; mais sur le Vésuve il y a des arbres et des plantes, au lieu que sur ces montagnes on n'en aperçoit d'aucune espèce.

A dix heures et demie nous passâmes auprès d'une montagne de marbre vert et rouge, et à midi nous entrâmes dans la plaine d'Hamra, où nous observâmes d'abord que le sable était rouge, et tirant sur la couleur pourpre du porphyre, d'où

l'on a donné le nom d'*Hamra* à la vallée. Je descendis de cheval pour examiner la qualité des rochers, et je reconnus avec grand plaisir que là commençaient les carrières de porphyre, sans mélange d'aucune autre pierre; mais il était imparfait, mou et cassant.

A quatre heures nous campâmes dans un endroit nommé *Main-El-Mafareck*, où le sable était de la même couleur que dans la vallée d'El-Hamra; et nous remarquâmes que les fourmis, les seuls êtres vivans qui habitent dans ces déserts, étaient d'une superbe couleur rouge comme le sable.

Le 20, à six heures du matin, nous partîmes de Main-El-Mafareck, et à dix heures nous fûmes rendus à l'entrée du défilé; à onze heures nous commençâmes à descendre. Nous avions monté jusque-là depuis Kenné, mais presque insensiblement.

Alors nous fûmes dédommagés de l'uniformité des objets que nous avions vus la veille. De chaque côté de la plaine nous trouvâmes plusieurs sortes de marbre, et j'en ramassai des échantillons de douze espèces différentes que j'emportai avec moi.

A midi nous entrâmes dans une plaine remplie d'acacias plantés à égale distance. Des arbres isolés étendent leurs branches bien davantage, comme si la nature les faisait croître à proportion du besoin que les voyageurs ont de rechercher leur om-

brage. C'est sous ces acacias que se rendent les Arabes Atouni après la pluie.

Depuis notre départ de Légeta, nous n'avions pas trouvé d'eau : nous n'en rencontrâmes pas davantage le jour suivant.

A droite de la vallée d'acacias nous vîmes du porphyre et du granit d'une extrême beauté; et dans toute la route que nous fîmes ce jour-là, les montagnes qui bordaient notre chemin des deux côtés étaient de porphyre, à l'exception de très peu d'endroits, où nous aperçûmes de la pierre commune.

A quatre heures un quart nous dressâmes nos tentes à Koraim, petite plaine presque absolument stérile; le sol en est de gravier très fin et de sable mêlé de quelques pierres, et l'on n'y voit que peu d'acacias semés de loin en loin.

Le 21 nous partîmes de grand matin de Koraim; et à dix heures nous passâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchaient. Cependant nous n'en vîmes aucun; les défilés que nous avions suivis nous conduisirent dans une longue plaine qui tourne à l'est, ensuite au nord-est, et puis au nord; de sorte qu'elle forme une portion de cercle. Au bout de cette plaine nous trouvâmes une montagne dont la plus grande partie était de marbre, *verde antico*, comme on l'appelle à Rome, et le plus beau que j'aie vu de ma vie.

Lorsque nous eûmes passé cet endroit nous vîmes presque continuellement des montagnes des deux côtés de notre chemin, et surtout à droite. Les seules que j'examinai étaient d'une espèce de granit, avec des veines rougeâtres et des taches noires, en forme carrée et triangulaire. Ces montagnes s'étendent jusqu'à Messag-El-Terfowey, où nous campâmes à midi; là, nous fûmes obligés d'aller chercher de l'eau à plus de cinq milles au sud-est. Cette eau ne vient point de source; on la trouve dans des grottes et dans les cavités des rochers, lesquelles sont au nombre de douze; et il m'est impossible de dire si elles ont été creusées par la nature ou par la main des hommes, ou par tous les deux ensemble. La pluie tombe très abondamment dans cette partie en février, parce que les nuages, poussés vers l'Abyssinie, se brisent contre le sommet des montagnes; alors les cavités sont remplies, et les rochers suspendus qui les couvrent empêchent les évaporations.

C'était la première eau fraîche que nous avions bue depuis que nous avions quitté les bords du Nil, et la seule que nous eussions trouvée depuis Légeta : mais telle avait été la prévoyance de notre caravane que peu de gens eurent besoin de ce secours. Presque tous avaient pris une abondante provision d'eau du Nil; quelques-uns même en avaient assez pour leur retour; pour nous, nous

n'étions pas dans ce cas-là; nous avions pris, à la vérité, de l'eau du Nil : mais nous ne crûmes jamais que nous pussions en avoir assez, tant qu'il y aurait de la place dans nos outres pour en mettre davantage. Les conducteurs de mes chameaux allèrent donc en chercher dans la soirée; et je les accompagnai, dans l'espérance de voir quelques antilopes qui vont boire la nuit dans les citernes quand elles n'ont pas pu y aller le jour.

Le 22, à une heure du matin notre caravane se remit en route, pleine de terreur de l'approche des Atouni. Nous marchions du côté de l'orient; et à trois heures nous arrivâmes aux défilés.

Nous aperçûmes une immense quantité de petits morceaux de granit de différente qualité, ainsi que des morceaux de porphyre répandus dans la plaine; ils sortaient probablement des anciennes carrières, et ils avaient été charriés là par les torrens; il y en avait de blancs tachetés de noir, et de rouges avec des veines vertes et des taches noires.

A la suite de cette plaine, toutes les montagnes que l'on trouve à main droite sont de marbre rouge; il y en a immensément : mais il n'est pas très beau. Il nous parut que ces montagnes de marbre avaient à peu près la même étendue que celles de granit que nous avions rencontrées auparavant; et tandis qu'à notre droite le marbre était

rouge, le côté gauche ne nous offrait que du marbre d'un vert terne qu'on dit être du marbre serpentine.

Ce spectacle est un des plus extraordinaires que j'aie jamais vus. Les premières montagnes d'une hauteur considérable n'avaient pas un arbre, pas un buisson, pas même un seul brin d'herbe. Celles-ci étaient moins hautes, mais il semblait qu'elles avaient été couvertes, les unes de tabac d'Espagne, les autres de tabac du Brésil.

Les montagnes de marbre rouge s'étendent le long de la mer, et les vaisseaux qui fréquentent la côte d'Abyssinie pouvant les observer par la latitude de 26 degrés, je fus étonné que l'on n'eût pas imaginé que c'était là la raison qui avait fait donner à cette mer le nom de *mer Rouge*, plutôt que de l'attribuer à une foule de causes invraisemblables.

A huit heures nous commençâmes à descendre rapidement; et une demi-heure après nous entrâmes dans un défilé semblable à ceux que j'ai déjà décrits, et ayant de chaque côté des montagnes de marbre vert. A neuf heures nous vîmes à notre gauche les hautes montagnes que nous venions de passer. Nous les examinâmes attentivement, et nous reconnûmes qu'elles étaient en effet de marbre serpentine, et qu'à environ un tiers de leur épaisseur il y avait une grande veine de jaspe vert tacheté de rouge. Ce jaspe était si dur qu'il nous fut

impossible d'en détacher des morceaux à grands coups de marteau; cependant il portait les antiques empreintes de la main des hommes, plus qu'aucune autre partie du reste des montagnes que nous avions déjà vues. On aperçoit encore très facilement les canaux creusés jadis pour conduire l'eau au travers de la montagne, et qui venaient se terminer à la carrière de jaspe, preuve indubitable que l'eau était pour les anciens peuples un des moyens de couper et de détacher ces pierres si dures.

A dix heures nous descendions encore par un chemin très rapide, ayant de chaque côté du jaspe et du marbre vert, mais non aucune autre espèce de verdure, lorsque nous eûmes la première vue de la mer Rouge. Une heure un quart après nous arrivâmes à Cosséir.

J'avais d'abord été étonné, comme tous les voyageurs qui m'ont précédé, en voyant la prodigieuse quantité de marbre magnifique qu'on trouve dans tous les monumens de l'ancienne architecture des Égyptiens; mais mon étonnement à cet égard, ainsi qu'à bien d'autres, cessa quand j'eus traversé en quatre jours un pays où il y a plus de granit, de porphyre, de marbre, de jaspe qu'il n'en faudrait pour bâtir Rome, Athènes, Corinthe, Syracuse, Memphis, Alexandrie, et une demi-douzaine d'autres villes pareilles. Il est vraisemblable que les

chemins creux des montagnes qu'on nomme défilés ne sont point l'ouvrage de la nature, mais des hommes; et qu'on a pratiqué tous ces passages de cette manière, afin de rendre la descente vers le Nil aussi aisée qu'il était possible. J'ai jugé que dans ces passages il n'y avait guère qu'un pied de pente par cinquante pieds de chemin; de sorte que de l'endroit où l'on prenait les plus pesans blocs, jusqu'au Nil, ils devaient être tirés avec le moins d'efforts possible, et en même temps assez retenus par le frottement pour qu'ils ne roulassent pas plus vite qu'il n'eût fallu, et qu'ils ne fussent pas emportés avec une vélocité contre laquelle on prenait sans doute encore d'autres moyens.

Cosséir est un petit village entouré de murailles de boue sur le bord de la mer Rouge et au milieu de ces amoncellemens de sable que le vent rassemble et disperse alternativement. Il est défendu par un château carré construit en pierres de taille, avec des tours carrées dans les angles, où il y a trois petits canons de fer et un de bronze, tous en fort mauvais état. Ces canons ne servent absolument qu'à épouvanter les Arabes et à les empêcher de piller le village quand on y a déposé le blé qu'on veut transporter à la Mecque dans les temps de famine. Les murs ne sont pas très élevés, et ils n'auraient point, en effet, besoin de l'être si les canons étaient bien en ordre; mais comme il

en est tout autrement, on a exhaussé les remparts avec de l'argile ou de la boue, pour empêcher que les soldats qui défendent Cosséir ne soient sous la portée des armes à feu des Arabes, lesquels pourraient sans cela les commander du haut des montagnes de sable des environs.

Au nord-ouest du château, il y a plusieurs puits d'eau saumâtre que je rendis potable en la faisant filtrer à travers du sable; et cela seulement pour en faire l'épreuve. L'eau qu'on boit ordinairement à Cosséir vient de Terfowey, qui en est à une bonne journée de chemin.

Ce qu'on appelle le port de Cosséir se trouve au sud-est. Il n'y a rien qu'un rocher qui s'étend à environ quatre cents pas dans la mer, et abrite les vaisseaux qui sont à l'ouest contre les vents de nord et de nord-est, comme les maisons de la ville les défendent du vent d'ouest.

Il y a dans la ville un grand enclos, entouré de hautes murailles de terre, où chaque commerçant a un magasin pour renfermer son blé et ses autres marchandises, qui ne consistent guère qu'en toiles des Indes pour la consommation de la Haute-Égypte. C'est là tout ce qu'on porte à Cosséir, depuis que le commerce de Dongola et de Sennaar a été interrompu.

Voyage au Jibbel-Zumrud. Retour à Cosséir. Le chevalier Bruce s'embarque à Cosséir. Il visite les îles Jaffaten. Il arrive à Tor.

Le bey et les Turcs partirent de Cosséir pour leurs différentes destinations. Je me logeai alors dans le château; et, comme les Ababdé m'avaient raconté des choses fort étranges de la montagne des Émeraudes, je résolus d'y faire un voyage en attendant le retour de mon raïs.

Je pris un homme qui avait été deux fois à cette montagne des Émeraudes; je frétai le meilleur vaisseau qui fût dans le port; et le mardi, 14 de mars, environ une heure avant l'aube, nous fîmes voile de Cosséir, avec un vent du nord-est. Ce vent était très modéré, et nous longeâmes la côte, extrêmement récréés par la vue des montagnes de marbre vert ou rouge qui la dominent.

Notre vaisseau n'avait qu'une voile tissue avec des feuilles d'une espèce de palmier qu'on appelle *Doom*, et semblable à une épaisse natte de paille. Elle était attachée en haut, et on la tirait comme un rideau; mais on ne pouvait pas la baisser avec une vergue comme une voile ordinaire, de sorte que, dans un mauvais temps, si la voile avait été ferlée elle serait devenue si pesante, que le vaisseau eût été renversé ou le mât brisé et emporté; mais en revanche, les planches du vaisseau étaient bien cousues ensemble, et il n'y avait pas un clou,

pas un seul morceau de fer dans toute la construction du bâtiment. Aussi quand on frappe contre quelque rocher avec de tels vaisseaux, il arrive peu de dommage. Mais comme je ne m'y fiais point, j'insistai pour que nous allassions tout doucement le long de la côte.

La terre que nous avions sous le vent appartenait à nos amis les Ababdé. Il était aisé de ramasser beaucoup de coquillages sur tous les hauts-fonds que nous rencontrions. J'avais mis dans le vaisseau quatre outres d'eau fraîche, lesquelles étaient grosses comme des muids, et avaient chacune une bouée bien attachée avec une corde; de sorte que si nous avions fait naufrage près de terre, nous nous serions procuré du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; et je ne doutais pas que nous ne pussions recevoir des secours avant d'être à la dernière extrémité. Il n'y aurait eu un grand danger pour nous qu'en périssant au large, de quoi je n'avais guère peur.

Le 15, à neuf heures du matin, nous vîmes un grand rocher qui s'élevait comme une colonne, du sein de la mer. Je le pris d'abord pour une partie du continent; mais je le reconnus bientôt pour une île. Comme nous nous avancions de ce côté-là, que le soleil était très beau et la mer très calme, je pris hauteur, et je trouvai que nous

étions par les 25 degrés 6 minutes de latitude; et l'île paraissant à une lieue de distance au sud-sud-ouest de notre vaisseau, je conclus que la latitude était de 25 degrés 3 minutes nord. Cette île est à environ trois milles du rivage, de forme ovale, et s'élevant tout à coup vers le milieu. On la nomme, dans le langage du pays, *Jibbel-Siberget*, ce que nous rendons par *la montagne des Émeraudes*. *Siberget* est pourtant un mot de la langue des pasteurs, qui, je pense, n'ont jamais vu une seule émeraude; et quoique la traduction arabe soit *jibbel zumrud* et que le mot *zumrud* s'emploie pour nommer l'émeraude, pierre très fine et fort connue depuis la découverte du Nouveau-Monde, je doute beaucoup que ni *siberget* ni *zumrud* ait eu cette signification dans les premiers siècles. La raison qui, je crois, a fait donner à l'île le nom de Jibbel-Siberget, c'est qu'on y trouve, ainsi que sur le continent qui l'avoisine, beaucoup de morceaux d'une substance verte, cristalline et transparente; cependant, quoique verts, ils ont des veines et des taches, et ne sont pas à beaucoup près aussi durs que le cristal de roche. C'est sûrement une production minérale, mais elle n'a guère plus de solidité que le verre. J'imagine enfin que c'est là ce que les Arabes pasteurs ou les peuples du Béja appelaient *siberget*, les Latins *smaragdus*, et les Maures *zumrud*.

Le 16, à la pointe du jour, je pris avec moi l'Arabe de Cosséir, qui connaissait l'île, et nous débarquâmes dans un endroit parfaitement désert. Nous trouvâmes d'abord un sable mouvant comme celui de Cosséir, et ensuite un sol plus solide, où il n'y avait pour toutes plantes que de la rue et de l'absinthe. Nous nous enfonçâmes à environ trois milles du rivage dans un pays toujours non moins désert, où on ne voyait que quelques acacias répandus çà et là; et enfin nous parvînmes jusqu'au pied de la montagne. Je demandai à mon guide le nom de cet endroit, et il me répondit qu'on l'appelait *Saïel*. Ces sortes de gens ne manquent jamais de dire des noms, et les voyageurs qui n'entendent pas la langue du pays les croient sur leur parole. Je me trouvai alors dans ce cas-là. Mon guide ne savait point le nom de cet endroit, peut-être même n'en existait-il aucun; mais il le baptisa tout de suite *Saïel*, ce qui signifie un *acacia mâle*, et cela vraisemblablement parce qu'il y vit un acacia. Aussi, pour la même raison, il aurait pu donner le même nom de *Saïel* à tous les endroits où il se serait arrêté, depuis le golfe de Suez jusque sous la ligne.

Au pied de la montagne, ou à environ sept pas au-dessus de sa base, il y a cinq trous ou puits, dont le grand n'a pas quatre pieds de diamètre. On les nomme les *puits de Zumrud*, et c'est de là,

dit-on, que les anciens tiraient des émeraudes. Nous n'avions ni le dessein d'entrer dans ces puits, ni les choses qu'il nous eût fallu pour pouvoir y descendre; d'autant que l'air y est vraisemblablement très mauvais. Je ramassai des chandeliers et quelques fragmens de lampes, pareils à ceux qu'on rencontre par millions en Italie; je trouvai aussi quelques très petits morceaux de ce cristal vert et fragile qu'on nomme *siberget* et *bilur* en Éthiopie, et qui est peut-être le zumrud, le smaragdus décrit par Pline, mais non l'émeraude connue depuis la découverte de l'Amérique, dont la qualité est bien différente. La véritable émeraude du Pérou n'a pas moins de dureté que le rubis.

Après avoir satisfait ma curiosité dans les montagnes des Émeraudes, sans avoir rencontré une seule créature vivante, je repris le chemin de mon vaisseau, où je trouvai un excellent dîner de poisson tout prêt. Il était composé de trois différentes espèces de poisson, qu'on nomme *bisser*, *surrumbac* et *nhoude-el-benaat*. Le bisser semble être de l'espèce des huîtres; mais ses deux coquilles sont également courbes et concaves, et elles ont sur le côté une jointure faite comme une charnière, ou plutôt comme un gond par où elles s'ouvrent. Ce poisson est barbu comme quelques huîtres qu'on ne mange pas et qu'on jette. Nous en trouvâmes quelques-uns de deux pieds de long: le plus

grand qu'on ait jamais vu est celui qui sert de bénitier dans l'église de Notre-Dame à Paris.

Le second poisson dont nous mangeâmes était le *concha Veneris*, armé de longues pointes; et le troisième dont le nom signifie dans la langue du pays *le sein de la Vierge*, avait des coquilles d'une extrême beauté, en forme pyramidale, d'environ quatre pouces de hauteur et d'une couleur superbement variée de vert et de nacre de perles.

Tous ces poissons ont un goût poivré, et on les regarde comme très salubres. Il est d'ailleurs d'autant plus commode qu'ils portent avec eux ce goût d'épice, que les voyageurs comme moi se chargent rarement de pareilles drogues.

Indépendamment d'un grand nombre de beaux coquillages que nous ramassâmes, nous choisîmes aussi plusieurs branches de corail, des coralines, des yusser[1], et plusieurs autres curiosités précieuses pour l'histoire naturelle.

Nous étions alors pourvus de tout ce qui nous était nécessaire : le temps était beau, nous n'avions aucun doute qu'il ne continuât; pleins d'ardeur pour voyager, nous regrettions seulement de n'avoir pas pris, une fois pour toutes, congé de Cosséir pour nous rendre à Jidda.

Dans cette heureuse disposition, nous remîmes

[1] C'est une espèce de keratophite, qui croît au fond de la mer.

à la voile à trois heures de l'après-midi; et le vent nous favorisa tellement que le lendemain 17, à huit heures du matin, nous nous trouvâmes à environ deux lieues d'une petite île connue du pilote, sous le nom de *Jibbel-Macouar*. Cette île est au moins à quatre milles de la terre ferme, et elle est très élevée; de sorte qu'en mer on peut la voir, je crois, de plus de huit lieues; mais on ne la distingue pas ordinairement du continent. Je calculai, en faisant mes observations, que j'avais dû me trouver à environ 4 minutes de distance de cette île, et que conséquemment sa latitude prise au centre pouvait être par les 24 degrés 2 minutes nord.

La côte de la grande terre qui s'étend du Jibbel-Siberget à Macouar a une direction presque nord-ouest et sud-est, s'allongeant en forme de promontoire; puis elle change de direction, s'étend au nord-est et sud-ouest, et se termine en une petite baie. Aussi l'on a bizarrement imaginé qu'elle ressemblait à un nez d'homme, et les Arabes l'ont nommée *Ras-El-Anf*, le cap du nez. Les montagnes qui s'élèvent dans cette partie sont d'une couleur sombre et brûlée; et elles sont remplies d'escarpemens, comme si des torrens s'étaient ouverts plusieurs passages entre les rochers.

Les vaisseaux qui font le cabotage de Masuah et de Suakem à Jidda, dans le fort de la mousson

d'été, ont soin de se tenir le long de la côte d'Abyssinie, où ils trouvent un joli vent d'est qui souffle ordinairement pendant la nuit, et un vent d'ouest pendant le jour, s'ils naviguent assez près de terre, ainsi que leur construction le leur permet.

Le vent violent de nord-est soufflant droit dans le golfe pousse les vagues par le détroit de Babel-Mandeb dans l'océan Indien où, se trouvant acculées, elles se reportent bientôt en arrière, et encore dans le milieu du canal, elles vont se déployer sur les écueils des deux côtés de la mer Rouge. Quelque long que paraisse ordinairement le voyage de Masuah au Jibbel-Macouar, le vent favorable que nous eûmes et les courans, si je puis les nommer ainsi, nous eurent bientôt portés auprès de cette île.

Cependant un grand vaisseau ne pourrait pas hasarder de naviguer le long de la côte, où il rencontrerait sans cesse des écueils. Mais les petits bâtimens, bien cousus, qui cèdent sans danger à la violence des flots, et qui glissent légèrement sur des bancs de corail et quelquefois sur des rochers plus aigus, peuvent seuls suivre cette route. Arrivés à cette île, ils tournent leur proue vers la rive opposée, et ils traversent le canal en une seule nuit, pour se rendre à la côte d'Arabie, quoiqu'ils aient presque un vent contraire. La route qu'on suit dans une si singulière navigation est marquée

sur ma carte[1] avec exactitude, et a été vérifiée de manière qu'aucun marin ne peut la soupçonner d'erreur.

A trois heures de l'après-midi nous remîmes en mer, et nous continuâmes à parcourir la côte avec un vent toujours favorable : nous ne vîmes nulle part aucun indice d'habitation ; les montagnes étaient partout également escarpées et brisées, et suivaient toujours la direction de la mer, plus ou moins avancées ou reculées, comme la côte elle-même : cette côte est très dangereuse. Nous ne vîmes ni près de la terre, ni autour des îles, d'autre endroit où l'on pût jeter l'ancre que sur les bords mêmes ; de sorte que quand nous débarquions, nous courions risque de rompre notre beaupré contre le rivage.

L'île du Jibbel-Macouar a de forts brisans dans tous ses angles. Cependant quoique nous fussions très rapprochés de ces brisans, la sonde ne nous rendit point de fond : nous nous avançâmes alors entre Jibbel-Macouar et l'autre petite île qui est au sud-sud-est, à environ trois milles, et nous sondâmes sous le vent ; mais nous ne trouvâmes encore point de fond à toucher presque la terre.

Presque au coucher du soleil, j'aperçus une petite île sablonneuse que nous avions laissée à environ une lieue à l'ouest. Il n'y avait ni arbre,

[1] Voyez la carte.

ni buisson, ni aucune proéminence qui pût la faire distinguer : mon dessein était alors de m'avancer jusqu'à la rivière de Frat, qui est marquée sur les cartes comme très large et très profonde; mais considérant que sa latitude était indiquée vers les 21 degrés 50 minutes, c'est-à-dire au-dessus des pluies du tropique, je ne pus croire à l'existence de cette prétendue rivière.

Il est un fait certain : c'est que nous ne connaissons point de rivière, au nord des sources du Nil, qui ne tombe dans le Nil même. De plus, je puis assurer que dans toute l'Abyssinie il n'y a point de rivière qui se jette dans la mer Rouge. Les pluies du tropique ont leurs bornes, et ne tombent point par-delà le 16e degré de latitude. Ainsi, il n'y a point là de rivière ni de fleuve qui se précipite des montagnes dans les déserts de la Nubie; et nous n'en connaissons point qui soit tributaire du Nil, et qui ait sa source au-dessus des pluies du tropique. Il serait donc bien extraordinaire que la rivière de Frat prît naissance dans une des contrées les plus arides du globe, qu'elle pût être aussi considérable que le Nil, et qu'elle conservât l'abondance de ses eaux dans toutes les saisons; avantage que le Nil n'a point; et qu'enfin, dans un pays où l'eau est si rare et si précieuse, il n'y eût sur ses bords point de ville, point d'établissemens anciens ou nouveaux, qu'on n'y vît pas même des

campemens d'Arabes qui le traversassent et fissent le commerce de Jidda, qui est précisément vis-à-vis.

Le 18, à la pointe du jour, ne voyant point la terre, j'eus de l'inquiétude, parce que bien que je fusse certain de ma latitude, je ne pouvais nullement me confier au savoir de mon pilote; mais demi-heure après le lever du soleil, j'aperçus un rocher très escarpé que le pilote me dit, sur ma demande, être un *jibbel*, c'est-à-dire un roc; et ce fut là tout ce que je pus en tirer. Nous fîmes route vers ce roc, assez mal secondés par le vent; et, à quatre heures, nous y jetâmes l'ancre: comme cette île n'avait aucun nom connu et que je ne savais pas si quelque voyageur y avait été avant moi, j'usai du privilége de ceux qui parcourent des contrées nouvelles, et je lui donnai mon nom. La partie sud de cette île est exhaussée et remplie de rochers; la partie nord est basse et se termine en queue, c'est-à-dire en un rivage qui a beaucoup de pente. Cependant la mer y est extrêmement profonde jusqu'au bord, et en sondant du derrière de notre vaisseau, nous ne trouvions point de fond.

Toute cette matinée notre pilote me pria, comme la veille, de ne pas aller plus loin: il disait que le vent avait changé; qu'il y avait des signes au sud dont il ne pouvait pas douter, et qui lui annonçaient infailliblement qu'avant vingt-quatre heures nous au-

rions une tempête qui nous mettrait dans le cas de faire naufrage; que la rivière que je désirais voir était vis-à-vis de Jidda, et que quand je serais à Jidda, je pourrais m'y rendre en un jour et une nuit, ou par terre, ou par le moyen d'une chaloupe anglaise, parce que je trouverais des gens qui connaissaient le pays et qui ne m'exposeraient à aucun accident; au lieu que, dans le voyage que je faisais en ce moment, je ne pouvais pas rencontrer un homme qui ne fût mon ennemi. Quoique je ne sois pas beaucoup susceptible de crainte, mon oreille ne se ferme jamais à la raison; et, à ce que me disait mon pilote, j'ajoutai moi-même, en mon particulier, que nous pouvions très bien être portés dans la haute mer, et manquer d'eau et d'autres provisions.

Nous dînâmes donc aussi promptement qu'il nous fut possible, en nous encourageant les uns les autres autant que nous pûmes. Un peu après six heures, le vent tourna à l'est et devint variable; et il se leva un brouillard très épais qui couvrait la terre. Cependant à neuf heures du soir ce brouillard se dissipa; et ensuite nous eûmes une très forte brise qui nous faisait presque voler sur les flots en nous poussant droit à Cosséir. Le ciel était couvert de nuages passagers, et quoique j'essayasse plusieurs fois d'observer quelque étoile au méridien, cela me fut absolument impossible. Le vent

renforça encore et continua à nous être favorable.

Le 19, dès que l'aube nous permit de distinguer les objets, nous vîmes la terre qui s'étendait à perte de vue, au nord; et bientôt après nous reconnûmes le Jibbel-Siberget, sous le vent à nous. Nous l'avions déjà vu depuis quelque temps, mais nous l'avions pris pour une partie du continent.

Après le vent favorable que nous avions eu cette nuit-là, nous ne pûmes pas nous empêcher de plaisanter notre pilote sur la profonde connaissance qu'il disait avoir du mauvais temps. Alors il secoua la tête en nous disant qu'il s'était trompé cette fois, et qu'il était toujours content quand il se trompait de cette manière; mais que nous n'étions pas encore arrivés à Cosséir, quoiqu'il espérât et qu'il crût même que nous nous y rendrions sans péril. Peu de temps après, la girouette qui était à la tête du mât tourna au nord, puis à l'est, puis au sud, et ensuite elle fit le tour du compas en sens contraire. Le ciel devint obscur et il tombait beaucoup de pluie au sud. Tout à coup il partit un grand coup de tonnerre, sans être précédé d'aucun éclair; et enfin le vent du sud-est souffla de nouveau avec force : nous nous regardions les uns les autres, en baissant à moitié les yeux, et nous gardions un profond silence.

Cependant je vis que cela ne remédiait à rien;

nous étions en danger, et il fallait tâcher d'en sortir le mieux que nous pourrions. Notre vaisseau allait avec une vitesse prodigieuse : la voile, tissue de palmier, était neuve et pesait considérablement; ce qui rendait cet inconvénient encore pire, c'est que le mât était placé un peu trop en avant. La première chose à laquelle je pensai fut de demander si le pilote ne pouvait pas baisser sa grande voile; mais cela était impossible, parce que la vergue était attachée fixement au haut du mât. Le second moyen était de la plier en la levant en partie comme un rideau de théâtre ; mais notre pilote nous pria de ne pas le tenter, de peur que nous ne fissions chavirer le bâtiment. Malgré cela, je me fis aider par mes domestiques, et nous roulâmes une partie de la voile autour des bâtons qui la tenaient tendue; mais cela augmenta le poids du vaisseau en haut et en avant, et la proue s'enfonça tellement à deux reprises, qu'il passa beaucoup d'eau par-dessus notre tête, et que je crus que nous étions pour jamais ensevelis dans les vagues. Je suis bien assuré que si le bâtiment n'avait pas été en bon état et bien sur sa quille, il était perdu; car le vent continua à être tempêtueux.

Je commençai alors à quitter mon habit et mes grandes culottes, afin de pouvoir nager jusqu'au rivage, si le vaisseau était submergé ; mais mes domestiques paraissaient avoir renoncé à l'espoir

de se sauver, ou du moins ils ne faisaient aucun préparatif pour cela. Le pilote se tenait le plus près de la côte qu'il pouvait, dans l'espérance de voir quelque petite baie; mais nous courions avec tant de violence que je suis persuadé que nous aurions chaviré si nous avions tenté d'entrer dans un port. Toutes les dix minutes au plus nous passions par-dessus quelque banc de corail que nous brisions par le frottement de notre quille, en faisant le même bruit qu'une forte lime sur du fer; et ce qu'il y avait de plus terrible encore, c'était une lame qui nous suivait, et qui, beaucoup plus élevée que la poupe de notre vaisseau, semblait destinée par la Providence à recouvrir l'abîme où nous allions être engloutis.

La frayeur parut avoir aliéné la raison du pilote: je le priai de prendre courage, et je lui fis boire un coup d'eau-de-vie, en l'assurant qu'il ne devait pas contrarier tout ce que je pourrais faire ou ordonner, ni même douter que ce ne fût à propos, parce que j'avais passé des nuits bien plus terribles sur l'Océan. Je lui promis que tout le mal que pourrait souffrir son vaisseau serait réparé à mes frais, quand nous serions à Cosséir, et que je lui en achèterais un neuf si celui-ci était trop endommagé : il ne me répondit rien, sinon que *Mahomet était le prophète de Dieu.* « Laissez-le prophétiser aussi long-temps qu'il voudra, lui dis-je. Tout ce

que je vous demande, c'est de vous tenir ferme à la barre. Regardez bien votre girouette, et gouvernez droit en tenant le vent; car je suis résolu de couper en pièces cette grande voile, et d'empêcher que le mât ne soit emporté et ne nous fasse chavirer. »

Le vent était si fort que je ne pus pas comprendre sa réponse : j'entendis seulement quelques mots sur la miséricorde et le mérite de Sidi-Ali-El-Genowi, ce qui me mit en colère. « Au diable soit, lui dis-je, votre Sidi-Ali-El-Genowi, imbécile que vous êtes! ne pouvez-vous me faire une réponse raisonnable? Tenez bien votre barre. Regardez votre girouette : gouvernez droit; car par le Dieu tout-puissant qui est assis dans le ciel, je jure (ce qui est bien autre serment que par Sidi-Ali-El-Genowi), je jure que je vous casse la tête d'un coup de pistolet au premier faux mouvement du vaisseau, ou au premier changement de route! » Il me répondit alors : *Maloom*, c'est-à-dire *fort bien*.

Ce que j'avais d'abord dit fut aussitôt fait; je tenais la grande voile, et avec un grand couteau je la fendis en plusieurs bandes; ce qui soulagea beaucoup le bâtiment, quoique nous allassions encore avec une extrême rapidité.

Vers les deux heures le vent parut se calmer; mais, demi-heure après, il tomba tout-à-fait. J'en-

courageai alors mon pilote, qui s'était montré très attentif, et avait, je crois, invoqué tous les saints de son calendrier. Je l'assurai que je le dédommagerais amplement de la perte de sa grande voile. Nous vîmes très bien, en ce moment, les deux rochers blancs qui sont sur les deux montagnes au-dessus de l'ancien Cosséir, et le même jour, 19, le nouveau Cosséir nous vit arriver dans son port un peu avant le coucher du soleil.

Bientôt après nous apprîmes combien nous avions été plus heureux que quelques autres navigateurs qui étaient à la mer dans le même temps que nous. Trois vaisseaux de Cosséir, chargés de blé pour Tambo, périrent avec tout ce qui était à bord. L'un de ces trois vaisseaux était celui où les vingt-cinq Turcs avaient été d'abord embarqués. Cette nouvelle fut apportée par Sidi-Ali-El-Meymoum-El Shehrié, ce qui signifie *Sidi le singe de Sheher;* car, quoique ce fût un saint, sa figure ressemblait à celle d'un singe, et on avait jugé à propos de le distinguer par le nom de cet animal.

Nous étions déjà bien mécontens des embarcations de Cosséir; mais le vaisseau de Sidi-Ali-El-Meymoum, quoique petit, était fort et bien fourni d'agrès. Les voiles étaient de toile, et il avait navigué dans l'océan Indien. Sidi-Ali avait à son bord quatre hommes forts et qui paraissaient bien entendus; et lui-même, quoique de petite taille et

âgé de près de soixante ans, il était encore plein de vigueur et d'activité, et aussi bon marin qu'il se vantait d'être saint.

Ce fut donc le 5 avril que, après avoir fait mes dernières observations sur la longitude de Cosséir, je m'embarquai à bord de ce vaisseau et que nous mîmes à la voile. Il m'était nécessaire de cacher à quelques-uns de mes domestiques que mon intention était d'aller au fond du golfe, de peur que, se trouvant parmi des chrétiens, et non loin du Caire, ils ne renonçassent à un voyage dont ils étaient fatigués avant même qu'il fût commencé.

Dans la matinée du 6 nous arrivâmes aux îles de Jaffatéen, qui sont au nombre de quatre, jointes par des hauts-fonds et des rochers cachés sous l'eau. Ces îles forment une espèce d'arc, et sont dangereuses pour les vaisseaux qui naviguent la nuit, parce qu'il semble qu'il y ait un passage aisé entre elles; mais quand les pilotes veulent en profiter, ils peuvent rencontrer deux rochers qui sont presque au milieu de l'entrée, à peine cachés par l'eau et environnés d'une mer très profonde.

Le lendemain 7 nous laissâmes, dès le matin, notre paisible station dans la baie, et nous gouvernâmes presque au sud-est, tout le long des deux îles de Jaffatéen qui sont le plus au sud, et nous tînmes le cap directement sur le centre de Shéduan, jusqu'à ce que nous fussions trois milles au moins

en dehors de la partie orientale de ces îles. Nous passâmes alors Shéduan, que nous laissâmes trois lieues dans l'est, et nous dirigeâmes notre route presque au nord-nord-ouest pour ranger la partie occidentale du Jibbel-Zeit, qui est une grande île déserte ou plutôt un rocher éloigné d'environ quinze milles du continent.

Le passage entre les îles de Jaffatéen n'est praticable que pour de petits bâtimens dont les planches sont bien cousues ensemble, et qui prêtent, sans danger, en heurtant contre des rochers. Ce n'est pas d'ailleurs le manque d'eau qui rend cette navigation périlleuse. Toute la partie occidentale de la côte est presque perpendiculaire, et il y a beaucoup plus d'eau que sur la côte orientale; mais aussi il n'y a ni de hauts fonds, ni aucun autre endroit où l'on puisse jeter l'ancre. Tout le rivage est bordé de rocher; la mer est très profonde, et cependant il s'élève sous l'eau diverses pointes de roc qui sont excessivement dangereuses parce qu'on ne peut pas les voir, et que, rencontrées par un grand vaisseau, elles le fracasseraient et rendraient son naufrage inévitable.

Tor est reconnu de loin à cause de deux montagnes qui s'élèvent très près du rivage, et que, dans un temps clair, on découvre de six lieues en mer. Au sud-est de ces montagnes sont la ville et le havre : les maisons sont entourées de quelques

palmiers, d'autant plus remarquables qu'ils sont les seuls qu'on aperçoive sur cette côte. Il n'y a nul danger à entrer dans le port de Tor. La passe est claire et assez profonde, et en passant un peu à babord l'endroit où il y a une vigie, on peut gagner un peu au nord et mouiller l'ancre par cinq ou six brasses. Le fond de la baie est à environ un mille de la vigie, et à la même distance du rivage opposé. La marée n'est pas sensible dans le milieu du golfe; mais sur les côtes elle a un courant de deux nœuds par heure. Dans les hautes marées la mer est pleine à Tor un peu avant midi.

Ce fut le 9 que nous arrivâmes à Tor, petit village dont les maisons sont dispersées, et où il y a un couvent de moines grecs dépendant du mont Sinaï.

Don Juan de Castro s'empara de Tor peu de temps après que les Portugais eurent découvert un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Tor était alors entouré de murailles et fortifié ; mais depuis il a perdu tous ses avantages. Il ne sert plus qu'à fournir de l'eau aux vaisseaux qui se rendent à Suez ou qui en reviennent.

De Tor nous pûmes contempler aisément les montagnes d'Horeb et de Sinaï, qui s'élèvent par derrière les autres montagnes, et dont les sommets sont souvent couverts de neige pendant l'hiver.

Départ de Tor. Traversée sur le golfe de l'Élan. Relâche à Raddua. Relâche et séjour à Yambo. Arrivée à Jidda.

Notre raïs, ayant terminé ses affaires, était impatient de partir; en conséquence, le 11 avril, à la pointe du jour, nous sortîmes du port de Tor. A peine étions-nous à la pointe de la baie, au sud du village de Tor, que nous nous trouvâmes en calme; mais vers les huit heures le vent fraîchit, et nous passâmes dans le canal, entre quatre bancs et un plus petit qui est à la suite. Nous vîmes l'entrée d'une petite baie formée par le cap Mahomet, et une pointe basse et sablonneuse qui est à l'est. Notre vaisseau était excellent voilier, et je ne négligeais rien pour entretenir la bonne humeur de notre raïs.

La chaîne de rochers qui passe par derrière Tor s'étend le long de cette basse pointe de sable, appelée le *désert de Sin*, à l'est, et finit au cap que forme la montagne qu'on aperçoit de la mer ; mais la terre basse, ou l'extrémité du cap qui est le plus au sud, s'étend à environ trois lieues au-delà de la montagne, et elle est si enfoncée qu'on ne peut pas la découvrir de dessus le pont d'un vaisseau, quand on en est éloigné de plus de trois lieues. Les anciens appelaient cet endroit *Pharan Promontorium* [1]; non parce qu'il y avait sur le

[1] Anciennement appelé Pharos.

bord une tour où l'on entretenait des feux, ce qui pourtant a peut-être eu lieu, et ce qui eût été très convenable à cause de sa situation, mais à cause du mot égyptien et arabe *Farek*[1], qui signifie *diviser*, et parce que ce cap ou montagne sépare le golfe de Suez du golfe de l'Elan.

Le 12, au lever du soleil, nous remîmes à la voile pour nous éloigner du cap Mahomet. Nous passâmes devant l'île de Tyrone, qui se trouve précisément au milieu de l'entrée du golfe de l'Elan et la sépare en deux parties presque égales; cependant celle qui est au nord-ouest est un peu plus étroite. La direction du golfe est quasi nord et sud. J'ai jugé que l'entrée avait environ six lieues de largeur.

Je crois que l'île de Tyrone est l'île Saspirène de Ptolémée, quoique ce géographe se soit un peu trompé sur la latitude et la longitude de cette île. Nous passâmes bientôt la seconde de ces îles, à qui on a donné le nom de *Senaffer*, et qui est à environ trois lieues dans le nord de la grande terre.

Le 15, nous mouillâmes l'ancre à El-Har[2], d'où nous vîmes des montagnes élevées et couvertes de rochers escarpés, qu'on nomme les montagnes de *Ruddua*. Ces montagnes sont remplies de sources.

[1] C'est pourquoi le Koran est appelé *El-Farkan*, ou le Diviseur, le Distingueur entre la vraie croyance et l'hérésie.

[2] El-Har signifie une extrême chaleur.

Toutes les espèces de fruits que l'Afrique et l'Arabie peuvent produire y mûrissent, et tous les végétaux qu'on veut prendre la peine de cultiver y croissent. C'est là le paradis terrestre des habitans d'Yambo. Tous ceux qui possèdent quelque fortune y ont une maison de campagne : mais, chose étrange! ils ne s'y tiennent que très peu de temps, et préfèrent le séjour des sables stériles et brûlans d'Yambo, à l'un des plus beaux climats, à l'un des pays les plus agréables qui soient au monde. Des gens de Ruddua m'ont dit que pendant l'hiver l'eau gèle sur leurs montagnes, et que quelques-unes des personnes qui y naissent ont les cheveux rouges et les yeux bleus; ce qu'on ne voit que très rarement, excepté dans les montagnes de l'est, où le froid est excessif.

Yambo, et par corruption Imbo, est une ancienne ville, qui a tellement déchu qu'elle n'est plus qu'un mauvais village. Ptolémée la nomme *Iambia vicus* ou le village d'Yambia; preuve que c'était un endroit peu considérable de son temps. Mais, après l'invasion de l'Égypte par le sultan Sélim, Yambo devint une ville importante, parce qu'elle servit d'entrepôt aux munitions de guerre qu'on fit venir de Suez pour la conquête de l'Arabie, et au blé qu'on tirait d'Égypte pour nourrir les garnisons turques et pour faire passer à la Mecque et à Médine.

Yambo signifie dans le langage du pays une *fontaine* ou *source*. Il y en a en effet une, au milieu des dattiers, dont l'eau est excellente. C'est encore là une des stations de l'émir Hadjé, dans ses voyages de la Mecque.

Cependant l'avantage d'un port, et la protection de la forteresse, ont conduit à la nouvelle Yambo tous les vaisseaux qui font le commerce, quoiqu'elle n'ait d'autre eau que celle qu'on ramasse dans des mares lorsque la pluie tombe.

Le 28 avril, au matin, nous partîmes d'Yambo, avec la cargaison de blé du cadi, et trois passagers, au lieu d'un que je m'étais engagé de prendre.

Le 2, nous fîmes voile de Rabac. Le 3, nous remîmes à la voile, et bientôt nous nous trouvâmes devant le cap Hateba, ou cap Boiseux. Après que nous eûmes doublé ce cap, le vent fraîchit. A quatre heures de l'après-midi nous mouillâmes dans le port de Jidda.

Séjour à Jidda. Départ de Jidda.

La rade de Jidda est très vaste. Elle renferme un nombre immense de hauts-fonds, de petites îles, de rochers à fleur d'eau entre lesquels il y a divers canaux. De quelque côté que le vent souffle, on est bien abrité dans le port, parce que les hauts-fonds interposés empêchent que la mer n'éprouve une trop grande agitation; et on peut, si on le

veut, mouiller vingt ancres différentes à la poupe et à la proue. Le seul risque qu'on court, et cela est aisé à concevoir, c'est en entrant dans la rade, ou lorsqu'on en sort. Mais aussi on a à Jidda la preuve d'une observation faite depuis long-temps, c'est que plus un port est dangereux, plus les pilotes deviennent habiles; et il n'y arrive jamais d'accidens.

Je fis à Jidda un séjour de quelques mois, et j'eus beaucoup à me louer des honnêtetés qu'on m'y fit.

Tout le rivage de Jidda était couvert de monde, au moment de mon départ. On voulait voir le salut des vaisseaux anglais; et nous mîmes à la voile, en compagnie d'un autre navire destiné pour Masuah, et dans lequel Mahomet Abdel-Cader, gouverneur de Dahalac, s'était embarqué pour se rendre dans son gouvernement.

Dahalac [1] est une grande île dépendante de Masuah, mais dont le gouverneur a pourtant un firman particulier, qu'on renouvelle tous les deux ans. Ce gouverneur était un Maure, officier du Naïb de Masuah. Il était venu à Jidda pour obtenir de Métical-Aga son firman, et il s'en retournait tandis que Mahomet-Gibberti était destiné à m'accompagner, et à porter ce firman au Naïb.

[1] L'île des Pasteurs.

Route après le départ de Jidda. Konfodah. Ras-Héli, borne de l'Arabie-Heureuse. Arrivée à Lohéia. Route vers le détroit de l'océan Indien. Arrivée au détroit. Retour à Lohéia, par la voie d'Azab.

Ce fut le 8 juillet 1769 que je partis du port de Jidda. J'étais embarqué dans le même vaisseau qui m'avait emmené de Cosséir, et je permis à mon raïs de prendre un petit chargement pour son compte, à condition qu'il ne recevrait point de passagers. Le vent était très favorable. Nous passâmes au milieu de la flotte anglaise, dont tous les vaisseaux étaient à l'ancre. Tous les capitaines, comme je l'ai déjà dit, m'avaient témoigné leur amitié en m'accompagnant jusqu'à la chaloupe ; et mon raïs fut étonné de voir les honneurs qu'on rendait à son petit bâtiment, pendant que nous traversions la flotte. Tous les vaisseaux hissèrent le pavillon d'Angleterre, et tirèrent onze coups de canon chacun.

Le 9 juillet nous suivîmes une route entre d'autres écueils, dont le passage est très étroit et s'appelle *Goofs*. A neuf heures un quart nous vîmes Ragwan, que nous laissâmes à deux milles à l'est-nord-est, et une heure après nous fûmes vis-à-vis du petit port de Sodi, portant aussi est-nord-est à la même distance. A une heure trois quarts après midi nous passâmes à deux milles de Markat, qui nous resta au nord-est-quart-est.

Puis nous vîmes un rocher appelé *Numan*, à deux milles au sud-ouest. Bientôt nous découvrîmes la montagne de Somma; et, à six heures un quart, nous mouillâmes dans un petit havre peu sûr, qu'on appelle *Mersa-Brahim*.

Le 10 nous dépassâmes l'île d'Abeled, et deux petites îles élevées qui nous restaient à environ une lieue, dans le sud-ouest-quart-ouest. A quatre heures un quart nous fûmes vis-à-vis du Ras-El-Askar, nom qui signifie *le cap des Soldats* ou *de l'Armée*. Là nous aperçûmes quelques arbres : nous découvrîmes aussi des montagnes très reculées, sur le continent et dans le nord-est de nous.

A deux heures nous passâmes dans le milieu du canal entre cinq îles sablonneuses et couvertes de varech : nous en laissâmes trois à main droite à l'est, et deux sur la gauche à l'ouest. Ces cinq îles sont nommées *Ginnan-El-Abiad*, c'est-à-dire *les Jardins Blancs*, nom qui leur vient, j'imagine, de l'herbe verdoyante qui croît sur leurs sables blancs. A deux heures et demie nous trouvâmes une autre île portant à l'est : nous étions alors à une lieue du continent, et le vent soufflait toujours du même côté. A trois heures nous rangeâmes encore une autre île portant au sud-ouest de nous et éloignée d'environ un mille de la route que nous suivions. Cette île, qu'on nomme *Jibbel-Surreine*, est peu élevée.

Le 11 nous jetâmes l'ancre dans le port de Konfodah. Konfodah signifie *la ville du Hérisson*, ou du porc-épic : c'est un petit endroit où il n'y a pas plus de deux cents mauvaises maisons, bâties en branchages et couvertes de nattes de feuilles de *doom*, ou de palmier. Le village s'étend autour de la baie, qui n'est qu'un bassin rempli de hauts-fonds, et il a par-derrière une plaine vaste et déserte. Dans cette plaine s'élèvent cependant quelques monticules de sable très blanc. Le sol qui est le long du rivage ne produit rien que du varech, qui est d'une extrême beauté et plein de vigueur: mais plus loin il y a des jardins potagers.

Le poisson est très commun à Konfodah : on y trouve aussi du lait et du beurre en abondance. Le désert qui environne le village a même un aspect moins aride que les autres déserts; ce qui me fit croire au premier abord qu'il y pleuvait quelquefois, et l'émir me confirma dans cette idée.

Konfodah est par les 19 degrés 7 minutes de latitude nord : c'est un des pays les plus malsains qu'il y ait sur les côtes de la mer Rouge; les provisions y sont mauvaises et fort chères; et, contre le témoignage de l'émir, nous y trouvâmes l'eau exécrable. La viande de chevreau est la seule qu'on y vende, encore y est-elle fort maigre et d'un prix excessif.

Le 14 nous doublâmes le Ras-Héli, qui est la borne qui sépare l'Yémen ou l'Arabie-Heureuse de l'Héjaz [1], ou de la province de la Mecque : la première appartient à l'iman ou roi de Sana; l'autre au shérif.

Là, le pied des montagnes est baigné par la mer. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage. La côte est bordée de sable et de corail.

A commencer au cap Héli, nous trouvâmes la côte bien mieux habitée. Les principaux Arabes à qui ce pays appartient sont les Cotrushi, les Sébahi, les Hélali, les Mauchlota et les Menjahi. Ils ne sont point originaires de l'Arabie-Heureuse; mais ils sortent d'auprès d'Azab, sur la côte opposée, et ils descendent de ces Arabes pasteurs qui furent long-temps les ennemis opiniâtres de Mahomet, mais qui enfin se convertirent à sa loi. Leur peau est noire, et leur tête couverte de laine.

Les montagnes et les petites îles qui sont sur la côte, en tirant vers l'est, sont occupées par les Habib. Ces Arabes ont la peau blanche, et ils vivent dans une indépendance absolue, ne payant aucune espèce de tribut, ne reconnaissant pour rien l'iman de Sana ni le shérif de la Mecque, et pillant de temps en temps les villes qui sont sur la côte.

Le désert de Tehama est sablonneux, et s'étend depuis le pied des montagnes jusqu'à Moka. Ce-

[1] L'Arabie-Déserte.

pendant, sur les cartes il est marqué comme une contrée différente de l'Arabie-Heureuse; mais ce n'est que la partie basse de cette Arabie, ou le rivage de la mer, et il est soumis au même maître. L'Écriture sainte appelle ce pays *Tema ;* nom qui vient du mot arabe *taami*, qui signifie les *côtes de la mer.*

Il y a sur cette côte fort peu d'eau, et il n'y pleut jamais. On n'y voit aucun autre animal que la gazelle ou l'antilope, encore s'y trouve-t-elle en fort petit nombre. Il y a aussi fort peu d'oiseaux, et tous sont muets.

Le 15 nous reprîmes notre route : nous avions toujours fort peu de vent, et nous suivions la côte, quelquefois à deux milles de distance, quelquefois moins.

Nous passâmes devant plusieurs ports ou baies. Nous vîmes d'abord Mersa-Amec, où on trouve un bon ancrage, par onze brasses d'eau, à un mille et demi de terre; puis à huit heures et demie Nohoude, ainsi qu'une île du même nom; puis à dix heures, le port et le village de Dahaban, grand village, où l'on trouve de l'eau et des provisions.

Nous mouillâmes dans le port de Sibt, où je descendis à terre, sous prétexte de chercher des provisions, et avec l'intention plus réelle d'observer le pays et le peuple qui l'habitait. Les montagnes de Kotumbal forment une chaîne le long de

la côte, et à peu de distance de la mer; et elles sont si élevées, que nous n'en avions pas encore vu d'une si grande hauteur.

Sibt est trop médiocre, trop petit pour être appelé un village, même en Arabie. Il ne contient que quinze ou vingt misérables huttes de paille, autour desquelles il y a une plantation de palmiers, de l'espèce qu'on nomme *dooms*, dont les feuilles servent à faire des nattes et des voiles de navires : seule manufacture qu'il y ait dans Sibt.

Le 16, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre, et nous nous éloignâmes de Sibt. A quatre heures et demie de l'après-midi nous atteignîmes une île d'un quart de mille de long. On la nomme *Jibbel-Foran*, c'est-à-dire *la montagne des souris*. Cette île est remplie de roches. Il y a quelques arbres du côté du sud; et là elle commence à s'élever insensiblement, et va se terminer au nord par une pointe tranchée presque à pic et formant un précipice horrible.

A six heures, nous passâmes l'île Deregé [1], qui est basse et couverte d'herbe. Elle est ronde comme un bouclier; et c'est de là qu'elle prend son nom.

A six heures et demie nous vîmes le Ras-Tarfa, portant à l'est-sud-est de nous à trois milles de distance. Un quart d'heure après nous passâmes plu-

[1] Ce mot est tiré de la langue hébraïque.

sieurs petites îles, dont la plus grande se nomme *Saraffer*. Elle a beaucoup d'herbe, de petits arbres, probablement de l'eau, mais point d'habitans. A neuf heures du soir nous mouillâmes l'ancre devant Djezan.

Djezan est par 16 degrés 45 minutes de latitude nord, et située sur un cap qui forme la pointe d'une grande baie; elle est bâtie, ainsi que toutes les villes qu'on trouve sur cette côte, avec de la paille et de la boue. Jadis son commerce fut très florissant; mais depuis que le café est très recherché, comme cette ville n'en a point, les vaisseaux se rendent à Lohéia et à Hodéida. Djezan faisait partie de l'héritage de l'iman, et fut usurpée par un shérif de la tribu des Beni-Hassan, appelé Booarish. Les habitans de Djezan sont tous shérifs, ou, en d'autres termes, des tracassiers et des fanatiques ignorans. La fièvre règne presque continuellement dans cette ville. Le ver qu'on nomme *farenteit*[1] y est aussi très commun.

Mais, en revanche, Djezan possède divers avantages. On y trouve beaucoup d'excellent poisson, et du fruit en abondance : ce dernier article vient des montagnes, d'où l'on tire aussi de très bonne eau.

Nous partîmes de Djezan le 17 au soir. La nuit, nous passâmes devant quelques petits villages, désignés sous le nom de *Ducime*, dont je trouvai

[1] Ce mot signifie *ver de Pharon*.

que la latitude était de 16 degrés 12 minutes 5 secondes nord. Le matin nous suivions notre route, à la distance de trois milles du rivage, lorsque nous doublâmes le cap Cosserah, qui forme la pointe nord d'un vaste golfe. Là, les montagnes ne paraissent pas très éloignées de la mer; mais elles sont d'une médiocre élévation. Tout le pays semble être absolument stérile et désert. Nous n'aperçûmes pas la trace d'un seul habitant : on dit pourtant que c'est la partie la plus salubre de l'Arabie-Heureuse.

Le 18, à sept heures du matin, nous eûmes la première vue des montagnes au-dessous desquelles est la ville de Lohéia : elles portaient au nord-nord-est de nous, et nous jetâmes l'ancre. La baie est remplie de hauts-fonds. Lohéia portait alors à l'est-nord-est de nous : cette ville est bâtie sur le côté sud-ouest d'une péninsule, et elle se trouve entourée par la mer, excepté à l'est. Dans la partie la plus étroite de la péninsule il y a une petite montagne qui sert de forteresse. On y a élevé des tours, et mis des canons de chaque côté, qui garnissent tout le terrain jusqu'au bord de la mer; par derrière cette montagne est une plaine où se rassemblent ordinairement les Arabes lorsqu'ils veulent attaquer la ville.

Le sol sur lequel on a bâti Lohéia est noir, et semble avoir été abandonné par la mer. Pendant

notre séjour dans cette ville nous éprouvâmes une singulière incommodité; c'était une espèce de picotement dans les jambes, que nous avions nues, picotement qui était sans doute occasioné par la grande quantité de particules salines dont l'air était imprégné; car, dans tous les environs de la ville, et surtout en tirant vers le sud, la terre est chargée de sel.

Le poisson, la viande de boucherie, et toutes sortes de provisions abondent à Lohéia, et y sont à bon marché; mais l'on n'y a que de fort mauvaise eau, encore faut-il l'aller chercher jusqu'au pied des montagnes. Elle se ramasse là, dans les sables, lorsqu'il a tombé de la pluie, et on la charrie à la ville dans des outres de peau et sur le dos des chameaux,

Les Bédouins qui vivent dans les environs de Lohéia y portent beaucoup de fruits, qu'ils vont prendre aussi dans les montagnes; et ils lui fournissent également du bois de chauffage, du lait, des raisins et des bananes.

Le gouvernement de l'iman est bien plus doux qu'aucun des autres gouvernemens des Maures, en Arabie et en Afrique; le peuple y est aussi mieux civilisé, les hommes commençant, dès leur première jeunesse, à s'adonner au commerce. Les femmes de Lohéia ne paraissent pas moins envieuses de plaire que les femmes des nations les

plus polies de l'Europe; et quoiqu'elles vivent assez retirées, tant après être mariées qu'avant qu'elles le soient, elles sont toujours très soigneuses de se parer. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles ne portent qu'une longue chemise de toile de coton très fine et assortie à leur rang; elles teignent leurs mains et leurs pieds avec de l'henna, non-seulement comme un ornement, mais parce que sa qualité astringente diminue la trop grande moiteur de la peau. Leurs cheveux sont artistement arrangés, et flottent en longues tresses sur leurs épaules.

Les peuples de l'Arabie regardent les cheveux longs et unis comme une grande beauté : les Abyssiniens préfèrent ceux qui sont courts et frisés. Les Arabes se parfument le corps et les vêtemens avec une composition de musc, d'ambre, d'encens et de benjoin, qu'ils mêlent avec les petits ongles crochus du poisson *surrumbac :* mais il m'est impossible de dire pourquoi ils ajoutent ces ongles à leur parfum; car, quand on les brûle séparément, l'odeur ne diffère en rien de celle de la corne. Les Arabes mettent ces différens ingrédiens dans un réchaud, et ils se penchent de manière à en recevoir toute la fumée; l'odeur en est alors très agréable; mais en Europe ce serait un luxe extrêmement cher.

Les femmes de l'Arabie-Heureuse ne sont point

noires ; il y en a, au contraire, de très blondes : elles ont, en général, plus d'embonpoint que les hommes, mais elles n'en sont pas plus aimées. On leur préfère les filles de l'Abyssinie, qu'on achète pour de l'argent ; et une des raisons de cette préférence, c'est qu'elles font des enfans plus tard. Peu de femmes arabes sont encore fécondes après l'âge de vingt ans.

Le 17 nous partîmes le soir de Lohéia, et nous fûmes obligés de nous faire touer pour sortir du port. A neuf heures nous jetâmes l'ancre entre l'île d'Ormook et le continent. Le 28, à cinq heures du matin, nous reconnûmes la petite île de Rasab ; et, à six heures un quart, nous rangeâmes la grande île de Camaran, où il y a une ville avec garnison turque, et de l'excellente eau en abondance. A midi nous vîmes une île basse et ronde qui paraissait n'être formée que de sable blanc.

Au soleil couchant, nous vîmes le Jibbel-Zékir et trois petites îles au nord de ce Jibbel. A minuit le vent nous manqua, pendant que nous étions à environ une lieue à l'ouest du Jibbel-Zékir ; mais bientôt après il se leva de l'ouest ; de sorte que le raïs me demanda la permission d'abandonner le voyage d'Azab, et de reprendre la route de Moka, où nous avions eu d'abord intention d'aller. Pour moi, je ne me sentais aucune envie de débarquer à Moka : M. Niébuth y était déjà allé, et j'étais sûr

qu'il y avait fait toutes les observations utiles qu'offrait le pays, parce qu'il y avait demeuré longtemps, et que d'ailleurs il avait eu à se plaindre des habitans; malgré cela je cédai aux sollicitations du raïs, et nous fîmes route pour Moka.

Le 29, à deux heures du matin, nous rangeâmes six îles, appelées *Jibbel-El-Ourée;* et comme nous avions peu de vent, nous jetâmes l'ancre à neuf heures à la pointe du banc qui se trouve immédiatement à l'est de la forteresse nord de Moka.

La ville de Moka, vue de la mer, offre un aspect charmant; par-derrière on découvre une forêt de palmiers qui n'ont pas la beauté de ceux qui croissent en Egypte, peut-être à cause qu'ils sont trop exposés à la violence du vent du sud-ouest qui y souffle. Ce vent est aussi très incommode pour les vaisseaux qui sont à l'ancre; cependant il leur arrive rarement des accidens. Le port est renfermé entre deux pointes de terre et forme un demicercle; sur chaque pointe on a bâti une forteresse. La ville est dans le milieu; et si elle se trouvait attaquée, ces deux forteresses lui seraient sans doute plus nuisibles qu'utiles; car elles ne pourraient pas défendre le port. Le fond de la mer est de la meilleure espèce pour l'ancrage, étant composé de sable, sans aucun mélange de ces coraux qui raguent les câbles dans tous les autres ports de la mer Rouge.

Le 30 nous fîmes route pour l'entrée de l'océan Indien. Notre raïs devenait plus gai et plus courageux, à mesure qu'il approchait de ses côtes natales. Il m'offrit de me porter pour rien si je voulais aller chez lui à Sheher; mais j'avais déjà trop de choses à faire pour pouvoir en entreprendre de nouvelles.

La côte d'Arabie qui s'étend depuis Moka jusqu'aux détroits est presque perpendiculaire, et on peut y naviguer très près jour et nuit sans aucun danger. Nous continuâmes notre route tout le long du rivage, en nous en tenant seulement à un mille de distance; nous aperçûmes des bosquets en quelques endroits, et dans d'autres une campagne stérile, fort étendue, et bornée par des montagnes.

A mesure que nous avancions, le vent fraîchit. A quatre heures après midi nous découvrîmes la montagne, qui forme un des caps du détroit de Babel-Mandeb. A six heures, je ne sais pas trop pour quelle raison notre raïs voulut jeter l'ancre pour passer la nuit derrière une petite pointe. Je crus d'abord que c'était pour attendre un pilote.

Le 31, à neuf heures du matin, nous mouillâmes au-dessus du Jibbel-Raban, c'est-à-dire l'île des Pilotes, située au-dessous du cap qui du côté de l'Arabie forme l'entrée nord du détroit.

Près de là est Périm, qui est une île basse qui a

un bon port, et qui fait face à la côte d'Abyssinie; elle est presque stérile, remplie de rochers, et produisant seulement en quelques endroits de l'absinthe et de la rue, et en quelques autres du varech qui paraît avoir fort peu de végétation. Quand nous le vîmes, il était brûlé par le soleil. L'île a cinq milles de longueur, peut-être davantage, et deux milles de largeur; elle se rétrécit beaucoup aux deux extrémités.

L'entrée du détroit qui sert de communication entre la mer Rouge et la mer des Indes commence par se présenter entre deux caps, l'un faisant partie du continent d'Afrique, et l'autre de la péninsule d'Arabie. Celui qui est du côté de l'Afrique est très élevé et forme une chaîne de montagnes qui se prolonge très avant dans la mer. Les Portugais ou les Vénitiens, qui sont les premiers chrétiens qui aient fait le commerce dans ces parages, ont appelé ce cap *Gardefui*, mot qui n'a de signification dans aucune langue; mais, dans le pays même, on le nomme *Gardefan*; ce qui veut dire le *détroit des funérailles;* j'expliquerai par la suite la cause de cette dénomination.

Le cap opposé est appelé *Fartack*. Il est situé sur le rivage de l'Arabie-Heureuse; et, en ligne directe, il n'y a pas plus de cinquante lieues d'un cap à l'autre. La distance qui sépare les deux côtes diminue insensiblement, puisque de cent cinquante

lieues elle finit par se réduire à six lieues dans le centre du détroit. Je crois, du moins, qu'il n'a pas plus de largeur.

Après qu'on est entré dans le détroit, on trouve que l'île Périm, qu'on appelle autrement *Mehun*, divise le canal en deux parties. Le passage qui est du côté nord n'a que deux lieues de large tout au plus, et de douze à dix-sept brasses de profondeur. L'autre canal a trois lieues de largeur, et vingt-cinq à trente brasses d'eau : les terres des deux côtés de cette entrée ont une direction à peu près nord-ouest, et l'on trouve que l'autre s'élargit à mesure qu'on avance vers le vaste océan des Indes. La côte qui est à main gauche est dépendante du royaume d'Adel, et celle qui reste à droite appartient à l'Arabie-Heureuse.

De ce détroit nous revînmes à Lohéia, d'où j'allais repartir pour Masuah.

Départ de Lohéia pour Masuah. Vue d'un volcan. Relâche à Dahalac. Arrivée à Masuah.

Tout étant prêt pour notre départ, nous quittâmes Lohéia le 3 septembre 1769. La rade de Lohéia, qui est la plus grande de la mer Rouge, est maintenant si remplie de hauts-fonds, et l'entrée tellement engorgée, que, à moins de suivre un étroit canal, il n'y a pas trois brasses d'eau dans la passe, et même dans beaucoup d'endroits à peine

trouve-t-on la moitié de cette profondeur. Au reste tous les ports situés sur la côte orientale de la mer Rouge sont dans le même cas, tandis que ceux qui sont sur la côte occidentale restent très profonds, et ne sont embarrassés à leur entrée ni par des bancs ni par des barres. J'en ai déjà expliqué la cause : elle provient des vents de nord-ouest, les seuls vents violens qui règnent dans ce golfe. Ils occasionent des courans très forts qui vont vers l'est, et qui charrient le sable et le gravier quand des déserts de l'Arabie il est tombé dans la mer.

Le 6 nous atteignîmes Foosht, île d'une forme irrégulière, qui a cinq lieues de longueur du sud au nord, et environ neuf lieues de circonférence. Le poisson y abonde : aussi ne fîmes-nous point usage de nos filets; nos hameçons suffisaient pour fournir à notre provision. Cette île est basse et sablonneuse dans la partie du sud; et dans celle du nord il y a une montagne noire formant un cap, qui, sans être fort exhaussé, peut se voir à quatre lieues de distance. Foosht a deux endroits où l'on peut prendre de l'eau, l'un dans l'est de l'île, où nous en puisâmes, et l'autre dans l'ouest. Cette même île est couverte d'une espèce de jonc, qui manque de pluie; et les chèvres, qui le paissent constamment, l'empêchent de jamais croître à une grande hauteur. Le terrain de l'extrémité de l'île,

du côté du nord, résonne sourdement en-dessous, ainsi qu'à Solfaterra, dans les environs de Naples; et comme on y trouve une grande quantité de pierres ponces, il est vraisemblable que la montagne noire qui forme le cap fut autrefois un volcan.

Les habitans de Foosht sont de pauvres pêcheurs, aussi noirs de peau que les habitans d'Héli et de Djezan. Ainsi que ces derniers ils vont tout nus portant seulement une petite pagne autour des reins. Ils ne se marquent ni ne se peignent le visage. Ils prennent une grande quantité de poisson de l'espèce qu'on nomme *seajan*, et ils le portent à Lohéia, où ils le troquent pour du blé d'Inde; car ils n'ont d'autre pain que celui qu'ils se procurent de cette manière. Ils ont aussi une espèce de poisson plat qui a une longue queue, et dont la peau est comme la peau de chagrin dont on garnit les fourreaux d'épée et les gaînes de couteau. On pêche aussi des perles dans l'île Foosht, mais elles ne sont ni grosses ni d'une belle eau; aussi ne les vend-on pas cher. On les trouve dans diverses espèces de coquillages, tous bivalves.

Le village contient une trentaine de cabanes faites avec des fascines de jonc ou de spartum, qu'on entrelace avec des pieux, puis on couvre ces cabanes avec du même jonc.

Nous vîmes ensuite Baccalan, île basse, longue et aussi large que Foosht. Elle est habitée par des

pêcheurs. Privés d'eau en été, ils vont en chercher à Foosht; et en hiver ils ramassent de l'eau de pluie dans des citernes. Ces citernes furent construites il y a fort long-temps, lorsque Baccalan était regardée comme une île importante, à cause de la pêche des perles; mais, malgré leur ancienneté, elles sont très bien conservées : ni le mortier avec lequel on a fait les murailles, ni le stuc qui garnit le dedans ne sont altérés en rien. La pluie tombe là en torrens, mais par intervalles seulement, depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement de mars.

Le 9 nous vîmes l'île de Rapha, et nous découvrîmes le sommet de très hautes montagnes de l'Arabie-Heureuse, que nous imaginâmes être celles des environs de Djezan. Quoique nous en fussions à vingt-six lieues de distance au moins, je distinguai facilement leur sommet quelques minutes avant le lever du soleil.

Le 10, à sept heures du matin, je découvris le premier le Jibbel-Téir; jusqu'à ce moment le temps avait été couvert de brouillards. J'ordonnai au pilote de gouverner directement sur le Jibbel.

Le Jibbel-Téir, c'est-à-dire la montagne de l'Oiseau, est appelé par d'autres personnes le *Jibbel-Douhan* (la montagne de la Fumée). J'imagine que ce nom fut dans l'origine celui de notre Gibraltar[1].

[1] *Jibbel-Téir*, dont on a fait par corruption *Gibraltar*.

plutôt que de croire que Gibraltar vient du nom de Tarik, le premier Arabe qui aborda en Espagne; et une des raisons que j'ai de penser ainsi, c'est qu'une montagne si connue, et située si près des Maures qui peuplent les côtes de Barbarie, doit avoir été désignée par quelque nom avant que Tarik fît une invasion en Espagne.

Ce qui est cause que le Jibbel-Téir porte aussi le nom de Jibbel-Douhan (la montagne de la Fumée), c'est que, placée comme elle l'est au milieu de la mer, il y a un volcan qui a vomi beaucoup de feu, et qui, bien qu'il paraisse presque éteint, jette encore de la fumée. C'est probablement à ce volcan que la plupart des îles voisines ont dû leur création. S'il était encore enflammé il serait d'un grand secours pendant la nuit aux vaisseaux qui naviguent dans ces parages. Cependant les plus anciennes histoires qui parlent de la mer Rouge ne font point mention d'aucun embrasement du Jibbel-Téir. Ptolémée appelle cette île *Ornéon*, ce qui signifie également *montagne de l'Oiseau*. On lui donne aussi de nos jours le nom de *Shéban*, à cause de la blancheur qui paraît à son sommet, et qui ressemble à du soufre. On dirait même qu'il en est tombé une partie dans le fond du volcan, et que le cratère s'est élargi du côté où cette chute a eu lieu. L'île a quatre lieues de longueur du nord au sud. Il y a un pic en forme pyramidale dans le milieu, le-

quel a au moins un quart de mille de haut. Il s'incline également et graduellement de chaque côté de la mer. Le sommet a quatre ouvertures par lesquelles il vomit de la fumée et même quelquefois, dit-on, de la flamme, lorsque le vent du sud règne. A notre passage nous n'en vîmes pas la moindre étincelle. L'île reste absolument déserte, et couverte de soufre et de pierres ponces.

Le 11 nous quittâmes le Jibbel-Téir. Nous gouvernions droit sur Dahalac, où nous arrivâmes le 17.

L'île de Dahalac n'a dans toute sa longueur, qui va du nord-ouest au sud-est, que trente-sept milles, et dix-huit milles dans sa plus grande largeur. Cette étendue ne s'accorde pourtant point avec le rapport des habitans, qui nous la firent plus considérable.

Dahalac est de beaucoup plus grande qu'aucune des îles que nous eussions vues dans la partie de la mer Rouge que nous venions de parcourir; car les autres n'avaient pas plus de cinq milles de long. Dahalac est basse et assez égale; son sol est composé de gravier et de sable blanc, mêlé de coquillages et d'autres productions marines; on n'y voit aucune espèce d'herbe, du moins en été, à l'exception d'une petite quantité de joncs qui suffit à peine pour nourrir le peu d'antilopes et de chèvres qui sont sur l'île. Il y a dans cette île

quelques-uns de ces derniers animaux, d'une espèce charmante : leur taille est petite, leur poil ras, leurs cornes sont noires et pointues. Ces chèvres ont une couleur bariolée et elles sont extrêmement agiles.

Plusieurs parties de l'île sont couvertes de grandes plantations d'acacias ; ces arbres ne croissent jamais bien hauts ; ils ont rarement au-dessus de huit pieds ; mais ils étendent beaucoup leurs branches, et leur sommet est presque aplati, ce qui est occasioné sans doute par le vent qui souffle de la mer. Quoique Dalahac soit presque sur les confins de l'Abyssinie, elle n'a point la même température. Il n'y pleut jamais depuis la fin de mars, jusqu'au commencement d'octobre; mais dans les autres mois, et surtout en décembre, janvier et février, la pluie y tombe par torrens pendant douze heures de suite; l'île en est inondée, et on remplit toutes les citernes pour l'été suivant; car Dahalac n'a ni montagnes ni collines, et conséquemment point de sources. Les citernes seules y conservent de l'eau : il y en a jusqu'à trois cent soixante-dix, toutes creusées dans le roc solide. C'est, dit-on, l'ouvrage des Perses; mais il me semble plus probable que c'est celui des premiers Ptolémées; mais, quels que puissent être ceux qui ont construit ces magnifiques réservoirs, ils étaient assurément bien différens du peuple qui les possède

aujourd'hui, et qui n'a ni assez d'énergie ni assez d'intelligence pour tenir propre et réserver à l'usage des hommes seulement une de ces trois cent soixante-dix citernes. Toutes sont ouvertes aux animaux qui y boivent, s'y vautrent et les remplissent d'ordures. Aussi l'eau de Dobelew et d'Irwée a une forte odeur de musc, qui est occasionée par la fiente des chèvres et des antilopes, et qui paraît encore plus désagréable avant de boire que pendant que l'on boit. Il suffirait pourtant de net toyer une seule des citernes, et d'y mettre une porte pour avoir de l'eau claire et salubre pendant toute l'année.

Après qu'il a tombé de la pluie à Dahalac l'herbe pousse avec beaucoup de vigueur, et les chèvres donnent abondamment du lait, qui est la principale nourriture des habitans, en hiver; car ils ne labourent ni n'ensemencent leurs terres. Leur seule occupation est de travailler dans les vaisseaux qui font le commerce en différentes parties de ces mers. La moitié des habitans de Dahalac est constamment sur la côte d'Arabie, et fournit, par son travail, du dota [1] et d'autres provisions à l'autre moitié, qui se tient dans l'île; et quand le temps des premiers habitans est expiré, ils s'en reviennent, leurs compatriotes vont les remplacer, et leur procurent à leur tour les moyens de subsister.

[1] C'est du maïs, ou du blé d'Inde.

mais les plus pauvres ne se nourrissent que de poissons et de coquillages. Leurs femmes et leurs filles sont très hardies et très adroites à la pêche : plusieurs d'entre elles entièrement nues nagèrent jusqu'à notre vaisseau, avant que nous fussions à l'ancre, et elles nous prièrent de leur donner une poignée de blé, de riz ou de dora. Ce sont des mendiantes très importunes et très obstinées, qu'il est difficile de renvoyer avec des refus. Des misérables qui vivent dans des villages où il vient rarement des barques d'Arabie, sont quelquefois une année entière sans manger un seul morceau de pain. Cependant tel est leur attachement pour le lieu de leur naissance, qu'ils aiment mieux vivre dans un pays stérile et brûlé, où ils manquent presque de tout, même des choses les plus nécessaires à la vie, le pain et l'eau, que d'aller habiter les contrées fécondes et heureuses qui les bordent des deux côtés. Mais cette préférence ne doit pas nous paraître étrange, puisqu'elle est universelle : la Providence, par un principe très sage sans doute, a imprimé dans le cœur de tous les hommes un vif attachement pour leur patrie, quelque pauvre qu'elle soit. Depuis les pôles jusqu'à l'équateur cet attachement se fait partout sentir de la même manière.

Les Dahaliens du premier rang, tels que le sheik et sa famille, qui ont le privilége de rester oisifs

et de ne point s'exposer aux ardeurs du soleil, sont d'une couleur brune, beaucoup moins foncée que celle des habitans de Lohéia : mais le commun peuple, les gens qui pêchent et qui vont constamment à la mer ne sont pas noirs, mais rouges et un peu plus foncés que la couleur du bois d'acajou nouvellement coupé. En outre, il y a parmi eux des hommes très noirs, qui viennent d'Arkéeko et du continent; mais quand ils se marient dans le pays, leurs enfans sont moins noirs qu'eux.

Les habitans de Dahalac paraissent être d'un caractère simple, confiant et bon. C'est le seul endroit de toute l'Afrique ou de l'Arabie, comme on voudra l'appeler, où les hommes ne portent point d'armes d'aucune espèce. On ne leur voit jamais ni fusils, ni épées, ni couteaux, tandis qu'à Lohéia, à Yambo, et sur toute la côte d'Arabie, ils marchent toujours armés. Les porte-faix même, tout nus qu'ils sont et accablés des fardeaux qu'ils charrient et de la chaleur, ont un ceinturon de cuir auquel pend un sabre si énormément long, qu'ils ont besoin d'avoir une manière de marcher toute particulière, et beaucoup d'adresse pour n'en être pas estropiés. Cependant les habitans de Dahalac ne furent pas toujours aussi pacifiques qu'à présent. Les Portugais, à leur première arrivée dans cette île, y eurent plusieurs de leurs compagnons massacrés, et en revanche cette nation traita sou-

vent les Dahaliens avec beaucoup de sévérité.

Les hommes paraissent très vigoureux à Dahalac; ils me dirent qu'ils ne connaissaient point les maladies, excepté quelquefois au printemps, que les vaisseaux de l'Yémen et de Jidda leur portent la petite vérole. Alors peu de ceux qui en sont attaqués ont le bonheur d'en réchapper : je jugeai qu'avec l'air de jouir d'une bonne santé, ils ne vivaient jamais long-temps; car je ne vis pas un seul homme qui parût avoir une soixantaine d'années. Leur climat doit pourtant être sain, et ils ont, pendant l'été, le vent de nord qui tempère beaucoup la chaleur du jour.

De toutes les îles que nous avions vues de ce côté du canal de la mer Rouge, Dahalac est la seule qui fût habitée; elle dépend, ainsi que les autres, du gouvernement de Masuah; et elle est conférée au pacha de Jidda, par un firman du Grand-Seigneur. Le pacha de Jidda l'avait alors cédée à Metical-Aga, et Metical au nayb et à ses délégués. Le gouverneur qui en était en possession, à mon passage, était cet Agi-Mahomet-Abd-El-Cader dont j'ai parlé plus haut, qui partit de Jidda dans le même temps que moi, et qui, arrivé à Masuah, m'y desservit de tout son pouvoir, et fut cause que je courus le plus grand risque d'y être assassiné. Le revenu de ce gouverneur consiste en une chèvre, que chacun des douze villages de l'île lui présente

tous les mois. Chaque vaisseau qui aborde, en se rendant à Masuah, lui paie aussi une livre de café, et chacun de ceux qui viennent d'Arabie, une piastre ou un pataka.

Il n'y a à Dahalac d'autre petite monnaie courante que les grains de verroterie de Venise, anciens et nouveaux, de quelque grandeur et de quelque couleur qu'ils soient, entiers ou brisés.

Quoique cette île languisse maintenant dans une triste décadence, elle fut jadis célèbre par son commerce et par sa splendeur : la pêche des perles y était très abondante aux siècles des Ptolémées. Long-temps après, sous l'empire des califes, elle produisait encore un grand revenu ; et elle fut regardée comme très importante, jusqu'à ce que cette misérable race d'esclaves, qui fournit à présent des souverains au Caire, commençât à se soustraire à la dépendance de la Porte. Du temps même de Sélim et de la conquête de l'Arabie par Sinan-Pacha, les galères turques venaient jusqu'à Suez. Masuah et Suakem avaient des pachas, et Dahalac était la principale île qui fournissait des plongeurs pour la pêche des perles. Elle était célèbre pour cette pêche dans la partie du nord ; et le pacha de Masuah passait l'été à Dahalac pour éviter les chaleurs excessives qui règnent dans le lieu ordinaire de sa résidence.

Dans les mêmes parages, entre Dahalac et Sua

kem, il y avait une autre pêche très riche; c'est celle de ces tortues qui fournissent l'écaille la plus précieuse. On en faisait un grand commerce avec les Indes orientales, et principalement avec la Chine : cette production coûtait peu, et elle donnait de très grands profits, car les tortues étaient fort abondantes entre le 18e et le 20e degré de latitude, dans les environs de ces basses îles de sable qui sont désignées sur ma carte.

Le commerce des Indes fut extrêmement florissant à Suakem et à Masuah, dans les temps prospères de l'empire des califes. Les Banians, qui seuls de tous les Indiens faisaient autrefois le négoce, ayant reçu des mahométans la défense d'entrer dans leur terre sacrée de l'Héjaz, conduisaient leurs vaisseaux à Konfodah dans l'Yémen, et tiraient de Suakem et de Masuah, de la première main, des perles et de l'écaille qu'ils allaient troquer en Chine contre la même quantité d'or pesant. Le tibbar, ou l'or pur de Sennaar (car celui d'Abyssinie l'est beaucoup moins), les dents d'éléphant, les cornes de rhinocéros, une grande quantité de gomme arabique, la casse, la myrrhe, l'encens et une infinité d'autres articles précieux, se vendaient tous à Masuah et à Suakem pour des marchandises des Indes; mais rien de ce que l'injustice et la violence peuvent ruiner ne subsiste sous le gouvernement des Turcs. Les pachas payant

leurs places fort chèrement à Constantinople, et incertains s'ils les conserveraient assez long-temps pour se rembourser de l'argent qu'ils avaient donné, n'eurent pas la patience d'attendre que le commerce les dédommageât par degrés; mais d'extorsion en extorsion, ils devinrent voleurs publics, saisissant les cargaisons des vaisseaux en quelque endroit qu'ils pussent les prendre, exerçant les cruautés les plus atroces envers les propriétaires de ces vaisseaux, et faisant empaler ou écorcher vifs les facteurs qui demeuraient entre leurs mains, afin d'obtenir, par la terreur, des présens des Indes. Ces horreurs firent alors abandonner le commerce de ces contrées: le revenu cessa; on ne vit plus à Constantinople d'enchérisseurs pour cette ferme; personne ne songea à aller trafiquer dans un endroit où sa vie était continuellement en danger: enfin Dahalac tomba sous la dépendance du pacha de Jidda, lequel y envoya un aga [1] qui lui payait une rétribution modérée, et s'appropriait en totalité ou en partie les provisions et le salaire qu'on allouait pour la pêche des perles.

L'aga de Suakem essaya vainement d'obliger les Arabes qui vivaient auprès de lui à travailler pour rien; ces peuples renoncèrent bientôt à des occupations qui ne leur produisaient que des châtimens; et en même temps, ils perdirent l'usage de

[1] Commandant subalterne.

la pêche et l'habileté qui les avaient fait long-temps distinguer. Ainsi cette école de marins fut perdue; les galères, étant très mal manœuvrées, pourirent dans les ports ou furent converties en barques de commerce, et charrièrent le café de l'Yémen à Suez, sans être armées, hors d'état de l'être, et d'un mauvais service à cause de leur construction. En outre, elles avaient des équipages si mauvais, si ignorans qu'il ne se passait pas d'année que quelqu'une ne pérît, non par la tempête, car dans l'endroit où elles naviguaient la mer est aussi tranquille qu'un étang, mais par l'incapacité ou l'inattention de ceux qui les conduisaient.

Le commerce reprit enfin son ancien cours vers Jidda. Le shérif de la Mecque et tous les Arabes étaient intéressés à le rappeler dans l'Arabie, et à reprendre le gouvernement de leur propre pays. Afin que la pêche des perles ne fût pas long-temps pour les Turcs un motif de rester dans ces contrées et d'en opprimer les habitans naturels, ils découragèrent tellement les plongeurs que leur art tomba en désuétude. Tous les insulaires se jetèrent alors du côté du continent, où ils furent employés sur les vaisseaux qui naviguaient le long de la côte, et c'est encore jusqu'à ce jour leur seule occupation.

Cette politique eut tout le succès qu'on en pouvait attendre. Les princes arabes s'affranchirent du

pouvoir des Turcs qui n'est maintenant plus qu'une ombre. Dahalac, Masuah, Suakem, rentrèrent sous les lois de leurs anciens maîtres. C'est à eux qu'elles obéissent; c'est par des sheiks de leur pays qu'elles sont régies, et elles ne conservent du gouvernement des Turcs que le nom et un assassin, un voleur, qui prend le vain titre de commandant.

Il y a déjà près de deux cents ans qu'on laisse dans l'abandon ces immenses trésors que la mer Rouge recèle dans son sein, quoique vraisemblablement ils n'aient jamais été d'un aussi grand prix qu'à présent. Personne ne pourrait en retirer le même avantage que la Compagnie des Indes anglaises, qui malheureusement semble plus appliquée à multiplier le nombre de ses ennemis et à s'affaiblir elle-même en divisant trop ses forces dans de nouvelles conquêtes, qu'à augmenter ses profits en employant de nouveaux articles dans son commerce.

A Dahalac, il n'y a ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chiens. Les seuls quadrupèdes qu'on y trouve sont des chèvres, des ânes, quelques chameaux à demi morts de faim, et des antilopes; ces dernières sont en grand nombre. Les Dahaliens ne connaissent point les armes à feu, et il n'y a ni chiens ni animaux de proie qui puissent leur nuire; cependant on en prend quelques-unes dans des piéges qu'on leur tend.

A notre arrivée à Dahalac, le 14, nous vîmes des hirondelles, et le 16 il n'y en avait plus aucune. Quand nous abordâmes, le 19, à Masuah, nous y en trouvâmes aussi quelques-unes; le 21 et le 22, elles s'y rassemblaient en grande quantité, et le 2 d'octobre elles eurent toutes disparu. Ces hirondelles étaient pour la plupart de l'espèce de l'hirondelle bleue à longue queue et à tête plate : mais il y avait aussi des martinets qui ont le dos noir et gris-brun, avec la gorge blanche.

Le langage qu'on parle à Dahalac est celui des pasteurs; la langue arabe y est aussi parlée par beaucoup de monde. De cette île nous aperçûmes les hautes montagnes de Hobesh, formant une chaîne unie comme une muraille, parallèle à la côte du continent et s'étendant jusqu'à Suakem.

Le 18 nous levâmes l'ancre à trois heures et demie, et nous passâmes entre le Ras-Antalou qui est le cap le plus au nord de Dahalac, et la petite île de Dahalottom, où il y a quelques arbres. C'est là qu'est le tombeau du sheik Abou-Gafar. Le détroit entre cette île et le Ras-Antalou n'a qu'un mille et demi de largeur.

Le 19 septembre nous levâmes l'ancre d'auprès de Surat; et bientôt nous vîmes l'île de Dargáli sur laquelle il y a des arbres.

L'on doit observer que le nom de beaucoup d'îles commence par *Dahal* ou *Del,* qui n'est

qu une abréviation de *Dahal*. Or ces deux mots signifient une *île* dans la langue de Beja, qu'on nomme *le Geez*, ou *la langue des pasteurs*. *Massowa*, quoique prononcé de la manière dont je l'exprime ici, doit être écrit, pour conserver l'orthographe, *Masuah*, qui veut dire aussi, dans la même langue, *port* ou *eau des pasteurs*.

Route de Masuah à Gondar. Détail de ce qui arrive à Bruce dans cette capitale. Mœurs et coutumes des Abyssiniens. Séjour de Bruce à Masuah et à Arkéeko.

Masuah, où je venais d'arriver, et dont le nom signifie *le havre des pasteurs*, est une petite île de la mer Rouge, située très près de la côte d'Abyssinie, et ayant un port où les plus grands vaisseaux trouvent un mouillage sûr et profond jusqu'au bord de la plage. De quelque côté que le vent souffle, et quelque force qu'il ait, il ne peut les incommoder. C'est à son port que Masuah a dû son nom moderne, comme son ancien nom. Les Grecs l'appelèrent *Sebasticum Os*, d'après la capacité de la rade. L'île n'a pourtant que trois quarts de mille de long, et environ un demi-mille de large. Un tiers est occupé par les maisons, un autre tiers par les citernes où l'on recueille l'eau de la pluie, et le dernier demeure pour servir de cimetière.

Masuah est, comme je l'ai déjà observé ailleurs,

une de ces villes de la côte occidentale de la mer Rouge qui tombèrent dans les mains des Turcs lorsque Sinan-Pacha fit la conquête de l'Arabie-Heureuse sur la côte opposée [1]. Cette ville était alors très florissante; elle partageait le commerce de l'Inde avec les autres ports de la mer Rouge voisins du détroit de Babel-Mandeb. A Masuah était l'entrepôt d'une immense quantité de denrées qui sortaient des montagnes du Tigré, contrées de tous temps inhospitalières et presque inaccessibles aux étrangers. On vendait à Masuah de l'or, de l'ivoire, des éléphans, des peaux de buffle, et surtout des esclaves plus chers qu'ailleurs, parce que ceux qu'on y conduisait étaient plus recommandables par leurs bonnes qualités que les autres Africains qui avaient le malheur d'être réduits à la même condition. Masuah fournissait aussi des perles très grosses et d'une belle couleur, qu'on pêchait le long de ses côtes. Enfin toutes ces marchandises précieuses, et la sûreté, la commodité du port, l'avaient emporté sur l'inconvénient qu'on a toujours senti à Masuah de n'avoir point d'eau vive.

Tant que le commerce fleurit dans ces contrées, l'île de Masuah fut très fréquentée; mais elle tomba bientôt dans l'oubli sous l'oppression des Turcs, qui achevèrent d'anéantir dans la mer

[1] Sous Sélim, empereur de Constantinople.

Rouge le commerce de l'Inde, auquel la découverte d'un passage par le cap de Bonne-Espérance, et les établissemens des Portugais en Orient, avaient déjà porté un coup funeste.

Masuah est absolument dépourvue d'eau, et ne peut tirer toutes ses provisions que des montagnes d'Abyssinie.

L'on peut dire à peu près la même chose d'Arkéeko, grande ville située au fond de la baie de Masuah. Il est vrai qu'il y a de l'eau, mais non aucune autre espèce de provisions. La vaste plaine qui la borde, et qu'on appelle le désert de Samhar, est absolument sans culture; il n'est même habité que depuis le mois de novembre au mois d'avril, quand plusieurs tribus errantes, désignées sous le nom de Toras, de Hazortas, de Shihos, de Dobas, y mènent paître leurs troupeaux; ensuite elles l'abandonnent pour repasser de l'autre côté des montagnes, quand la saison des pluies les y rappelle.

Le 19 septembre 1769 j'arrivai à Masuah, très fatigué de la mer et impatient de me rendre à terre; mais cependant, comme c'était le soir, je jugeai plus convenable de passer encore cette nuit à bord, afin d'avoir tout le lendemain pour vaquer à nos affaires, car le jour où l'on arrive est toujours fort embarrassant : d'ailleurs je voulais que nous pussions, avant de débarquer, avoir quelques nou-

velles de nos amis, qui n'auraient peut-être pas osé risquer de venir nous voir en plein jour, et que nous sussions au moins par eux de quelle manière le nayb avait résolu de nous traiter.

Mahomet-Gibberti, dont nous nous étions parfaitement assurés, et qui était bien au fait de nos craintes à l'égard du nayb et de la manière dont nous voulions nous conduire avec ce chef, se rendit à terre le soir même. Comme il était Abyssinien et qu'il avait des connaissances à Masuah, il fit partir la même nuit les lettres importantes que nous avions pour Adowa, capitale du Tigré; et il manda à Janni, Grec et confident du ras Michaël, que nous venions d'arriver, que nous avions des lettres de Metical-Aga pour le ras son maître, et pour le nayb, ainsi que des lettres particulières pour lui du patriarche du Caire, dont je lui envoyai même un duplicata. Nous fîmes part en même temps à Janni de nos soupçons à l'égard du nayb; nous le priâmes de nous envoyer un homme de confiance qui pût nous protéger, ou tout au moins être spectateur de ce qui nous arriverait; et nous lui recommandâmes enfin d'informer la cour d'Abyssinie que nous étions amis de Metical-Aga, et chargés de ses lettres pour l'empereur et pour le ras, et que nous craignions beaucoup la perfidie du nayb de Masuah.

Mahomet-Gibberti exécuta cette commission

avec toute la promptitude et le zèle d'un homme exact à suivre les instructions de son maître, et indépendant de toute autre considération. Il s'adressa à Mahomet-Adulaï, préposé à la fois par le ras Michaël et par Metical-Aga pour épier la conduite du nayb; et Adulaï expédia soudain un de ses émissaires fidèles. Cet émissaire, qui avait un correspondant parmi les Shihos, passa par un chemin sûr et fut escorté par ses amis jusqu'à la douane d'Adowa, où il arriva au bout de cinq jours, et où il remit nos dépêches à notre ami Janni.

Mahomet-Adulaï expédia son message à Janni, et le soir même Mahomet-Gibberti se rendit auprès du nayb à Arkéeko avec tant de diligence, que ce dernier ne put pas se douter que Gibberti eût déjà songé à donner de nos nouvelles en Tigré; ensuite Gibberti eut une conversation particulière avec Achmet, et il confirma adroitement le jeune homme dans l'opinion qu'il avait eue dans le conseil de son oncle, relativement à moi. Il lui parla de la manière dont j'avais été traité à Jidda, de mes protections à Constantinople, du firman du Grand-Seigneur, de la puissance de mes compatriotes qui dominaient la mer Rouge, et de l'amitié particulière qui m'unissait à Metical-Aga. Il lui fit, de plus, entendre que les côtes de la mer Rouge se ressentiraient sûrement du mal qui pourrait m'arriver; et que le shérif de la Mecque et l'empereur

de Constantinople, loin de chercher à apaiser l'Angleterre, abandonneraient à son juste courroux le lieu où l'on aurait désobéi à leurs commandemens et manqué à cette nation amie.

Le 20 une personne vint me chercher de la part de Mahomet-Gibberti pour me conduire à terre. Le nayb était demeuré à Arkéeko; mais Achmet s'était rendu à Masuah pour percevoir les droits sur la cargaison du vaisseau dans lequel j'étais venu. Il y avait deux chaises à bras au milieu de la place où l'on tient le marché: pendant qu'on visitait les balles de marchandises, Achmet était assis sur une de ces chaises, et celle qui était à sa gauche restait vide.

Il était vêtu d'une longue chemise de mousseline, à la manière des Banians, et d'une robe blanche fort étroite qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied, et pareille à peu près à celles que les enfans portent en Angleterre. Ce vêtement n'allait pas trop bien à Achmet; mais il semblait qu'il l'avait mis comme une espèce d'habit de fête. Aussitôt que je l'aperçus je doublai le pas : j'avais intention de baiser sa main, mais le domestique de Mahomet-Gibberti m'avertit à l'oreille de ne pas le faire. Quand je fus près de lui il se leva : nous nous prîmes la main, nous portâmes chacun nos doigts sur nos lèvres, puis nous croisâmes nos bras sur notre poitrine, et je prononçai la salutation par laquelle

commence toujours l'inférieur, en disant : *Salam Alicum!* et il répondit soudain : *Alicum Salam!* Ensuite il me montra du doigt le fauteuil qui était à côté de lui : je refusai de m'y asseoir, mais il m'y obligea.

Dans ces contrées, plus on vous rend d'honneurs au premier abord, plus on attend de vous un présent considérable. Achmet fit bientôt signe qu'on portât du café; et dès qu'on vous offre à manger ou à boire, c'est une preuve que votre vie est en sûreté. Il commença ensuite à me parler d'un ton un peu grave. Il me rendit les lettres du shérif, en disant : « Vous donnerez demain ces lettres au nayb. Je garde celle de Metical parce qu'elle m'est adressée, et je la lirai quand je serai chez moi. » En même temps il la mit dans son sein. Nous avions achevé de prendre le café, et je me levai pour prendre congé d'Achmet; mais aussitôt je fus trempé jusqu'à la peau avec de l'eau de fleur d'orange, dont deux esclaves, tenant chacun une bouteille d'argent, m'arrosèrent à droite et à gauche.

On m'avait préparé une maison fort propre, et à peine y fus-je entré avec ma suite qu'on nous apporta un grand dîner de la part d'Achmet, avec beaucoup de limons et de l'eau fraîche, devenue pour nous une chose très précieuse et très délicate. Peu après nous reçûmes tous nos bagages sans

qu'ils eussent été ouverts; ce qui me fit très grand plaisir, parce que je craignais que des curieux ne brisassent quelque chose dans ma pendule, dans mes télescopes ou dans mon quart de cercle, en les maniant avec trop peu d'attention.

La soirée était déjà fort avancée quand je reçus une visite d'Achmet. Il avait quitté sa parure; il était même presque nu, n'ayant qu'une espèce de capot attaché fort négligemment sur ses épaules, une paire de longues culottes de calicot, et un bonnet de coton sur la tête; il ne portait aucune arme. Je m'avançai au-devant de lui, et je le remerciai de m'avoir envoyé mes effets; puis je lui dis qu'il était de mon devoir d'aller chez lui, plutôt que de souffrir qu'il me prévînt : mais il me prit par la main, et nous nous assîmes sur deux coussins.

Bientôt après le départ d'Achmet, une fille esclave se présenta chez moi, et m'apporta un mouchoir des Indes plein de dattes sèches, et un de ces pots de terre sans être verni où l'eau se tient très fraîche. J'eus d'abord quelque crainte, parce que l'esclave était d'un sexe différent de celui qu'on m'avait annoncé; mais cette fille me rassura bientôt, me donna les dattes, et emporta des pistolets dont j'avais fait présent à Achmet, qui s'était déjà embarqué pour se rendre à Arkéeko, auprès du nayb son oncle.

Dans la matinée du 21, le nayb arriva à Ma-

suah. La route se fait ordinairement tout entière par mer, et ne dure que deux heures; mais quand on en fait une partie par terre, il faut plus de temps, et on se rend au nord de l'île, où le canal qui la sépare du continent n'a pas plus d'un quart de mille de large. Il y a sur la grande terre une vaste citerne destinée à recevoir l'eau de pluie et qu'on est obligée de traverser. Le nayb n'était accompagné que par trois ou quatre cavaliers fort mal montés, et par une quarantaine de sauvages presque entièrement nus et à pied, mais armés de lames et de coutelas.

Un tambour, qui précédait le nayb, battit depuis Arkéeko jusque vis-à-vis de Masuah; mais dès que le nayb entra dans le canot, ce tambour cessa de battre, et les autres tambours qui sont dans ce qu'on appelle le château de Masuah se firent entendre. Le château est une espèce de hutte où il y a un canon sans affût qu'on ne tire jamais qu'en courant beaucoup de risque d'estropier quelqu'un, et en causant beaucoup de frayeur aux environs. Les tambours sont des jarres de terre pareilles à celles dont on se sert pour transporter le beurre en Arabie; on en garnit le dessus avec une peau, de sorte que quelqu'un qui ne serait pas au fait, et qui verrait ces singuliers instrumens, les prendrait pour des jarres de beurre ou de salaisons soigneusement couvertes avec un parchemin.

Tout ce qui accompagnait le nayb paraissait à peu près assorti. Il était lui-même vêtu d'une vieille robe à la turque, beaucoup trop courte pour sa taille, et qui semblait avoir été faite sous le règne de Sélim. Il portait sur sa tête un turban fort haut, mais si étroit que sa tête ne pouvait pas y entrer; et c'est avec cette parure ridicule qu'il reçut le cafetan et l'investiture du gouvernement de Masuah. Dès ce moment il consentit, en qualité de représentant du Grand-Seigneur, à être appelé Omar-Aga.

Il alla d'abord à la mosquée, précédé de deux étendards d'étoffe de soie blanche, avec des bandes rouges, et ensuite il se rendit chez lui pour recevoir les complimens de ses amis. Le même jour, après midi, j'allai lui présenter mes hommages. Je le trouvai assis dans un fauteuil, entre deux files de soldats tout nus qui formaient une avenue depuis la porte de sa maison jusqu'à lui; il n'avait rien sur le corps qu'une grosse chemise de coton, si sale, qu'il eût été impossible de pouvoir la nettoyer, et si courte, qu'elle ne lui allait pas jusqu'au genou. Le nayb était très grand et très mince; il avait la peau noire, le nez fort long, la bouche grande, et pour toute barbe une touffe de poil gris sur le menton: ses gros yeux étaient sans vivacité, mais sa physionomie était encore plus défigurée par une espèce de sourire dédaigneux et méchant, et par un maintien à la fois stupide et brutal: aussi

sa mine répondait-elle parfaitement à son caractère; car c'était un homme d'un esprit borné, cruel à l'excès, avare et ivrogne.

Je lui présentai mon firman et les lettres de Metical-Aga, du shérif, d'Ali-Bey et de l'aga des janissaires du Caire; il les prit avec ses deux mains, et les posa sans les ouvrir, en disant : « Vous auriez dû mener avec vous un mollah pour lire toutes ces lettres. Croyez-vous que je vais m'amuser à les lire moi-même? il me faudrait un mois de temps. » En même temps il continua à me fixer, la bouche ouverte, et avec un air si idiot que j'eus peine à m'empêcher de rire. Je lui répondis seulement : « Comme il vous plaira : vous savez mieux que moi ce que vous devez faire. »

Il affecta d'abord de ne pas savoir l'arabe, et il me parla par le moyen d'un interprète, s'exprimant lui-même dans le langage de Masuah, qui n'est qu'un dialecte de celui du Tigré ; mais voyant bientôt que je l'entendais, il me parla arabe, et le parla même fort bien.

Assez mécontent de l'accueil du nayb et du peu de cas qu'il paraissait faire des lettres que je lui avais portées, je pris congé de lui; mais d'un autre côté j'étais fort satisfait d'avoir expédié à Janni les dépêches qu'Omar ne pouvait plus arrêter.

Le 15 octobre le nayb revint à Masuah, et fit repartir le vaisseau qui m'avait porté; et comme

s'il n'eût attendu que ce départ pour m'inquiéter, il m'envoya dire le même soir de lui préparer un beau présent. Il fit même une longue liste des objets qu'il désirait et il me prévint de les séparer en trois portions, et de les lui présenter en trois jours différens. Il voulait l'une comme nayb d'Arkéeko, l'autre comme Omar-Aga, représentant du Grand-Seigneur, et enfin la troisième, parce qu'on avait laissé passer *gratis* mon bagage, et surtout mon grand quart de cercle. Je me débarrassai de ses exigences en le menaçant de la colère d'Achmet et du roi de Tigré.

Pendant tout ce temps-là j'étais fort inquiet d'Achmet, qui était demeuré à Arkéeko, ainsi que Mahomet-Gibberti; mais j'appris, par le domestique du nayb, qu'Achmet était retenu dans son lit par la fièvre. Mahomet-Gibberti, d'après nos conventions, n'avait parlé ni de mes connaissances en médecine, ni des remèdes que j'apportais avec moi. Malgré cela, je fis prier le nayb de me permettre d'aller à Arkéeko; il répondit malicieusement que je pouvais y aller, si je trouvais un canot; mais il prit si bien ses mesures que personne ne voulut m'en louer ni m'en prêter un.

Le 29 octobre, le nayb revint d'Arkéeko, et l'on me dit qu'il était de fort mauvaise humeur contre moi. Il m'envoya chercher; je me rendis soudain auprès de lui, et je le trouvai dans une grande

chambre qui avait tout l'air d'une grange, environné d'une soixantaine de personnes presque nues qui étaient les principaux officiers de l'État, et qui composaient son divan ou son grand conseil.

A peine avais-je achevé de dîner qu'un domestique arriva d'Arkéeko, et m'apporta une lettre d'Achmet qui m'instruisait de sa maladie, et qui se plaignait d'autant plus de ce que je n'avais pas voulu aller le voir, que Mahomet-Gibberti lui avait enfin dit que j'aurais pu le soulager. Il me priait en même temps de retenir auprès de moi le porteur de sa lettre, et de lui confier la garde de ma porte, jusqu'à ce qu'il vînt lui-même à Masuah.

Cette lettre me fit soudain apercevoir la trahison du nayb. Il ne m'avait pas, il est vrai, défendu d'aller voir Achmet, mais il avait défendu qu'on me fournît un canot pour m'y rendre. Je le dis au domestique d'Achmet, et j'en appelai au sardar qui avait été témoin que je venais de déclarer en plein divan que, quoique je ne voulusse pas aller à Hamazen, j'étais prêt à me rendre auprès d'Achmet à Arkéeko. Je priai le domestique d'Achmet d'aller dans le château trouver le sardar, et j'envoyai un petit présent à cet officier qui avait eu l'honnêteté de prendre mon parti dans le moment très critique où l'on avait eu dessein de m'ôter la vie. Le domestique d'Achmet s'acquitta fort bien de cette commission; il apprit tout ce qui s'était passé dans le

divan, et il me rapporta une pipe de la part du sardar qui le chargea en même temps de me dire «qu'il avait entendu parler de mes compatriotes, quoiqu'il ne les eût jamais vus; qu'il aimait les hommes courageux, et qu'il ne souffrirait pas qu'on me fît la moindre injure; mais qu'ayant Achmet pour ami, je n'avais pas besoin d'en chercher d'autre.» La même nuit le domestique d'Achmet repartit pour Arkéeko, et il nous pria de tenir notre porte bien fermée, quoiqu'il nous laissât un autre homme à qui il donna ordre de ne laisser entrer personne. Il nous avertit même de nous défendre contre qui que ce fût qui oserait se présenter, parce qu'on ne devait pas avoir besoin d'entrer chez moi la nuit.

Je vis bien que la Providence daignait me protéger; aussi commençai-je à reprendre toute ma confiance, dont je ne tardai pas à avoir besoin de faire usage. A minuit un homme vint frapper à ma porte, et demanda qu'on l'ouvrît. On pense bien que nous le refusâmes : mais peu de temps après deux ou trois autres se présentèrent de la part d'Achmet, et furent également refusés par le domestique; ils se mirent à pousser la porte avec leur dos, en faisant beaucoup de tapage, et en demandant à me parler. Je vins aussitôt à la porte, et un jeune homme me cria qu'il était le fils de l'émir, et que son père et quelques-uns de ses amis venaient pour boire un

verre d'araky [1] avec moi. Je lui répondis que j'avais résolu de ne laisser entrer chez moi, la nuit, ni l'émir Achmet, ni tout autre, et que je ne buvais jamais d'araky. Abdelcader, le gardien que m'avait donné le domestique d'Achmet, les ayant menacés de faire feu sur eux, ils se retirèrent, et nous n'en entendîmes plus parler.

Le 4 novembre, le domestique d'Achmet revint d'Arkéeko, accompagné de quatre janissaires; Achmet n'était pas encore rétabli, et désirait beaucoup me voir. Il se croyait empoisonné ou ensorcelé, et il avait fait l'essai de beaucoup de remèdes et de prétendus charmes, sans qu'aucun eût eu le moindre effet. Je m'embarquai dans son canot, et nous arrivâmes à onze heures à Arkéeko. Je passai devant la porte du nayb sans qu'on me dît rien, et je me rendis à la maison d'Achmet, que je trouvai avec une fièvre intermittente, et suivant le plus mauvais de tous les régimes.

Achmet avait grand'peur de mourir ou de perdre l'usage de ses membres, comme l'émir son oncle; car il croyait qu'une sorcière de la nation des Shihos les avait rendus malades l'un et l'autre. « Mon ami, lui dis-je, si votre oncle Achmet avait perdu l'usage de sa langue, il m'aurait épargné beaucoup de propos déplacés qu'il a tenus dans le divan. » Le pauvre malade avait un vio-

[1] C'est-à-dire d'eau-de-vie.

lent mal de tête, et il répondit seulement : « Ah ! le vieux mécréant savait que j'étais ici, sans quoi il se serait bien donné de garde de parler de même. » Je lui donnai les choses nécessaires pour diminuer son mal de tête et fortifier son estomac, et le lendemain je commençai à lui faire prendre du quinquina.

Ce remède eut un prompt effet : le quinquina, après avoir déjà été infusé, servait une seconde fois, et n'avait presque pas moins de vertu que la première. Je demeurai auprès d'Achmet jusqu'au 6, que la fièvre l'avait quitté ; et en prenant congé de lui, je lui laissai encore quelques prises de quinquina. Achmet me dit que le lendemain il se rendrait lui-même auprès de moi avec des canots pour emporter nos effets à Arkéeko, et nous délivrer des désagrémens de Masuah.

Le 6 on vint m'avertir, pendant que je déjeunais, que trois Abyssiniens étaient arrivés du Tigré. L'un était un jeune esclave qui parlait et écrivait parfaitement le grec, et qui m'était envoyé par Janni, et les deux autres étaient des serviteurs du ras Michaël, ou plutôt du roi ; car ils portaient le petit manteau rouge garni de bleu qui sert à distinguer les serviteurs du roi, et qu'on appelle un *shalaka*. La lettre du ras Michaël au nayb était très courte : il lui mandait que la santé du roi Hatzé Hannès était fort mauvaise, et qu'il était sur-

pris qu'on ne se fût pas hâté d'accélérer le voyage du médecin que lui envoyait d'Arabie Metical-Aga, puisqu'il venait d'apprendre que ce médecin était déjà arrivé à Masuah. Il ordonnait en même temps au nayb de me fournir tout ce qui me serait nécessaire, et de ne pas me faire perdre un seul jour. Quoique ces différentes lettres fussent l'ouvrage de Janni, qui se servait du nom de son maître, celle qu'il adressa en son propre nom au nayb était d'un style beaucoup plus doux; il lui peignait le besoin et l'impatience qu'avait le roi de voir arriver un médecin; il ne disait pas qu'il sût que j'étais déjà à Masuah, mais il priait le nayb de m'expédier aussitôt que je mettrais le pied dans son île.

Janni nous fit féliciter par son esclave de notre heureuse arrivée: il accusa la réception de la lettre du patriarche, et il nous conseilla d'employer tous les moyens possibles pour nous rendre promptement auprès de lui, parce que le trouble régnait en Abyssinie, et que les choses pouvaient prendre une tournure encore plus dangereuse.

Maladies ordinaires à Masuah. Musique. Commerce. Entrevue avec le nayb.

Nous fûmes de retour à huit heures à Masuah, au grand contentement de mes gens qui craignaient que le nayb ne nous jouât quelque mauvais tour. Nous mîmes toutes nos affaires en ordre,

sans perdre un moment, et nous achevâmes nos remarques sur cette île inhospitalière, et à jamais déshonorée par la trahison et la perfidie qui y a fait couler des flots de sang chrétien.

Masuah est un pays fort malsain, ainsi que toute la côte, depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Babel-Mandeb, et principalement entre les tropiques. Une fièvre violente, désignée sous le nom de *nedad*, est la plus terrible des maladies du pays, et occasione ordinairement la mort au bout de trois jours. Cependant, si le malade résiste jusqu'au cinquième jour, il a beaucoup d'espoir d'en réchapper tout-à-fait, en buvant seulement beaucoup d'eau fraîche et s'en faisant jeter sur le corps pendant qu'il est au lit, où il ne faut pas le laisser un instant sec.

Le remède le plus efficace contre cette fièvre est le quinquina; mais on doit l'administrer d'une manière bien différente de celle qu'on emploie en Europe. Si un médecin voulait, suivant la méthode ordinaire dans nos climats, purger un malade pour le préparer à prendre du quinquina, il le verrait sans doute mourir entre ses mains avant d'avoir eu le temps de lui donner la première dose. Dès qu'une personne a de la répugnance à manger, bâille souvent, a de la raideur à l'entour des yeux, et une sorte de sensation, non pas douloureuse mais inaccoutumée le long de l'épine du

dos, il n'y a pas un instant à perdre; il faut lui donner du quinquina à petites doses, mais fréquemment répétées. Toute espèce d'alimens est en même temps dangereuse : l'eau seule est permise; le malade doit même en boire beaucoup.

La fièvre tierce est aussi une maladie fort dangereuse sur la côte d'Arabie, dans l'île de Masuah et dans toute l'Abyssinie; car ces divers pays sont sujets aux mêmes maux physiques. Cette fièvre tierce ne diffère en rien de celle que nous connaissons en Europe sous le même nom ; mais comme elle ne fait pas ordinairement mourir le malade dans les premiers jours où elle se manifeste, par ce moyen elle laisse le temps au médecin de prendre les précautions qu'il croit nécessaires pour s'assurer des effets du quinquina. Cependant je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de le donner par petites doses dès le commencement de la maladie et dans la première interruption de la fièvre. On reconnaît le caractère de cette maladie à des soulèvemens d'estomac, à des maux de tête, à des bâillemens involontaires, à une douleur légère sur le derrière du cou, à des frissons rapides et momentanés, à un froid qu'on sent principalement le long de l'épine du dos, et enfin à un abattement, une disposition extraordinaire à la paresse, disposition qu'occasione d'ailleurs assez la chaleur du climat. Quand quelques-

uns de ces symptômes se réunissent, il ne faut pas manquer d'avoir recours à la poudre de quinquina infusée dans de l'eau, et de se priver de toute espèce d'alimens : la crise vient, et la maladie n'est bientôt plus qu'une fièvre ordinaire.

Toute espèce de fièvre se termine, dans les contrées dont je parle, en une fièvre intermittente qui dure quelquefois très long-temps; et si les premières évacuations produites par le quinquina n'ont pas été abondantes, la fièvre intermittente peut dégénérer en dyssenterie, toujours dangereuse et souvent mortelle. Alors les meilleurs remèdes qu'on puisse prendre sont le quinquina en petite quantité, l'ipécacuanha en assez petite quantité aussi pour qu'il n'occasione pas de vomissemens, l'eau pure et le fruit qui n'est pas bien mûr.

Quant à l'autre espèce de dyssenterie qui commence par une diarrhée continuelle, lorsque les intestins sont excoriés, il est bien difficile de la guérir, surtout si c'est dans la saison des pluies. Mais si, au contraire, elle prend dans le temps des sécheresses, ou au moins vers la fin des mois pluvieux, quelques légères doses d'ipécacuanha suffisent pour la faire disparaître tout-à-fait, ou elle se termine en fièvre intermittente que dompte facilement le quinquina. Il m'a toujours semblé qu'il y avait un grand rapport entre les dyssente-

ries et les fièvres, en Afrique; l'une se termine toujours par l'autre.

Une autre maladie endémique de ces climats est le *hanzeer*[1], qui occasione un gonflement considérable aux glandes de la gorge et de dessous les bras. Les ignorans Africains s'efforcent de réduire ces glandes en suppuration, mais en vain. Alors ils leur font des incisions, et il en résulte beaucoup de douleur et un écoulement, et cette maladie ressemble à ce qu'on appelle en Europe les écrouelles.

Il y a encore une maladie qui n'est guère dangereuse, mais qui paraît terrible : ce sont de petits tubercules ou gonflemens de la peau qui se manifestent sur tout le corps, et principalement sur les cuisses et sur les jambes. Ces éruptions disparaissent et reviennent ensuite pendant des semaines entières, sans causer la moindre douleur, quoique alors les jambes deviennent d'une grosseur aussi monstrueuse que dans une hydropisie complète. Quelquefois ceux qui sont attaqués de cette maladie ont dans le nez et dans la bouche des ulcères presque semblables à ceux qu'occasionent les maladies vénériennes : quand on presse un peu les tubercules qui s'élèvent sur la peau, il en sort souvent du sang. D'ailleurs, on n'éprouve d'autre souffrance que la douleur que causent les petits ulcères de la bouche et du nez, et le désagrément

[1] C'est-à-dire *le mal des cochons*, ou *le mal des truies*.

de voir la partie cutanée de la peau se déchirer avec une extrême facilité; car tous les Africains qui vivent entre les tropiques sont excessivement affligés dès que la moindre éruption altère la finesse de leur teint. Un nègre du Sennaar se cache dans les coins les plus obscurs de sa maison; il se dérobe même à ses amis, lorsqu'il a seulement deux ou trois boutons dans quelque partie de son corps. Il n'y a pas de remède, quelque violent qu'il puisse être, qu'ils n'emploient pour les faire passer. Les plaies, les cicatrices ne les déshonorent pas comme des boutons : aussi ai-je vu des gens qui en avaient quelques-uns sur le bras souffrir courageusement, pour s'en délivrer, l'application d'un fer rouge.

L'étrange ver de Pharaon attaque ordinairement les personnes qui sont dans l'usage de boire de l'eau stagnante, soit de l'eau de puits et de citerne, comme dans le royaume de Sennaar, soit de l'eau provenant des pluies du tropique, et qu'on trouve en creusant dans le sable, à travers lequel elle filtre jusqu'au niveau de la mer. Ce ver paraît dans diverses parties du corps, mais principalement aux bras et aux jambes. Je n'en ai jamais vu au visage, ni en aucun autre endroit de la tête : ce n'est pourtant pas dans les parties les plus charnues qu'il se montre; c'est, au contraire, là où les os sont le plus près de la peau.

Quand le ver de Pharaon commence à paraître, on aperçoit une petite tête noire avec une bouche allongée, crochue et blanchâtre. Son corps est également blanc, et ressemble beaucoup à un petit nerf bien disséqué, bien nettoyé. Lorsque cet animal s'est montré, les gens du pays qui sont au fait le saisissent adroitement par la tête, et le roulent autour d'une soie ou d'une petite plume d'oiseau; et chaque jour, même plusieurs fois dans la journée, ils recommencent à le rouler tant qu'ils peuvent; mais s'il fait la moindre résistance, ils s'arrêtent de peur de le casser. J'ai vu quelquefois plus de cinq pieds de long de ce singulier animal, qu'on avait roulé avec la plus grande patience dans le cours de trois semaines. Il ne restait alors aucune inflammation sur les bords de l'endroit par où il était sorti; il paraissait seulement y avoir dans le trou une matière lymphatique, qui sortait en petite quantité quand on pressait les chairs avec le doigt: mais en trois jours de temps le trou se refermait, et il n'en restait pas la plus légère apparenee.

Le 10 novembre nous partîmes de Masuah dans les canots d'Achmet, et accompagnés par ses soldats; nous avions aussi avec nous trois officiers abyssiniens, et nous ne craignions plus le nayb, qui de son côté semblait ne plus penser à nous.

Il y a dans la baie qui sépare Masuah d'Arkéeko,

deux petites îles, Toulabout et Sheik-Seïd; la première à l'occident, et l'autre au midi : elles sont toutes les deux inhabitées et sans eau. Sheik-Seïd possède à son extrémité occidentale la tombe d'un marabou. Cette île ne paraît pas d'un demi-mille de long à la basse mer; mais elle a deux pointes de sable qui se prolongent beaucoup dans l'est et dans l'ouest; celle qui est dans l'ouest s'avance même tellement du côté de Toulabout, que quand la marée descend, à peine y a-t-il assez d'eau entre les deux îles pour le passage d'un canot.

Route d'Arkéeko à Dixan, par le mont Taranta.

Nous partîmes d'Arkéeko le 15 novembre, et conformément aux instructions d'Achmet, nous prîmes notre route au sud à travers la plaine qui n'a guère en cet endroit qu'un mille de large, et qui est couverte d'herbe dont la feuille est courte et large, mais assez semblable d'ailleurs à l'herbe de nos prairies. Après une heure de marche, je plantai ma tente à Laberhey, près d'une citerne qui reçoit les eaux de la pluie. De là, les montagnes d'Abyssinie, formant trois chaînes l'une au-dessus de l'autre, présentent un singulier aspect. La première n'est pas très élevée, mais remplie d'inégalités et de précipices légèrement garnis d'arbustes et de buissons; la seconde est plus haute, plus escarpée, plus stérile; et la troisième, encore plus

inégale que les autres, pourrait être réputée très haute dans quelque pays que ce soit de l'Europe. Par-dessus ces masses énormes s'élève le sommet du Taranta, que je regarde comme une des plus hautes montagnes du monde. Son front chargé de nuages ne se laisse apercevoir que dans de très beaux jours; le reste du temps il est environné de brouillards épais et ténébreux d'où partent les éclairs, la foudre et la tempête.

Le mont Taranta est compris dans cette longue chaîne qui sert de ligne de démarcation aux deux saisons opposées. A l'orient de ces montagnes, c'est-à-dire du côté de la mer Rouge, la saison des pluies dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril; et à l'occident, c'est-à-dire du côté de l'Abyssinie, les brouillards, la pluie et le froid règnent depuis mai jusqu'en octobre.

Le soir nous étions encore sous nos tentes à Laberhey, lorsqu'un émissaire du nayb vint chercher Saloomé qu'il ramena à Arkéeko. Le lendemain matin Saloomé nous rejoignit avec Achmet, et Achmet nous engagea à lui donner en garde les treize pièces de toile de Surate promises à Saloomé, à quoi celui-ci parut consentir volontiers. Achmet fit plus, il reprit quatre hommes que nous avait fournis le nayb pour nous aider à charrier notre bagage, et il nous en donna quatre des siens. Les premiers murmurèrent beaucoup : mais Achmet

feignant de prendre un ton de colère, leur imposa silence et les renvoya à Arkéeko.

Il entra ensuite dans ma tente, demanda du café, et pendant qu'on le lui servait, il me dit : « Vous devez être persuadé de mon amitié, mais si vous ne l'êtes pas, il est trop tard à présent pour vous en convaincre : cependant il faut que je vous explique la raison de ce que je viens de faire. Vous ne passerez point par Dobarwa, quoique ce soit une belle route. Il vaut mieux préférer la plus sûre à la plus belle; Saloomé connaît le chemin de Dixan aussi bien que l'autre. Vous serez peut-être fâché contre moi quand vous suerez en escaladant le Taranta, le mont le plus haut, sans contredit, de l'Abyssinie, et à cet égard digne de l'attention des voyageurs. Mais vous devez considérer que toute votre fatigue sera bien plus que payée par la sécurité dont vous jouirez. Dobarwa appartient au nayb, et je ne puis répondre des ordres qu'il a donnés à ses esclaves : mais je commande dans Dixan, et j'y crains moins pour vous, quoique les habitans soient plus méchans que ceux de Dobarwa. J'ai écrit à mes officiers, ils se conduiront bien à votre égard. Vous êtes fort et robuste; je crois donc que ce que j'ai de mieux à faire pour vous, c'est de vous envoyer par un chemin difficile, mais sans embûches. »

Achmet renouvela ses ordres à Saloomé; après

quoi nous nous levâmes tous, et nous prononçâmes le fedtah, la prière de paix. Quand cette cérémonie fut achevée, Achmet prit des mains d'un de ses esclaves une pièce de mousseline étroite, qu'il mit lui-même autour de ma tête, à la manière dont se coiffent les mahométans les plus distingués de Dixan. Ensuite il prit congé de moi, en disant : « Celui qui est votre ennemi est aussi le mien; vous recevrez de mes nouvelles par Mahomet-Gibberti. »

Dès ce moment finit une longue suite d'embarras et d'inquiétude, pour ne pas dire de dangers, plus désagréable pour moi que tout ce que j'avais jamais eu à souffrir, et dont le récit, quoique peut-être trop détaillé, ne donne pourtant qu'une imparfaite idée. Les malheureux habitans de cette partie du monde possèdent le talent d'alarmer et de tourmenter au-delà de toute expression.

Le 16 nous partîmes le soir de Laberhey : après une heure de chemin, toujours en plaine, nous ne vîmes plus d'herbe, nous trouvâmes un terrain sec, solide et graveleux, et nous entrâmes dans une forêt d'acacias d'une étendue fort considérable. Il nous fallut alors commencer à monter un peu, laissant à notre gauche la haute montagne de Gedem qui forme la baie d'Arkéeko, et à notre droite ces autres monts qui bornent la plaine à

l'occident. Nous campâmes cette nuit-là sur une éminence qu'on appelle *Shillokeeb*, où il n'y a point d'eau, quoique les montagnes des environs soient partout remplies de ravins et de torrens profonds et rapides formés par les pluies d'hiver.

Le 17 nous continuâmes notre route le long de la plaine et à travers des acacias; ces arbres étaient alors en fleur, mais nous n'y vîmes point de gomme. Nous avions marché jusqu'alors droit au sud; nous nous tournâmes vers l'occident, et nous entrâmes dans un défilé si étroit, qu'il n'y a d'autre espace que le passage que s'est ouvert un torrent dans la saison des pluies en se précipitant vers la mer.

Nous marchions donc dans le lit du torrent; et comme le fond en était sablonneux, nous ne pouvions désirer un meilleur chemin. La fraîcheur qui s'y était conservée l'avait protégé contre les ardeurs du soleil, et y entretenait une verdure agréable. Ses bords étaient couverts de racks, de câpriers et de tamarins, et les fruits de ces derniers arbres, quoiqu'ils n'eussent pas encore achevé de croître, étaient beaucoup plus gros que tous ceux de la même espèce que j'avais pu voir ailleurs.

Nous continuâmes à tourner en suivant le cours du ravin, au milieu de montagnes peu élevées, mais pierreuses, stériles et remplies de précipices

affreux. A huit heures et demie du matin, le soleil commençant à être excessivement chaud, quoique nous fussions au mois de novembre, nous fîmes halte à l'ombre des arbres. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de pasteurs shihos, avec leurs femmes et leurs enfans. Ils descendent ainsi tous les ans des hautes montagnes d'Habesh, et conduisent leurs troupeaux dans les plaines voisines de la mer, pour profiter de l'herbe qui y croît en octobre et en novembre, après qu'ils ont consommé et épuisé les pâturages de l'autre côté des montagnes.

Les Shihos sont en général lâches : malgré cela, l'habitude de se déplacer et de changer périodiquement de domicile leur donne beaucoup de propension à la rapine et à la violence. Aussi y a-t-il en Abyssinie un ancien proverbe qui dit : « Méfiez-vous des hommes qui boivent de deux eaux. » Ce qui prouve que ces tribus errantes de pasteurs, qui cherchent continuellement de quoi nourrir leurs troupeaux, ont eu le même caractère dès la plus haute antiquité.

Les Shihos étaient autrefois très nombreux : mais, ainsi que les autres nations qui ont des rapports avec Masuah, ils ont beaucoup souffert des ravages de la petite vérole. De tous les pasteurs qui vivent dans le voisinage de la mer Rouge, les Shihos sont ceux qui ont la couleur la plus foncée.

Ils sont tous vêtus; les femmes portent de longues chemises de coton, qui ont les manches fort larges, et qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied; par-dessus elles mettent une ceinture de cuir. Les hommes ont des culottes de toile de coton; mais si courtes, qu'elles ne leur vont qu'à moitié cuisse, et ils se couvrent les épaules avec une peau de chèvre. Ils n'ont ni tentes ni maisons, mais ils habitent tantôt des cavernes dans les montagnes, tantôt sous des arbres, ou dans de petites huttes bâties en forme de cône, avec une espèce d'herbe assez semblable au roseau.

Les Shihos que nous rencontrâmes étaient au nombre de cinquante hommes, et une trentaine de femmes tout au plus; ce qui me fit d'abord penser que cette nation était monogame, chose qu'on m'assura depuis; chaque homme portait une lance dans sa main et un coutelas à sa ceinture. Ils avaient l'avantage du terrain, puisqu'ils descendaient tandis que nous montions; malgré celà je m'aperçus que notre rencontre les inquiéta, et ils paraissaient avoir des intentions si peu hostiles, que je suis certain que si nous les avions attaqués ils auraient tous pris la fuite sans faire la moindre résistance. Embarrassés à la vérité d'une grande quantité de chèvres et d'autre bétail, ils ne pouvaient être disposés à combattre. Je saluai celui qui paraissait leur chef, et je lui demandai s'il voulait

me vendre un chevreau; il me rendit mon salut, mais il se borna à cela, soit qu'il n'entendît pas l'arabe, soit qu'il voulût éviter de converser avec moi. Cependant ceux de nos gens qui marchaient derrière, et dont la couleur approchait plus que la nôtre de celle des Shihos, leur achetèrent un chevreau estropié qu'ils payèrent avec un peu d'antimoine, quatre grosses aiguilles et quelques grains de verre, ce qui, dirent-ils, était fort cher. Plusieurs Shihos nous demandèrent du pain, qu'ils appelaient *kisserah;* et comme ce mot est arabe, et qu'ils n'en ont pas d'autre pour exprimer du pain dans leur langue, cela me convainquit qu'ils étaient ichtyophages, ainsi que l'histoire nous apprend qu'ont été de tout temps les Troglodites voisins de la mer Rouge; cela ne pouvait pas en effet être autrement. Quand le commerce florissait dans ces contrées, les gens riches pouvaient probablement faire venir du blé d'Arabie ou d'Abyssinie : mais dans leur pays même il est impossible d'en cultiver.

A deux heures après-midi nous nous remîmes en marche dans un chemin pierreux et inégal. A cinq heures nous plantâmes notre tente à Hamhammon, petit terrain situé sur le penchant d'une petite montagne verdoyante, et à quelques cent pas du lit du torrent. Depuis notre départ de Masuah, nous avions eu très beau temps, mais cette

après-midi nous fûmes menacés de la pluie. Toutes les hautes montagnes étaient entièrement cachées et les vallées élevées restaient en partie couvertes de nuages. Les éclairs étaient fréquens et bleuâtres, et de longs éclats de tonnerre se faisaient entendre loin de nous; c'était enfin le premier orage que nous avions vu depuis que nous avions mis le pied en Abyssinie.

La rivière dont nous avions suivi les bords n'avait aucune espèce de courant; mais tout à coup nous entendîmes dans les montagnes au-dessus de nous un bruit bien plus terrible que le bruit de la foudre. Soudain nos guides coururent vers notre bagage qu'ils transportèrent sur le sommet du mont; et à peine eurent-ils achevé, que nous vîmes les eaux ayant plus de cinq pieds de haut se précipiter avec une extrême rapidité, et remplir tout le lit de la rivière. Elles étaient chargées d'une espèce de terre qui leur donnait une couleur très rouge, et elles débordèrent bientôt, mais sans atteindre pourtant jusqu'à notre tente.

Entre Hamhammon et Shillokeeb nous vîmes pour la première fois de la fiente d'éléphant, dans laquelle étaient mêlés beaucoup de morceaux de branchages non digérés; nous aperçûmes aussi des traces de ces animaux. En quelques endroits les arbres étaient presque déracinés; en d'autres ils

étaient brisés par le milieu, et des branches à moitié mangées restaient éparses sur la terre.

Hamhammon est une petite montagne de pierre noire presque calcinée par le soleil. Elle sert de borne au district qui s'étend jusqu'à Taranta, qu'habitent les Shihos, et qui est désigné sous le nom d'*Hadassa*. Hamhammon appartient aux Hazortas.

Cette nation des Hazortas, quoique moins nombreuse que celle des Shihos, ses voisins, vit continuellement en mésintelligence avec le nayb, qui jusqu'à présent n'a remporté aucun avantage sur eux. Les Hazortas ont la peau de la couleur du cuivre neuf; ils sont plus petits de taille que les Shihos, et très agiles. Ils ne vivent que de laitage, et ne tuent jamais de bétail. Leur langue n'a point de mot original pour exprimer du pain, par la même raison sans doute qui fait que celle des Shihos en manque. Tantôt ils habitent des cavernes, tantôt des cabanes couvertes d'une peau de bœuf, et semblables à des cages où deux personnes tout au plus peuvent se tenir. Les femmes de la classe la plus distinguée portent des bracelets de cuivre au haut de leurs bras, des grains de verroterie à leurs cheveux, et une peau préparée sur leurs épaules.

Les nuits sont très froides, même en été, aux environs d'Hamhammon : ce qui ne permet pas

aux habitans d'aller nus comme dans les autres endroits de la même côte; cependant les enfans des Shihos n'avaient aucune espèce de vêtement la première fois que nous les rencontrâmes.

Le 18, à cinq heures et demie du matin, nous nous remîmes en marche, et nous traversâmes une plaine où nous trouvâmes pendant quelque temps des acacias en si grande quantité, que nous eûmes le visage et les mains tout déchirés par leurs branches épineuses. Nous reprîmes alors notre chemin dans le lit du torrent, déjà sec, mais dont le fond en cet endroit était rempli de pierres, que la pluie de la veille avait rendues fort glissantes.

A sept heures et demie nous vînmes à l'entrée d'une vallée fort étroite, au milieu de laquelle était un ruisseau très rapide qui courait sur un joli lit de cailloux. Il nous causa un plaisir inexprimable, parce que c'était la première eau claire que nous eussions vue depuis que nous avions quitté la Syrie. Elle était excellente : l'ombre des tamarins, la fraîcheur de l'air, l'agréable verdure, tout nous invitait à faire halte dans cet endroit délicieux, quoique d'un autre côté ce ne fût peut-être pas trop conforme aux règles de la prudence, car nous vîmes plusieurs familles d'Hazortas qui avaient leurs huttes le long du ruisseau, et dont les troupeaux broutaient les branches des arbres et des arbustes, sans

paraître se soucier de paître l'herbe qu'ils foulaient sous leurs pieds.

Le câprier vient en cet endroit aussi grand que l'ormeau en Angleterre. Sa fleur est blanche, et ses fruits, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs quand nous les vîmes, étaient au moins de la grosseur d'un abricot.

A deux heures nous partîmes et nous traversâmes un bois de grands arbres. Nous suivions toujours le bord du ruisseau ; mais à trois heures et demie nous le perdîmes. Une heure après nous arrivâmes dans un lieu nommé *Sadoon*, et nous plantâmes notre tente à côté d'un autre ruisseau aussi limpide, aussi bien ombragé, aussi joli que le premier. Le soleil avait été très chaud toute la journée ; malgré cela la nuit fut excessivement froide. Nous commençâmes à trouver le voisinage de l'eau un peu moins agréable. Environnés de montagnes froides, noires, stériles et remplies de pierres détachées, nous ne pouvions en levant les yeux contempler que leurs sommets et le ciel qui les recouvrait.

Nous abandonnâmes Sadoon le 19, à six heures et demie du matin, et nous continuâmes à tournoyer en remontant le long du lit d'une rivière bordée de chaque côté de racks et de sycomores d'une belle hauteur.

Le feuillage épais des grands arbres de Tubbo

est probablement ce qui engage les Hazortas à se fixer dans ce canton. Ils coupent les branches qui sont à leur portée; de sorte que dans les temps de sécheresse ils dépouillent bientôt tous les arbres, après quoi ils conduisent leurs troupeaux dans les endroits où il reste quelque pâturage.

Parmi les arbres de Tubbo il y a beaucoup de sycomores qui portent une immense quantité de figues; mais comme les sauvages habitans du pays ignorent l'art de greffer les arbres, les fruits ne leur servent de rien. S'ils connaissaient cet art, ils pourraient se faire une ressource très utile de ces figues dans un pays dépourvu de presque toutes les choses nécessaires à la vie.

A trois heures nous partîmes de Tubbo, contens de nous éloigner du voisinage des Hazortas. A quatre heures nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Lila, vallée étroite et remplie d'arbres et de halliers, qu'arrose un joli ruisseau. Toutes les eaux qu'on trouve entre la mer et le mont Taranta n'y coulent qu'après le mois d'octobre. Quand les pluies d'été cessent en Abyssinie, elles prennent leur cours du côté de l'orient; mais en tout autre temps il n'y a point d'eau courante; il n'y reste que de grands étangs, dont la profondeur et l'ombre des montagnes et des arbres empêchent en partie l'eau de s'évaporer, et qui sont remplis de nouveau lorsque la saison des pluies revient.

Depuis notre départ d'Arkéeko nous avions toujours monté, mais graduellement et d'une manière presque insensible. Le 20, à six heures du matin, nous nous remîmes en route, et à sept heures nous commençâmes à gagner les hauteurs qui servent de base au mont Taranta. Le chemin était bordé de chaque côté de nabeas d'une grande beauté, et de sycomores dépouillés de leurs feuilles et même de leurs branches.

Tout le pays était entièrement privé d'ombrage, parce que la hache des barbares Hazortas dégrade sans cesse les beaux arbres qui y croissent. Nous vîmes ce jour-là beaucoup de gibier : de grands troupeaux d'antilopes paissaient de tous côtés, et des perdrix d'une petite espèce couvraient les arbres ; mais ni les unes ni les autres ne semblaient nous regarder comme leurs ennemis ; elles se contentaient de nous considérer pendant que nous passions au milieu d'elles. Toutefois, comme nous étions sur les confins du Tigré, ou plutôt dans le territoire du Baharnagash, et que les Hazortas étaient en mouvement de tous côtés pour gagner le rivage de la mer et s'éloigner de l'Abyssinie, où nous allions, un ami de leur tribu qui s'était joint à nous, sachant combien il fallait avoir peu de confiance en ses compatriotes lorsqu'ils changent de résidence, nous conseilla de ne pas tirer des coups de fusil, ni donner aucun indice qui pût

faire connaître où nous étions, jusqu'à ce que nous fussions sur le mont Taranta, au pied duquel nous arrivâmes à neuf heures du matin.

A deux heures et demie après midi nous commençâmes à grimper la montagne. Le chemin était fort mauvais, si toutefois on peut donner le nom de chemin à une montée perpendiculaire, remplie de grands trous et de précipices creusés par la chute des torrens, ou barrée par d'énormes fragmens de rocher, que ces mêmes torrens y avaient entraînés. Il était déjà fort difficile à un homme d'y passer, en ne portant que son havresac et ses armes, et il semblait de toute impossibilité d'y charrier notre bagage et nos instrumens. Il fallut vaincre les obstacles.

Tout ce côté du mont Taranta était couvert d'une espèce d'arbres que nous voyions pour la première fois, et qui me parut très curieux et d'une beauté extraordinaire; on le nomme *kol-quall.* J'en ai vu depuis dans plusieurs cantons de l'Abyssinie, mais jamais d'aussi beaux que ceux du Taranta.

Le 21, à six heures et demie du matin, après que j'eus exhorté mes compagnons à prendre courage, et que je leur eus promis une augmentation de gages et une gratification, nous entreprîmes de grimper la seconde moitié de la montagne qui nous restait encore à franchir. Son sommet était plus raide, plus escarpé, plus glissant et

chargé de plus d'arbres que la partie que nous avions déjà escaladée; mais il y avait dans le chemin moins de grosses pierres et moins de trous; cependant nous faisions à chaque instant des chutes qui nous brisaient les genoux et les mains, et nous avions le visage déchiré par les branchages épineux des buissons. Nous arrivâmes enfin au haut du Taranta, où nous trouvâmes le grand village de Halai, le premier que nous eussions vu depuis notre départ de Masuah. Ce village est principalement habité par des esclaves et des bergers, qui gardent les troupeaux des gens riches de Dixan.

Les habitans de Halai ne sont point noirs, mais d'une couleur foncée et tirant sur le jaune. Ils vont la tête nue, mais ils portent aux pieds des sandales, une peau de chèvre sur leurs épaules, et une toile de coton autour des reins. Leurs cheveux sont courts et frisés, et ressemblent à ceux des nègres de la partie occidentale de l'Afrique : ce qui est un effet de l'art, non un don de la nature, car chaque homme roule ses cheveux en boucles autour d'un petit bâton jusqu'à ce qu'ils aient pris le pli à sa fantaisie [1]. Les hommes sont toujours armés de deux lances, d'un grand bouclier de peau de bœuf, et d'un grand coutelas dont la lame

[1] Je crois que c'est le même outil dont les anciens se servaient, et qu'a censuré le prophète, outil que nos versions de l'Écriture rendent mal à propos par épingle à friser. *Isa.*, ch. XXIII, v. 22.

a environ seize pouces de long et trois pouces de large, mais se termine en pointe. Ils portent ce coutelas du côté droit, et ils l'attachent à une ceinture de toile de coton qui leur fait au moins six fois le tour du corps.

Toute espèce de bétail abonde à Halai. Les bœufs et les vaches y sont d'une extrême beauté, surtout ces dernières : elles sont pour la plupart blanches, et d'un poil qui ressemble à de la soie ; leur fanon leur tombe jusqu'au genou ; leur tête est admirablement bien faite ; leur pied est remarquable par la finesse, et leurs cornes, bien tournées, sont aussi longues que celles de nos vaches de Lincoln. Les moutons sont d'une grande espèce, mais tout noirs ; je n'en ai jamais vu d'une autre couleur dans la province du Tigré. Leur tête est fort grosse, et leurs oreilles extrêmement petites ; ils n'ont point de laine, mais du poil, ainsi que les autres moutons qu'on trouve entre les tropiques ; ce poil est remarquable par son lustre et par sa douceur, et ne se hérisse point comme celui des moutons du Beja et du Sennaar. Ils ne sont pourtant pas aussi gras, et n'ont point la chair d'un goût aussi délicat que les moutons des climats plus chauds. Les chèvres de Halai sont aussi d'une fort grande taille, et ont le poil court et fin.

Sur le sommet du mont Taranta il y a une plaine, où l'on avait semé plusieurs champs de

blés qui étaient déjà prêts à être coupés, quoique ce ne fût pas encore ailleurs le temps de la moisson. Le grain en est bon et d'une belle couleur, mais moins gros que celui qu'on recueille en Égypte; les épis ne croissent pourtant pas très épais, et ils n'ont ordinairement guère que quatorze pouces de hauteur. L'eau qu'on boit sur le Taranta est fort mauvaise, parce qu'il n'y en a d'autre que celle que la pluie laisse dans les trous des rochers et dans quelques citernes.

Excédés de fatigue, nous plantâmes notre tente sur le sommet de la montagne. La nuit était très froide, ou du moins elle nous parut l'être, à nous dont les pores étaient encore ouverts par l'excessive chaleur que nous avions eue à Masuah.

Le 22, à huit heures du matin, nous quittâmes le sommet du Taranta, et nous commençâmes à descendre du côté de la province du Tigré. Le chemin était, après celui où nous avions passé la veille, plus raboteux qu'aucun autre que j'eusse jamais vu. Après avoir descendu le Taranta nous gagnâmes une autre petite montagne, d'où nous pûmes contempler à notre aise la ville de Dixan.

Les cèdres que nous avions vus si grands, si beaux sur le sommet et le côté occidental du mont Taranta, étaient tellement dégénérés du côté oriental, qu'ils avaient l'air d'arbustes rabougris. A dix heures trois quarts nous plantâmes notre tente à

côté d'un marais; mais l'eau, qui avait croupi depuis plusieurs semaines, était fort mauvaise. Les habitans des environs étaient tous occupés de leur moisson; les uns coupaient leur blé, les autres faisaient fouler leurs épis par des vaches et des taureaux, afin d'en extraire le grain. Ils ne gardent point la paille; tantôt ils la brûlent, tantôt ils la laissent pourir autour de l'aire.

Nous nous remîmes en route à trois heures dix minutes; nous descendîmes d'abord presque insensiblement, puis nous remontâmes par un chemin beaucoup plus commode que nous ne l'avions trouvé jusque-là; et après avoir marché environ une heure un quart nous arrivâmes à Dixan. Dixan est la première ville qu'on rencontre en entrant en Abyssinie par le côté du mont Taranta, comme Hâlai est le premier village. Dixan est bâti sur le sommet d'une montagne qui ressemble exactement à un pain de sucre, et qui est environnée d'une vallée profonde qui lui sert de tranchée. Le chemin contourne la montagne, et la spirale finit au milieu des maisons.

A Dixan il y a haute et basse ville, et elles sont séparées par un espace considérable. Dans la ville basse sont les chrétiens, ou du moins ceux qui se disent tels; et dans l'autre on trouve les partisans du nayb, lesquels ont sur leur sommet un puits qui donne fort peu d'eau.

Notre bagage avait passé la tranchée et était déjà arrivé au bout de la basse ville, et Saloomé nous conduisait plus loin, sous prétexte d'éviter promptement la chaleur, mais dans le fait pour nous jouer un tour, quand le domestique de Janni me dit en grec de ne pas aller plus loin : aussitôt je me retournai et je marchai du côté d'une maison devant laquelle je m'assis sur une pierre, avec mon fusil à la main. Notre bagage suivit bientôt mes pas, et nous le fîmes entrer dans une espèce de cour entourée d'une assez bonne muraille en pierre.

Il en est, je crois, de Dixan comme de toutes les autres villes frontières, c'est que les plus mauvais sujets des deux états contigus s'y rendent. La ville est, ainsi que je l'ai déjà dit, habitée par des Maures et des chrétiens; et elle est assez bien peuplée, quoique l'on n'y fasse qu'un commerce fort extraordinaire, celui de vendre des enfans. Les chrétiens y conduisent ceux qu'ils ont dérobés en Abyssinie comme dans un endroit sûr; et les Maures les reçoivent et vont les vendre à Masuah, d'où on les fait passer dans l'Arabie et dans l'Inde. Les prêtres de la province du Tigré, et principalement ceux du voisinage de la montagne de Damo, font tous cet infâme trafic.

Dixan est par 14 degrés 57 minutes 55 secondes de latitude nord, et par 40 degrés 7 mi-

nutes 30 secondes à l'est du méridien de Greenwich.

De Dixan nous découvrîmes une grande partie de la province de Tigré, remplie de montagnes escarpées. Nous n'avions pas encore vu beaucoup de champs de blé, excepté du côté du chemin du Taranta, et dans la petite plaine de Zarai, à environ quatre milles au sud-sud-ouest de Dixan.

Route de Dixan à Adova, capitale du Tigré.

Le 25 novembre, à dix heures du matin, nous descendîmes la haute montagne sur le sommet de laquelle Dixan est bâti, et où l'on ne voit presque d'autres arbres que des kol-qualls. Nous traversâmes un misérable village nommé *Hadhadid*, et à onze heures nous fîmes halte sous un daroo, le plus bel arbre de cette espèce que j'aie vu en Abyssinie. Il avait au moins sept pieds et demi de diamètre, avec des branches à proportion, et il était isolé au bord d'une rivière, dont l'eau, quoique très belle, n'avait alors aucun courant. Cette rivière, et le daroo à l'ombre duquel nous nous reposâmes, servent de bornes au territoire que le nayb tient à ferme du gouverneur du Tigré, et sont compris dans la province du Baharnagash, appelée *Midré-Bahar*.

Le 26, à sept heures du matin, nous nous mîmes en route avec beaucoup d'ardeur et de joie. A un

quart de mille de la rivière, nous traversâmes l'extrémité de la plaine de Zarai; quoique cette plaine n'ait guère que trois milles de long et un mille de large, c'était pourtant la plus grande que nous eussions vue depuis que nous avions passé le Taranta, dont le sommet était alors couvert de nuages noirs et épais, d'où il partait des éclairs et des coups de tonnerre effrayans. La plaine de Zarai avait été à moitié semée de froment qu'on avait déjà coupé, et le reste était couvert de maïs qui ne paraissait pas encore mûr.

A deux milles plus loin nous vîmes le village d'Addicota, situé sur un rocher très élevé, dont le côté qui nous faisait face était aussi perpendiculaire qu'une muraille. C'est Addicota qui servit de refuge aux jésuites quand, bannis du Tigré par Facilidas, ils se retirèrent auprès du rebelle Jean Akay. Au-delà d'Addicota nous découvrîmes une foule de petits villages de chaque côté du chemin, et tous placés sur des éminences. Darcotta et Embabuwhat étaient à notre droite, Azaria à notre gauche.

A onze heures et demie nous campâmes au pied d'une montagne, sur le sommet de laquelle est le village d'Hadawi qui ne contient pas plus de quatre-vingts maisons, quoiqu'il soit la résidence actuelle du Baharnagash.

Le 27 nous partîmes d'Hadawi, et nous conti-

nuâmes à descendre par un sentier fort étroit entre deux montagnes pierreuses; puis nous grimpâmes sur une autre montagne bien plus élevée que celle-là, au sommet de laquelle est le grand village de Goumbubba, d'où nous contemplâmes à notre aise une vaste plaine couverte de différentes espèces de grains. Ce pays produit du blé, de l'orge, du teff, du tocusso, du simsim [1], ainsi qu'un autre grain qui sert à faire de l'huile.

En poursuivant notre route nous vîmes le village de Dergate à droite, et celui de Regticat à gauche; celui-ci est perché sur une montagne fort élevée. Nous plantâmes notre tente à un mille du village de Barranda, où nous fûmes joints par notre ami le Baharnagash, qui était encore si charmé d'une entrevue que nous avions eue, et du marché que nous avions fait ensemble, qu'il nous envoya en présent trois chèvres, deux jarres d'hydromel et un peu de farine de froment.

Le 29 nous décampâmes de Barranda. A peine avions-nous fait un mille, que nous fûmes joints par une vingtaine de cavaliers armés. C'était encore une marque d'attention du Baharnagash, qui nous envoya cette garde pour nous accompagner dans la plaine, et nous garantir des incursions qu'y font souvent les Shangallas, ces noirs enfans des anciens Cushites, dont le pays était à notre droite.

[1] Le sesame ou blé de Turquie.

Le chemin que nous suivîmes d'abord ce jour-là était dans une vallée profonde. Une demi-heure après nous entrâmes dans un joli bois d'acacias en fleurs; il y avait aussi une autre espèce d'arbres couverts de grandes fleurs blanches comme celles du câprier, et ayant la même odeur que le chèvre-feuille. En sortant de ce bois nous entrâmes dans la plaine, puis nous gagnâmes deux petites montagnes dont la montée était assez aisée, et sur le sommet de chacune desquelles il y avait un rocher, où beaucoup d'hirondelles bleues et à queue fourchue avaient fait leur nid. Ces hirondelles, comme beaucoup d'autres oiseaux de passage, peut-être même tous, couvent deux fois par an, et la Providence semble avoir voulu par-là balancer les pertes que leur causent leurs émigrations. Les montagnes où nous étions alors sont, suivant quelques personnes, les limites du territoire du Baharnagash; mais, suivant d'autres, son gouvernement s'étend jusqu'à Balezat.

Nous entrâmes dans un bois fort clair, mais où il y avait de l'avoine sauvage qui passait par-dessus nos têtes. La plaine est fort longue en cet endroit, elle s'étend du côté de l'occident jusqu'à Serawé, c'est-à-dire à environ douze milles, et dans sa direction du nord au midi elle va de Joumbubba à Balezat. Le sol en est excellent, et des plaines comme celles-là sont fort rares en Abys-

sinie. Cependant elle reste dans un état presque sauvage, parce qu'il règne une animosité si invétérée entre les habitans des divers villages qui la bordent, qu'ils vont toujours labourer et semer les armes à la main, et qu'il est rare qu'aucun d'eux puisse faire sa récolte sans que ses voisins lui livrent bataille.

Nos guides rassemblèrent notre troupe, et nous avertirent que la rivière que nous voyions devant nous servait de lieu de rendez-vous à la cavalerie des Serawès et que plusieurs caravanes y avaient été surprises et massacrées. Les cavaliers serawès sont les meilleurs de cette partie de l'Abyssinie, parce qu'ils ont tiré la race de leurs chevaux des environs du Sennaar, qui en outre leur fournissent continuellement des remontes.

En sortant du bois nous arrivâmes au bord de la rivière, qui ne formait plus que divers étangs; je montai là pour la première fois le cheval que j'avais acheté du Baharnagash. Nous traversâmes la plaine avec toute la vitesse que nous permettait notre convoi à longues oreilles; et dès que nous eûmes atteint les montagnes, bravant la cavalerie des Serawès, nous congédiâmes notre escorte qui s'en retourna pleine d'admiration pour nos armes à feu.

Nous entrâmes dans une plaine fermée de tous côtés et couverte de bruyères, d'avoine sauvage et

de joncs très hauts. Dans quelques endroits il y avait tant de pierres et d'inégalités, qu'à peine pouvions-nous y passer. Comme nous arrivions dans cette plaine, nous trouvâmes à terre un agazan qu'un lion venait de tuer. L'agazan est un très bel animal de l'espèce des chèvres sauvages, et quoique d'une couleur plus variée, celui-ci était semblable à un autre que j'avais vu près de Capsa en Barbarie. Il était de la taille d'un âne, et pesait au moins de cent soixante à cent soixante-dix livres; son sang coulait encore, et probablement un coup de fusil que j'avais tiré avait mis en fuite son vainqueur. Chacun de mes compagnons en coupa un grand morceau pour sa provision : les Abyssiniens firent comme les autres, quoiqu'en général leur aversion pour les animaux qu'ils n'ont pas tués avec leurs couteaux soit telle, que quand ils relèvent un oiseau tué d'un coup de fusil, ils n'osent le toucher que par l'extrémité des ailes. Ils ne pouvaient pourtant pas dire qu'ils eussent faim, car ils avaient mangé toute la journée; mais l'usage du pays les autorisait à ne point montrer de répugnance cette fois-ci : ils pouvaient, disaient-ils, manger les animaux tués par le lion, mais non ceux qui sont tués par l'hyène, par le tigre, ou par quelque autre bête féroce.

A midi nous traversâmes la rivière de Balezat, qui prend sa source à Ade-Shiho, dans le sud sud-

ouest de la province du Tigré, qui servit jadis de limite au pays du Baharnagash [1], et qui, après un cours fort borné, se jette dans le fleuve Mareb, l'ancien Astusaspes. La rivière de Balezat était la première que nous eussions vue courante depuis que nous avions passé le mont Taranta. Tout ce pays est assez mal arrosé; mais les eaux du Balezat sont claires, rapides, et paraissent remplies de poisson. Nous marchâmes quelque temps le long de ses bords, dans une étroite vallée, au bout de laquelle nous trouvâmes le Tomumbusso, montagne haute et en forme pyramidale, sur le sommet de laquelle est un couvent de moines qui n'y résident pourtant pas, mais qui y viennent célébrer certaines fêtes pendant lesquelles ils hébergent tous ceux qui leur rendent visite. La montagne de Tomumbusso est de porphyre.

Nous campâmes sur le bord de la rivière, et nous fûmes obligés d'y demeurer toute la journée ainsi que le lendemain, par rapport à un péage dû par tous les passagers. Ce droit, quoiqu'on le prélève d'une manière très dure, s'appelle les *awides*, c'est-à-dire les *dons*. On le trouve établi en divers endroits de l'empire, et il fait partie des revenus du roi. Les endroits où on lève le péage se nomment *ber*, mot qui signifie le *passage*, et qu'on

[1] La province du Baharnagash est désignée sous le nom de *Midré-Bahar*.

trouve souvent joint au nom des contrées d'Abyssinie, comme Dingleber, Sankraber; ainsi du reste.

On est obligé de payer cinq fois ces awides, en se rendant de Masuah à Adowa, d'abord à Sambar, puis à Dixan, à Darghat, au passage du Balezat, et enfin à Kella. Le petit village de Sabow, à deux milles au levant du Balezat, Zarrow, à la même distance au sud-sud-est, et Noguet, autre village que nous avions devant nous, sont les endroits où résident les receveurs de ces péages, qui les tiennent à ferme du gouverneur de la province, et qui partagent entre eux les produits au prorata de la somme que chacun d'eux a avancée. Les awides ressemblent beaucoup au *caphar* établi dans le Levant, mais on les perçoit d'une manière encore plus oppressive et plus arbitraire. Il n'y a point de tarif, point de règle; le fermier estime à sa fantaisie ce que les caravanes doivent payer. Quelques personnes ont été détenues des mois entiers; d'autres, dans les temps de trouble, ont été dépouillées de tout ce qu'elles avaient; et on court toujours ce risque-là si l'on fait la moindre résistance, parce qu'aussitôt tous les villages des environs prennent les armes. On est alors non-seulement pillé, mais encore fort maltraité.

Le 1er décembre nous partîmes de Balezat, et nous grimpâmes sur une haute montagne où est le village de Noguet, que nous traversâmes une

demi-heure après. Il y a aussi sur le sommet de la montagne quelque terrain plane, où l'on avait recueilli du seigle, qu'on foulait sous les pieds des bœufs pour en extraire le grain: Après avoir descendu cette montagne, nous en passâmes une autre très escarpée, et nous allâmes planter nos tentes près d'une rivière qu'on nomme *Mai-Kol-Quall* d'après beaucoup de kol-qualls qui croissent sur ses bords. L'endroit où nous campions s'appelle le *Kella*, c'est-à-dire le *château*, parce que les montagnes des deux côtés s'étendent fort loin, comme des murailles dans lesquelles il y a de distance en distance des ouvertures semblables à des embrasures de canons. La montagne s'appelle aussi *Damo*. C'est l'ancienne prison des descendans mâles de la famille des rois d'Abyssinie.

La rivière Kol-Quall prend sa source dans les montagnes du Tigré, court presque droit au nord-ouest, et se jette dans le fleuve Mareb. C'est à Kella que je vis pour la première fois des couvertures de maisons faites en forme de cône; ce qui prouve certainement que les pluies du tropique sont graduellement plus abondantes vers l'ouest.

A environ un demi-mille au-dessus de Kella est le village de Kaibara, entièrement peuplé de mahométans Gibbertis, c'est-à-dire d'Abyssiniens professant l'islamisme. Kella est un ber, un lieu de péage, et nous y fûmes retenus trois jours, à

cause des demandes exorbitantes des fermiers, qui ne firent que rire du ton d'importance que nous prenions.

Le 4 décembre après-midi nous partîmes de Kella, et nous suivîmes un chemin entre deux hautes montagnes couvertes de bois.

Depuis Kella nous n'avions encore vu aucun village. A quatre heures et demie nous arrivâmes sur le bord de la rivière d'Angueah, que nous traversâmes; après quoi nous plantâmes nos tentes sur la rive. L'Angueah avait en ce moment cinquante pieds de large et trois de profondeur; ses eaux très limpides couraient avec beaucoup de rapidité sur un fond de cailloux blancs : c'était, sans contredit, la plus grande rivière que nous eussions encore vue dans le pays d'Habesh. En été elle couvre presque toute la plaine : on y pêche, dit-on, beaucoup de gros et excellens poissons.

La rivière d'Angueah tire son nom d'une espèce d'arbres magnifiques qui croissent sur ses deux rives, et qui en font l'ornement, tant par la couleur de leur écorce que par la richesse de leurs fleurs. Beaucoup d'autres fleurs très variées et très jolies tapissaient le reste de la plaine et même le pied des montagnes; il y avait surtout une grande quantité de jasmin, blanc, jaune, et de couleur mélangée. A mesure que nous nous éloignions de Dixan, l'air devenait plus frais et plus

suave, et la campagne nous présentait un aspect bien plus agréable. Cette différence provenait sans doute en partie des ruisseaux qui arrosent la plaine, avantage dont Dixan est presque entièrement dépourvu.

Le 5 nous descendîmes une petite montagne, et après environ vingt minutes de chemin nous passâmes le village de Zabangella, à environ un mille au nord-ouest : au bout d'un quart d'heure nous vîmes Moloxito à un demi-mille au sud-est, et Mansuetenen à trois quarts de mille à l'est-sud-est. Nous commençâmes alors à découvrir les hautes montagnes d'Adowa, qui ne ressemblent en rien à nos montagnes d'Europe, ni à celles d'aucun autre pays. Leurs flancs n'offrent que des rochers nus, perpendiculaires, d'une hauteur excessive, et d'une singulière variété de formes.

A huit heures et demie nous sortîmes de la vallée profonde où le Mareb précipite son cours vers l'ouest-nord-ouest. A environ neuf milles de ce fleuve on voit une haute montagne sur laquelle sont deux couvens, désignés sous le nom de *Zarai* et *Batispar-Lalibafa*, lesquels forment aujourd'hui divers villages.

Le fleuve Mareb est la limite qui sépare le Tigré et le pays du Baharnagash. Il court sur un fond de terre grasse; il est large, profond, tranquille : mais lorsque les pluies tombent, c'est la rivière

la plus dangereuse à passer de toute l'Abyssinie, parce qu'il se forme des trous en divers endroits de son lit.

Quand nous eûmes traversé le Mareb, nous entrâmes dans la plaine d'Yecha, où coule la petite rivière qui lui donne son nom, ou bien qui le prend d'elle. L'Yecha est formé par plusieurs sources dans les montagnes qui sont à l'occident; malgré cela, ce n'est point une rivière considérable, et le Mareb la reçoit avant qu'elle porte son cours fort loin.

A onze heures nous nous arrêtâmes au pied de la montagne où coule la rivière. Tous les villages qui furent bâtis en ce canton offrent encore les marques de la justice rigoureuse du gouverneur du Tigré; ils étaient peuplés depuis long-temps par les brigands les plus incorrigibles de la province. Michael les environna une nuit avec ses soldats, massacra les habitans, brûla toutes les maisons, et ne voulut plus permettre depuis que personne s'y établît.

Les eaux du Ribieraini fertilisent la campagne où elles coulent, et y entretiennent continuellement un excellent pâturage qui engage les caravanes à s'y arrêter. La récolte des grains s'y fait aussi deux ou trois fois par an; car pourvu qu'on ait de l'eau en Abyssinie, on peut semer dans toutes les saisons.

Nous pouvions juger alors que nous approchions de quelque grande ville, par le soin avec lequel tout était cultivé, non-seulement dans la plaine, mais même sur les flancs perpendiculaires des montagnes, où il y avait à peine un brin de terre.

Le mercredi 6 décembre nous partîmes à huit heures du matin de Ribieraini; et après trois heures de marche très agréable, dans un chemin pratiqué sur des montagnes d'une inclinaison douce, et bordé de jasmin, de chèvre-feuille et d'un grand nombre d'autres arbrisseaux en fleurs, nous arrivâmes à Adowa, ancienne résidence de Michael Suhul, gouverneur du Tigré.

Arrivée à Adowa. Bruce va voir Fremona, puis les ruines d'Axum. Il se rend à Siré.

La ville d'Adowa est située sur le penchant d'une colline, à l'occident d'une petite plaine qu'environnent de tous côtés de hautes montagnes. Son nom, qui signifie *passe* ou *passage*, lui a été donné à cause de sa situation; car elle est sur le bord de la vallée au-dessous de Ribieraini, et c'est le seul endroit par où l'on puisse passer pour aller de Gondar au bord de la mer Rouge.

La plaine est arrosée par trois ruisseaux qui ne sont jamais à sec, même dans le fort de l'été. Le premier est l'Assa qui passe à côté de la ville, et

qu'on traverse en venant de l'orient; le second est le Mai-Gogua, qui baigne le pied de la montagne, où l'on voit le village qui portait jadis le même nom de Gogua, et qu'on appelle *Fremona*, depuis que les jésuites y ont bâti un couvent; enfin le troisième de ces ruisseaux est le Ribieraini, qui se réunit avec les deux premiers, et va se jeter ensuite dans le fleuve Mareb, à environ vingt-deux milles au-dessous d'Adowa. Ces ruisseaux ont du poisson, mais qui n'est remarquable ni par la grosseur, ni par la quantité, ni par le goût.

Il y a plusieurs sites charmans au sud-est du couvent et tout le long de la rivière, dont les bords sont ombragés d'arbres et d'arbrisseaux. Adowa contient environ trois cents maisons, et occupe un bien plus grand espace qu'il ne lui en faudrait à la rigueur; mais chaque maison est entourée de haies et d'arbres, parmi lesquels on voit surtout beaucoup de wanzeys. Les arbres qu'on plante ainsi dans les villes d'Afrique les couvrent tellement, qu'à une certaine distance ils donnent à ces villes l'apparence de vraies forêts.

L'église de Mariam est sur une montagne au sud-sud-ouest de la ville, et à l'est de la plaine d'Adowa; de l'autre côté de la rivière on voit une autre église appelée *Kedus Michael*. A environ neuf milles dans le nord, et en tirant un tant soit peu à l'est, se trouve Bet-Abba Garima, l'un des monastères les

plus célèbres de l'empire. Ce fut autrefois la résidence d'un roi d'Abyssinie, et je pense que c'est de là que vient la méprise de quelques anciens voyageurs qui ont dit que la capitale d'Abyssinie s'appelait *Germé*.

On a établi à Adowa une manufacture de grosses toiles de coton, qui circulent dans toute l'Abyssinie et servent de monnaie courante. Chaque pièce de toile a seize peeks de long [1], et un peek trois quarts de large, et elle vaut un pataka; de sorte qu'il en faut dix pour une once d'or. Toutes les maisons d'Adowa sont bâties de pierre sans être taillée, et on s'est servi de boue au lieu de mortier. L'on ne connaît l'usage de la chaux qu'à Gondar, encore le mortier qu'on y fait est-il fort mauvais. Les toits sont en forme de cônes et faits d'une espèce d'herbe à roseau, un peu plus grosse que la paille de froment. Les Falashas ou Juifs sont exclusivement en possession de couvrir les maisons, et ils commencent toujours leur ouvrage par en-bas et vont en remontant jusqu'à la pointe du cône.

A l'exception de quelques endroits dont j'ai parlé, et que nous vîmes en revenant de Ribieraini, la campagne d'Adowa est la seule du Tigré où le sol soit assez profond pour qu'on y cultive du blé : le reste de la province n'est composé que

[1] Le peek est l'aune du pays.

de roc. Il n'y a d'autre bois de charpente dans tous les environs d'Adowa qu'un ou deux daroos, qu'on voit dans les vallées, et les wanzeys, plantés dans les villes autour des maisons.

L'on a dans ces contrées trois récoltes par an; les premières semailles se font en juillet et août. Les pluies tombent alors en abondance; malgré cela on sème le froment, le tocusso, le teff et l'orge. Vers le 20 novembre, ils commencent à recueillir l'orge, puis le froment, et ensuite le tocusso. Soudain ils sèment de nouveau, à la place de tous ces grains et sans aucune préparation, de l'orge qu'ils recueillent en février; puis ils sèment pour la troisième fois, dans les mêmes champs, du teff et plus souvent encore une espèce de pois appelé *shimbra*, et on en fait la récolte avant les premières pluies d'avril. Mais malgré l'avantage de cette triple récolte, qui ne coûte ni engrais, ni sarclages, ni qui n'oblige à laisser les terres en jachère, les cultivateurs abyssiniens sont toujours fort pauvres.

Dans le Tigré la récolte du blé est regardée comme fort bonne lorsqu'elle produit neuf pour un: elle rend rarement jusqu'à dix; et les pois ne donnent guère que trois. Les terres sont, comme en Égypte, affermées chaque année au plus offrant; et on ajoute aussi, comme en Égypte, une addition au prix de la ferme lorsqu'il tombe beau-

coup de pluie et que les arrosemens en sont faciles. Le propriétaire fournit les semences, à condition de recevoir la moitié du produit; mais j'ai ouï dire que lorsqu'il ne prenait pas un quart en sus pour les risques qu'il courait, il était considéré comme un excellent maître; de sorte qu'ordinairement la part du cultivateur est à peine suffisante pour le nourrir, lui et sa misérable famille.

Le sol des environs d'Adowa est de l'argile blanc mêlé avec du sable, et paraît aussi bon qu'aucun autre que j'aie vu. Aussi j'imagine que les récoltes rendent peu; cela provient moins de l'infécondité de la terre, que de l'immense quantité de rats et de mulots qui y vivent. Les Abyssiniens ne connaissent pas d'autre moyen de faire la guerre à ces animaux, que de brûler les pailles dès qu'ils ont coupé leur blé.

Le bétail erre à son gré dans les montagnes; le pasteur met le feu avant les pluies aux herbes, aux joncs, aux bruyères; et soudain la plus charmante verdure tapisse la terre. Comme les monts du Tigré sont très hauts et très escarpés, on y voit paître plus de troupeaux de chèvres que d'autres troupeaux.

La province du Tigré est remplie de montagnes; mais c'est sans aucun fondement qu'on a dit que les Pyrénées, les Alpes, les Apennins n'étaient que des taupinières en comparaison des monts du

Tigré : je crois même que l'une des Pyrénées, située auprès de Saint-Jean-Pied-de-Port, est plus haute que le Lamalmon, et que dans les Alpes le Saint-Bernard est aussi élevé, peut-être même plus que le Taranta. Ce n'est point l'excessive hauteur des montagnes d'Abyssinie qui étonne, c'est leur nombre; c'est la forme bizarre qu'elles présentent aux yeux. Quelques-unes ont un sommet plat, et sont absolument à pic, minces, d'une espèce de pierre calcinée, et semblent n'avoir pas assez de base pour résister à l'effort des vents; d'autres ressemblent à des pyramides, d'autres à des obélisques; d'autres enfin, et ce sont les plus extraordinaires de toutes, à des pyramides posées en équilibre sur leur pointe.

Les Tigréens tannent parfaitement bien les cuirs, mais ils n'en tirent parti que pour une chose seulement. Ils se servent pour en ôter le poil, tantôt du jus d'une espèce de solanum, tantôt du jus de l'arbre appelé *kol-quall*; l'un et l'autre fort abondans dans le pays. Ce peuple n'est pas à beaucoup près si habile teinturier que tanneur; il ne connaît d'autre teinture que le suc d'une plante appelée *suf*, qui donne une couleur jaune; et pour faire une bordure bleue à leur toile de coton, ils défilent le coton bleu de Surate, et le tissent avec le leur.

Le 10 janvier 1770, j'allai à Fremona voir les

restes de l'ancien couvent des jésuites. Il est situé sur une montagne très élevée et au milieu d'une plaine opposée à celle où l'on voit la ville d'Adowa. Cette montagne, qui s'étend d'orient en occident, forme à l'orient un précipice horrible, est également à pic du côté du nord, et s'incline doucement vers le sud. Le couvent est d'environ un mille de circonférence, et bâti en pierre avec de la chaux: il a des tours sur les côtés et dans les angles; et malgré tout ce qu'on a fait pour le détruire, ses murailles sont encore entières à plus de vingt-cinq pieds de haut. Il est divisé en trois parties, par des murs de séparation d'une même hauteur; la première semble avoir été destinée à servir de couvent; la seconde, c'est-à-dire le milieu, à servir d'église; et la troisième, qui est sur le bord d'un précipice, était, je crois, réservée pour place d'armes. Toutes les murailles ont des ouvertures pratiquées pour pouvoir tirer des coups de fusils du dedans; et jusqu'à présent c'est la place la plus aisée à défendre de toute l'Abyssinie. Aussi le bâtiment ressemble-t-il bien moins, dans son entier, à un couvent qu'à un fort.

Je ne puis concevoir pourquoi les jésuites ont mal représenté et mal placé cet endroit qu'ils avaient destiné à être la métropole de la religion catholique en Abyssinie. Jérôme Lobo appelle le couvent de Fremona un assemblage de villages

misérables; d'autres jésuites le placent à cinquante milles d'Adowa, tandis qu'il n'en est qu'à deux milles au nord-est; d'autres enfin prétendent qu'il n'est éloigné que de cinq milles de la mer Rouge, tandis qu'il en est réellement à cent milles. Ces erreurs sont d'autant plus singulières, que les jésuites ont bâti eux-mêmes ce couvent, qu'ils y ont long-temps résidé, et qu'il fut même leur dernier asile en Abyssinie.

Le pays était tranquille, je résolus de profiter de ce moment de repos et de me rendre immédiatement à Gondar. Mais nous étions à la veille du 17 janvier, jour où les Abyssiniens célèbrent la fête de l'Épiphanie avec des réjouissances extraordinaires, et des cérémonies bien plus extraordinaires encore, si nous en croyons ce que leurs ennemis racontent de leur baptême annuel. Je voulus voir et je vis ces cérémonies, dont je parlerai ailleurs.

Le 17 nous prîmes le chemin de Gondar, et après avoir passé les deux petits villages d'Adega-Net et d'Adega-Daïd, dont nous laissâmes le premier à environ un demi-mille à notre gauche, et le second à trois milles à notre droite, nous campâmes au coucher du soleil près de Bet-Hannès, dans une vallée étroite, au pied de deux montagnes, et sur le bord d'un petit ruisseau.

Le 18 au matin nous escaladâmes une des montagnes au pied desquelles nous avions couché : le

chemin en était raboteux et difficile, et il nous conduisit dans une plaine où s'élevait la ville d'Axum, qui fut jadis la capitale d'Abyssinie, suivant ce que quelques personnes imaginent. Pour moi je pense qu'Axum fut la superbe métropole de ce peuple commerçant, de ces Troglodites Éthiopiens appelés avec plus de raison *Cushites;* parce que les Abyssiniens ne bâtissaient point anciennement des cités, et qu'on n'en trouve aucunes ruines dans toute l'étendue de leur pays. Mais les nègres, les Troglodites, que l'Écriture désigne sous le nom de *Cushs*, ont élevé en beaucoup d'endroits des édifices très grands, très magnifiques et très coûteux.

Les ruines d'Axum sont très étendues, mais, semblables à celles des autres cités des premiers temps, elles n'offrent que des restes d'édifices publics. Dans une grande place que je crois avoir été le centre de la ville, on voit quarante obélisques, dont pas un seul n'est orné d'hiéroglyphes. Les deux plus beaux sont renversés; mais un troisième, un peu moins grand que ces deux-là, et plus grand que tous les autres, est encore debout. Ils sont tous d'un seul bloc de granit, et au haut de celui qui est debout on voit une patère supérieurement sculptée dans le goût grec; au-dessous est le loquet et la serrure dont parle Poncet, et qu'on a sculptés, comme si on avait voulu représenter l'en-

trée d'une maison. La serrure et le loquet sont faits précisément comme ceux dont on se sert encore en Égypte et en Palestine, mais dont je crois qu'on n'a jamais connu l'usage en Éthiopie.

Après avoir passé le couvent d'Abba-Pantaleon, appelé en Abyssinie *Mantillas*, et le petit obélisque qui est situé sur un rocher au-dessus de ce couvent, nous suivîmes un chemin conduisant vers le sud, et pratiqué dans une montagne de marbre extrêmement rouge, où nous avions à gauche un mur de marbre formant un parapet de cinq pieds de hauteur. De distance en distance on voit dans cette muraille des piédestaux solides, sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Syrius, l'aboyant Anubis, ou la Canicule. Il y a encore en place cent trente-trois de ces piédestaux, avec les marques dont je viens de parler; mais il n'y reste que deux figures de chien, qui, quoique très mutilées, montrent aisément qu'elles sont sculptées dans le goût égyptien. Elles sont de granit, mais il paraît cependant qu'il y en a eu quelques autres de métal. Axum était la capitale de la province de Siris ou Siré. Ainsi on voit les rapports que cette ville pouvait avoir avec la constellation du chien, et conséquemment toute l'absurdité qu'il y a eu à supposer que le fleuve Siris tirait son nom d'un mot hébreu qui signifie *noir*.

Il y a aussi des piédestaux sur lesquels ont été placées des figures de sphinx. Deux magnifiques rangs de degrés en granit, de plusieurs centaines de pieds de long, supérieurement travaillés et encore intacts, sont les seuls restes d'un temple superbe. Dans un coin de la plate-forme où ce temple s'élevait on voit aujourd'hui la petite église d'Axum, bâtie sur le fondement de celle que détruisit Mahomet-Gragné, sous le règne de David III, et qui était sans doute le reste du temple bâti par Ptolémée-Évergètes, ou peut-être même long-temps avant lui.

L'église est petite, mesquine, fort mal soignée, remplie de fiente de pigeons. Les Abyssiniens croient qu'on y conserve l'arche d'alliance et une copie de la loi que Menilek, disent-ils dans leurs légendes fabuleuses, déroba à Salomon son père, et rapporta en Éthiopie : aussi pensent-ils que c'est là le palladium du pays. Pour moi j'imagine qu'on y avait simplement déposé quelque copie de l'Ancien-Testament, peut-être même celle qui servit à faire la première version : mais, quel que fût cet écrit, il dut être brûlé avec l'église par Mahomet-Gragné; et c'est faussement qu'on prétend qu'il subsiste encore. Le roi d'Abyssinie lui-même m'a fait cette observation.

Mais une autre relique très précieuse échappa à la fureur de Mahomet-Gragné, parce qu'heureusement on l'avait transportée dans l'église de Selé-

Quarat-Rasou, bâtie dans l'une des îles du lac Tzana : c'est un tableau représentant le Christ couronné d'épines, et peint de la main de saint Luc. Dans les occasions de la plus grande importance, dans les temps où l'on est en guerre avec les mahométans et les païens, on porte ce tableau à la tête de l'armée. Il avait été pris quand le roi Yasous fut vaincu dans le Sennaar, et qu'une ambassade fut envoyée exprès pour aller le racheter : preuve indubitable de la vénération qu'on a pour cette peinture.

Axum est arrosé par un petit courant d'eau qui ne tarit jamais, et qui prend sa source dans la vallée étroite où sont les obélisques. L'eau est reçue dans un magnifique bassin de cent cinquante pieds carrés, et de là on la conduit comme on veut dans les jardins des environs, où l'on ne cultive pourtant guère d'autre fruit que des grenades, encore n'y sont-elles pas excellentes.

La nouvelle ville d'Axum est bâtie au pied d'une montagne, et contient environ six cents maisons. Il y a plusieurs manufactures de grosse toile de coton : on y fait aussi avec des peaux de chevreau le plus beau parchemin du monde; et c'est ordinairement l'ouvrage des moines. Les récoltes sont plus tardives auprès d'Axum qu'à Adowa; le tocusso y était à mon passage encore sur pied, et même vert.

Nous partîmes d'Axum le 20 janvier, à sept heures du matin. Nous trouvâmes d'abord une route assez unie qui traversait de petites vallées et des prairies; mais bientôt il nous fallut commencer à monter par un chemin difficile et rempli de grosses pierres, dont les unes étaient éparses, les autres amoncelées, et qui semblaient être les restes d'une ancienne chaussée qui avait fait partie des magnifiques ouvrages d'Axum.

Cependant le reste de la journée nous dédommagea des fatigues que nous avions éprouvées; nous traversâmes un pays rempli de tous côtés de jasmins et d'autres arbustes fleuris qui embaumaient l'air : il y en avait surtout d'une espèce appelée *ugam*, dont la petite fleur se partage en quatre feuilles, qui exhalaient un parfum délicieux, et qui étaient si abondans sur les collines où nous passions que nous en étions presque suffoqués. Toute la campagne offrait un aspect magnifique, que la beauté du temps relevait encore; l'air n'était d'ailleurs ni trop chaud ni trop froid.

Peu après avoir perdu de vue les ruines de l'antique ville d'Axum, nous rencontrâmes trois voyageurs qui conduisaient devant eux une vache. Ils avaient chacun une peau de chèvre noire sur leurs épaules, et la lance et le bouclier à la main; mais ils étaient d'ailleurs fort mal vêtus, quoiqu'ils parussent être gens de guerre. La vache n'était pas

assez grasse pour pouvoir être tuée, et nous crûmes tous qu'ils l'avaient dérobée; mais cela ne nous regardait pas et ne valait pas trop la peine d'être remarqué dans un pays depuis long-temps en guerre. Cependant nos guides s'attachaient d'une manière particulière aux trois soldats, et eurent une petite conversation avec eux. Bientôt après nous arrivâmes sur le bord de la rivière, où je croyais que nous devions planter nos tentes. Les soldats saisirent soudain leur vache et la jetèrent rudement à terre. Mais ce n'était que le commencement des souffrances de la pauvre bête : l'un s'assit sur son cou en la tenant par les cornes; l'autre lui lia les pieds de devant avec un licou; et le troisième, qui tenait un couteau à la main, au lieu de le lui enfoncer dans la gorge, se mit à califourchon sur son dos, et, à mon grand étonnement, lui donna un grand coup sur le bas de la croupe.

Dès l'instant que j'avais vu renverser cette vache j'avais espéré que les trois hommes qui la tuaient étaient disposés à nous en vendre une partie; et je fus un peu fâché quand nos Abyssiniens me dirent qu'il fallait passer la rivière, et que nous camperions sur l'autre rive, dans l'endroit que je choisirais. Je leur dis que nous ferions bien d'acheter auparavant une partie de la vache, mais ils me répondirent qu'ils avaient appris, en causant avec

les trois soldats, qu'ils ne la tueraient point, et qu'ils ne pouvaient pas la vendre parce qu'elle ne leur appartenait pas en entier. Cela excita ma curiosité : je laissai mes gens aller devant, et je vis que les soldats tenaient à la main deux morceaux de la cuisse de la vache, plus longs et plus épais que nos tranches ordinaires de beefsteaks[1]. J'ignore comment ils les avaient coupés, parce que, dès le moment que j'avais vu donner les coups de couteau à la pauvre vache, j'avais détourné les yeux d'une chose qui ne me paraissait rien moins que curieuse; mais, quoi qu'il en soit, ces gens-là s'y prirent fort adroitement, et après avoir coupé les deux morceaux de viande ils les étendirent sur un de leurs boucliers.

L'un des soldats continuait à tenir les cornes de la vache, tandis que les autres arrangeaient la blessure. Ils ne firent pas non plus cette opération d'une manière ordinaire : ils laissèrent entière la peau qui recouvrait l'endroit où ils avaient coupé de la chair, et ils la rattachèrent avec quelques petits morceaux de bois qui leur servirent d'épingles. Je ne sais pas s'ils mirent quelque chose entre le cuir et la chair, mais ils recouvrirent bien toute la blessure avec de la boue; après quoi ils forcèrent l'animal à se lever, et ils le firent marcher devant

[1] Ce sont des demi-entre-côtes de bœuf dont on mange beaucoup en Angleterre.

eux, pour qu'il pût leur fournir sans doute un nouveau repas le soir, quand ils auraient joint leurs camarades.

Je ne pus m'empêcher d'admirer un dîner si digne de soldats, et une manière si commode de charrier des provisions, et j'en attribuai l'invention à la nécessité et à l'envie de n'être point retardé. Cela n'était pas, je l'avoue, trop chrétien; mais que ne pardonne-t-on pas à des gens exposés à toutes les horreurs de la guerre? Toutefois je ne puis encore concevoir pourquoi des citoyens tranquilles, des prêtres mêmes, font des repas semblables à ceux des trois soldats dont je viens de parler. Dans la maison hospitalière du bon Janni on ne nous avait pas servi de ces mets vivans; nous y avions vu, à la vérité, de la chair crue, mais point de morceau de chair arrachée à l'animal encore sanglant. L'un nous semblait seulement extraordinaire, l'autre nous eût paru impie et barbare.

Le 20 nous plantâmes notre tente sur les bords d'un ruisseau très clair et très rapide, et au milieu d'une petite plaine. L'endroit où nous étions se nomme *Mai-Shum* : il n'y avait point de village. du moins nous n'en vîmes pas. Un paysan avait fait de chaque côté du ruisseau un joli petit jardin, où il y avait en abondance de l'ail, des ognons, et une espèce de citrouille qui me parut d'un goût approchant du melon. Le jardinier jugea, en voyant nos

armes et nos chevaux, que nous étions des chasseurs; soudain il vint nous offrir un présent des fruits de son jardin, et il nous pria de le délivrer d'un grand nombre de sangliers qui ravageaient sans cesse ses plantations, et dont il était aisé d'apercevoir les traces de tous côtés. On trouve rarement dans ces contrées des exemples d'une industrie pareille à celle qu'annonçaient les travaux de cet homme, et à ce titre il méritait des encouragemens. Aussi, après l'avoir récompensé de ses dons, j'envoyai deux de mes gens avec lui dans les bois, et je montai moi-même à cheval, car mon cheval Mirza avait, ainsi que son maître, repris des forces et de l'embonpoint à Adowa, sous le toit hospitalier de notre ami Janni.

Dans l'espace de deux heures nous tuâmes cinq gros sangliers : l'un d'eux avait six pieds neuf pouces de long. Il courut deux milles de chemin avec tant de vitesse, que nos chevaux avaient peine à le suivre; et quoiqu'il fût percé de deux pesantes lances armées de fer, personne n'osait s'en approcher à pied, et il se défendit plus d'une demi-heure; enfin, comme il ne me restait d'autre arme qu'un pistolet d'arçon, je m'en servis pour le tuer. Mais ce qu'il y eut de fâcheux, c'est qu'après que notre chasse eut été couronnée par tant de succès, nous n'osâmes point profiter de l'excellent gibier que nous venions de tuer. Les Abyssiniens ont le

porc en horreur, et moi j'étais attentif à ne pas les offenser, car nous n'étions pas fort éloignés de la capitale.

Nous partîmes de Mai-Shum le 21, à sept heures, et nous marchâmes dans un pays découvert, en partie semé de teff, rempli d'avoine sauvage et de mauvaises herbes. Nous traversâmes ensuite plusieurs petites collines que nous montions et descendions alternativement, ce qui nous occasionait plus de plaisir que de fatigue. Plus nous avancions, plus nous trouvions de jasmins : c'était l'arbuste le plus commun du pays. Nous en vîmes de diverses espèces : l'une avait cinq, l'autre neuf, l'autre onze pétales; les agams n'en avaient que quatre, et leurs fleurs étaient toutes blanches. Plusieurs jasmins avaient la fleur jaune et orange. Il y avait aussi des arbres magnifiques de kunnual et de boha, couverts de fleurs et de fruits : c'étaient les premiers de cette espèce que j'eusse encore vus.

Nous descendîmes alors dans la plaine de Selech-Lecha : le village du même nom était à deux milles de nous. La campagne a en cet endroit un air de gaîté et de bonheur supérieur à tout ce que j'avais vu dans le même genre. Poncet a bien raison quand il la compare aux plus belles parties de la Provence. Le chemin que nous suivions était de chaque côté bordé de haies d'arbrisseaux en fleur, parmi lesquels on distinguait le chèvre-feuille. Il

n'y en a qu'une espèce, et c'est la même que nous connaissons en Angleterre; mais sa fleur, plus grande et plus blanche, n'est point colorée en dehors, comme la nôtre. De beaux arbres de toutes les hauteurs étaient semés çà et là; et des pampres chargés de petits raisins noirs, d'un parfum délicieux, pendaient en festons entrelacés d'un arbre à l'autre, comme si la main de l'homme les eût arrangés avec art.

Après avoir passé cette plaine charmante, nous entrâmes dans un pays tout différent, et nous suivîmes les défilés qui servent de chemins entre des montagnes couvertes de bois et de broussailles. Là nous campâmes sagement, comme font les autres voyageurs, auprès de l'endroit où l'on puise de l'eau, et nous étions environnés d'arbustes qui nous empêchaient d'être vus d'aucun côté.

Les bohas croissent là en abondance, et ils étaient d'une extrême beauté, ce qui m'engagea à laisser passer la caravane, et à mettre pied à terre pour pouvoir dessiner un de ces arbres à mon choix.

Nous partîmes de Selech-Lecha le 22, et bientôt marchant à travers d'épaisses broussailles, nous atteignîmes la montagne au pied de laquelle est le village, à la vue de la maison du gouverneur, et nous parûmes sur le sommet précisément à l'instant où une vingtaine de gens armés arrivaient au bas. Je me contentai donc de faire dire aux vingt

assaillans de s'arrêter et d'envoyer un seul d'entre eux pour me parler; et comme ils ne firent aucun cas de cette proposition, je donnai ordre à Yasine de décharger un gros mousquet par-dessus leurs têtes, de manière à ne pas les toucher. A ce coup ils prirent tous la fuite, et il accourut autour de nous une foule d'habitans des autres villages: je crois même que beaucoup de ceux qui avaient été contre nous se mêlèrent à ceux qui venaient nous défendre.. Nous paraissions déjà avoir une petite armée, et en moins d'une demi-heure nous fûmes joints par une nouvelle troupe de soldats de la maison du gouverneur, dont vingt étaient armés de lances et de boucliers, et les autres de fusils. La multitude se dispersa devant nous, et à dix heures nous arrivâmes avec notre escorte près de la ville de Siré. Nous choisîmes un poste très fort dans une vallée profonde, à l'extrémité occidentale de la ville, et nous y plantâmes notre tente.

Route de Siré à Addergey.

La province de Siré s'étend des murs d'Axum aux rives du Tacazzé. La ville de Siré est située auprès d'une vallée étroite et profonde, où le chemin est presque impraticable. Au milieu de cette vallée coule un ruisseau bordé de palmiers, dont plusieurs s'élèvent à une hauteur prodigieuse, mais ne portent aucun fruit. Ces arbres sont les pre-

miers de leur espèce que j'aie vus en Abyssinie.

La ville de Siré, plus grande que celle d'Axum, fait face à la vallée et forme un croissant qui se prolonge un peu plus vers l'extrémité occidentale. Toutes les maisons sont d'argile, et leur couverture de chaume forme un cône comme dans tout le reste de l'Abyssinie. Siré a une manufacture de grosses toiles de coton qui servent de monnaie dans la province du Tigré. Chaque pièce de cette toile a une aune un quart de large, et vaut une drachme, c'est-à-dire la dixième partie d'un wakea d'or [1]. Indépendamment de ces toiles, les grains de verre, les aiguilles, le cohol, et quelquefois même l'encens, sont regardés comme une monnaie courante : mais ces articles dépendent beaucoup des circonstances; le dernier est rarement demandé. et le premier est sujet aux caprices de la mode qui change souvent chez ces barbares; alors tous les grains de collier, qui ne sont pas de la couleur et de la forme qui leur plaît, restent sans valeur.

Quoique la ville de Siré soit située dans une des plus belles contrées du monde, elle a des inconvéniens particuliers : il y règne presque continuellement des fièvres putrides et très dangereuses; et à mon passage ces fièvres emportaient chaque jour un grand nombre de gens.

[1] Un dixième de wakea d'or vaut près d'un ducat impérial, environ six francs.

Le 24, à sept heures du matin, nous abattîmes nos tentes pour nous éloigner de Siré, et bientôt après nous entrâmes dans une vaste plaine. Pendant toute cette matinée, il nous fut impossible de distinguer devant nous les montagnes; notre vue n'y pouvait atteindre; car je n'appelle point montagnes quelques monticules qui s'élèvent dans la plaine, qui ne sont couverts que d'herbes, et où l'on avait en ce temps-là mis le feu, afin d'avoir de meilleurs pâturages aux nouvelles pluies. Le pays est également plat et découvert du côté du nord; et, quoique nous n'y pussions découvrir aucun village, il nous sembla bien peuplé, car nous vîmes beaucoup de gens dans la plaine, les uns occupés à faire leur récolte, les autres à garder leurs troupeaux. Vraisemblablement les villages nous étaient dérobés par les montagnes que nous laissions à côté.

A quatre heures nous nous arrêtâmes à Maisbinni, au pied d'une montagne haute, escarpée, absolument stérile, et tout entière de marbre très dur et d'une couleur rouge tirant sur le pourpre. Derrière cette montagne est le petit village de Maisbinni; et au sud il y a une montagne encore plus élevée que la première, et dont le sommet uni et taillé à pic ressemble à une muraille. Près de l'endroit où notre tente était plantée coulait la petite rivière de Maisbinni, fort paisible alors,

mais rapide et terrible en hiver. Sa direction est d'abord au nord, puis elle tourne au sud-ouest, et tombe de chute en chute, de plus de cent pieds de haut, dans une vallée étroite qu'elle traverse pour aller se jeter dans le Tacazzé. Maisbinni offre un aspect magnifique et sauvage qu'on peut comparer aux plus grandes beautés de la nature dans le même genre.

Ce jour-là fut le premier jour sombre et nébuleux que nous eussions vu en Abyssinie : le soleil se cacha plusieurs heures de suite, ce qui nous annonçait que nous approchions du grand fleuve Tacazzé [1].

Le 25 nous nous mîmes en route à l'heure accoutumée, et nous suivîmes un chemin ombragé d'arbres de différentes espèces. Au bout d'une demi-heure nous passâmes la rivière de Maisbinni qui en cet endroit court vers l'ouest. Nous marchions encore à travers la même plaine que la veille ; mais le chemin était inégal et rempli de crevasses. A dix heures nous fîmes halte dans la plaine de Dagashaba. Nous voyions à environ deux milles de nous une montagne isolée s'élever en forme de pain de sucre ; nous avions au sud-ouest un bois fort clair, et à l'ouest la rivière qui courait dans un terrain spongieux, sale et rempli de fondrières.

Dagashaba est un canton froid et désagréable ;

[1] C'est le fameux fleuve Siris.

mais la montagne que nous voyions au loin nous fut très utile, parce qu'elle nous servit à nous assurer de notre position. En partant de Dagashaha nous vîmes encore les hauts monts du Samen, dont le Lamalmon est sans contredit le plus élevé; c'est ce Lamalmon qu'il faut franchir pour se rendre à Gondar. Nous vîmes aussi le pays inégal et montueux de Salent, adjacent aux montagnes du Samen. De Maisbinni à Dagashaha nous n'avions pas aperçu un seul village, ni rien dans la campagne qui annonçât une culture soignée et une grande population; à la vérité nous étions sur les frontières de deux provinces depuis long-temps en guerre.

Ce fut le 26, à six heures du matin, que nous partîmes de Dagashaha. Nous marchions dans une plaine bien unie, mais inculte et inhabitée; elle était couverte de joncs et de broussailles, et absolument privée d'eau. Enfin nous découvrîmes à notre gauche, et à environ trois milles de notre chemin, le solitaire village d'Adega, le seul que nous eussions vu dans ce canton. A huit heures nous arrivâmes à l'entrée d'une profonde vallée, à l'extrémité de laquelle coule le Tacazzé qui est, après le Nil, le plus grand fleuve de la haute Abyssinie. Sa principale branche est près d'un endroit appelé *Souami-Midre*, dans la plaine d'Angot, pays découvert à deux cents milles au sud-est de Gondar. Le Tacazzé a, comme

le Nil, trois sources principales. Non loin de Souami-Midre est le petit village de Gourri [1].

L'Angot est maintenant possédé par les Gallas, dont le chef, Gouangoul, est le principal des Gallas occidentaux qui furent autrefois les plus redoutables ennemis des Abyssiniens.

La seconde branche du Tacazzé vient de Dabuco, sur les frontières du Begemder, d'où, passant entre le Gouliou, le Lasta et le Bellessen, elle se réunit à la première branche, et sépare le Tigré de l'Amhara. La division de ces deux pays vient principalement du langage : tout ce qui est sur la rive orientale du Tacazzé est appelé *Tigré*, et tout ce qui est à l'occident, depuis le Tacazzé au Nil, le pays de Gojam et des Agows, s'appelle *Amhara*, parce qu'on y parle l'amharic et non le tigré ou le geez. Cependant il ne faut point qu'on s'imagine que ce soient les seules langues en usage dans ces deux pays : il y a un nombre infini de dialectes dans les divers petits districts qui les composent. Il est même quelques cantons où l'on n'entend ni l'amharic ni le geez.

Je me suis déjà suffisamment étendu sur les noms, l'histoire, les mœurs des nations qui habitent les environs du Tacazzé. Ce fleuve se nommait *le Siris*, ou *le fleuve de la Canicule*, lorsque ce peuple noir et maintenant sauvage, le Cushite de l'île

[1] Ce mot signifie *froid*.

de Méroé, résidait sur ses bords; on l'appelle encore *le Tannush-Abay*, ou le moindre des deux fleuves que grossissent les pluies du tropique; et ce nom lui fut donné par les paysans qui le comparaient avec le Nil. Il fut le Tacazzé dans le pays de Derkin, habité par les Takas, jusqu'à l'endroit où il se réunit au Nil dans le Beja; et il fut enfin l'Astaboras pour ceux des anciens qui prirent le Nil pour le Siris. Il est maintenant l'Atbara, et il donne son nom à cette péninsule qu'il borne du côté de l'orient, comme le Nil la borne à l'occident, et qui était anciennement l'île de Méroé; mais jamais ce fleuve ne se nomma le Tekesel, comme l'ont dit quelques auteurs qui ont fait dériver ce nom de Taka, mot éthiopien qui signifie indubitablement *crainte, malheur, tristesse.* Non, jamais le Tacazzé ne put avoir une semblable étymologie; c'est un des fleuves les plus agréables à la vue qui soient au monde. Ses bords sont ombragés d'arbres majestueux, et couverts d'arbustes et de plantes dont les fleurs odorantes peuvent le disputer à celles des plus brillans jardins; son onde est limpide et d'un goût parfait; enfin on pêche diverses espèces d'excellent poisson dans ses eaux, et on trouve beaucoup de gibier sur ses rives.

Il faut pourtant avouer que pendant les débordemens, les choses changent de face; le Tacazzé reçoit alors dans son sein un tiers des pluies qui

tombent en Abyssinie, et nous vîmes à notre passage, par des marques qui s'étaient conservées, que ce fleuve était monté l'année précédente à dix-huit pieds au-dessus du fond de son lit; encore ne savons-nous pas si c'était là le point de sa plus grande crue. Il y avait donc eu au moins trois brasses d'eau dans son lit; et cette masse prodigieuse, se précipitant avec fureur du haut des monts, et déracinant dans sa course les arbres et les rochers dont les fragmens entraînés font un bruit semblable au tonnerre que répètent les échos de cent montagnes, fait penser assez naturellement qu'on aurait pu lui donner avec raison le nom de *terrible*. Mais il faut considérer que dans le temps où le Tacazzé déborde, tous les autres fleuves d'Abyssinie débordent également et font les mêmes ravages; le Tacazzé n'a donc point d'effets particuliers auxquels il pût devoir un tel nom. Voilà du moins ce que je crois, laissant volontiers chacun maître de son opinion, surtout en ce qui concerne les étymologies.

A huit heures et demie nous commençâmes à trouver une pente assez douce jusqu'à l'endroit où nous traversâmes le ruisseau de Maitamquet, nom qui signifie l'*eau du baptême*. Là, le sentier était étroit, rapide, et contournait les flancs d'une montagne couverte d'arbres de la plus grande beauté. A trois milles du Maitamquet, nous trou-

vâmes le principal gué du Tacazzé, dont le passage est sûr et commode; car le fond de la rivière est composé de petits cailloux, sans mélange de sable et de grosses pierres. Le fleuve avait alors deux cents pas de large au moins : l'eau en était très claire, et courait avec beaucoup de rapidité ; mais il n'y en avait pas plus de trois pieds dans l'endroit où nous le traversâmes. C'était, à la vérité, le temps le plus sec de l'année, temps où la plupart des rivières d'Abyssinie cessent de couler.

Les bords du Tacazzé sont couverts de tamarins qui croissent même jusque dans l'eau; et derrière ces arbres d'une médiocre grandeur, des arbres superbes portent leur tête jusque dans les nues, et semblent avoir acquis plus de vigueur en résistant souvent aux ravages du fleuve. Peu de ces arbres se dépouillent de leurs feuilles; ils ont au contraire presque tous des fleurs, des fruits et du feuillage d'un bout à l'autre de l'année : ils en ont surtout en abondance pendant les six mois que dure régulièrement le beau temps. Parmi ceux qui perdent leurs feuilles, on distingue le bohahab, appelé *dooma* en amharic. C'est l'arbre le plus grand de toute l'Abyssinie : le tronc n'en est pourtant jamais fort ; il vient en diminuant, depuis le faîte jusqu'au pied; et quoique ce soit assez régulier, l'effet n'en est pas très beau. Il ressemble assez à un grand canon; ses branches sont très

fortes et très multipliées, et elles forment un angle un peu moins ouvert que par les 45 degrés. Le fruit du bohahab a la forme d'un melon allongé; et ce fruit est divisé en petites cellules remplies de graines noires, et qu'enveloppe une substance blanche, semblable à du sucre fin, et d'un goût doux et pourtant agréablement acidulé. Je n'ai jamais vu cet arbre ni en fleurs ni en feuilles; il en est déjà entièrement dépouillé quand le fruit pend à ses branches. Le bois du bohahab, mou, spongieux, ne peut être d'aucun usage; les abeilles sauvages en percent le tronc pour y déposer leur miel, et ce miel est préféré à tout autre par les Abyssiniens.

Quelque beau, quelque agréable que soit le Tacazzé, il a, comme toutes les autres choses créées, ses inconvéniens particuliers. Depuis le mois de mars jusqu'en novembre que tombent les pluies, il est très dangereux de s'endormir sur ses bords. Tous les habitans, qui ne sont que des voleurs et des assassins, se retirent dans les villages des montagnes, d'où ils descendent souvent pour piller les voyageurs. Malgré toutes les peines que se sont données Michaël Suhul, son fils et son petit-fils, gouverneurs des provinces de Tigré et de Siré, pour rendre ce passage sûr, chaque mois il s'y commet quelque massacre.

Le poisson, qui abonde dans le Tacazzé, y attire

beaucoup de crocodiles; et ces animaux sont si audacieux, si voraces, que quand le fleuve hausse un peu, on ne peut le passer que sur des radeaux, ou avec des peaux de bouc, remplies de vent : les personnes qui s'y hasardent à gué sont ordinairement dévorées. Il y a aussi beaucoup d'hippopotames qu'on appelle dans le pays des *gomaris*. Nous ne les voyions point; mais la nuit, nous les entendions ronfler et mugir en plusieurs endroits du fleuve. Tandis que ces monstres peuplent les eaux, les lions, les hyènes remplissent les bois. Nous passions les nuits dans une crainte continuelle de ces animaux, parce que l'odeur de nos chevaux et de nos mulets en attirait un grand nombre autour de notre tente.

Le Tacazzé sert, comme je l'ai déjà dit, de borne à la province de Siré. En le passant, nous entrâmes dans celle de Samen, province ennemie; car elle était gouvernée par Ayto-Tesfos, qui s'était retiré sur le sommet d'une montagne appelée *le Roo-Juif*, à environ huit milles du gué de Tacazzé.

Le 27 janvier nous nous remîmes en route, un peu après six heures du matin, et nous marchâmes quelque temps le long du fleuve. A six heures nous arrivâmes au bord de l'Ingerohha, petit ruisseau qui prend sa source dans la plaine au-dessus, et qui, traversant une vallée profonde, se jette bientôt dans le Tacazzé. A sept heures et demie

nous nous écartâmes du fleuve et nous gagnâmes les montagnes qui bordent la vallée au sud. Le chemin est étroit, tournoyant, et aussi rapide que celui de l'autre côté, mais moins boisé. Ce qui le rend surtout désagréable, c'est qu'à chaque détour on voit perpendiculairement la vallée qui est au-dessous et dont la profondeur offre un précipice affreux. A huit heures et demie nous arrivâmes au sommet de la montagne, et une heure après nous fîmes halte à Tabulaqué. Cette route nous avait présenté de toutes parts des villages ruinés et abandonnés, monumens de la cruauté de Michaël, ou peut-être de sa justice; car il est difficile de dire si les méchancetés, les violences, les vols continuels commis par les habitans, ne méritaient pas un châtiment aussi sévère.

Nous trouvâmes beaucoup de bergers qui faisaient paître leurs troupeaux dans la plaine, et nous recommençâmes à trafiquer. On nous fournissait de la farine et d'autres provisions, et nous donnions en échange du cohol, de l'encens et des grains de verre. Cependant les jeunes femmes venaient seules à notre marché : elles étaient d'un teint plus clair, plus grandes, et en général bien plus belles que celles de Kella. Elles avaient le nez un peu plus aplati que les autres Abyssiniennes que nous avions déjà vues : mais peut-être est-ce là que le climat commence à faire sentir son in-

fluence sur cette partie du visage, qu'il rend si difforme dans les nègres en général, et principalement dans les Shangallas, dont le pays n'est qu'à deux journées de marche du Samen. Les jeunes femmes avec lesquelles nous faisions des échanges étaient difficiles dans leurs marchés, à l'exception d'un seul, où elles paraissaient fort raisonnables et fort généreuses. Elles convenaient que leurs faveurs devaient se donner et non se vendre, et que de longues sollicitations d'une part et des refus de l'autre faisaient perdre un temps qui pouvait être plus agréablement employé. Les habitans de ce canton sont moins gais que ceux de Kella; ils ont la conversation plus sèche et plus sentencieuse. La langue du Tigré et l'ambaric leur étaient également familières; mais nous supposâmes qu'ils ne nous parlaient la première que par complaisance pour nous.

Notre tente était plantée à côté de la source de l'Ingerohha, au nord de la plaine de Tabulaqué. Cette source jaillit du sein des rochers qui sont au pied d'une petite éminence : l'eau était chaude et courait avec beaucoup de rapidité. Les gens du pays nous dirent qu'en hiver les pluies la faisaient extrêmement gonfler; que sa chaleur augmentait encore, et qu'elle fumait beaucoup. Nous en bûmes; nous la trouvâmes bonne et sans aucun goût de minéral.

Tabulaqué, Anderassa et Mentesegla appartiennent au shum d'Addergey et au vice-roi du Samen, Ayto-Tesfos. La grande ville d'Hauza est à environ huit milles au sud-quart-est de la source de l'Ingerohha.

Le 28 nous continuâmes notre voyage; nous vîmes le petit village de Motecha, perché sur le sommet d'une montagne, à un demi-mille au sud de notre route; nous traversâmes la rivière d'Aira, et une demi-heure après, celle de Tabul qui borne le district de Tabulaqué. Ce pays est couvert de bois : il y a surtout une espèce de roseau ou de bambou, qu'on nomme *shemale,* qui n'est point creux, et dont on fait les javelines légères que lancent les gens de pied et les cavaliers, tant à la guerre qu'à la chasse.

Le 29, à six heures du matin, nous partîmes d'Anderassa et nous marchâmes à travers des bois épais, mais dont les arbres étaient petits et presque entièrement couverts par les roseaux, l'avoine sauvage et d'autres grandes herbes; de sorte que nous avions peine à distinguer le sentier. Nous ne laissions pas d'avoir des craintes sur le voisinage des Shangallas qui n'étaient qu'à deux journées de nous, et qui font fréquemment des incursions dans le pays sauvage que nous traversions.

La ville d'Hauza est située sur une montagne au midi de ce canton; nous continuâmes à marcher

le long d'une colline, ayant à notre gauche la plus grande rivière que nous eussions vue depuis que nous avions quitté les bords du Tacazzé.

A neuf heures nous campâmes sur la petite rivière d'Angari, qui donne son nom à tout le pays qui s'étend du Bowiha à l'Anderassa. L'Angari prend sa source à l'est, dans une plaine près de Montesegla; après avoir couru un demi-mille, cette rivière se précipite en cascade dans une vallée profonde, tourne au nord-est et va à deux milles et demi plus loin se jeter dans le Bowiha, un peu au-dessus du gué.

Le village d'Angari est sur le sommet d'une montagne, à deux milles au sud-sud-ouest de la rivière. Hauza, qu'on appelle une grande ville parce qu'elle est l'assemblage de plusieurs villages, Hauza est à six milles dans le sud : la situation en est agréable ; elle se trouve au milieu de plusieurs montagnes, toutes différentes les unes des autres par leurs formes extraordinaires. Il y en a qui ressemblent parfaitement à d'immenses colonnes; d'autres ont l'air de pyramides et d'obélisques, et d'autres enfin forment des cônes réguliers. Tous ces monts, d'un accès impraticable, excepté pour ceux qui en connaissent bien les sentiers, servent en temps de guerre de refuge sûr aux habitans du Samen, et ont l'avantage d'être séparés par de petites plaines qui produisent du grain. Bien plus.

sur des sommets qui paraissent inaccessibles, il y a des terrains plats, cultivés, et produisant assez de blé pour nourrir les gens qui s'y retirent sans qu'ils aient recours aux habitans des vallées qui sont au-dessous d'eux. Hauza signifie *plaisir, délice*, et probablement cette ville doit son nom à la manière dont elle est placée. Peuplée de marchands mahométans, elle sert d'entrepôts entre Masuah et Gondar; aussi y a-t-il des habitans extrêmement riches.

Le 30 janvier nous partîmes d'Angari, et nous marchâmes d'abord le long de la rivière, étant obligés de grimper, par un chemin très difficile, sur une haute montagne couverte à la fois d'arbres et d'herbe, après laquelle nous trouvâmes la petite plaine de Montesegla, entourée de montagnes dont la perspective est charmante. Nous passâmes la petite rivière de Daracoy, qui sépare le territoire de Montesegla de celui d'Addergey; nous fîmes halte à Addergey, près de la petite rivière de Mai-Lumi, nom qui signifie la *rivière des Limons*. Nous étions alors dans une plaine d'environ un mille carré, bornée par des bois épais, disposés de tous côtés en amphithéâtre; derrière les bois, s'élèvent des sommets dépouillés de montagnes escarpées; et à moitié d'un de ces rochers, on voit un misérable village qui y paraît suspendu, et qui a à peine au-devant de lui un pas de ter-

rain plat pour empêcher les habitans de tomber dans le fond de la vallée; les bois sont remplis de limons et de citronniers, d'où le pays a tiré son nom. A l'occident de notre tente, était un endroit où la plaine se terminait en précipice affreux.

La rivière de Mai-Lumi prend sa source au-dessus du village, et tombe dans le bois, où elle se divise en deux branches. L'une de ces branches passe au nord de la plaine, et l'autre va contourner le sud; puis elles se jettent dans la vallée au-dessous, s'y réunissent, vont à un quart de mille plus loin se précipiter en cascade, à cent cinquante pieds de profondeur, et courent enfin, dans une direction sud-ouest, se joindre au Tacazzé. Le Mai-Lumi, très violent et très considérable en hiver, n'était à notre passage qu'un ruisseau paisible. Derrière la vallée on compte cinq montagnes, sur le sommet de chacune desquelles il y a un village; le shum réside sur la montagne qui est au milieu.

Tandis que nous étions à Addergey, les hyènes dévorèrent pendant la nuit une de nos meilleures mules. Ces féroces animaux sont là en très grand nombre, ainsi que les lions, dont les rugissemens terribles et continuels épouvantaient tellement nos pauvres bêtes, qu'elles n'osaient même pas manger leur fourrage. Je portai plus loin les piquets de ma tente, et je fis mettre nos animaux en dedans.

Janni m'avait donné deux de ces clochettes de cuivre, qu'on met au cou des mulets; je les suspendis aux cordes de la tente, et le bruit que faisaient ces clochettes agitées par le vent, et la blancheur des cordes auxquelles elles étaient suspendues, écartèrent de nous les lions, qui sont sans doute audacieux, téméraires, mais pourtant soupçonneux. Ils se contentèrent donc de rugir au loin dans les bois : mais nos mulets les entendaient, les sentaient; et le matin nous trouvâmes ces animaux effrayés et trempés de sueur.

Les voraces hyènes étaient plus difficiles à éloigner que les lions. Dans la nuit du 31 janvier, j'en tuai une d'un coup de fusil, et le 2 février j'en tirai une autre si près que je crus l'avoir aussi tuée; mais soit que les balles fussent tombées de mon fusil avant que le coup partît, soit que j'eusse manqué la hyène, elle grinça des dents, fit un saut, et s'avança fièrement vers moi. Mais mon fusil était à deux coups; je fis partir le second, et j'étendis la hyène sur la place. Yasine et ses gens en tuèrent une autre à coups de piques. Ces animaux s'approchaient de nous avec autant de tranquillité que des chiens ou d'autres animaux domestiques.

Cependant ce n'était pas encore là ce qui nous incommodait le plus; de grosses fourmis noires d'un pouce de longueur au moins sortaient du fond de la terre, et mettaient en charpie nos cou-

...es, et
rain plat pour empêcher les habitan... s avions
dans le fond de la vallée; les bois ... i, mais à
limons et de citronniers, d'où le pa... eur piqûre
A l'occident de notre tente, ét... t une douleur
plaine se terminait en précip... scorpion. Cette

La rivière de Mai-Lumi ... s le pays *gundan*.
dessus du village, et tom... a quarante milles au
se divise en deux branch... un peu plus à l'ouest
passe au nord de la plai... n, à prendre des bords du
le sud; puis elles s... *nt*, dans le langage du Tigré,
dessous, s'y réuniss... Cette différence provient sans
plus loin se précip... ans l'origine, ce nom commen-
pieds de profon... x lettres Tz, et qu'en Tigré on a
direction sud-c... *ère*, et en Amhara la seconde.
Lumi, très v... *times* d'Addergey le 4 février, à neuf
n'était à n... *et demie* du matin; pressés par la faim,
Derrière ... *nous* même résolu de partir de meilleure
sur le s... *et nous* nous étions en conséquence levés à
village ... mais quand nous eûmes plié notre tente,
au m... *nous* aperçûmes que la perte d'une de nos
T... *nous* obligeait à arranger notre bagage au-
dé... *rement* que nous ne l'avions fait jusque-là; et
pendant que nous nous en occupions, une hyène,
que nous n'avions pas aperçue parce qu'il ne faisait
pas encore bien jour, s'attacha à un des ânes de
Yasine, et lui arracha presque toute la queue. Je
ramassais en ce moment les piquets de ma tente.

...e un arbre mon fusil armé
...pointe du jour, comme
...es pays-là se tenir
...leurs. Un jeune do-
...it la hyène le premier,
...usil, et le tira sur l'ani-
...e instant que Yasine, tenant
tente, courait au secours de
coup sur la main gauche entre
ex; heureusement le fusil n'était
... une seule balle qui glissa sur sa
...e homme jeta aussitôt le fusil; la hyène
...e, mais elle fit face à Yasine, qui, sans
...r à choisir des armes, lui donna un si rude
sur la tête qu'il l'abattit; après quoi nos
...res compagnons l'achevèrent bientôt à coups de
piques.

Nous portâmes nos secours à Yasine, et nous reconnûmes que sa blessure n'était qu'une bagatelle; d'ailleurs il n'était pas homme à s'alarmer aisément dans ces sortes d'occasions. Son pauvre âne avait été bien plus maltraité par la hyène; la queue ne lui tenait plus que par un morceau de peau, et il fallut la lui couper pour lui brûler ensuite la plaie : mais comme nous n'avions pas eu de quoi faire du pain pour déjeuner, nous n'avions point de feu, et nous fûmes obligés d'attacher le bout de la queue avec de la ficelle, jusqu'à ce que

nous eussions occasion de faire chauffer un fer.

Ce qui prouve l'excessive voracité des hyènes, c'est que les corps de celles que nous avions tuées dans la nuit, et que nous traînions loin de nous, étaient dévorés le lendemain matin par les autres. C'est alors que j'observai pour la première fois que l'espèce de ces hyènes était différente de celles que j'avais vues en Europe, et qui y avaient été transportées d'Asie et d'Amérique.

Route d'Addergey à Gondar, par le mont Lamalmon.

Nous partîmes d'Addergey le 4 février. Nous continuâmes d'abord à côtoyer les montagnes dans un pays couvert de bois et d'herbe très haute, puis nous descendîmes rapidement dans une étroite et profonde vallée, dont les côtés avaient été bordés naguère de beaux arbres, que le feu avait consumés quand on avait voulu, suivant l'usage du pays, brûler les herbes sèches; cependant les racines de ces arbres poussaient des rejetons dont quelques-uns avaient déjà jusqu'à huit pieds de haut. La rivière d'Angueah arrose cette vallée, et après avoir reçu dans son sein les ruisseaux voisins elle va se jeter dans le Tacazzé. Cette rivière d'Angueah est très claire et très rapide, mais pourtant un peu moins que le Bowiha.

A l'instant que nous arrivions au bord de l'Angueah, nous aperçûmes à notre droite le shum

d'Addergey qui nous coupait le chemin; sa troupe était composée en tout de neuf cavaliers et de quatorze ou quinze gens de pied fort mal accoutrés. Le shum n'avait qu'un fouet à la main, mais un jeune homme de bonne mine portait son fusil devant lui, et le reste de la bande était armé de lances, les fantassins ayant des boucliers, et les cavaliers n'en ayant point. Nous pensâmes tous que ce parti nous en voulait, et que quelque renfort devait venir le joindre; car nous n'imaginions pas que neuf cavaliers osassent nous attaquer. Nous avions d'abord fait halte au bord de la rivière; mais les gens d'Ozoro-Welleta-Michaël, qui nous escortaient et qui ne devaient nous quitter qu'au Lámalmon, et le domestique de Janni, nous dirent de nous hâter de traverser la rivière, parce que le gouvernement du shum ne s'étendait pas de l'autre bord.

Notre caravane avait mis pied à terre, les Maures poussaient devant eux nos animaux, et moi je montai soudain à cheval. Les gens du shum qui venaient à cinq cents pas de nous, tout au plus, voyant que nous entrions dans la rivière, hâtèrent leur marche; un des leurs prit même le galop: mais lorsqu'il fut à vingt pas de moi, je lui criai de ne pas avancer plus loin s'il faisait quelque cas de sa vie; loin de refuser de m'obéir il parut avoir envie de s'en retourner.

Comme je vis que mon bagage était déjà en sûreté au pied d'une petite montagne où mes domestiques l'avaient déchargé et s'étaient rangés en bataille, je tournai la bride de mon cheval et, ayant Yasine à mes côtés, j'entrai dans la rivière. Le cavalier du shum voulut de nouveau avancer, mais je lui criai encore de s'arrêter : alors il montra du doigt la troupe qui était derrière lui, en disant : « Le shum! » Je lui répondis qu'il n'avait d'abord qu'à s'arrêter, sans quoi je ferais feu sur lui. Cet homme rejoignit ses compagnons avec qui il tint conseil une minute, puis ils s'avancèrent tous ensemble jusqu'au bord de la rivière. Ils s'y arrêtèrent, nous considérant comme s'ils avaient envie de compter combien nous étions, et ensuite ils commencèrent à entrer dans l'eau. Soudain Yasine leur cria en amharic, comme je leur avais moi-même crié en geez, de ne pas s'approcher davantage s'ils ne voulaient pas que nous fissions feu sur eux : ils s'arrêtèrent, ce qui nous prouva qu'ils n'étaient pas très résolus ; et après un moment d'altercation nous consentîmes que le shum et son fils, qui était le jeune homme qui portait le fusil, passassent la rivière.

Le shum se plaignit beaucoup de ce que nous étions partis d'Addergey sans sa permission, et il nous reprocha de l'attaquer sur le grand chemin, et dans son propre gouvernement. « La jolie situa-

tion, répondis-je, dans laquelle nous étions à Addergey où le shum me laissait, moi l'hôte du roi, dans l'alternative de mourir de faim ou d'être dévoré par les hyènes!

— « Ce n'est point votre gouvernement, dit le domestique de Janni, en s'adressant au shum; vous savez qu'Ayto-Aylo, mon maître, commande ici. — Et qui vous attaque dans le grand chemin? ajouta un des gens du Siré. Est-on un ami de la paix ou un brigand, quand on vient à cheval et armé comme vous l'êtes? Ne vous aurait-il pas mieux convenu de n'avoir qu'un mulet pour votre monture et des domestiques à pied? Ou plutôt n'emploieriez-vous pas mieux votre temps en allant combattre les Gallas dans l'armée du roi et du ras Michaël, ainsi que vous l'aviez promis, que de vous occuper à tourmenter les voyageurs? — C'est un mensonge, répondit le shum; je n'ai jamais promis d'aller avec votre ras.» En prononçant ces mots, il leva son fouet pour frapper l'officier d'Ozoro-Welleta-Michaël; mais cet homme qui, quoique assez paisible, n'était pas d'un caractère à se laisser battre, lui cria soudain : «Tudieu, shum! si vous osez me menacer encore une fois, je vous étends raide mort sous les pieds de vos chevaux; et je suis certain que mon maître m'approuvera. N'appelez point vos gens, car vous vous exposeriez à un malheur certain; vous auriez dû,

avant de partir de chez vous, ôter le fourreau rouge de votre fusil; mais, que dis-je? vous oseriez peut-être tirer, et vos soldats voudraient passer la rivière tandis que vous vous trouveriez seul en nos mains.

— « Amis, leur dis-je, vous connaissez mieux le sujet de vos querelles particulières que moi; ma seule affaire est de me rendre au pied du Lamalmon le plus tôt possible; mais, shum, dites-moi, je vous prie, quelle affaire vous pouvez avoir avec moi, et pourquoi vous m'avez suivi au-delà des limites de votre gouvernement? » Il me répondit que je m'étais dérobé furtivement sans lui payer de péage. « Je ne suis point un marchand, lui répliquai-je, je suis l'étranger du roi; et à ce titre, je n'ai point de droit à payer : cependant si une pièce de toile de coton rouge de Surate peut vous satisfaire, je vous la donnerai, afin que nous nous séparions bons amis. » Il me dit que non, parce que mon péage avait été fixé par son conseil à deux onces d'or; et que si je ne les lui donnais pas il me suivrait jusqu'à Debra-Toon. « Faites-le garrotter et conduisez-le à Debra-Toon, me cria l'officier du Siré, ou bien j'irai avertir le shum de Debra-Toon, qui viendra le faire lui-même. Par la tête de Michaël, shum! ajouta-t-il, il ne se passera pas beaucoup de jours avant que je ne vienne vous arracher de votre lit pour ce que vous venez de dire là. »

Je donnai ordre à notre caravane de charger les mulets. Soudain le shum fit signe à ses gens de passer la rivière : mais Yasine, qui était vis-à-vis d'eux, leur cria de s'arrêter. « Shum, lui dis-je, vous vous proposez de nous suivre dans l'intention, sans doute, de nous faire du mal. Nous allons à Debra-Toon; vous voulez aussi y aller : venez-y donc avec nous; vous le pouvez en toute sûreté : mais nous ne permettrons point à vos gens de vous accompagner; et s'ils nous menacent de nous faire le moindre mal, nous nous en vengerons certainement sur vous. Voilà, continuai-je, en lui montrant un gros mousquet, voilà de quoi faire disparaître en un moment de dessus la terre cinquante personnes comme vous. Votre fils peut prendre soin de la conduite de vos soldats, et nous prendrons soin de vous; mais nous ne permettrons pas que vous vous réunissiez à eux, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Debra-Toon. »

Le fusil du shum n'avait point encore été tiré de son fourreau, le jeune homme qui le portait demanda à parler en particulier à son père; car ils se regardaient déjà l'un et l'autre comme prisonniers. Leur conversation dura à peu près cinq minutes : notre bagage était déjà en chemin quand le shum nous dit qu'il voulait nous faire une proposition; et voici comment il parla : « Puisque vous n'avez point de marchandises, et que vous allez

trouver le ras Michaël, je me contenterai de la pièce de toile de coton de Surate, dont le prix est d'environ quatre schellings; mais toutefois à condition que vous ne porterez pas de plaintes contre moi, et que vous ne parlerez pas à Debra-Toon de ce qui s'est passé entre nous : de mon côté, je vous jure qu'après avoir rejoint mes gens, nous ne repasserons pas la rivière. » La paix fut conclue à ces conditions; je lui donnai la pièce de toile de coton de Surate, et j'y ajoutai un peu de cohol et d'encens, et quelques grains de collier pour ses femmes; je fis aussi présent au jeune homme qui portait le fusil de deux rangs de grenats pour mettre autour de ses jambes, et il en parut extrêmement satisfait. Le shum se retira d'un air un peu triste; ses cavaliers le joignirent au milieu de la rivière, et ils reprirent tous ensemble leur chemin en silence.

Hauza est au sud-est, à huit milles de distance de l'endroit où nous étions alors. Ses montagnes, d'une forme extraordinaire et variée, nous offraient un aspect très romantique; celle de Debra-Toon est l'une des plus élevées : nous marchions droit à elle, et à une heure après midi nous mîmes pied à terre entre cette montagne et le village du même nom, dont nous étions éloignés d'environ un mille, et qui se trouve sur le flanc de la montagne au nord-ouest. Plus loin encore, dans la même di-

rection, est un désert montueux, appelé *Adebarea,* c'est-à-dire *la contrée des esclaves* : on lui a donné ce nom parce qu'il est dans le voisinage des Shangallas, et tout le pays est tantôt ravagé et tantôt inhabité.

Les montagnes de Waldubba, ressemblant à celles d'Adebarea, étaient à environ quatre ou cinq milles au nord de nous; le nom de Waldubba signifie la *vallée de la Hyène.* Waldubba est peuplé de moines, qui se sont retirés volontairement dans ce pays malsain, dangereux et brûlant, pour con sacrer leur vie à la pénitence, à la méditation et à la prière. Les grands d'Abyssinie s'y retirent aussi lorsqu'ils tombent dans la disgrâce, ou qu'ils sont mécontens de la cour; ils se font alors raser la tête, prennent une robe comme les moines, vivent dans la solitude, et font des vœux auxquels ils sont bien résolus de renoncer dès qu'ils le pourront sans danger. Aussi retournent-ils ensuite dans le monde, laissant leur robe et leur sainteté à Waldubba.

Les moines de Waldubba sont en grande vénération; ils passent pour avoir le don de prophétie et faire des miracles : aussi dans les temps de troubles ils servent ordinairement d'instrument pour exciter le peuple. Ceux de ces moines que j'ai vus à Gondar et à Koscam ne pratiquaient jamais beaucoup d'abstinence; ils mangeaient et buvaient de

tout sans difficulté, et même avec excès; mais ils disaient qu'ils vivaient différemment à Waldubba, ce qui est peut-être vrai. Il y a aussi beaucoup de femmes, qu'on peut appeler des religieuses, et qui, sans demeurer habituellement à Waldubba, y vont souvent, et vivent avec les moines dans une familiarité qui n'est peut-être pas purement spirituelle. Quelques-unes d'entre elles, trouvant alors que leur dévotion n'est pas assez satisfaite au milieu de toute la communauté des moines, se retirent sur le sommet des montagnes avec un seul ermite, et le saint couple y passe plusieurs mois de suite, ne vivant que d'herbes et de racines. Au retour de ces ermites on les cite comme des miracles de sainteté: ils sont alors maigres, faibles, épuisés; mais je ne prendrai pas sur moi de décider si cela vient entièrement de leur nourriture ou d'autre chose, car je n'ai jamais vécu dans leurs ermitages.

Il règne presque toujours à Waldubba des fièvres très dangereuses; aussi les habitans ont-ils le teint d'une couleur cadavéreuse. Les fréquentes incursions des Shangallas en ont en outre fait périr un grand nombre, quoique, à ce qu'on dit, les prières des moines aient mis depuis quelque temps un terme aux incursions de ces sauvages. J'imagine que les religieuses doivent aussi avoir leur part à ce miracle, car elles sont, ainsi que les moines, bien plus renommées à présent pour la sainteté et

la pureté de leur vie qu'elles ne l'étaient jadis. Cependant, sans vouloir décrier l'efficacité de leurs prières, j'avouerai que la cause naturelle qui arrête les Shangallas c'est la petite vérole, qui a emporté plusieurs de leurs tribus tout entières, et conséquemment beaucoup affaiblir leur nation.

L'eau est fort mauvaise et peu abondante à Debra-Toon : il n'y a qu'une seule fontaine. Nous avions d'abord résolu de ne pas nous y arrêter ; mais nous changeâmes d'avis, parce que, comme nous avions envoyé un de nos gens à Hauza acheter une mule pour remplacer celle que la hyène avait dévorée, et qu'il ne nous avait pas encore rejoints, nous craignions qu'il ne tombât entre les mains du shum d'Addergey, qui aurait pu saisir la mule pour se dédommager des droits dont il prétendait que nous l'avions frustré.

Nous voyions encore aisément le sommet pointu du Dagashaha, qui portait, suivant ma boussole, droit au nord-est. Depuis les bords du Tacazzé nous n'avions pas rencontré un seul terrain en culture.

Le 5 janvier nous partîmes de Debra-Toon, et nous marchâmes le long d'une vallée profonde et couverte de bois : le chemin par lequel on y descend est presque à pic. L'Anzo, rivière aussi claire, mais bien plus considérable et plus rapide que l'Angueah, traverse cette vallée. Son lit est fort large,

rempli de pierres d'une qualité bien moins dure que les rochers escarpés qui le bordent. Nous traversâmes la vallée, et nous remontâmes de l'autre côté par le chemin le plus difficile que nous eussions trouvé depuis la vallée de Siré.

A dix heures nous nous trouvâmes entre trois villages : nous en avions deux à droite et un à gauche. On les a nommés *Adamara*, d'après la montagne d'Adama, à l'est de laquelle est Tchober. Nous campâmes à onze heures précises au pied de cette montagne d'Adama, dans un petit terrain plat que nous rencontrâmes après avoir traversé un bois peu étendu et fort joli. Adama veut dire *agréable* en amharic; et rien au monde n'offre un aspect plus sauvage et plus romantique que les environs de la petite plaine où nous nous étions arrêtés.

Tchober est adjacent au pied de la montagne, et environné de tous côtés, excepté au nord, d'une profonde vallée couverte de bois. De l'autre côté de la vallée on voit les monts escarpés qui forment les bords de l'Anzo. Sur le sommet d'un de ces monts, taillé de la manière la plus bizarre, on a bâti le village de Shahagaanah, qui semble suspendu sur la rivière. Par derrière s'élèvent les monts de Salent, hachés très irrégulièrement, surtout les plus rapprochés d'Hauza, avec lesquels on ne peut nullement comparer nos montagnes européennes. Au-delà de ces monts on découvre l'immense et longue

chaîne des monts du Samen, qui s'étendent presque de niveau jusqu'au Lamalmon, dont le sommet, s'élevant en forme de cône et se perdant dans les nuages, est regardé comme un des plus hauts de toute l'Abyssinie. C'est pourtant sur la cime même de ce mont que, par je ne sais quelle fatalité, passe la route que doivent suivre toutes les caravanes qui se rendent à Gondar.

Dès que nous eûmes traversé la rivière d'Anzo nous vîmes à notre droite la partie du Waldubba, remplie de bois et de précipices, où les moines avaient coutume de se cacher pour se dérober à la fureur des Shangallas, avant d'avoir trouvé le moyen plus commode de s'en délivrer par leurs prières et leur sainteté. Au-dessus on voit Adamara, où les Mahométans possèdent plusieurs villages considérables, dont le voisinage a peut-être aussi contribué beaucoup à assurer le repos de ces moines, qui mènent une vie si pieuse et si pure; et plus haut encore que les villages mahométans est Tchober, où nous campâmes.

Tout le pays qu'on trouve à gauche, depuis les bords de l'Anzo jusqu'à ceux du Zarima, porte le nom de *Shahagaanah*. Il s'étend de l'est à l'ouest, presque parallèlement aux montagnes du Samen; et on y voit plusieurs grands villages, dont les habitans, très enclins au vol et à la rebellion, étaient alors révoltés.

Au-dessus du pays de Salent est celui d'Abbergalé, et au-dessus de l'Abbergalé le Tamben, l'un des principaux cantons du Tigré. C'est là que commandait Kefla-Yasous, officier de beaucoup de mérite, et qui s'était acquis une grande réputation dans l'armée abyssinienne.

Nous partîmes de Tchober le 6, et nous passâmes dans un bois qui est sur le côté de la montagne d'Adama. Nous arrivâmes au bord de la rivière de Zarima, que nous traversâmes; ses eaux limpides coulaient sur un fond de cailloux; elle est à peu près de la même largeur que l'Anzo. Nous trouvâmes sur ses bords, ainsi que tout le long du chemin, après l'avoir passée, les plus grands, les plus beaux arbres que nous eussions vus depuis le Tacazzé. Au-delà de la rivière de Zarima nous rencontrâmes un défilé étroit entre deux montagnes, où coule un ruisseau que nous côtoyâmes jusqu'à l'endroit où la vallée est si resserrée qu'il n'y a d'autre chemin que le lit même du ruisseau. Ce ruisseau s'appelle *Mai-Agam*, c'est-à-dire *le ruisseau du Jasmin;* et il va se jeter dans le Zarima, non loin de l'endroit où nous le traversâmes. Le Mai-Agam était à sec à son embouchure, parce qu'avant d'y arriver ses eaux se perdaient sous le sable; mais plus haut, où le fond reste plus solide, nous trouvâmes une eau excellente dont le courant doit être en hiver large, profond et rapide.

Nous fîmes halte sur ses bords, ombragés de ces grands arbres appelés *cummels*, qui étaient alors chargés de fleurs et de fruits. Nous y vîmes, en outre, une immense quantité d'autres arbres et de plantes curieuses. Les rives seules du Tacazzé nous avaient offert, en ce genre, un spectacle aussi varié. Il y a dans ce canton trois villages, dont l'un était à deux milles à l'ouest-quart-nord de nous, l'autre au nord-nord-ouest à la même distance, et le troisième au sud-est-quart-sud et à un mille seulement.

Le 7, à six heures du matin, nous commençâmes à gagner la montagne, et à sept heures un quart nous vîmes du côté du levant le village de Lik. Le canton de Murass, pays rempli de montagnes hachées qui ne s'élèvent guère au-dessus de l'horizon, mais qui sont séparées par des vallées très-profondes, reste au nord-ouest, et la Walkayt est dans la même direction, mais beaucoup plus loin.

A huit heures un quart nous vîmes, à environ un mille au sud-ouest, le village de Gingerohha, situé sur une montagne adjacente au Lamalmon. A deux milles au nord-est de nous, et sur la montagne même que nous escaladions, paraissait un autre village, celui de Taguzait. Les jésuites appellent cette montagne *Guza*, et disent qu'auprès d'elle les Alpes et les Pyrénées ne sont que des

taupinières. Cependant, avec toute la déférence que je dois à leurs assertions, je me permettrai d'observer que la montagne de Guza ou de Taguzait, qui sert de base au Lamalmon, n'a pas plus d'un quart de mille de haut.

A dix heures moins dix minutes nous plantâmes notre tente dans la petite plaine de Dippebaha, placée sur le sommet d'une montagne. Cent pas au-dessus de nous il y avait une source qui fournissait à peine assez d'eau pour nous désaltérer, encore cette eau n'était-elle guère bonne. La plaine portait des marques de l'excessive chaleur du soleil, car elle était remplie de crevasses qui formaient des précipices, et l'herbe y était réduite en poussière. Il y a là trois petits villages si rapprochés l'un de l'autre qu'ils ont l'air de n'en faire qu'un seul. Non loin de là, sur le sommet d'une petite montagne, paraît l'église de Saint-Georges, environnée de grands arbres.

Depuis que nous avions passé le Tacazzé nous n'avions rencontré que des campagnes sauvages que leur nature, il est vrai, condamne à l'être, mais qui l'étaient alors davantage par rapport à la guerre civile qui les désolait. Nous n'avions trouvé partout, excepté à Addergey, que des déserts abandonnés. La plaine de Dippebaha nous offrit un tout autre aspect : il y avait des prairies remplies d'arbustes fleuris, tels que des jasmins et des rosiers

de plusieurs espèces, mais dont une seule porte des roses odorantes. L'air y était frais et agréable, et un grand nombre d'habitans, qui allaient et venaient, animaient beaucoup la scène.

Le 8 nous nous remîmes en route à six heures trois quarts, et à sept heures nous vîmes deux petits villages à notre gauche, l'un au sud-est à deux milles de distance, et l'autre à un mille au sud. Ces deux villages portent le nom de *Wora*, ainsi que le petit canton dans lequel ils sont. Tout le pays qu'on trouve ensuite depuis la vallée jusqu'au pied du Lamalmon s'appelle *Shahagaanah*. A sept heures un quart nous voyions à trois milles à notre droite le village de Gingerohha; nous commencions alors à monter le Lamalmon par un sentier très raide et qui a à peine deux pieds de large: ce chemin forme une espèce de spirale sur le flanc de la montagne, et il y a au-dessous, d'un bout à l'autre, un abîme affreux. Les torrens, qui en hiver entraînent d'énormes fragmens de rochers, ont fait des creux en plusieurs endroits par où l'on aperçoit toute l'horreur du précipice, de manière que beaucoup de personnes ne peuvent en soutenir la vue: c'est du moins ce qui m'arriva à moi.

Nous fûmes obligés de décharger nos animaux et de charrier nous-mêmes peu à peu notre bagage, en grimpant avec peine tout autour des endroits où le chemin était abîmé. Enfin après deux heures

de peine nous trouvâmes la petite plaine de Kedus ou de Saint-Michel, où nous fîmes halte. Cet endroit tire son dernier nom d'une église et d'un village qu'on y a bâtis.

La plaine de Saint-Michel est au pied d'un énorme rocher qui termine le côté occidental du Lamalmon, et qui, présentant une façade aussi à pic qu'une muraille, n'a que très peu d'arbres sur son sommet, du haut duquel jaillissent deux sources qui ne tarissent pas même dans la saison la plus sèche de l'année. Les eaux de ces sources tombent en cascade dans le bois qui est au bas du rocher, et elles y entretiennent une éternelle verdure, quoique la plaine un peu au-dessous soit remplie de crevasses qu'y produit l'excessive chaleur du soleil. Ces eaux sont en outre d'un grand secours aux hommes et aux animaux qui franchissent ce pénible et dangereux passage du Lamalmon.

L'air qu'on respire sur cette montagne est doux et tempéré. Nous sentîmes là un appétit, une gaîté, une agilité qui nous prouvèrent que nos nerfs avaient retrouvé le ton qu'ils avaient perdu dans les déserts brûlans et empoisonnés des côtes de la mer Rouge. Le soleil est pourtant très chaud sur le Lamalmon : mais dès le matin il s'élève un vent frais qui augmente à mesure que cet astre s'approche du méridien; de sorte qu'à l'ombre on sent toujours de la fraîcheur. Dans la plaine de

Saint-Michel le thermomètre était à 70 degrés [1].

Le Lamalmon est, comme je l'ai déjà dit, le chemin par où sont obligées de passer toutes les caravanes qui vont à Gondar; on y prélève une partie de toutes les marchandises qu'on envoie aussitôt au négadé-ras, c'est-à-dire au receveur général de la douane à Gondar; et en conséquence, l'homme chargé de porter ce péage accompagne la caravane. Il y a en outre un autre droit, ou, comme ils l'appellent eux-mêmes, un *awide* qui revient au propriétaire du lieu, et qu'on perçoit avec rigueur et même souvent avec injustice et violence. Aussi cet endroit que l'établissement d'une douane et le voisinage de la capitale devraient mettre plus à portée des soins du gouvernement et rendre plus sûr, est toujours le premier, dans les temps de trouble, où il se commet des vols et des meurtres. Quoique je n'eusse rien qu'on pût regarder comme sujet à des droits, je soumis tout ce que je portais à l'inspection des voleurs privilégiés qui commandaient en ce lieu, et je leur fis un présent. Je ne sais point s'ils en furent contens, mais ils parurent l'être, et c'était tout ce que je souhaitais.

Nous obtînmes la permission de partir le 9 de bon matin; mais ce fut avec beaucoup de regret que nous apprîmes qu'il nous faudrait laisser nos bons amis mahométans entre les mains de gens qui

[1] 70 degrés Fahrenheit répondent à 17 degrés Réaumur.

ne semblaient pas disposés à les traiter favorablement. Le roi était dans le Maisha, ou dans la province de Damot, c'est-à-dire très loin de Gondar. On débitait beaucoup de nouvelles qui se contredisaient sur le succès de la campagne, et les officiers du Lamalmon n'attendaient qu'un événement qui leur fournît le prétexte d'enlever à nos pauvres compagnons de voyage tout ce qu'ils portaient.

Le 9 février nous prîmes congé de nos amis du Lamalmon. Nous escaladâmes le reste de la montagne, dont le chemin, quoique presque à pic et rempli d'arbustes, était pourtant moins difficile que celui où nous avions passé la veille. A sept heures un quart nous arrivâmes sur le sommet du Lamalmon, qui d'en bas paraît extrêmement pointu, mais où nous vîmes avec étonnement une vaste plaine, dont la plus grande partie était en culture et le reste en pâturage. On y voit plusieurs sources, et il semble que c'est là le grand réservoir d'où sortent la plupart des rivières qui arrosent cette partie de l'Abyssinie. Les eaux qui jaillissent sur ce sommet courent dans toutes les directions, et plusieurs de ces courans suffiraient pour faire tourner chacun un moulin. Là on laboure, on sème, on moissonne dans toutes les saisons; et quand le cultiva teur n'y fait pas trois récoltes par an, il doit s'en prendre à sa paresse, non au sol ni au climat Nous vîmes dans un endroit des gens qui coupaient

des blés; dans un champ voisin, d'autres qui labouraient; à côté de celui-ci, il y avait du blé dont les épis commençaient à se former, et plus loin du blé qui n'avait guère qu'un pouce de hauteur.

Le Lamalmon est dans le nord-ouest des montagnes du Samen; celle de Gingerohha, avec ses deux sommets pointus, la touche du côté du nord, et en terminant la chaîne, elle est séparée de la plaine de Saint-Michel par une vallée très profonde; mais ni le Lamalmon, ni le Gingerohha, quoique plus élevés que les monts du Tigré, n'égalent en hauteur quelques-uns de ceux du Samen. Il me parut que les plus hauts de ces monts du Samen étaient du côté du sud-est, et que celui d'Amba-Gédéon, où résidait le gouverneur Ayto-Tesfos, dominait tous les autres. L'Amba-Gédéon s'appelle aussi *le Roc-Juif*, et il est fameux dans l'histoire de ces contrées, parce qu'il fut le siége de plusieurs révoltes des Juifs contre les rois d'Abyssinie.

L'Amba-Gédéon est si élevé et ses flancs sont si perpendiculaires, qu'on peut dire qu'il serait impossible d'y monter, non-seulement contre la volonté de ceux qui sont sur le sommet, mais même sans leur assistance. Il y a une grande plaine où l'on trouve des pâturages excellens, et assez de terrain cultivé pour l'entretien d'une armée, avec des ruisseaux abondans dans toutes les saisons et produisant beaucoup de poisson; aussi les habitans

de cette montagne ont souvent soutenu de longs siéges, sans peine et sans danger, et n'ont jamais été pris que par trahison. Cependant, suivant le témoignage des historiens portugais, Christophe de Gama, à la tête de ses soldats, enleva le Roc-Juif d'assaut, et en passa toute la garnison mahométane au fil de l'épée : mais les annales d'Abyssinie ne font pas la moindre mention de cette conquête, quoiqu'on y trouve d'ailleurs un détail exact de la campagne de don Christophe, sous le règne de Claudius ou d'Atzenaf-Segued.

La langue du Lamalmon est l'amharic : mais il y a pourtant plusieurs villages où l'on parle l'idiome des Falashas. Ces Falashas sont les habitans indigènes de ces montagnes; ils conservent la religion, le langage et les mœurs de leurs ancêtres, et ils vivent sans se mêler avec les autres habitans. Leur nombre est considérablement diminué, et leur courage et leur puissance ont déchu à proportion : ils sont agriculteurs, bûcherons, charrieurs d'eau, et de plus, les seuls potiers, les seuls maçons d'Abyssinie. Comme ils excellent dans l'agriculture et qu'ils vivent mieux en général que le reste des Abyssiniens, ceux-ci ne manquent pas d'attribuer leur supériorité à la magie. Les villages des Falashas sont presque tous situés hors des routes ordinaires que suivent les armées quand elles sont en marche, sans quoi ils seraient continuellement exposés à des dé-

vastations, tant à cause de la haine qu'on a pour ce peuple, que par l'espérance de lui extorquer de l'argent.

Le 10 nous nous remîmes en marche dans la plaine qui est sur le sommet du Lamalmon. Cette plaine s'appelle *Lama*, et le village du même nom était à deux milles à l'est de nous. Nous passâmes entre les deux villages de Mocken, dont l'un restait à environ un mille et demi et l'autre à deux milles. Nous traversâmes la rivière de Macara, dont le courant est très rapide et sépare le Lamalmon du Woggora. Une demi-heure après nous campâmes au-dessous de l'église de Yasous, près de quelques villages auxquels on a donné aussi le nom de *Macara*.

Le 11 février je déterminai la latitude de Macara par 13 degrés 6 minutes 8 secondes. Le sol était absolument brûlé par l'ardeur du soleil; et quoique les nuits fussent très froides, nous ne remarquâmes pas qu'il fût tombé la moindre rosée depuis que nous avions commencé à atteindre le Lamalmon. Le canton de Macara est sur les frontières de la province de Woggora; il est très plat, et on le regarde comme le grenier de Gondar; néanmoins le Woggora, dont il fait partie, porte un nom qui annonce le contraire, puisqu'il signifie *la province pierreuse* ou *rocailleuse*.

Les montagnes du Lasta et du Belessen bornaient notre vue au midi, celles de Gondar au

sud-ouest; mais nous voyions devant nous, en deçà des premières, tout le Woggora couvert de moissons: cependant le blé du Woggora n'est pas bon, parce qu'il croît peut-être dans une région trop élevée. On en fait du pain d'une qualité médiocre et bien au-dessous de celui qui est fait avec le blé du Foggora et du Dembea, provinces basses, planes, abritées par des montagnes, et riveraines du lac Tzana.

Le 12 nous partîmes de Macara, et nous suivîmes un chemin qui traversait les plaines du Woggora. Après une demi-heure de marche nous vîmes les deux villages d'Erba-Tensa, dont l'un était à un mille de distance de nous, et l'autre à un demi-mille au nord-ouest. A huit heures nous arrivâmes à Woken, où il y a cinq villages qui ne sont pas à deux cents pas l'un de l'autre. Au bout d'un quart d'heure nous aperçûmes cinq autres villages, appelés *Warrar;* ils étaient éloignés de nous depuis un mille jusqu'à quatre milles, et tous entre le midi et l'occident. Tout le pays était excessivement peuplé; des troupeaux immenses de bœufs paissaient de tous côtés. Ces animaux avaient des cornes grandes et magnifiques, avec des bosses sur le dos comme des chameaux, et leur poil était généralement d'un beau noir.

Nous laissâmes sur notre gauche le village d'Arena; nous arrivâmes sur le bord de la rivière que

nous traversâmes. Cette rivière court au nord-nord-ouest, et terminant le district du Lamalmon, elle commence celui du Giram.

A dix heures l'église de Saint-Georges restait à notre droite et à un mille de distance. Nous passâmes alors la rivière de Shimbra-Zuggan, et nous campâmes à deux cents pas plus loin. La vallée, qui porte le même nom, est beaucoup plus hachée et plus inégale que tout ce que nous avions vu depuis que nous avions commencé à monter le Lamalmon: elle était à deux milles et demi de notre halte ou nord-quart-est, sur le sommet d'une montagne, et environnée d'arbres; deux petits ruisseaux, l'un venant du sud-sud-est, et l'autre de l'est, se réunissent près de l'endroit où nous avions nos tentes, et tombent ensemble dans la rivière Shimbra-Zuggan.

Le 13, à sept heures du matin, nous continuâmes à marcher le long de la plaine: une demi-heure après nous arrivâmes à Arradara, et bientôt nous découvrîmes à droite et à gauche les débris de vingt autres villages, détruits sans aucun sujet par le ras Michaël lorsqu'il marcha avec son armée du Tigré à Gondar. A huit heures et demie nous vîmes à environ cent pas de nous, à notre gauche, l'église de Mariam; à dix heures nous fîmes halte à Tamamo: le pays est là très peuplé; nous vîmes en quelques endroits des gens occupés à

relever les villages détruits. Toute la campagne est cultivée; on y recueille toutes sortes de grains, mais principalement du blé. Il est vrai que cet avantage a produit en ce canton un inconvénient; on y manque de chauffage, parce qu'on y a abattu tous ces arbres. Depuis le mont Lamalmon jusque-là, nous n'avions vu les habitans faire cuire leur manger qu'avec de la bouse de vache et de la fiente de chameaux qu'ils ramassent avec grand soin, et dont ils font des espèces de mottes qu'ils font sécher au soleil.

D'Addergey à Tamamo le sel sert de monnaie courante pour les grands achats de bétail; et le cohol et le poivre sont d'usage pour les petits articles, comme la farine, le beurre, la volaille. Shimbra-Zuggan fut le premier endroit où l'on nous demanda des toiles de coton rouge de Surate, et on nous offrit treize briques de sel par pièce de toile; une chèvre coûte quatre autres de ce même surate rouge. A mesure que nous approchions de la capitale, nous nous apercevions que le prix des provisions augmentait considérablement.

Le 14, à sept heures du matin, nous nous remîmes en route; dix minutes après nous aperçûmes, à trois milles à notre gauche, les cinq villages de Tamamo: nous suivions un chemin très agréable sur de jolies collines et à travers des prairies. A sept heures et demie nous vîmes, à trois

milles à notre droite, le village de Woggora, et à huit heures l'église et le village de Saint-Georges, à un mille à notre gauche. Dix minutes après nous découvrîmes l'église d'Angaba-Mariam, qui est dédiée à la sainte Vierge, et qui tire son nom du petit territoire d'Angaba, dans lequel nous entrions. A huit heures cinquante minutes nous arrivâmes au milieu des cinq villages d'Angaba, qui sont à très peu de distance l'un de l'autre.

A neuf heures nous arrivâmes dans le petit district de Kossogué : l'église est sur une colline environnée d'arbres. A notre gauche nous voyions les cinq villages de Kossogué, tous placés sur la même ligne, et dont le plus éloigné n'était qu'à trois milles de distance de nous. Avant dix heures nous arrivâmes à l'église d'Argiff, située au milieu de plusieurs villages ruinés : à trois milles à notre gauche, étaient quelques autres villages connus sous le nom d'Appano.

Après avoir résisté avec une patience infinie aux fatigues et aux dangers de ce long et pénible voyage, nous eûmes enfin la satisfaction de découvrir à dix heures quarante minutes la ville de Gondar, que je jugeai être à environ dix milles de distance. Nous pouvions voir très distinctement la tour du palais du roi; mais toutes les maisons nous étaient cachées par la grande quantité de wanzeys qui croissent dans la ville, et qui de loin

lui donnent l'air d'une épaisse et noire forêt. Au-delà de Gondar on aperçoit Azazo, couverte également d'arbres : la grande église de Tecla-Haimanout est sur une montagne voisine, et la rivière qui coule au-dessous la rend facile à reconnaître; enfin le lac Tzana borne ce vaste horizon.

A dix heures trois quarts nous trouvâmes une montée d'environ deux milles de long, et assez difficile. Nous étions entrés dans le territoire de Tchagassa, et nous voyions à notre droite la rivière de ce nom qui coule dans le fond de la vallée. A dix heures cinquante minutes nous vîmes une source considérable, qu'on appelle *Bombola;* non loin de là on cultive beaucoup de cannes à sucre qui y viennent de graine [1]. A onze heures nous avions, à un demi-mille de distance à notre droite et de l'autre côté de la rivière, le village de Tchagassa : ce village est habité par des mahométans, ainsi que celui de Waalia, qui en est fort peu éloigné. A midi nous traversâmes la rivière de Tchagassa sur un pont de trois arches bâti par l'ordre du roi Facilidas : ce pont est en pierres bien cimentées, et vraisemblablement il fut construit par les Abyssiniens, qui aimèrent mieux con-

[1] Quelques personnes prétendent que les cannes à sucre ne viennent pas de graine; mais ce que M. Bruce observe sur celles de Bambola prouve le contraire. Il atteste avoir vu la même chose dans la Haute-Égypte.

server les arts des Portugais que leur religion.

Les bords du Tchagassa sont en forme de roc escarpé: cette rivière est étroite, mais si profonde, que sans le pont dont je viens de parler il serait très difficile de la passer. Nous fîmes halte assez près de cette rivière, et plus près encore de Gondar. Il y avait en cet endroit des arbres qui, quoique petits, flattaient notre vue: nous n'en avions pas trouvé un seul sur notre route, depuis le Lamalmon, à l'exception des bosquets de cèdres dont toutes les églises sont environnées. Ces cèdres, appelés *arz* dans le pays, sont de la même espèce que les cèdres de Virginie.

Le 15, à sept heures dix minutes, nous commençâmes à gagner la montagne; et après dix minutes de marche, nous vîmes un village à notre gauche. A sept heures trois quarts nous passâmes entre Tiba et Mariam, deux églises éloignées d'environ un mille l'une de l'autre, et entourées de plusieurs villages habités par les Falashas, seuls maçons et couvreurs de Gondar. A huit heures et demie nous arrivâmes près du village de Tocutcho; au bout d'un quart d'heure nous traversâmes la rivière de ce nom, et quelques minutes après nous fîmes halte sur ses bords de l'Angrab, à un demi-mille de Gondar.

Le Tchagassa est le dernier des petits districts qui composent le Woggora, province dépendante

ordinairement du gouvernement du Samen, mais que quelquefois l'esprit turbulent de ses principaux habitans porte à l'indépendance. Ils étaient en insurrection à mon passage, quoiqu'ils fussent bien sûrs de ne pas tarder à en recevoir le châtiment. En effet, quelque étendu que soit le Woggora, il est impossible que ses révoltes durent longtemps, parce que le produit de ses cultures n'a pas d'autre débouché que Gondar. C'est assurément une des provinces les plus fertiles de l'Abyssinie; mais, malgré les trois récoltes qu'on y fait chaque année, les cultivateurs sont fort pauvres, tandis qu'en Égypte, le seul pays au monde qu'on puisse lui comparer pour sa fertilité, une seule moisson répand partout l'abondance.

Les champs du Woggora sont couverts de grandes fourmis, de souris, de rats, qui consomment une prodigieuse quantité de grain; et à ces fléaux on peut en ajouter un autre bien plus funeste : c'est le mauvais gouvernement, qui combat sans cesse tous les avantages de la nature, du climat et de la situation de cette province.

Arrivée à Gondar. Entrée triomphale du roi. Première audience que Bruce obtient de ce monarque.

En arrivant sur les bords de l'Angrab nous fûmes extrêmement étonnés que personne ne fût venu au-devant de nous de la part de Petros, frère

du bon Janni; mais nous apprîmes ensuite que ce Grec, effrayé des menaces que les prêtres abyssiniens faisaient entendre sur ce qu'un Franc[1] osait venir à Gondar, était soudain parti pour Ibaba, afin de savoir du ras Michaël ce qu'il y avait à faire pour nous. Ce départ me fit beaucoup de peine; je ne savais à qui m'adresser : les lettres que j'avais pour le roi et pour le ras Michaël ne m'étaient en ce moment d'aucune utilité, puisque l'un et l'autre n'étaient pas à Gondar : et malheureusement Petros et les autres Grecs, pour qui j'en avais aussi, se trouvaient également absens.

Plusieurs mahométans vinrent joindre la caravane; ils étaient instruits d'avance de ma venue; et je ne balançai pas à leur faire part de l'embarras où je me trouvais. Janni m'avait donné des lettres pour le négadé-ras Mahomet, chef des Maures de Gondar, et le principal négociant d'Abyssinie; mais il se trouvait absent, comme le reste de ceux à qui j'étais recommandé. Cependant un de ses frères, homme d'esprit, loyal et très prévenant, me dit que je ne devais pas me décourager, qu'il fallait continuer à porter l'habit mahométan que j'avais gardé jusqu'alors; qu'on avait préparé une maison pour Mahomet-Gibberti et pour les gens de sa suite, et qu'il m'en allait mettre en

[1] Il faut se rappeler que les Abyssiniens comprennent tous les Européens sous cette dénomination de *Franc*.

possession, parce que j'y serais à l'abri des insultes des prêtres, jusqu'à ce que Petros et le ras fussent de retour. J'embrassai ce parti avec beaucoup d'ardeur, parce que je ne voulais rien avoir à démêler avec des prêtres fanatiques, avant d'avoir obtenu la protection du gouvernement et des gens en état de me défendre. Ainsi, après avoir examiné les mesures qu'il convenait de prendre sur cela, je m'abandonnai entièrement à la conduite de mon nouvel ami Hagi-Saleh.

Nous marchâmes quelque temps le long de l'Angrab, ayant la montagne où est bâti Gondar à notre droite; et bientôt nous arrivâmes dans l'endroit où un ruisseau nommé *le Kahha* se jette dans la rivière, et où l'on trouve cette partie de la capitale qu'on appelle *la Ville-Maure*. Le voisinage des eaux courantes est toujours choisi par les mahométans à cause de leurs fréquentes ablutions. La Ville-Maure contient environ trois mille maisons, dont plusieurs sont spacieuses et commodes : celle où l'on me logea était extrêmement propre. On ne manqua pas de me pourvoir de farine, de miel et de toutes les autres provisions nécessaires aux chrétiens comme aux mahométans; de sorte que j'eus tout lieu d'être satisfait. Quant à la viande, quoiqu'il y en eût en abondance, je ne pus en toucher un seul morceau, parce qu'elle avait été tuée par les mahométans, et que si j'en

avais mangé, on aurait regardé cela comme une renonciation au christianisme.

Le domestique que le bon Janni m'avait donné à Adowa pour m'accompagner avait une lettre de son maître pour Ayto-Aylo, le patron de tous les Grecs et même des catholiques qui s'étaient hasardés à entrer en Abyssinie, et qui avaient toujours été forcés à en sortir bientôt après. Quoiqu'il parût avoir une grande vénération pour les prêtres, Ayto-Aylo détestait en secret ceux de son pays; il disait que s'il y avait un moyen sûr de se rendre à Jérusalem, il renoncerait à ses grands biens et au rang qu'il avait en Abyssinie, et qu'avec le peu d'argent qu'il pourrait ramasser il irait passer le reste de ses jours parmi les moines du couvent du Saint-Sépulcre, au nombre desquels il se comptait déjà. Ce n'était peut-être qu'un effet de son ardente imagination; mais comme il se persuadait qu'il exécuterait un jour le projet d'aller vivre à Jérusalem, comme il avait droit de l'espérer, ou bien à Rome pour laquelle il avait encore plus d'inclination, il s'était toujours montré le défenseur des Européens de toutes les communions qui avaient eu le malheur d'être jetés dans son pays.

Le 15 février il était déjà sept heures du soir, quand Hagi-Saleh fut très effrayé d'entendre à sa porte un grand nombre d'hommes armés; mais sa

surprise fut encore bien plus grande quand il vit Ayto-Aylo, qui n'avait jamais mis le pied dans la Ville-Maure, descendre de sa mule et se découvrir la tête et les épaules, comme s'il s'était approché d'une personne de la première distinction. Je m'amusais à lire en ce moment le prophète Enoch. que Janni m'avait procuré à Adowa, et les dictionnaires de Wemmer et de Ludolf étaient ouverts devant moi. Yasine, assis à mon côté, me racontait les nouvelles qu'il avait apprises, et il connaissait fort bien Ayto-Aylo qui l'avait chargé de ses commissions auprès de ses facteurs en Arabie. Ayto-Aylo s'avança, et soudain il y eut entre nous un combat de civilités : je me levai et voulus rester debout jusqu'à ce qu'il se fût couvert, et lui ne voulut point s'asseoir que je ne fusse assis. Après cela Aylo eut la curiosité de me demander quels livres je lisais; et il fut bien étonné de voir que l'un de ces livres était abyssinien, et que les autres me procuraient des secours européens pour l'entendre. Il savait parfaitement le tigréen [1] et l'amharic; il savait même un peu l'arabe, c'est-à-dire qu'il le comprenait; car il ne pouvait ni le lire ni l'écrire, et il le parlait même fort mal, étant embarrassé pour trouver les mots.

Le commencement de notre conversation fut en arabe et un peu gêné : nous avions cependant un

[1] Le géez.

grand nombre d'interprètes dans toutes les langues. La première contrainte étant écartée, nous commençâmes à parler géez, qui, depuis l'élévation de Michaël à la dignité de ras, était devenu la langue la plus usitée à Gondar. Aylo, très étonné de m'entendre parler très aisément cette langue, dit : « Les Grecs sont de pauvres gens. Petros ne s'explique pas aussi bien en géez que cet homme. » Ensuite s'adressant à Saleh et au reste de la compagnie, il répéta plusieurs fois : « Allons, il réussira s'il peut être écouté; il n'y a rien à craindre pour lui, il fera son chemin. »

Aylo m'apprit que Welled-Hawaryat, fils de Michaël, était arrivé du camp avec la fièvre, et qu'on craignait qu'il n'eût la petite vérole; et il ajouta que, comme Janni leur avait mandé que j'avais sauvé la vie à beaucoup de jeunes gens d'Adowa en traitant cette maladie d'une manière nouvelle, l'iteghé désirait que j'allasse le lendemain matin voir le malade, et qu'ainsi il me conduirait au palais de Koscam, et me présenterait à cette reine. Je lui dis que j'étais prêt à suivre ses conseils, et que l'absence des Grecs, l'absence de Mahomet-Gibberti, et surtout les craintes de Petros, m'inquiétaient beaucoup : alors il me répondit en souriant que ni Petros ni lui n'avaient envie de nuire; mais que malheureusement ils étaient l'un et l'autre de grands poltrons, qui croyaient tou-

jours les choses plus mauvaises qu'elles n'étaient réellement; que Petros avait été effrayé d'une conversation qu'il avait eue à Koscam avec l'abba Salama, dans laquelle ce prélat lui avait témoigné en parlant de moi combien il était fâché qu'on permît à un Franc de venir à Gondar. « Mais, ajouta Ayto-Aylo, nous verrons d'ici à un ou deux jours ce qu'il faudra faire. Le ras Michaël et l'abba Salama ne sont point amis; et si vous pouvez guérir Welled-Hawaryat, fils de Michaël, je vous réponds de lui; un seul mot du ras suffirait pour fermer la bouche de cent abbas Salama. » Il est inutile que je rapporte la suite de notre entretien qui roula sur des sujets indifférens : Ayto-Aylo but beaucoup d'eau avec de la capillaire; et je demeurai avec lui jusqu'après minuit.

L'abba Salama, dont j'aurai souvent occasion de parler, était revêtu de l'emploi d'acab-saat, ou gardien du feu. C'est la troisième dignité de l'église, et la première place ecclésiastique de la cour; elle donne un grand revénu et beaucoup de crédit. Quoique Salama eût fait vœu de pauvreté et de chasteté, il était fort riche et menait une vie scandaleuse : on lui comptait alors à Gondar plus de soixante-dix maîtresses. Sa manière de séduire les femmes était non moins étrange que le nombre de celles qu'il avait séduites; il n'employait pour cela ni les dons, ni les assiduités, ni la flatterie,

moyens ordinaires des amans; mais quand il avait jeté les yeux sur une femme, il la forçait de lui accorder ses faveurs sous peine d'excommunication. Plein d'éloquence et de hardiesse, il était au nombre des favoris de l'iteghé, dans les conseils de laquelle il avait été admis avec Lubo et Brulhé : aussi avait-il été un des principaux auteurs de la mort du kasmati Eshté; et il osait se vanter de ce meurtre jusque dans le palais de la reine, sœur de l'infortuné kasmati. Salama était de petite taille; il avait un teint clair et des manières assez agréables. Il n'aimait point le vin, mais il était gourmand à l'excès, et il portait même le goût de la bonne chère à un point inconnu avant lui en Abyssinie; enfin il s'était déclaré le mortel ennemi de tous les Européens, qu'il désignait sous le nom de *Francs*. Aussi les Grecs, se réunissant contre lui, et profitant des momens favorables, lui avaient souvent fait courir risque de voir renverser sa fortune.

Le lendemain matin m'étant habillé en Maure, et ayant pris Hagi-Saleh et Yasine avec moi, je me rendis vers les dix heures chez Ayto-Aylo. Il avait devant lui plusieurs assiettes remplies de pain, de beurre fondu et de miel : nous en mangeâmes une lui et moi, et il fit donner le reste aux Maures et aux autres personnes qui étaient là. Ayto-Aylo avait alors auprès de lui un des prêtres du palais de

Koscam, avec lequel nous partîmes tous ensemble, dès que nous eûmes fini de déjeuner. Je montai Mirza, mon cheval favori, et le reste de la troupe était sur des mules. Aylo, petit, mais bien fait, avait été un des meilleurs cavaliers d'Abyssinie avant l'accident qui lui était arrivé au Sennaar. Il savait bien ce qu'il fallait pour faire un bon écuyer, et il était curieux de voir à cheval un homme de haute taille : mais il ignorait absolument l'avantage des harnais arabes, et la manière de se servir de la bride, des étriers, des éperons pour rendre docile un cheval vigoureux et emporté. Aussi je lui causai un extrême plaisir lorsque nous arrivâmes dans la plaine d'Aylo-Meydan, et que je lui montrai les différens pas de mon cheval. Il ne put s'empêcher de jeter des cris de frayeur quand il vit Mirza se dresser sur ses jambes de derrière, et faire le saut de mouton en avant ou de côté.

Nous traversâmes le ruisseau de Saint-Raphaël, qui sépare de la ville de Gondar un faubourg où est la maison de l'Abuna; et ayant alors devant nous le palais de Koscam, nous ôtâmes nos turbans, et nous marchâmes la tête nue, et d'un pas beaucoup plus lent. Aylo, conseiller et ami de l'iteghé, était tout-puissant auprès d'elle; ainsi nous étions sûrs d'être reçus au palais sans difficulté. Nous mîmes pied à terre, et on nous conduisit dans une salle basse. Aylo nous quitta, et se rendit sou-

dain auprès de la reine pour s'informer de Welled-Hawaryat. Leur entretien dura au moins deux heures; après quoi Aylo revint, et nous dit que Welled-Hawaryat se trouvait beaucoup mieux, grâce à une médecine que lui avait donnée un saint du Waldubba, médecine dont la vertu consistait en quelques caractères écrits avec de l'encre ordinaire sur une assiette d'étain, et qui étaient détrempés et emportés par la liqueur donnée au malade. Cependant on convenait que Welled-Hawaryat avait la petite vérole; et tout le bien que lui avait fait sa médecine, était de lui avoir donné assez d'appétit pour lui faire manger beaucoup de viande de bœuf crue; au lieu qu'avant de la prendre il ne voulait rien manger, et ne demandait qu'à boire. Aylo me dit qu'il resterait à Koscam jusqu'au soir; et il me pria de venir alors le trouver dans sa maison, et si Petros était de retour de le mener avec moi.

Petros était déjà arrivé, et je le trouvai en entrant dans la maison d'Hagi-Saleh. Quoiqu'il témoignât combien il était satisfait de me voir, on lisait, malgré lui, sur son visage qu'il n'avait pas eu tout le succès qu'il souhaitait auprès du ras Michaël ou que quelque chose l'avait effrayé de nouveau : en effet, quand il s'était rendu à la tente du ras, il avait aperçu la peau de l'infortuné Woosheka, son ancien ami, qu'on faisait sécher sur un

arbre, et qui était balancée par les vents. Saisi d'horreur à cet aspect, le pauvre Petros avait eu des mouvemens convulsifs qui lui avaient ôté l'usage de ses sens, et l'avaient tout à la fois fait pleurer et rire d'une manière affreuse.

Il y avait trois jours qu'il était parti d'Ibaba; comme c'était en allant vers la tente de Michaël qu'il aperçut la peau de Woosheka, il lui fut impossible de parler de moi au ras. La crainte l'empêcha de prononcer mon nom devant lui : mais en le quittant, il se rendit auprès du négadé-ras Mahomet, qui le conduisit chez Kefla Yasous. Ces deux officiers, sachant alors quelle était la cause de sa frayeur, le quittèrent, et allèrent ensemble informer le ras de mon arrivée, de la crainte que m'inspirait la conduite de l'abba Salama, et du parti que j'avais pris de me loger chez Hagi-Saleh, dans la Ville-Maure. Le ras leur répondit : « L'abba Salama est un âne, et ceux qui le craignent sont encore pires. Ne commandé-je donc dans Gondar que lorsque j'y suis ? Mon chien doit être plus respecté que l'abba Salama. » Puis après un moment de silence, Michaël continua : « Que le Yagoubé demeure dans la Ville-Maure où il est; Saleh ne permettra point que les prêtres l'y troublent. » Le négadé-ras Mahomet se mit à rire, et répondit : « Oh ! pour cela nous en répondons. »

Ce discours fut rendu à Petros, qui, sans voir

le ras Michaël, s'en revint aussitôt poursuivi par l'image sanglante de son ami Woosheka.

Quand j'arrivai à Koscam pour soigner les malades de la famille royale, mon premier avis fut qu'Ozoro-Esther et ses deux fils, dont elle avait eu l'un de Mariam-Barea et l'autre du ras Michaël, devaient s'éloigner du palais, et aller loger dans une maison appartenant autrefois au basha Eusebius, oncle d'Ozoro-Esther, afin que les personnes de la famille de l'iteghé qui n'avaient point encore été attaquées de la maladie s'y dérobassent. Cependant, comme l'aîné de ces enfans commençait à se plaindre, l'iteghé ne voulut point permettre qu'il sortît du palais; et il fut résolu que tout le monde y resterait.

Je mis tous les domestiques à l'ouvrage; il ne manquait pas d'appartemens. Je fis ouvrir toutes les portes et les fenêtres, laver le parquet avec de l'eau et du vinaigre, et fumiger partout avec une grande quantité d'encens et de myrrhe, ainsi que me l'avait indiqué à Alep mon vertueux et savant ami le docteur Russel.

D'après un usage fatal, communément pratiqué en Abyssinie et dans presque tout l'Orient, on prive les malades de l'avantage de respirer le moindre air : de plus, en Abyssinie, on les fait boire très chaud, on allume du feu dans leur chambre, on les charge de couvertures, on ferme

toutes les portes au point d'intercepter même le jour, et d'être obligé d'avoir constamment des chandelles allumées qui augmentent beaucoup la chaleur.

La jeune Ayabdar, seule fille qui restât à Ozoro-Altash, et le fils de Mariam-Barea tombèrent malades au même instant, et furent bientôt heureusement rétablis, quoique l'un et l'autre restassent très marqués de la petite vérole. Une fille du kasmati Boro et de la fille du kasmati Eshté mourut; la mère de cet enfant lui survécut, mais elle fut long-temps au bord de la tombe.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au bout de trois jours que je fus auprès des malades, un cavalier arriva du camp avec une lettre de Michaël à Hagi-Saleh, par laquelle il lui donnait ordre de me conduire à Koscam, et une autre lettre pour moi, écrite en arabe par le négadé-ras Mahomet, de la part de Michaël, lettre polie, mais contenant le commandement positif de me rendre immédiatement au palais de l'iteghé et de n'en pas bouger jusqu'à nouvel ordre, sous quelque prétexte que ce pût être.

Quand nos malades furent convalescens, on les transporta dans une grande maison du kasmati Eshté, hors de l'enceinte de Koscam; on lava et fumigea bien tous leurs appartemens dans le palais, et ensuite on les y ramena. L'on me fit alors présent

de la jolie maison qui avait appartenu au basha Eusebius, et qui était voisine du palais.

Le 8 ou le 9 mars j'allai au-devant du ras, et je le rencontrai à Azazo; il était couvèrt d'une grosse toile de coton assez malpropre qu'il s'était jetée négligemment autour du corps, et il portait une espèce de serviette roulée autour de la tête. Il était vieux, maigre, et avait les yeux malades et l'air très fatigué; il montait une mule excellente, qui allait avec vitesse et qui ne le fatiguait nullement. Comme je vis qu'il allait s'arrêter dans un endroit marqué par quatre lances en croix, plantées sur une éminence, et ayant une toile par-dessus qui formait une espèce de tente, je ne lui parlai point jusqu'à ce qu'il mît pied à terre. Je n'étais accompagné que de Petros, du prêtre grec et de quelques domestiques.

Nous mîmes pied à terre au même instant que le ras, mais à quelque distance de lui, et avec une certaine inquiétude. Puis, nous chargeâmes le prêtre grec qui était aimé de lui d'aller lui apprendre qui j'étais, et lui dire que je venais pour le voir. Aussitôt les soldats ouvrirent leurs rangs: je m'avançai vers Michaël, et je pris sa main que je baisai. Il me contempla d'un œil fixe pendant une demi-minute, et il me répéta en tigréen le salut ordinaire: « Comment vous portez-vous? J'espère que vous vous portez bien. » Ensuite, il me

montra du doigt la place où je devais m'asseoir. Mille bouches s'ouvrirent alors pour lui porter mille plaintes différentes : il donna une foule d'ordres. Je fus presque étouffé; mais Michaël ne fit pas la moindre attention à moi, ni ne me demanda des nouvelles de sa famille. Quelques minutes après, le roi arriva et passa à notre gauche : le ras se leva, ôta la serviette qu'il avait autour de la tête, et se fit soutenir sur la porte de sa tente, jusqu'à ce que le monarque se fût éloigné; et ensuite, il vint reprendre sa place.

Le lendemain, qui était le 10 de mars, l'armée entra en triomphe dans la ville; le ras était à cheval, à la tête des troupes du Tigré. Il avait la tête découverte et un manteau de velours noir, garni d'une frange d'argent sur les épaules. Un enfant marchait à sa droite et portait une baguette d'environ cinq pieds et demi de long, et assez semblable aux bâtons des grands officiers de la cour d'Angleterre. Immédiatement après le ras, venaient tous les guerriers qui avaient tué quelque ennemi ou enlevé des dépouilles, et ils avaient à leurs fusils et à leurs lances autant de morceaux d'écarlate qu'ils avaient tué d'hommes.

Ensuite marchaient Gusho d'Amhara et Powussen, qui venait d'être nommé gouverneur du Begemder par rapport à la manière dont il s'était conduit dans la bataille, à la suite de laquelle il

avait, comme je l'ai déjà rapporté, poursuivi l'armée de Fasil et Fasil lui-même pendant deux jours. Le ras lui avait donné encore une autre récompense; il lui devait faire épouser sa petite-fille Ayabdar, que j'avais guérie de la petite vérole.

Une chose singulière que je remarquai dans cette entrée triomphale, c'était la coiffure des gouverneurs de provinces. Ils avaient sur le front un large bandeau qui allait se nouer derrière la tête, et au milieu duquel s'élevait un cœur d'argent doré, d'environ quatre pouces de long, et qui avait précisément la forme de nos éteignoirs de flambeau. Cet ornement s'appelle dans leur langue *kirn*, c'est-à-dire *la corne*, et on ne le porte que dans les grandes cérémonies qui suivent les victoires.

Après les officiers dont je viens de faire mention, paraissait le roi, le front ceint d'un bandeau de mousseline d'environ trois pouces de large, qui était noué par derrière avec un double nœud, et dont les bouts tombaient d'environ deux pieds sur les épaules. Autour de ce prince on voyait les grands officiers de l'État, et toute la jeune noblesse qui n'avait point encore de commandement; et à sa suite venaient les troupes de sa maison.

Plus loin marchait le kanitz-kitzera, c'est-à-dire *le bourreau de l'armée*, accompagné de tous ses aides. Ensuite on voyait, au milieu des équipages

du roi et du ras, un homme portant la peau empaillée du malheureux Woosheka au bout d'un grand bâton. Après cela, cette peau fut pendue aux branches d'un arbre qui est devant le palais du roi, et qui sert à ces sortes d'exécutions.

A l'arrivée du roi et du ras tous les grands s'empressèrent d'aller leur rendre leurs hommages. Ayto-Aylo fut un des plus assidus auprès d'eux, et Ozoro-Esther alla demeurer à Gondar; mais, d'après mes conseils, elle laissa ses enfans dans le palais de Koscam.

Nous étions déjà au 13 mars, que je n'avais pas encore entendu parler ni d'Ozoro-Esther, ni du ras, quoique j'eusse été me loger à Gondar, dans une maison voisine de celle de Petros. J'allais une fois par jour voir les enfans à Koscam, et j'étais toujours accueilli de la manière la plus amicale par l'iteghé, qui avait eu soin de donner des ordres pour que j'eusse à dîner toutes les fois que je me présenterais chez elle, sans cérémonie, et comme un officier de sa maison.

Mais, d'ailleurs, je n'ai jamais été en apparence plus négligé qu'en ce temps-là par tout le monde, excepté par les Maures : ils se montraient excessivement reconnaissans des soins que j'avais pris de leurs enfans malades, et ils auraient bien voulu que je revinsse habiter leur quartier.

Le 14 mars je montai à cheval avec Ayto-

Heikel, chambellan de la reine, pour me rendre à Koscam, où les jeunes malades étaient hors de danger, mais encore faibles. Pendant ce temps-là, le ras me fit dire d'aller lui parler, et de charger un homme du présent que je destinais au roi, pour qu'il allât m'attendre au palais où je me rendrais en sortant de chez lui. On répondit chez moi que j'étais allé à Koscam pour voir, comme à mon ordinaire, les enfans convalescens : circonstance qui, quoiqu'elle contrariât un peu le ras, ne me nuisit point auprès de lui. L'audience que je devais obtenir de Michaël était fixée à cinq heures; on me le fit dire à Koscam. J'arrivai un peu avant, et je rencontrai à la porte Ayto-Aylo, qui me dit en me serrant la main : « Ne refusez rien : vous ferez comme vous voudrez par la suite. »

J'entrai et je trouvai le vieillard assis sur un sopha : ses cheveux blancs étaient frisés et formaient plusieurs boucles; il paraissait pensif, mais assez content; il avait le visage décharné et les yeux très vifs, mais un peu malades. Je jugeai qu'il devait avoir au moins six pieds de haut, quoiqu'on ne pût pas trop en être sûr, puisqu'il était estropié de manière à ne pouvoir guère se tenir debout. Ses manières étaient libres et dégagées; et enfin je lui trouvai une parfaite ressemblance, tant pour les traits du visage que pour le reste de sa personne, avec mon digne et savant ami M. de Buf-

fon. Il aurait fallu être bien mauvais physionomiste pour ne pas lire dans ses yeux tout ce qu'il était: chacun de ses regards exprimait un sentiment. Il semblait n'avoir pas d'autre langage ; et dans le fait, il parlait fort peu. Je voulus, suivant l'usage, me prosterner devant lui et baiser la terre, mais il parut ne pas s'en soucier; il me tendit la main, prit la mienne et me releva.

Je m'assis avec Aylo, trois ou quatre umbares[1], Petros et Ayto-Heikel, chambellan de la reine. Un azage de la maison du roi vint dire quelques mots à l'oreille de Michaël, ce qui m'empêcha de parler comme je m'y étais préparé et d'offrir le présent qu'un homme tenait derrière moi. Le ras prit la parole le premier, et me dit : « Yagoubé, car je crois que c'est votre nom, écoutez ce que j'ai à vous dire, et souvenez-vous bien de ce que je vous recommande. On m'a dit que vous étiez un homme dont la principale occupation était d'errer dans la campagne et dans les endroits les plus solitaires pour y chercher des arbres et des plantes, et passer la nuit seul à observer les astres des cieux. Les autres pays ne ressemblent point à celui-ci, qui n'a pourtant jamais été aussi dangereux qu'il l'est à présent : les malheureux habitans de ces contrées sont ennemis naturels de tous les étrangers. S'ils vous voient seul chez vous, leur

[1] Juges suprêmes.

première pensée portera sur les moyens de se défaire de vous; et quoique cela ne leur soit d'aucun avantage, ils voudront toujours vous assassiner, pour le seul plaisir de faire du mal. — Le diable est bien enraciné dans leur cœur! »dit une voix qui se fit entendre dans un coin de la chambre, et que je pris pour celle d'un prêtre. «Ainsi, poursuivit le ras, d'après une longue conversation avec votre ami Aylo, dont je sais que vous voulez heureusement suivre les conseils, comme nous devrions tous faire, j'ai songé à vous mettre dans la situation où vous pourrez le mieux suivre vos inclinations, sans être inquiété par les moines au sujet de la religion, et sans craindre qu'on cherche à vous tuer pour vous enlever votre argent.

— «Que sont les moines? dit la même voix qui avait déjà parlé au coin de la chambre. Les moines ne se mêleront jamais des affaires d'un homme tel que celui-là.—Le roi, continua Michaël, sans faire attention à celui qui l'interrompait, le roi vous a nommé baalomaal et commandant de la cavalerie Koccob [1], place que j'avais eu intention de donner à Francis, l'un de mes vieux guerriers; mais Francis est pauvre, et nous le pourvoirons mieux: car cet emploi est très honorable, mais peu lucratif. —Ras, répondit Francis qui se tenait un peu en arrière, il sera en de plus dignes mains que les

[1] La cavalerie noire.

miennes et celles de l'Arménien, ou même d'aucun autre homme qui l'ait possédé depuis le règne d'Hatzé-Menas : je vous répète ce que j'ai dit aujourd'hui au roi. — Fort bien ! Francis, s'écria le ras; il sied à un brave guerrier comme vous de dire la vérité, quand même il parle contre lui. Pour vous, Yagoubé, allez trouver le roi pour lui rendre grâce de l'emploi qu'il vous accorde; prosternez-vous devant lui, car je vois que vous êtes déjà instruit de cette cérémonie : Aylo et Heikel vous accompagneront. Le roi me témoigna hier au soir sa surprise de ce qu'il ne vous avait pas encore vu : Tecla-Mariam, secrétaire du monarque, qui est venu ici aujourd'hui avec votre brevet, est également étonné de ce que vous ne vous êtes pas encore présenté. »

L'homme qui avait élevé la voix dans le coin de la chambre, et que j'avais cru un prêtre, était ce même Tecla-Mariam, l'un des scribes. Lorsqu'ils ne sont point en présence du roi, les scribes, ainsi que les prêtres, ont le droit de couvrir leur tête; et c'était là la cause de ma méprise.

J'offris au ras un présent, qu'à peine il regarda, parce que beaucoup de gens attirés par la curiosité ou par des affaires se pressaient à la porte pour entrer; je distinguai dans la foule l'abba Salama. Tous ceux qui étaient venus avec moi étaient déjà sortis, et moi seul j'avais de la peine

à passer, parce que les gens qui entraient me barraient presque le chemin, quand le ras, s'apercevant que je demeurais derrière, cria : « Qu'on ferme la porte! » Puis il me dit à voix basse : « Avez-vous quelque chose de particulier à me dire? — Je vois que vous êtes en affaire, ras, lui répondis-je; mais je parlerai à Ozoro-Esther ». Soudain il reprit avec vivacité : « Vous avez raison, Yagoubé, il faut plus d'un moment pour arranger cette affaire avec vous. Le fils d'Esther vivra-t-il? — La vie de l'homme, repris-je, est entre les mains de Dieu; mais j'espère que le plus grand danger du fils d'Ozoro est passé. » Aussitôt Michaël appela un de ses officiers et lui dit : « Conduisez Yagoubé auprès d'Ozoro-Esther. »

En sortant de chez Ozoro-Esther je me rendis aussi chez le roi, où je trouvai Aylo et Heikel à la porte de la salle d'audience. Tecla-Mariam s'avança jusqu'au pied du trône; je le suivis, et me prosternai devant le jeune monarque. « Je vous mène, dit Tecla-Mariam au roi, un de vos serviteurs qui vient d'un pays si éloigné, que, si vous le laissez jamais s'en retourner, nous ne pourrons ni le suivre, ni savoir où il faudra l'aller chercher. » Ces paroles furent prononcées d'un ton facétieux par un vieux serviteur accoutumé à la familiarité de son maître; mais le roi ne répondit rien, du moins autant que j'en pus juger, car sa bouche était couverte; il ne

changea même point de contenance. Cinq jeunes hommes se tenaient debout, à côté du trône, deux à droite et trois à gauche; l'un de ces jeunes gens, qui était fils de Tecla-Mariam, et qui devint par la suite mon intime ami, s'avança de la gauche, où il était le premier, et, me prenant par la main, me plaça au-dessus de lui. S'apercevant ensuite que je n'avais point de coutelas à la ceinture, il tira le sien et me le donna : lorsque je fus ainsi placé, je baisai de nouveau la terre.

Le trône du roi était dans une espèce d'alcôve; tous ceux qui se trouvaient hors de la vue du monarque s'assirent. On commença à m'adresser les questions d'usage sur Jérusalem et le reste de la Terre-Sainte : on me demanda où était mon pays; ce qu'il m'était impossible de faire comprendre, car les Abyssiniens ne connaissent pas d'autres contrées que la leur. On me demanda pourquoi je venais de si loin; si la lune et les étoiles du lieu de ma naissance, mais surtout la lune, étaient les mêmes que les leurs, et une foule d'autres choses tout aussi vagues, tout aussi absurdes que celles-là.

Je voulus plusieurs fois prendre mon présent des mains de l'homme qui le portait pour l'offrir au monarque et me retirer, mais le roi s'y opposa toujours par un signe; et enfin j'étais si fatigué de me tenir debout, que je m'appuyai contre le mur. Aylo tombait de sommeil, et Heikel et les

Grecs maudissaient du fond du cœur leur jeune maître de ce qu'il les empêchait d'aller manger l'excellent souper qu'Anthulé, son trésorier, nous avait fait préparer. Le roi savait fort bien tout cela, ainsi que nous l'apprîmes par la suite; mais il avait résolu d'essayer notre patience. A la fin, Ayto-Aylo se glissa furtivement dehors et alla se coucher : le reste des spectateurs en fit autant; il n'y eut que ceux qui m'avaient accompagné qui ne purent pas s'en aller, et qui étaient prêts à mourir de soif et de lassitude. Les personnes qui n'étaient pas vues du monarque prirent alors le parti de charger Tecla-Mariam d'aller dire tout bas au roi que j'étais malade. Tecla-Mariam y alla, mais le monarque parut n'y pas faire attention : il était dix heures du soir et il ne songeait pas à s'aller mettre au lit.

Tant qu'il y eut dans la salle d'audience des spectateurs étrangers à la cérémonie, le roi parla par l'organe d'un officier appelé *kal-hatzé*, c'est-à-dire *la voix* ou *la parole du roi;* mais quand nous ne restâmes que neuf ou dix, y compris les domestiques de sa chambre, il découvrit sa bouche et tout son visage, et il parla lui-même. Ses questions portèrent d'abord sur Jérusalem, ensuite sur les chevaux, sur l'art de se servir des armes à feu, sur les Indes et sur l'étendue que je pouvais contempler dans les cieux avec mes télescopes; et

toutes les fois que je ne répondais pas exactement à ses questions, il me les répétait d'une manière encore plus circonstanciée. J'étais vraiment désespéré, j'avais peine à répondre un seul mot; je déplorais intérieurement le malheur que j'avais eu d'être nommé à un emploi qui m'attachait à la cour, et je faisais des vœux bien sincères pour que ce fût le dernier.

Cependant tous les Grecs qui m'avaient accompagné ne pouvant plus y tenir, s'avancèrent au coin de l'alcôve, et parurent devant le trône. Le roi sembla étonné de les voir là, et leur dit qu'il croyait qu'ils s'étaient retirés depuis longtemps. Ils répondirent que non, que leur intention était de ne s'en aller qu'avec moi; mais le monarque leur répliqua que ce n'était pas possible, parce qu'un des devoirs de ma charge était de garder la porte de sa chambre à coucher cette nuit-là.

Je crois que, quand j'entendis ces paroles, je l'aurais presque tué. Alors Ayto-Heikel, reprenant courage, s'avança vers lui, sous prétexte qu'il lui portait un message de la part de l'iteghé, et lui parla à l'oreille pour lui dire, sans doute, que le ras le désapprouverait. Le jeune prince se mit alors à rire en disant qu'il croyait que nous avions déjà soupé, et il nous congédia.

Désolés de la longue audience du roi, et pleins de cette sorte de colère qu'excitent ordinairement l'impatience et la faim, nous allâmes tous ensemble souper chez Anthulé qui nous avait invités. Nous menâmes avec nous trois de mes nouveaux confrères, trois baalomaals, parmi lesquels il y en avait un qui, quoiqu'il en eût rempli la place dans la cérémonie, n'en avait point le titre; il se nommait Guebra-Mascal; il était fils d'une sœur du ras, et commandait un tiers des soldats du Tigré qui avaient des armes à feu, c'est-à-dire environ deux mille hommes. Guebra-Mascal avait la réputation d'être le meilleur officier en ce genre. Agé d'une trentaine d'années, carré, mais assez bien fait, ayant des manières peu agréables, le nez aplati, la bouche grande, le teint fort basané et le visage couvert de marques de petite vérole, il était rempli de présomption, et il avait une si haute opinion de ses connaissances sur l'usage des armes à feu, qu'il ne se faisait pas scrupule de dire que le ras Michaël lui devait toutes ses victoires. C'était effectivement parce qu'il passait pour un excellent officier qu'on le souffrait à Gondar; car il était soupçonné d'avoir eu des liaisons en Tigré avec une des femmes du ras son oncle, et d'avoir même eu un enfant d'elle; aussi le ras avait ré-

pudié cette femme sans vouloir reconnaître l'enfant.

Guebra-Mascal soupa ce soir-là avec nous, et de là vint une des affaires les plus sérieuses que j'aie jamais eues. Guebra-Mascal ne cessa de vanter, suivant sa coutume, son adresse pour le fusil et tout ce qu'il avait fait avec cette arme admirable. Petros lui dit en plaisantant : « Vous avez naturellement le génie des armes à feu, mais vous n'avez pas encore eu occasion d'apprendre à les manier. Maintenant que Yagoubé est ici, il vous montrera des choses qui mériteront qu'on en parle. » On avait beaucoup bu, et je crus entendre que Guebra-Mascal répondait à mon sujet quelques paroles dédaigneuses. « Guebra-Mascal, lui dis-je aussitôt, je crois que je dois juger, d'après vos discours, que vous ne vous connaissez ni en fusils ni en hommes. Chacun de mes fusils, dans les mains de mes domestiques, tuerait le double de ce que les vôtres pourraient tuer. Pour celui dont je me sers moi-même, il ne vaudrait pas la peine que j'y misse une balle pour m'essayer avec vous ; chargé seulement avec un bout de chandelle de suif, il ferait plus d'effet que le meilleur des vôtres avec une balle de fer, malgré toute l'adresse et toute l'expérience que vous prétendez avoir. »

Guebra-Mascal me répondit que j'étais un Franc[1]

[1] On sait que c'est la dénomination dont les Orientaux se servent pour désigner avec mépris les Européens.

et un menteur. Je me levai soudain, et il me lança un coup de pied; furieux que j'étais, je me précipitai sur lui et le saisissant à la gorge, je l'étendis sur le parquet. Les Abyssiniens ne savent ni lutter, ni combattre à coups de poing. Guebra-Mascal ne fut pas plus tôt à terre qu'il tira son coutelas, et voulut m'en porter un coup au visage. Mais comme son bras n'était pas entièrement libre, tout ce qu'il put faire fut de me blesser légèrement sur le haut de la tête, de sorte qu'aussitôt le sang m'inonda le visage. Je l'avais jeté à terre; je ne l'avais pas encore frappé : mais dès que je sentis couler mon sang, je lui arrachai son coutelas, et ma première intention fut de le tuer. Heureusement que la Providence m'inspira mieux! Au lieu de me servir de la lame du coutelas, je frappai avec le manche la face de mon adversaire, et je le meurtris si violemment que les cicatrices de ces blessures furent depuis aisées à distinguer parmi celles de la petite vérole.

Une aventure si imprévue, si fâcheuse, eut bientôt détruit les effets du vin. Il s'éleva sur cela mille opinions différentes. L'heure était trop indue pour réveiller personne dans le palais du roi, ni dans la maison du ras; malgré cela, il y avait des gens de notre troupe qui disaient qu'il fallait nous envoyer immédiatement au roi, parce que nous étions dans l'enceinte de son palais, où qui-

conque lève la main doit être puni de mort. Ayto-Heikel me conseilla, quoiqu'il fût très tard, de me rendre soudain à Koscam. Petros disait que je devais aller chez Ayto-Aylo; et les deux baalomaals voulaient me retenir dans le palais. Anthulé, dans la maison de qui j'étais, et qui se sentait vivement offensé de ce qu'on lui avait ainsi manqué, me pria de demeurer chez lui, parce que j'étais sérieusement blessé, et que comme tous ceux qui étaient là voyaient mon sang, ils en rendraient compte le lendemain matin au roi, et arrangeraient plus facilement l'affaire. Mais tous ces avis, qui semblaient assez sages aux autres, me parurent dangereux à moi seul, parce qu'ils pouvaient faire penser que je me croyais coupable, tandis que j'étais au contraire bien persuadé de ne pas l'être.

Je me décidai donc à aller coucher dans ma propre maison; en conséquence je me lavai le visage et la tête avec de l'eau et du vinaigre, et je trouvai que ma blessure ne saignait déjà plus; ensuite je m'enveloppai dans mon manteau. Je me rendis chez moi sans accident, et je me mis au lit. Mais Ayto-Heikel et Petros n'étaient pas tranquilles; et quoiqu'il fût plus de minuit, ils allèrent réveiller Ayto-Aylo pour lui apprendre mon aventure. Aussi à peine était-il jour, que cet ami fut dans ma chambre. Guebra-Mascal s'était enfui chez Kefla-Yasous, l'un de ses parens: mais peu après l'arrivée d'Aylo,

on vint nous apprendre qu'il avait été arrêté et mis aux fers dans la maison du ras.

Tous ces jeunes Abyssiniens semblaient avoir pris mon affaire à cœur plus que je ne le souhaitais, parce que je craignais que cela n'excitât quelque nouvelle querelle. Je n'ai de ma vie jamais été aussi triste, aussi accablé; je ne me représentais nuit et jour qu'un avenir sinistre; je fus vingt fois prêt à reprendre le chemin du Tigré; et ce qui me fortifiait surtout dans cette idée, c'est la perte que je venais de faire d'un jeune homme que j'avais eu auprès de moi depuis mon voyage en Barbarie, et qui m'avait aidé dans les plans d'architecture que j'y avais levés pour le roi d'Angleterre. Ce jeune homme continuait en Abyssinie à perfectionner ses dessins, quand les suites d'une dyssenterie, dont il avait été attaqué dans l'Arabie-Heureuse, le firent mourir à Gondar.

Le ras, Ozoro-Esther, Ozoro-Altash, régalèrent tout le monde; chaque jour on tuait en abondance des bœufs, des veaux, des moutons, des chevreaux; la ville entière avait l'air d'un marché perpétuel: on voyait dans toutes les rues les gens du bas peuple chargés de viandes crues, et le vin et les autres espèces de boissons ruisselaient de tous côtés. Le ras m'obligeait de dîner tous les jours avec lui, et il était sûr alors de me donner un violent mal de tête, à force de me faire boire de

l'hydromel, liqueur que je n'ai jamais pu m'accoutumer à trouver bonne.

L'après-dîner nous nous rendions chez les dames de la cour, où il ne régnait pas moins de désordre que chez le ras : toutes les femmes mariées mangeaient, buvaient et paraissaient la pipe à la bouche comme les hommes. Il est impossible, sans passer les bornes de la décence, de donner une juste idée de ces bacchanales.

Comme je puis dire que j'ai été bien établi dans ce pays-là, et que j'ai eu occasion d'en connaître l'état, les mœurs et le gouvernement, je vais présenter les détails qui m'ont paru les plus dignes d'attention,

Tableau géographique de l'Abyssinie, divisée en provinces.

A Masuah, sur la côte de la mer Rouge, commence une division imaginaire de l'Abyssinie en deux parties, division qui est bien plutôt dans le langage que dans le vaste territoire de cet empire. La première partie se nomme *le Tigré*, et comprend tout ce qui se trouve entre la mer Rouge et le Tacazzé[1] ; la seconde va de ce même fleuve aux bords du Nil : elle borne à l'occident le pays des Gallas, et porte dans toute son étendue le nom d'*Amhara*.

Quelque avantage que puisse avoir cette manière de diviser l'Abyssinie, elle manque d'une précision

[1] L'ancien fleuve Siris.

géographique. Il y a plusieurs petites provinces renfermées dans la première, et pourtant indépendantes du Tigré; et l'Ambara, qui donne son nom à toute la seconde moitié de l'empire, n'en fait que la plus petite partie.

D'ailleurs en Amhara on parle une infinité de différens idiomes, indépendamment de l'amharic; ce n'est qu'en Tigré, où la division du langage est certaine, parce qu'on ne s'y sert que du géez, c'est-à-dire de l'ancienne langue des pasteurs.

Masuah était jadis un des lieux principaux où le baharnagash faisait sa résidence; et quand ce chef s'en absentait, il était toujours remplacé par un de ses lieutenans. L'été il allait passer plusieurs mois à Dahalac, île voisine qui se trouvait comprise dans son territoire. Le baharnagash était alors, après le roi et le betwudet, la personne la plus considérée de l'empire; il avait le sendick et le nagaréet, c'est-à-dire l'étendard et les tymbales, marques d'un commandement suprême.

Indépendamment des honneurs attachés à cet emploi, c'était un des plus lucratifs d'Abyssinie: l'encens, la myrrhe, la cannelle, un nombre considérable de gommes et de couleurs, objets précieux qu'on trouve depuis le cap Gardafui jusqu'à la baie de Bilur, dépendaient du baharnagash. Mais le territoire de ce gouvernement comprend une grande étendue de côtes, et a peu de profondeur,

car du midi d'Hadea jusqu'à Masuah il forme une espèce de lisière qui n'a guère plus de quarante milles de large, et qui est bornée d'un bout à l'autre par une haute chaîne de montagnes qui s'étendent parallèlement avec l'océan Indien et le golfe d'Arabie.

Après Azab on trouve le commencement des mines de sel fossile, qu'on coupe en carrés d'environ un pied de long, et qui en Abyssinie remplacent l'argent et servent de monnaie courante. Ce sel et une espèce de menthe qui croît dans les mêmes contrées donnent un revenu considérable.

La même lisière de terre continue de Masuah à Suakem, et les montagnes vont jusqu'à l'isthme de Suez, quoique les pluies du tropique ne tombent pas aussi loin. Cette province méridionale du Baharnagash est appelée *l'Habab* (la terre des Agaazis ou des Pasteurs). La seule langue qu'on y parle est le géez ou la langue des Agaazis. Dès les premiers âges ces pasteurs ont eu des caractères, une écriture enfin qui est encore la seule que l'on connaisse en Abyssinie.

Depuis que les Turcs ont été chassés de Dobarwa et des côtes d'Abyssinie, l'île de Masuah est gouvernée par un nayb de la race des pasteurs, mais mahométan.

La province d'Abyssinie, qui vient ensuite, et

qu'on peut appeler la seconde, tant pour l'étendue, les richesses, la puissance que pour le voisinage de Masuah, c'est le Tigré; elle est limitrophe du pays du Baharnagash, bornée par le fleuve Mareb au levant et le Tacazzé au couchant; elle a environ cent vingt milles de l'est à l'ouest, et deux cents milles du nord au sud; mais elle s'est beaucoup accrue. Un pouvoir usurpateur a aboli toute distinction sur la rive occidentale du Tacazzé, et en outre plusieurs gouvernemens, tels que celui d'Enderta et d'Antalow et une grande partie du territoire du Baharnagash, sont, du côté de l'est, enclavés dans le Tigré.

Ce qui fait principalement la richesse de cette province c'est le voisinage de l'Arabie. Les mar chandises qui traversent la mer Rouge vont par le Tigré; de sorte que le gouvernement a le choix de tout, et en règle le prix. Les plus beaux esclaves, mâles et femelles, l'or le plus pur, le plus magnifique ivoire, passent par ses mains: de plus, les armes à feu, qui depuis plusieurs années rendent celui qui en possède davantage maître de l'Abyssinie, sont tirées de l'Arabie; et il ne se vend pas un seul fusil que le gouverneur du Tigré n'ait refusé de le prendre pour lui et ne sache qui l'achète.

Le Siré, pays qui n'a que vingt-cinq milles de largeur et guère plus en longueur, est regardé

comme faisant partie du Tigré, mais n'a pourtant point été nouvellement usurpé.

Après avoir passé le Tacazzé, on trouve la province de Samen; le fleuve sert de limite entre elle et le Siré. Le Samen, composé d'une vaste chaîne de montagnes escarpées, parmi lesquelles on distingue le Roc-Juif comme le point le plus élevé de toute l'Abyssinie, s'étend du midi du Tigré jusqu'auprès du Waldubba, pays enfoncé et brûlant qui borne l'Abyssinie au nord. Le Samen a environ quatre-vingts milles de long, en quelques endroits seulement trente milles de large, et en d'autres beaucoup moins : il est en grande partie possédé par les Juifs, qui conservent leur religion et leurs lois depuis des siècles très reculés, et qui sont gouvernés par un roi et une reine qu'ils nomment *Gédéon* et *Judith*.

Au nord-est du Tigré est la province du Begemder; elle est limitrophe de l'Angot, dont le gouverneur porte le titre d'Angot-Ras; et à présent tout le pays est, à l'exception de quelques villages, conquis par les Gallas.

Au midi du Begemder est la province d'Amhara, qui s'étend dans la même direction, et dont il est séparé par le fleuve Bashilo; l'une et l'autre de ces provinces sont bornées à l'occident par le Nil. Le Begemder a environ cent quatre-vingts milles de long et quatre-vingts milles de large, en y com-

prenant le Lasta, pays montueux qui dépend de son gouvernement, et qui est souvent en insurrection. Les habitans du Lasta, regardés comme les meilleurs soldats d'Abyssinie, sont d'une haute stature et d'une force de corps prodigieuse, mais indociles et cruels; aussi les annales de l'empire, ainsi que les personnes qui ont occasion de parler d'eux, ne les appellent jamais que les rustres ou les barbares du Lasta : ils paient au roi d'Abyssinie un tribut de mille onces d'or.

On a démembré du gouvernement du Begemder plusieurs petites provinces, telles, par exemple, que le Woggora qui a environ trente-cinq milles du sud au nord, entre Emfras et Dara, et douze milles de l'est à l'ouest des montagnes du Begemder aux bords du lac Tzana. Au nord du Foggora sont deux petits gouvernemens particuliers, le Dréeda et le Karoota, les seuls territoires en Abyssinie dans lesquels on recueille du vin, et dont les marchands vont trafiquer dans le Caffa et le Narea, pays habités par les Gallas. Il est bon d'observer que ces territoires n'ont un gouvernement particulier que dans l'état ordinaire des choses; car dès qu'un homme puissant est gouverneur du Begemder, il ne permet pas que des voisins faibles jouissent des moindres droits, et il réunit tout à son gouvernement.

Le Begemder est la province qui fournit la

meilleure cavalerie : elle peut mettre, dit-on, avec le Lasta, quarante-cinq mille hommes sur pied; mais d'après les observations que j'ai faites, je crois que ce nombre est beaucoup exagéré. Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitans du Begemder sont d'excellens soldats quand ils aiment leur général, et que la cause pour laquelle ils combattent leur plaît : autrement ils se divisent facilement, parce qu'ils ont continuellement une foule d'intérêts opposés que le gouvernement a l'adresse d'entretenir. Le Begemder produit en abondance du bétail magnifique et de toute espèce; ses montagnes, moins élevées et moins pierreuses que celles des autres provinces, excepté dans la partie du Lasta, sont remplies de mines de fer et couvertes de toute sorte de gibier.

L'extrémité méridionale du Begemder, voisine du Nefas-Musa, est remplie de vallées profondes, qui semblent n'avoir été creusées que par des débordemens dont l'histoire ne fait pourtant aucune mention. C'est une forte barrière contre l'invasion des Gallas, qui ont souvent tenté de s'y établir, mais toujours en vain : des tribus entières de ces barbares ont péri dans ces entreprises audacieuses.

Après le Begemder on trouve l'Ambara, entre les deux rivières de Bashilo et de Geshen. L'Amhara a cent vingt milles de l'est à l'ouest, et un peu plus de quarante milles du nord au sud. Cette

province est très montueuse; elle possède beaucoup de noblesse; et ses habitans sont en général regardés comme les plus beaux et les plus braves de toute l'Abyssinie : avec les armes ordinaires, la lance et le bouclier, un soldat de l'Amhara en vaut deux d'une autre province. Ce qui ajoute singulièrement à la considération dont jouit l'Amhara, c'est la haute montagne de Geshen, ou *la montagne des Pâturages*, qui servit de prison aux princes de la maison royale, jusqu'au moment où ils furent surpris et massacrés dans la guerre d'Adel.

Entre les deux rivières de Geshen et de Samba, est un pays bas, malsain, et pourtant fertile, qu'on nomme la *province de Walaka*, et au midi du Walaka est le haut Shoa. Cette province ou plutôt ce royaume de Shoa est fameux pour avoir donné retraite au seul rejeton de la race de Salomon, qu'on déroba à la fureur de Judith, lorsque, vers l'an 900, elle fit égorger sur le rocher de Damo tous les autres enfans de cette famille illustre.

Le Gojam, qui s'étend du nord-est au sud-est, a environ quatre-vingts milles de long et quarante milles de large. C'est un pays presque tout plat et couvert de pâturages; le peu de montagnes qu'on y voit sont très hautes et riveraines du Nil qui borne cette province au midi : de sorte que quand on traverse le Gojam en s'enfonçant dans

l'Abyssinie, on a toujours à main gauche le Nil, qui court vers le sud en sortant du lac Tzana, jusqu'à ce que tournant au nord, il passe par le pays de Fazuclok et le Sennaar, et va fertiliser l'Égypte.

Le Gojam est couvert de grands troupeaux de bœufs, qui sont sans contredit de la plus belle espèce qu'on puisse trouver dans les hauteurs de l'Abyssinie. La province est très populeuse ; mais ses habitans sont regardés comme les plus mauvais soldats de toute l'Abyssinie : les jésuites y ont eu plusieurs couvens.

Au sud-est du Gojam est le Damot, borné à l'est par le Temci, à l'ouest par le Gult, au sud par le Nil, et au nord par les hautes montagnes d'Amid-Amid. Le Damot a quarante milles du nord au sud, et un peu plus de vingt milles de l'est à l'ouest; mais toute la péninsule qu'enclave le Nil, depuis le lac Tzana jusqu'à Miné, c'est-à-dire à l'endroit où l'on passe le fleuve pour prendre la route du Narea, porte en général le nom de *Gojam*.

Par derrière les montagnes d'Amid-Amid est la province des Agows, que ces montagnes bornent à l'orient, et qui a à l'occident le Buré, l'Umbarma et la contrée des Gongas, au midi le pays des Damots et des Gafats, et au septentrion le Dingleber.

Le Maitsha, ayant trop peu de pente pour pouvoir s'égoutter d'abord après les pluies, est en

quelques endroits humide et en d'autres fort marécageux : il a conséquemment peu de blé; mais il produit l'*enseté*, plante qui fournit aux habitans, durant toute l'année, une nourriture saine et délicate. On élève dans le Maitsha beaucoup de magnifique bétail et quelques chevaux assez médiocres.

Les montagnes qui sont au-dessus du Maitsha forment ce qu'on appelle *le pays des Agows*, qui, malgré toutes les dévastations qu'il souffre depuis plusieurs siècles, est encore le plus riche de l'Abyssinie. Ces Agows entourent le Maitsha depuis les montagnes d'Aformasha jusqu'à Quaquera, où l'on trouve les sources de deux grandes rivières, le Kelti et le Branti. On appelle cette nation les *Agows du Damot*, parce qu'ils sont voisins de cette dernière province, et par opposition aux Agows du Lasta, mieux connus encore sous le nom de *Tcheratz-Agows*, qu'ils ont pris de Tchera, district voisin du Lasta et du Begemder, où il y a une ville considérable du même nom qui appartient à une de leurs tribus.

Les Gafats, nation très nombreuse, habitant un petit district adjacent au pays des Gallas, a plusieurs langages distincts, ainsi que les Gallas euxmêmes.

Tout le pays qui s'étend le long du lac Tzana, depuis Dingleber jusqu'au pied des montagnes

qui bornent les cantons de Kuara et de Guesgué, se nomme *le Dembea.* Cette province qui est basse et au midi de Gondar, et la province de Woggora, à l'orient de cette ville, recueillent une immense quantité de blé et sont les greniers de la capitale. Le Dembea semble avoir été jadis couvert tout entier par le lac; il en reste même des preuves auxquelles on ne peut se méprendre. Ce vaste réservoir diminue sensiblement; et cela est parfaitement conforme avec tout ce qu'on a observé relativement à toutes les eaux stagnantes répandues sur la surface du globe.

Le Dembea est appelé par les Abyssiniens *Atté-Kolla*, c'est-à-dire *la nourriture du roi;* parce que tous les revenus de cette province sont destinés à l'entretien de la maison du monarque. L'officier qui y commande porte le titre de *cantiba.* Sa place est très lucrative, mais elle n'est pas considérée comme une des premières de l'empire; et le cantiba ne siége pas dans le conseil du roi.

Au midi du Dembea est la province de Kuara, contrée montueuse et attenante au pays des Shangallas ou nègres idolâtres, désignés sous le nom de *Gongas* et *Gubas*, qui sont les Macrobes des anciens. Le Kuara est une province fort malsaine, d'où l'on tire beaucoup d'or, non que le pays le produise lui-même, mais parce qu'il y vient de chez les Gubas, les Nubas, les Shangallas.

Kuara, dans la langue des Shangallas, signifie *le soleil;* et Beja, qui est le nom qu'on a donné à l'Atbara, pays adjacent comprenant les terres basses du Sennaar, ou la contrée des Pasteurs, signifie *la lune.* Ces noms sont des restes des anciennes superstitions de ces peuples.

Dans le bas de la province de Kuara, et près du Sennaar, on trouve un établissement considérable de nègres païens, appelés *les Ganjars.* Ils ont beaucoup de cavalerie, et ne vivent que des produits de leur chasse et de ce qu'ils pillent sans cesse aux Arabes de l'Atbara et du Fazuclo.

Le gouverneur du Kuara est l'un des premiers officiers de l'empire : comme lieutenant général du monarque, il jouit dans sa province d'un pouvoir absolu, et il a les honneurs du sendick et du nagaréet [1]. Ses timbales sont d'argent; et il peut les faire battre quand il traverse la capitale de l'empire, droit que n'ont pas les autres gouverneurs de province, et qui est ordinairement réservé au roi partout où se trouve ce prince. Le gouverneur du Kuara partage donc ce privilége avec le roi; et son nagaréet se fait entendre jusqu'aux marches de l'avant-cour du palais, où il est obligé de le faire cesser. C'est un honneur que David II, qui conquit le Kuara sur les Pasteurs qui en avaient été de tous temps maîtres, accorda au pre-

[1] L'étendard et les timbales.

mier gouverneur de cette province pour récompenser ses services et sa fidélité.

Le Narea, le Ras-el-Féel et le territoire de Tchelga, jusqu'à Tcherkin, forment une province frontière, entièrement peuplée de mahométans. Le gouvernement en est ordinairement confié à un étranger, souvent même à un mahométan, et c'est du moins un homme de cette religion qui est toujours lieutenant du gouverneur. On n'entretient là de troupes que pour la défense des alliés Arabes et Pasteurs qui sont restés fidèles à l'Abyssinie, et qui se trouvent exposés au ressentiment des autres Arabes du Sennaar, leurs voisins. Ces Arabes, ces Pasteurs, alliés de l'Abyssinie, lui fournissent continuellement des chevaux de remonte pour la cavalerie royale. Le Ras-el-Féel est une province étroite, inculte, couverte de bois, où le climat est brûlant et malsain, et qui n'est propre qu'à la chasse. Les habitans, quoiqu'ils professent presque tous la religion mahométane, sont un ramas de toutes les nations : ils sont en général très braves et habiles cavaliers, et ne se servent d'autre arme que d'un grand sabre, avec lequel ils triomphent des éléphans et des rhinocéros.

Il y a encore plusieurs autres provinces qui tantôt sont réunies aux gouvernemens voisins, et tantôt en sont séparées, comme, par exemple, celle de Guesgué à l'orient du Kuara; le Waldubba, entre

les rivières de Gangué et d'Angrab; le Tzégadé et le Walkayt, à l'ouest du Waldubba; l'Abergalé et le Selawa, dans le voisinage du Begemder; le Temben, le Dobas, le Giannamora, le Bur et l'Engana, près du Tigré.

Usages d'Abyssinie qui ressemblent à ceux qu'on trouve établis en Perse, etc. Description d'un banquet sanglant.

Pour suivre l'ordre des choses, je parlerai ici de ce qui a le plus de rapport avec ce que j'ai déjà dit, et qui en est comme la suite naturelle. La couronne d'Abyssinie est et a toujours été héréditaire dans une famille particulière qui descend, dit-on, en droite ligne de Salomon et de la reine de Saba, *négesta azab*, c'est-à-dire *reine du Midi*. Cependant cette couronne est élective dans cette même famille; et il n'y a ni loi ni coutume qui oblige de la décerner de préférence au fils aîné du roi.

La primogéniture n'est donc point un droit; l'usage lui a même été contraire. Quand un roi meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, et qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les amis de son père, s'empare ordinairement du trône; mais si les héritiers sont sur la montagne, le premier ministre choisit seul le roi qui passe alors pour avoir été appelé par la nation; et comme les désirs et les intérêts de ce ministre

sont de maintenir sa puissance le plus long-temps possible, il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant sous lequel il peut gouverner l'empire à son gré, et dont il prolonge ordinairement la minorité durant sa vie entière.

Le roi est, à son couronnement, oint d'huile d'olive qu'on lui verse sur le sommet de la tête; et pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frotte avec ses deux mains assez indécemment, et à peu près de la même manière que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'évêque; c'est une espèce de casque qui couvre le front, les joues et le cou : elle est doublée de taffetas bleu, et le dessus est d'or et d'argent travaillé à filigrane, d'une manière supérieure.

Au haut de la couronne il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs.

Autrefois on ne voyait jamais le visage du roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissait paraître de temps en temps. Il s'assied dans une espèce d'alcôve ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies et de rideaux; et en outre il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques, ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, son balcon est totalement fermé, et il parle par un trou

qui est à côté, à un officier qu'on appelle *le kalhatzé*, *la voix* ou *la parole du roi*, et qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table du conseil.

Le roi va régulièrement tous les jours à l'église; ses gardes prennent alors possession de toutes les avenues et des portes où il doit passer; et comme il est à pied, personne n'a droit de l'accompagner que deux de ses chambellans sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil et les côtés de la porte de l'église, ainsi que les marches de l'autel, après quoi il s'en retourne soudain dans son palais, soit qu'on célèbre quelque service dans l'église, soit qu'on n'en célèbre pas. Il monte les degrés de la salle d'audience sur une mule, et ne met pied à terre que sur un tapis de Perse qui est devant le trône, et sur lequel j'ai vu quelquefois cette mule commettre de grandes incongruités.

Tous les matins avant le jour un officier, appelé *le serach-massery*, s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais, en faisant plus de bruit que ne pourraient en faire vingt postillons français. Il chasse, par ce moyen, les hyènes et les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit; et en même temps il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice, jusqu'à huit heures, et à huit heures il va déjeuner.

Le roi choisit lui-même six nobles, auxquels on donne le titre de *baalomaal*[1], ou *chambellans*, et dont quatre se tiennent toujours auprès de sa personne; un septième, qui est le chef de ces six-là, s'appelle l'*azeleffa-el-camisha*, c'est-à-dire *serviteur de la tunique* : c'est lui qui est maître de la garde-robe, et premier officier de la chambre. Ces sept officiers, les esclaves noirs et quelques autres personnes, servent le monarque dans l'intérieur du palais, et vivent avec lui dans une familiarité à laquelle ne peuvent jamais parvenir le reste de ses sujets.

Quand le roi assemble son conseil pour délibérer sur des objets importans, il se tient dans une espèce de loge fermée, au bout de la table du conseil; les personnes qui y assistent sont rangées autour de la table, suivant leur rang, et donnent leur voix, en commençant toujours par le plus jeune, ou du moins le dernier officier. Les premiers qui parlent sont les shalakas, ou colonels des troupes de la maison du roi; ensuite vient le grand-échanson, puis le badjerund, c'est-à-dire le garde de cet appartement du palais appelé *la maison du lion*, puis le garde de l'appartement où se font les banquets royaux. Après ceux-là vient le lika-magwass, c'est-à-dire l'officier qui a coutume de précéder le roi pour écarter la foule.

[1] *Baalomaal*, c'est-à-dire littéralement *garde des effets ou des marchandises du roi*.

A la guerre le lika-magwass porte l'épée et le bouclier du roi, et rôde toujours autour de lui, à une certaine distance. Il tient au moins un bouclier d'argent et une épée dont la pointe est du même métal, pour les princes qui, craignant de s'exposer, ne veulent pas se servir d'armes plus redoutables; mais, de mon temps, il n'en était pas ainsi: le roi portait lui-même son bouclier noir, sans ornement, et de bonne peau de buffle, ainsi qu'une épée d'excellent acier: ses armes d'argent ne paraissaient qu'à la fin de la campagne; et alors elles étaient dans les mains du lika-magwass. Jadis les rois d'Abyssinie étaient respectés de l'ennemi, au milieu des guerres les plus sanglantes, lors même qu'ils combattaient contre leurs sujets révoltés.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou bien plus souvent, de mousseline qui lui couvre le front, se noue par un double nœud derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules.

Après le lika-magwass, le palambaras donne sa voix dans le conseil, puis le fit-auraris, puis le gera-kasmati, et le kanya-kasmati, dont les titres dérivent de l'ordre qu'ils observent dans les campemens; l'un étant toujours à gauche, et l'autre à droite de la tente du roi : car *kanya* et *gera* veu-

lent dire *la droite* et *la gauche*. Ensuite vient le dakakin billetina-gueta, ou le second chambellan; puis le secrétaire [1] des commandemens; puis les azages, ou généraux de la droite et de la gauche; puis le rak-massery; puis le basha; puis le kasmati du Damot, celui du Samen, celui de l'Amhara, et, le dernier de tous, celui du Tigré, devant lequel une coupe d'or est posée sur un carreau. Le kasmati du Tigré porte le titre de nebrit, comme étant gouverneur d'Axum et gardien du livre de la loi, qu'on suppose y être encore conservé.

Après le gouverneur du Tigré parle l'acab-saat, c'est-à-dire le gardien du feu ou le premier ecclésiastique de la maison du roi. On a prétendu que l'acab-saat devait se tenir auprès du roi pendant les repas, et qu'il était le maître de faire retirer le manger et le boire de devant le monarque, si ce prince paraissait disposé à s'y livrer avec trop d'excès. J'ignore si tel est en effet son droit, mais je sais bien que je ne le lui ai jamais vu exercer; et autant que j'ai pu en être instruit, il ne s'en servait pas davantage sous les prédécesseurs du monarque qui régnait de mon temps en Abyssinie. D'ailleurs jamais le roi ne mange en public, et n'est servi que par ses esclaves; mais si un de ses sujets avait le droit d'assister à ses repas et de le contrôler, comme je crois qu'il ne l'a point, il y a

[1] L'hatz-azazé.

apparence que ce ne serait pas là le moment que le prince choisirait pour s'abandonner à des excès.

L'acab-saat est immédiatement suivi par le grand-maître de la maison du roi, et enfin par le betwudet ou ras. Quand ils ont tous opiné, le monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, et se fait entendre au conseil par l'organe du kal-hatzé.

On trouve en Abyssinie divers usages que quelques auteurs ont crus long-temps particuliers aux anciens peuples chez lesquels on les a d'abord remarqués, et que des écrivains moins savans ont jugés originaires de l'Abyssinie même. Je commencerai par faire mention de ceux qui ont rapport au roi et à la cour.

Les rois de Perse, ainsi que les rois d'Abyssinie, ne pouvaient être élus que dans une seule famille, et cette famille était celle des Arsacides, après l'extinction de laquelle on choisit celle de Darius. Le titre du roi d'Abyssinie est celui de roi des rois; et le prophète Daniel nous apprend que Nabuchadnezzar portait le même titre. La primogéniture n'est point un droit en Abyssinie; les cadets de la famille royale ont le même droit à être élus que les aînés, et il en était de même en Perse.

Les Perses accordaient une sorte de préférence aux enfans légitimes de leurs rois sur les bâtards: mais il y a pourtant des exemples qui prouvent

que ces derniers l'emportaient quelquefois sur les autres. Darius, quoique fils naturel de Xercès, fut préféré par le peuple à son frère Isogias qui était légitime : on a vu souvent la même chose chez les Abyssiniens. Plusieurs de leurs rois ont été des enfans d'adultère, et d'autres de simples fils naturels que des partis ont portés sur le trône, toujours sous prétexte qu'ils y étaient appelés par le cri du peuple.

Quoique les rois des Perses eussent divers palais où ils résidaient en différens temps de l'année, Pasagarda, capitale de leurs premiers souverains, était regardée comme le seul endroit où devait se faire leur couronnement : ainsi, l'antique cité d'Axum a le même privilége en Abyssinie.

Une autre cérémonie, très remarquable et commune à ces deux anciens peuples, est celle de l'adoration qui de nos jours est encore rigoureusement observée en Abyssinie toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque : il ne suffit pas de fléchir le genou, il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur ses genoux, puis sur ses mains; après quoi on incline sa tête et son corps jusqu'à ce que le front touche à terre; et si on a une réponse à attendre, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever.

Quoique le refus de se soumettre à cette céré-

monie eût été regardé chez les Perses et chez les Abyssiniens comme une espèce de rébellion et d'insulte faite au monarque, si ce refus était venu de ses sujets, il paraît pourtant qu'en Abyssinie il a été quelquefois permis aux étrangers de se dispenser de l'adoration. Je me souviens d'avoir vu un mahométan, envoyé deux fois par le shérif de la Mecque en Abyssinie, ne vouloir rendre hommage au roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine, et inclinant un peu sa tête; et on jugea à la cour de Gondar que ce n'était nullement manquer au roi d'Abyssinie, puisque l'envoyé ne se présentait pas autrement devant son légitime souverain.

J'ai déjà eu occasion de dire en passant que le roi d'Abyssinie n'est point visible quand il tient conseil. Voici de quelle manière la chose se passe. Autrefois il était dans une chambre particulière qui communiquait à la salle du conseil par deux grandes fenêtres à volets plians, élevées de trois pieds au-dessus du parquet. Ces fenêtres ou portes étaient garnies de barreaux comme une cage, et couvertes d'un rideau de taffetas très clair; de sorte qu'en fermant les autres ouvertures de cet appartement, le monarque était dans l'obscurité, et voyait aisément toutes les personnes qui étaient dans la chambre voisine, sans pouvoir être vu lui-même.

Justin nous dit que les rois des Perses se ca-

chaient pour donner une plus haute idée de leur majesté, et que sous Dejocès, roi des Mèdes, on publia une loi qui défendait de porter les yeux sur la personne du monarque. Il en était presque de même en Abyssinie : mais les guerres continuelles qui ont désolé cet empire depuis que les mahométans se sont emparés du royaume d'Adel, ont fait négliger une coutume qui n'est presque plus usitée que dans les grandes cérémonies, et quand le roi assemble son conseil. Nous voyons dans l'histoire que souvent l'armée et la nation entière n'ont dû leur salut qu'à la valeur de leurs monarques et à la manière dont ils s'exposaient dans les combats; ce qui eût été sans doute bien différent, si ces princes avaient observé l'ancien usage de demeurer invisibles; cependant quand ce prince monte à cheval, ou qu'il donne quelque audience dans son palais, il a la tête et le front entièrement couverts, et il tient une de ses mains sur sa bouche; de sorte qu'on ne lui voit que les yeux : ses pieds sont aussi presque toujours cachés.

Nous voyons dans Apulée que cette coutume était pareillement établie chez les Perses, et qu'elle donna aux mages occasion de placer sur le trône de Cambyse Oropaste son frère, au lieu de Smerdis qui aurait dû lui succéder. Le visage du roi étant couvert, on ne put d'abord pas s'apercevoir de la supercherie.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie, c'est qu'il faut que les portes et les fenêtres du roi soient incessamment assaillies de gens qui pleurent, se lamentent et demandent justice à grands cris, dans tous les différens idiomes de l'empire, pour être admis en présence du monarque, et faire cesser les torts prétendus dont ils se plaignent. Dans un pays aussi mal gouverné et exposé constamment à tous les malheurs de la guerre, on peut bien imaginer qu'il ne manque pas de gens qui ont de justes raisons de se plaindre : mais si par hasard il ne s'en trouve pas assez, comme par exemple dans le fort de la saison des pluies où l'on a peine à approcher de la capitale et à se tenir dehors, il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier et se lamenter, comme s'ils avaient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on, établi pour l'honneur de la majesté royale, et pour que le prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité oiseuse. Pour moi, j'avoue que de toutes leurs coutumes, c'est celle qui me paraissait la plus absurde et la plus insupportable : aussi, quand le roi, qui connaissait ma façon de penser à cet égard, n'avait point de monde chez lui, il s'amusait à mes dépens d'une manière plus bizarre que royale.

Durant la saison des pluies, je me renfermais quelquefois dans mon appartement pour travailler

plus à mon aise; et alors j'entendais tout à coup quatre ou cinq personnes qui se mettaient à gémir, à crier, à implorer ma protection, comme si elles eussent été, les unes accablées de la plus amère douleur, les autres prêtes à souffrir la mort; d'autres même au moment d'expirer; et cet horrible concert était si bien exécuté qu'il semblait que leurs larmes, leurs sanglots, leurs plaintes ne pussent être que l'effet d'une douleur réelle; alors j'ordonnais aux sentinelles qui étaient à ma porte de faire entrer quelqu'un de ces malheureux que je croyais venir de loin, pour m'informer du sujet de son affliction : mais il se trouvait presque toujours que c'était un de mes gens ou quelque autre domestique connu; et lorsque par hasard c'était un étranger, et que je lui demandais ce qui l'affligeait si fort, il me répondait froidement que ce n'était rien; qu'il avait dormi dans l'écurie, et qu'à son réveil, apprenant des soldats que j'étais retiré chez moi, il était venu avec ses compagnons crier, se plaindre sous mes fenêtres, afin de me faire honneur aux yeux du peuple, et empêcher que je ne m'abandonnasse à l'ennui et à la mélancolie, étant trop tranquille chez moi; qu'ainsi il espérait que je voudrais bien lui faire donner à boire pour qu'il pût continuer à crier avec un peu plus de courage. En entendant parler ainsi, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de violens accès de colère; et

l'on ne manquait pas d'en rendre compte au roi qui en riait de tout son cœur. Quelquefois même ce prince se tenait caché pendant ces scènes aux environs de chez moi pour pouvoir être lui-même témoin de ma mauvaise humeur.

Que ces plaintes soient véritables ou feintes, elles ont toujours pour refrain : *Rete O Jan hoi;* ce qui, répété très rapidement, ressemble à *prete Janni*[1], titre qu'on a donné en Europe au roi d'Abyssinie, et dont on ne connaissait pas l'étymologie. Ces mots signifient dans la langue du pays *rends-moi justice, ô mon roi!*

Hérodote nous raconte que chez les Perses le peuple accourait en foule devant les portes du palais pour crier et se lamenter. Intaphernes vint aussi faire entendre ses plaintes à la porte du roi.

J'ai parlé du conseil qu'on tient en Abyssinie dans les temps de trouble, conseil où le roi, toujours invisible et présent, donne son avis par l'organe d'un officier appelé le *kal-hatzé;* aussitôt que cet officier prononce les paroles du roi, tout le conseil se lève pour l'écouter; et si le roi y assistait ouvertement, tout le monde serait obligé de se tenir debout durant toute la séance.

Dans ces conseils le roi se range, tantôt du côté de la majorité, tantôt du côté opposé; mais quand la majorité est contre lui, il punit souvent ceux

[1] Prêtre Jean.

qui la composent en les envoyant en prison à l'issue du conseil. Quoiqu'il soit dit que les avis seront adoptés à la pluralité des voix, il n'en est pas moins vrai que le roi a le droit de donner toujours la prépondérance au parti dont il se range; et je pense que c'est une des usurpations de l'autorité souveraine contraire à la constitution primitive. Il en était de même chez les Perses.

Je vais à présent comparer les ornemens et la manière de se parer des deux rois : le monarque abyssinien porte les cheveux longs, et les anciens rois des Perses les portaient ainsi, suivant le témoignage de Suétone et d'Aurélius-Victor.

Le diadème, attribut de la royauté chez les Perses comme chez les Abyssiniens, avait exactement la même forme, et était porté de la même manière. Le roi d'Abyssinie le porte quand il est en marche, non-seulement comme une marque distinctive de son rang, mais parce qu'il en est bien moins incommodé, surtout dans les pays chauds, qu'il ne le serait d'un ornement plus pesant. Ce bandeau est posé sur le front et noué par derrière, de manière que le sommet de la tête reste à découvert. Les Abyssiniens ne pourraient mettre quelque chose sur leur tête, et surtout quelque chose de blanc, sans faire un sanglant outrage au monarque. Il n'y a que les prêtres qui ont droit de porter de grands turbans de mousseline, et les

mahométans, qui portent des bonnets et des turbans blancs par-dessus.

Le trône des rois d'Abyssinie était autrefois d'or: ce trône formait un carré long, assez semblable à nos sophas; on le recouvrait de tapis de Perse, de Damas, et d'étoffes brochées en or; il y avait des marches sur le devant; enfin il est encore assez richement orné, quoique les guerres aient fait diminuer l'ancienne magnificence. Il y avait un autre trône portatif qui était un tabouret d'or, à peu près pareil aux chaises curules que nous voyons représentées sur les médailles des Romains. Dans la guerre du Begemder, ce trône fut remplacé par un trône de la même forme, incrusté en or et supérieurement travaillé. Xercès, assistant à un combat naval, était, dit-on, assis sur un tabouret d'or.

En Abyssinie c'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siége du roi; et quiconque le ferait serait soudain mis en pièces, à moins qu'on ne fût bien sûr qu'il était fou.

Par une loi fondamentale de l'État, tous les enfans de la famille royale qui ont quelque difformité ou quelque défaut de corps ne peuvent monter sur le trône d'Abyssinie; aussi, dès que quelqu'un des princes s'échappe de la montagne de Wechné, et est repris, on le fait ordinairement mutiler pour qu'il soit désormais regardé comme incapable de

régner. Les Perses avaient la même loi. Procope dit que Zamès, fils de Cabadès, fut exclu du trône parce qu'il était borgne, la loi perse ne permettant pas que ceux qui avaient la moindre imperfection corporelle pussent régner.

Les rois d'Abyssinie se font rarement voir à leurs sujets. Justin observe que les Perses cachaient la personne de leurs rois afin d'augmenter le respect dû à leur majesté. Une loi de Dejocès, roi des Mèdes, loi que j'ai déjà citée, défendait de voir le monarque. Cet usage remontait même au temps de Sémiramis, puisque Ninias, son fils, vieillit dans le palais sans avoir été ni connu ni vu au dehors.

Cet usage absurde a été la source d'une infinité d'abus. Chez les Perses il y avait deux officiers appelés *l'œil du roi* et *l'oreille du roi*, et qui étaient chargés du dangereux emploi de voir et d'entendre pour leur monarque. J'ai déjà dit qu'en Abyssinie il y a un officier qui s'appelle *la voix du roi*, et, le roi n'étant point vu, cet officier parle toujours à la troisième personne. Tout ce qui émane du souverain commence par ces mots : *Écoutez ce que le roi vous dit*, et ce qui suit ce préambule a toujours force de loi.

De grandes, de solennelles parties de chasse ont toujours eu lieu chez les rois des Perses et des Abyssiniens, et alors il fut long-temps regardé

comme un crime pour un sujet de frapper le gibier avant que le roi lui eût déjà lancé son dard; mais Artaxercès-Longuemain abolit cette absurde coutume dans ses États, et Yasous-le-Grand en fit de même en Abyssinie au commencement du dernier siècle.

Les rois d'Abyssinie sont au-dessus de toutes les lois; ils jouissent d'une autorité sans bornes en matière ecclésiastique comme en matière civile; toutes les terres de leur royaume, et la personne même de leurs sujets, leur appartiennent, parce que tout Abyssinien naît esclave du prince; et s'il jouit ensuite de quelque rang dans la société, ce n'est jamais que par un don du monarque, non à cause de ses parens, qui sont comptés pour rien. On sait que les Perses avaient de pareils usages.

On fait en Abyssinie différentes sortes de pain, parce qu'il y a différentes espèces de teff et de tocusso, dont la qualité varie encore beaucoup dans chaque espèce. Le roi d'Abyssinie mange du pain de froment, non pas de toutes sortes de froment, mais seulement de celui qu'on recueille dans la province de Dembea, et qu'on appelle spécialement *la nourriture du roi*. Il en était de même chez les Perses : Hérodote dit que le roi mangeait du pain de froment, et Strabon nous apprend que ce pain était d'une espèce particulière de froment,

Il y a en Abyssinie, ainsi que je l'ai déjà dit, un

officier appelé *le serach-massery*, dont l'emploi est de veiller toute la nuit à la porte du roi, et de faire claquer un grand fouet, le matin à la pointe du jour, pour chasser les bêtes féroces qui sont entrées dans la ville pendant les ténèbres : ces coups de fouet servent en même temps de signal pour annoncer le lever du roi, qui se place alors sur son trône pour rendre la justice. Ainsi en Perse un officier entrait dans la chambre du roi et lui disait : « Réveille-toi, ô roi ! et occupe-toi des affaires dont Orosmades t'a chargé de prendre soin. »

Le roi d'Abyssinie ne marche jamais quand il est hors de son palais; il ne pose pas même le pied à terre; et s'il veut descendre de cheval, un de ses domestiques vient lui présenter un escabeau qu'il tient tout prêt pour cela. Il se rend à cheval de son appartement dans la salle d'audience, et il descend auprès de son trône ou du siége placé dans l'alcôve de sa tente. Athénée raconte que chez les Perses le roi ne posait pas non plus les pieds à terre hors de son palais.

Le monarque abyssinien juge souvent lui-même les crimes capitaux, et son jugement est toujours regardé comme favorable.

Jamais le roi ne condamne un homme à mourir la première fois qu'il est coupable, à moins que cet homme n'ait commis un parricide ou un sacrilége. En général la vie et le mérite du prisonnier

sont mis en balance avec la faute qu'il a commise : de sorte que s'il a été plus utile à l'État par sa conduite passée qu'il ne lui a nui par le mal qu'il vient de faire, il peut être sûr d'être absous dès que le roi le juge seul.

Dans toutes leurs expéditions les rois des Perses se faisaient suivre par des juges. Nous trouvons dans l'historien que je viens de citer que, lorsque Cambyse était en Égypte, les juges qui l'accompagnaient condamnèrent à mort dix des principaux Égyptiens par chacun des Perses qui avaient été tués par les habitans de Memphis. De même, six juges accompagnent toujours le roi d'Abyssinie lorsqu'il entre en campagne, et tous les rebelles qu'on prend les armes à la main sont jugés sur-le-champ

Dans les deux royaumes que je compare ici, les personnes distinguées par la faveur du monarque, ou illustrées par quelques actions éclatantes, ont toujours été décorées de chaînes d'or, d'épées et de bracelets. En Abyssinie ce sont les récompenses des services rendus à la guerre ; cependant Poncet reçut une chaîne de Yasous-le-Grand. La veille de la bataille de Serbraxos le ras Michaël fit présent à Ayto-Engedan d'une bride et d'une selle garnies de plaques d'argent ; et le lendemain de cette bataille je fus honoré moi-même d'une chaîne d'or que le roi me donna après ma réconciliation avec Guebra-Mascal.

Un étranger de distinction, et recommandé comme je l'étais, ne demandant pas de l'argent et n'attendant pas précisément des secours journaliers pour sa subsistance, est ordinairement pourvu de quelques villages qui lui fournissent les choses dont il peut manquer, sans qu'il s'adresse chaque fois au roi ou à ses ministres. On donna à Amha-Yasous, prince de Shoa, plusieurs villages pour l'entretien de sa maison : celui d'Emfras lui fournissait les viandes, un village du Karoota le vin, un village du Dembea le froment, un village du Begemder la toile de coton dont il habillait ses domestiques; ainsi du reste.

Lorsque je fus admis au nombre des officiers du roi j'eus les différens villages appartenant aux postes que j'occupais, parmi lesquels il y avait un petit village composé d'environ dix-huit maisons et appelé *Geesh*, où naissent les sources du Nil. Je le demandai expressément, et le roi me l'accorda au lieu d'un autre village plus considérable que j'aurais pu avoir pour me fournir de miel; il me fut ensuite confirmé par le rebelle Waragna-Fasil, qui, à la vérité, ne voulait pas que mes revenus m'enrichissent, car il ne me permit d'en retirer que deux jarres de miel seulement, encore ce miel avait-il tellement le goût amer des lupins qu'il ne put m'être d'aucun usage.

Dans cet empire, dès qu'un prisonnier est con-

damné pour un crime capital, on ne le ramène pas en prison, parce qu'on regarderait ce délai comme trop cruel; mais on le conduit immédiatement au lieu du supplice, et son arrêt est exécuté: on en a déjà vu plusieurs exemples dans les annales d'Abyssinie. Lorsque le roi revint du Tigré et rentra dans Gondar, il condamna lui-même à mort l'acab-saat abba Salama, qui soudain fut pendu à un arbre avec ses habits de prêtre, devant la porte du palais. Le même jour, Chremation, frère de l'usurpateur Socinios, Guebra-Denghel, gendre du ras Michaël, et plusieurs autres rebelles, subirent le même sort: tel était pareillement l'usage des Perses.

Le principal supplice en Abyssinie est la croix: un supplice plus terrible encore, c'est celui d'être écorché vif. Cet usage barbare subsiste encore en Abyssinie, et nous en avons la preuve par l'histoire du brave Woosheka, fait prisonnier pendant la campagne de 1769. La mort cruelle de cet infortuné fut un sacrifice fait à la vengeance de la belle Ozoro-Esther qui, toute sensible et douce qu'elle était, ne put jamais pardonner à celui qu'elle regardait comme l'instrument de la perte de son époux.

Les Abyssiniens font aussi mourir les criminels en les lapidant: ce supplice est assez ordinairement réservé aux étrangers, qu'ils appellent Francs,

et surtout lorsqu'on les croit coupables en matière de religion. Les prêtres catholiques qu'on découvrit en Abyssinie, il n'y a que peu d'années, furent lapidés, et leurs corps sont encore dans les rues de Gondar, ensevelis sous les monceaux de pierres qui servirent à leur donner la mort : on voit trois de ces gros monceaux de pierres près de l'église d'Abbo.

Parmi les châtimens capitaux qu'on inflige en Abyssinie, nous pouvons compter celui d'arracher les yeux, usage barbare que j'ai vu souvent pratiquer dans le peu de séjour que j'ai fait dans ces contrées : c'est ordinairement la punition des rebelles. Après la sanglante bataille de Fagitta, douze chefs gallas, que le ras Michaël avait faits prisonniers, eurent les yeux arrachés, et furent ensuite poussés dans la campagne pour qu'ils y mourussent de faim, ou qu'ils y fussent dévorés par les lions et les hyènes. Plusieurs autres prisonniers de distinction, plusieurs nobles du Tigré, subirent le même sort ; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'aucun d'eux ne mourut dans l'instant ni à la suite du supplice, qui s'opère pourtant toujours avec des pinces de fer et de la manière la plus cruelle.

Le corps des personnes qu'on fait mourir en Abyssinie pour crime de haute trahison, de meurtre ou de violence, est communément exposé sur les places publiques et dans les grands chemins,

et fort rarement enterré. Les rues de Gondar sont pavées des membres et des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit qu'il est très dangereux de sortir. Cette horrible coutume d'abandonner les cadavres des criminels est en pleine vigueur à Gondar. Les chiens s'emparent souvent de quelques membres, qu'ils charrient aussitôt dans les cours et dans les appartemens pour pouvoir les dévorer avec plus de sécurité; ce qui ne manquait pas de me révolter : mais ils y revenaient si souvent que j'étais enfin obligé de leur laisser le champ libre.

Quoique les Abyssiniens aient eu de tout temps beaucoup de rapports avec l'Égypte, ils ne paraissent pas avoir jamais fait usage du papier; mais, à l'imitation des Perses, ils se sont toujours servis et ils se servent encore pour écrire, de peaux d'animaux. Cet usage leur vient de leur ancienne conversion au judaïsme.

Les Abyssiniens ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers, quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir. La loi qui le leur défendait jadis est abolie; mais ils restent soumis à leur ancien préjugé; ils brisent, ou du moins ils purifient avec soin leurs vases, lorsque quelque étranger s'en est servi pour manger ou pour boire; et cette coutume qu'ils ont imitée des Égyptiens, ils la conservent, quoique le motif re-

ligieux qui y a donné naissance ne subsiste plus en Égypte.

Quelques historiens prétendent qu'autrefois toutes les femmes égyptiennes jouissaient de la liberté d'avoir commerce avec tous les hommes; ce qui n'était pas ordinaire chez les autres nations orientales. Nous pouvons croire que cette coutume des Égyptiens leur venait de l'Abyssinie; car en Abyssinie, les femmes vivent comme si elles étaient communes à tout le monde, et leurs plaisirs n'ont d'autre borne que leur volonté. Cependant elles prétendent avoir pour principe, quand elles se marient, de n'appartenir qu'à un seul homme: mais elles ne s'en contraignent pas davantage; et ce devoir est, comme la plupart des autres, un objet de plaisanterie. Hérodote nous dit que de son temps il en était de même en Égypte.

Les Égyptiens comptaient pour rien l'état et le rang de la mère; l'enfant suivait la condition de son père, libre ou esclave : la même chose a encore lieu en Abyssinie. Le fils du roi et d'une négresse esclave, achetée ou prise à la guerre, n'a pas moins droit à la couronne que vingt autres enfans du même monarque, nés des mères les plus nobles de l'empire.

Jadis en Égypte, les hommes ne se mêlaient ni de vendre ni d'acheter : il en est encore de même

en Abyssinie. C'est une espèce d'infamie pour un homme d'aller acheter quelque chose au marché. Il ne peut non plus, ni charrier de l'eau, ni pétrir du pain; mais il lave ses vêtemens et ceux des femmes, sans que celles-ci puissent l'aider: les hommes abyssiniens charrient toujours sur leur tête les fardeaux qu'ils ont à porter, et les femmes les charrient sur leurs épaules; différence qui avait également lieu en Égypte.

Il est certain que l'usage d'employer les femmes à vendre et à acheter doit avoir cessé dès que la jalousie a commencé et que l'on a voulu renfermer ce sexe. Aussi, y a-t-il long-temps qu'il n'a plus lieu en Égypte; mais, par la raison contraire, il subsiste en Abyssinie.

C'était un sacrilége en Égypte de manger un veau, et la raison en était bien naturelle: les Égyptiens adoraient la vache. Aujourd'hui même, en Abyssinie, personne ne mange du veau, quoiqu'on n'y fasse aucune difficulté de manger des bœufs et des vaches. Le principe égyptien est détruit, mais le préjugé reste.

Les Abyssiniens ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oies, qui étaient regardées en Égypte comme un mets très délicat. La raison de cette différence vient de ce que, lors de leur conversion au judaïsme, ils furent obligés de renoncer à celles de leurs coutu-

mes qui se trouvaient contraires aux lois de Moïse.

C'est ici que je veux remarquer une coutume contre nature, qui est généralement pratiquée en Abyssinie, et qui, dans les premiers siècles, semble avoir été commune à tous les peuples du monde. Je ne croyais pas que les personnes qui avaient les plus légères notions historiques pussent ignorer combien cette coutume avait eu d'empire dans l'Orient. Cependant, j'ai vu qu'elle était assez peu connue; mais ce qui m'a surpris bien davantage, et qui est bien moins pardonnable, c'est qu'on ignore jusqu'aux premières lois par lesquelles Dieu l'a défendue.

J'ai dit plus haut, qu'après être parti de Masuah j'avais rencontré, à peu de distance d'Axum, trois voyageurs qui avaient l'air de trois soldats, et qui faisaient marcher devant eux une vache; ils firent halte au bord d'un ruisseau, et l'un d'eux coupa quelques tranches de viande sur le bas de la croupe de cette pauvre vache; après quoi ils la firent marcher comme auparavant. Quand je fus de retour en Angleterre, et que je racontai ce fait, on jeta les hauts cris; et des gens à qui les mœurs et les coutumes de l'Abyssinie étaient parfaitement étrangères soutinrent que la chose était impossible. Les jésuites qui ont séjourné plus de cent ans avant moi parmi les Abyssiniens racontent presque à chaque page de leurs relations que ce peuple

mange de la chair crue; et cependant mes contradicteurs n'en savaient rien. Poncet en a aussi parlé, mais le voyage de Poncet n'est pas lu. Enfin, si quelqu'un des auteurs qui ont écrit sur l'Éthiopie n'en a pas fait mention, c'est qu'il a cru que la chose était tróp connue pour mériter qu'on la répétât encore.

Dans la capitale, où chacun est en tout temps à l'abri de toute surprise, ou dans la campagne, dans les villages, quand des pluies constantes inondent tellement les vallées qu'il est impossible de les traverser même à cheval, et que personne n'ose se hasarder à quitter son habitation de peur d'être emporté par des torrens soudains et passagers qui tombent du haut des montagnes au moment où la pluie redouble; enfin, quand on peut dire qu'on est en sûreté chez soi, et que l'épée et le bouclier sont suspendus dans le repos, les principaux habitans des villages, comme les citoyens des villes et les gens qui fréquentent la cour, se réunissent entre amis, tant hommes que femmes, pour dîner ensemble.

On place dans une grande salle une longue table entourée de bancs, sur lesquels les convives s'asseyent. L'usage des tables et des bancs a été introduit en Abyssinie par les Portugais : autrefois on ne se servait dans les maisons que des cuirs de bœufs qu'on étendait à terre, et sur lesquels on se

couchait à demi, comme on le fait encore à l'armée et dans la campagne. On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, suivant que la compagnie est nombreuse ; et quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge, et que nous appelons *le fanon;* mais on la fend de manière à n'arriver qu'à la partie grasse qui compose ce fanon, et à se contenter de percer quelques petites veines d'où l'on fait couler à terre cinq ou six gouttes de sang seulement. On fait en sorte de tenir l'animal en vie, jusqu'à ce qu'on ait achevé de le dévorer. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse, en répandant à terre quelques gouttes du sang de l'animal, deux ou trois de la troupe se mettent à leur sanglant ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos; ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir et chair, ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seraient gênés pour la lever; puis ils dépècent la viande sans toucher aux os, et les mugissemens plaintifs du pauvre animal sont le signal auquel on se met à table.

Au lieu d'assiettes on sert devant chaque convive des gâteaux ronds de l'épaisseur d'environ un demi-travers de doigt. C'est une espèce de pain sans levain, d'un goût un peu aigre, mais agréable et

facile à digérer : on le fait avec du teff; il est de différentes couleurs, tantôt bis, tantôt très blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires dont les maîtres se servent seulement pour s'essuyer les doigts en dînant, et que les esclaves mangent ensuite.

Dès que les convives sont assis, trois ou quatre domestiques s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de teff qui servent à la fois de plats et de nappe. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux, à peu près pareils à ces couteaux de deux sous qu'on fabrique à Birmingham.

La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande, chacun de la grandeur des pièces de *beef-steak* anglaises [1], et l'on distingue encore facilement dans ces morceaux de viande le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssiniens d'une classe au-dessus du commun ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger : les femmes prennent la

[1] A peu près comme les demi-entre-côtes qu'on mange en France.

viande, la coupent d'abord par aiguillettes de la grosseur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel fossile et de poivre noir, de la même espèce du poivre de Cayenne, et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Les hommes, ayant alors remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée, et la bouche ouverte comme des idiots, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau, et qui les empâtent si bien qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est là une marque de grandeur; celui qui avale les plus gros morceaux, et qui fait le plus de bruit en les mâchant, est regardé comme le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe qui dit : « Les mendians et les voleurs n'avalent que de petits morceaux sans faire du bruit. »

Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait pris sa réfection. Il ne boit jamais qu'après avoir achevé de manger; et, avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, et il les présente des deux mains à ses deux

voisines qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois; et par ce moyen il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent de manger; et quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant « vive la joie et la jeunesse! » On se livre à une gaîté bruyante et à des jeux qui finissent rarement sans querelle.

Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée et dévorée en partie saigne toujours, mais saigne peu, à la porte de ce barbare festin; parce que tant qu'on peut enlever de viande sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses ni aucune des parties où sont les artères. Mais enfin on en vient là; et bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les cannibales sont obligés de lui arracher le reste de sa chair avec les dents, et de la dévorer comme de vrais chiens.

Ceux qui ont dîné à table sont alors très animés. L'amour leur fait sentir tous ses feux; et tout se permet avec une excessive liberté. Point de pudeur, point de délais, point d'asile secret et mystérieux pour satisfaire leurs désirs. L'autel de Bacchus devient celui où Vénus reçoit leurs sacrifices [1].

[1] Ils ressemblent en cela aux anciens cyniques, dont on disait: *Omnia quæ ad Bacchum et Venerem pertinuerint in publico facere.* Diogenes-Laertius, *in vit. Diogen.*

Un couple d'amans descend de son banc pour se placer plus commodément; aussitôt les deux hommes qui sont le plus près d'eux élèvent leurs manteaux, et les cachent aux autres convives; mais si l'on doit en croire le bruit qu'ils font, ils regardent comme une aussi grande honte de garder le silence en faisant l'amour qu'en mangeant. Quand ils ont repris leur place à table, tous les convives boivent à la santé du couple heureux; et son exemple est imité de chaque côté suivant qu'on se trouve placé. Tout cela se passe sans causer le moindre scandale, sans même qu'on se permette des paroles licencieuses ni des plaisanteries.

Les femmes qui assistent à ces festins sont pour la plupart distinguées par leur naissance et par leur caractère; et elles et leurs amans se donnent réciproquement le titre de *woodage*, qui répond précisément à ce qu'on appelle en Italie un *sigisbé*. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que ce mot de *sigisbé*, ou l'usage qui l'a fait créer, est hébreu. Dans la langue hébraïque, *schaas chis beüm* signifie *compagnon de l'épouse*[1]; la seule différence, c'est qu'en Europe les assiduités des sigisbés durent toujours, et que chez les Juifs elles cessaient quelques jours après la noce. L'aversion qu'ont nos dames pour le judaïsme les a sans

[1] En Angleterre, *l'homme de l'épouse;* en France, *l'ami de la maison.*

doute engagées à prolonger cette pratique juive pour mieux la dénaturer.

Les anciens Égyptiens se purgeaient régulièrement trois fois par mois, et cette coutume s'est conservée parmi les Abyssiniens. Un arbre fournit aux Abyssiniens le purgatif dont ils se servent.

Quoique les jésuites aient beaucoup parlé des mariages et de la polygamie des Abyssiniens, il n'en est pas moins certain qu'en Abyssinie on n'y connaît point ce que nous entendons par le mariage; mais que quand on se convient mutuellement, on se lie sans aucune cérémonie, on se quitte, on se reprend autant de fois qu'on veut, et même après qu'une femme qui a fait divorce avec son premier mari a eu des enfans d'un autre. Je me souviens d'avoir vu à Koscam, chez l'iteghé, une femme de la première qualité, et il y avait dans le même cercle sept hommes qui tous avaient été ses maris, et dont aucun n'était alors l'époux en titre.

Quand deux époux se séparent ils partagent leurs enfans; le fils aîné revient à la mère, et la fille aînée au père : s'il n'y en a qu'une seule, et que tous les autres enfans soient garçons, cette fille lui revient également. De même, si dans le nombre des enfans il n'y a qu'un seul garçon, ce garçon va de droit à la mère. Quand le nombre des enfans est inégal, après qu'on a choisi les deux aînés, les

autres sont tirés au sort. Depuis le roi, jusqu'au dernier de ses sujets, il n'y a point de distinction entre les enfans légitimes et les bâtards; car si l'on supposait un premier mariage valide, tous les enfans qui proviendraient des autres seraient adultérins.

Voici toutes les cérémonies que suit le roi quand il choisit une femme. Il envoie chez elle un azage, et cet officier lui déclare que le roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais; aussitôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, et elle obéit aux ordres du monarque, qui non-seulement lui donne un appartement dans son palais, mais encore une maison dans l'endroit qu'elle préfère. Quand ce prince déclare une de ses femmes iteghé, cela ressemble un peu plus à un mariage; car, soit qu'il se trouve alors dans sa capitale, ou dans son camp, il ordonne à l'un des juges de prononcer en sa présence que lui, le roi, a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom pour reine; et alors on la couronne, mais sans l'oindre.

La couronne étant élective dans une seule famille, et la polygamie permise, les héritiers se sont considérablement multipliés; et les disputes ont été si fréquentes, qu'il a fallu chercher un moyen de remédier à l'anarchie et à l'effusion du sang royal qui sans cela seraient devenues inévitables. Ce

moyen est doux et humain. On confine tous les princes de la race de Salomon sur une montagne très élevée, où le climat est salubre. On leur enseigne à lire et à écrire; mais leur éducation se borne à cela. L'État paie les frais de leur entretien, et en conséquence il leur est alloué sept cent cinquante pièces d'étoffe, et trois mille onces d'or [1].

Cependant ces princes sont quelquefois sévèrement traités; et dans les temps de trouble on les met à mort sur le moindre soupçon. Tandis que j'étais en Abyssinie, leur revenu était si cruellement détourné par l'avare et dur ras Michaël, que quelques-uns périrent, dit-on, de faim et de soif. Le roi lui-même, autant que je pus m'en apercevoir, ne montra jamais qu'il eût pour eux cette compassion qu'on aurait dû attendre d'un prince qui avait partagé leurs maux; peut-être cachait-il ses sentimens par crainte pour son vieux et despotique ministre.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de trouver heureuse la situation de ces princes, si nous la comparons à celles des princes de Nubie, leurs voisins. Ceux-ci ne sont point emprisonnés sur une montagne; mais à la mort du roi leur père, on les égorge tous, par l'ordre de celui qui monte sur le trône; et leurs enfans, s'ils en

[1] Trois mille onces d'or valent 30,000 ducats, et à peu près 180,000 francs.

ont, sont exterminés comme eux. Le même usage a lieu dans tous les États nègres qui sont au midi du Sennaar, tels que ceux de Darfour, de Selé et de Bargima.

Les écrivains qui ont jusqu'à présent parlé des forces militaires de l'Abyssinie les ont beaucoup exagérées. Les armées les plus nombreuses qui soient entrées en campagne, à ce que m'ont dit les plus anciens officiers, étaient celles qui combattirent à la bataille de Serbraxos; et je crois que, quand ces armées campèrent aux bords du lac Tzana, les troupes du roi avec celles des rebelles ne montaient guère qu'à environ cinquante mille hommes. Dans l'espace de quinze jours une grande partie déserta; et quand le roi sortit de Gondar, il ne restait pas plus de trente mille combattans. J'observerai cependant que je n'en parle que par ouï-dire.

Les étendards des Abyssiniens sont de grands bâtons passés dans une espèce de tube surmonté d'une boule trouée, d'où pend une étroite banderole d'étoffe de soie, taillée en queue d'hirondelle, et flottant au gré du vent. L'on vit pour la première fois, dans la guerre du Begemder, des drapeaux semblables à des pavillons de navire flotter en l'honneur du roi Théodore; ils étaient rouges, d'environ huit pieds de long et trois pieds de large; mais ils ne parurent que pendant deux

jours, et ils eurent trop peu de succès pour faire espérer qu'ils deviendraient à la mode.

L'infanterie a des étendards peints de deux couleurs différentes, et par bandes qui se croisent en jaune et en blanc, ou en rouge et en vert; mais les étendards de la cavalerie portent un lion[1] rouge, vert ou blanc. La seule cavalerie noire est distinguée par un drapeau rouge où est peint un lion jaune, au-dessus duquel il y a une étoile blanche.

La maison du roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille sont armés de fusils, et remplacent les archers. L'arc est mis de côté depuis cent ans, et il n'y a plus que les Shangallas-Waitos et quelques autres petites nations de barbares qui s'en servent.

Les deux mille fusiliers dont je viens de parler sont divisés en quatre corps, dont chacun est commandé par un shalaka, titre qui répond à celui de colonel. Il y a d'abord un officier par chaque vingtaine d'hommes, et un officier par chaque cinquantaine; de sorte que cinquante hommes sont commandés par trois officiers, cent par six, et cinq cents par trente qui obéissent au shalaka. Ces corps s'appellent *bet*, mot qui signifie *maison* ou *appartement;* chacun porte le nom d'un des appartemens du roi. Par exemple, il y a un appartement qui s'appelle *anbaza-bet*, ou *l'appartement du lion;*

[1] La première invention en est attribuée aux Portugais.

et la troupe du même nom en est spécialement chargée, et y monte la garde. Un autre appartement s'appelle *jan-bet*, c'est-à-dire *la maison de l'éléphant*, et a également un corps qui porte son nom; un troisième s'appelle *werk-sacala*, c'est-à-dire *la maison de l'or*, et sert à distinguer un troisième corps; ainsi du reste. Quant à la cavalerie, il est inutile que j'en dise rien ici, puisque j'en ai déjà parlé.

Il y a quatre corps qui ne doivent former entre eux que le nombre de seize cents hommes, et que le roi commande en personne. Ils sont composés d'étrangers, du moins quant aux officiers, et ils gardent le monarque quand il est en campagne. Dans les temps où le roi s'écarte un peu des règles ordinaires, ces corps ont quelquefois jusqu'à quatre ou cinq mille hommes qui oppriment le pays, parce que leurs priviléges sont très étendus; mais quand le prince est faible, on les tient incomplets, parce qu'ils inspirent de la crainte et de la jalousie. C'est du moins ce qui avait lieu de mon temps.

Quand le roi veut entrer en campagne, il fait faire trois proclamations. La première est conçue en ces termes : « Achetez vos mules, tenez vos provisions prêtes, car après tel jour ceux qui me chercheront ici ne m'y trouveront pas. » La seconde a lieu une semaine ensuite, si les affaires l'exigent.

Voici ce qu'elle porte : « Abattez le kantuffa dans les quatre parties du monde ; car je ne sais pas où je vais. » Ce kantuffa est un arbuste terrible qui embarrasse beaucoup dans leur marche le roi et la cavalerie, dont la longue chevelure et les habillemens flottans s'accrochent à ses épines. La dernière proclamation dit : « Je suis campé sur les bords de l'Angrab ou du Kahha. Quiconque ne viendra pas m'y joindre sera puni pour sept ans. » Je fus incertain de ce que signifiait ce terme de sept ans ; mais ensuite je me rappelai que les Juifs avaient tous les sept ans un jubilé, où les outrages, les dettes, les torts de toute espèce étaient oubliés.

Les pluies cessent ordinairement le 8 septembre, et les maladies font beaucoup de ravages jusque vers le 20 octobre, où la pluie recommence et tombe continuellement, mais modérément, pour s'arrêter le 8 de novembre, jour de la fête de Saint Michel. Toutes les épidémies disparaissent avec les dernières pluies, et c'est l'époque où les armées entrent en campagne.

Religion. Circoncision. Excision, etc.

Il n'y a pas de pays au monde où l'on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Quoique le terrain soit excessivement montueux, et qu'on ne puisse conséquemment y jouir que d'une vue très bornée, il est rare qu'on n'y voie pas cinq ou six

églises à la fois; mais si l'on se trouve par hasard dans quelque endroit élevé d'où la vue puisse un peu s'étendre, on en découvre au moins cinq fois autant. Chaque homme puissant qui laisse de quoi bâtir une église après sa mort, ou qui en a bâti une de son vivant, croit par ce moyen expier tout le mal qu'il a pu faire. Le roi en bâtit toujours un grand nombre. Dès qu'on remporte une victoire on élève soudain une église au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus.

Les Abyssiniens ont grand soin de placer les églises auprès des eaux courantes, car ils observent rigoureusement les lois mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions et aux purifications. Ils choisissent aussi, autant qu'ils le peuvent, le sommet des montagnes dont la forme est la mieux arrondie, la plus élégante, et où croît cette espèce de cèdres magnifiques que nous appelons *cèdres de Virginie*, et qui dans la langue éthiopienne se nomme *arz*. Il est certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la vue et plus pittoresque que ces églises et ces bois de cèdres qui les environnent.

Parmi les bois de cèdres croissent de distance en distance ces autres beaux arbres que les Abyssiniens appellent *cassos*, qui s'élèvent à une très grande hauteur et qui offrent toujours un coup d'œil ravissant.

Toutes les églises sont rondes et couvertes d'un toit de chaume en forme conique; tout autour un grand nombre de cèdres, qu'on a étêtés à environ huit pieds des murailles de l'église, et sur lesquels le toit vient s'appuyer, forment une colonnade circulaire où l'on peut se promener et se mettre à l'abri, soit lorsqu'il pleut, soit dans les momens de la grande chaleur. L'intérieur de l'église est, conformément à la loi de Moïse, divisé en plusieurs compartimens : il y a d'abord une balustrade en rond, en dedans de laquelle on s'assied pour prier; puis dans la balustrade un carré fermé par un rideau, et au milieu de ce carré il y en a encore un autre qui répond au saint des saints : ce dernier est si étroit qu'il n'y a que les prêtres qui s'y placent. Toutes les fois qu'on entre dans l'église il faut être nu-pieds.

L'intérieur de l'église est toujours tapissé de tableaux en parchemin et attachés avec des clous, ce qui ressemble assez à ce que nous voyons en Angleterre dans les cabarets de campagne. Ce genre de tableaux a été de tout temps connu des scribes, et n'approche pas, à beaucoup près, de nos plus mauvaises enseignes. Quelquefois les Abyssiniens font venir du Caire, pour leurs églises, des portraits de saints et d'autres peintures en parchemin qui ne valent pas mieux que celles qu'ils font chez eux : tout cela est pendu tout autour et forme une es-

pèce de frise; on y voit saint Georges foulant aux pieds son dragon, et saint Démétrius combattant un lion. Les saints de l'Ancien-Testament marchent de pair avec ceux du Nouveau; les saints peuvent même n'être connus pour tels ni dans le Nouveau, ni dans l'Ancien. Il y a un saint Ponce-Pilate et sa femme, un saint Balaam et son ânesse, un saint Samson armé d'une mâchoire d'âne; ainsi du reste. Mais la chose qui me surprit le plus ce fut de voir sur la mitre d'un prêtre qui administrait les sacremens à Adowa, une miniature carrée représentant Pharaon monté sur un cheval, s'enfonçant dans la mer Rouge, et environné de fusils et de pistolets qui flottaient sur les eaux.

On ne voit jamais de figures sculptées dans les églises abyssiniennes : ce serait regardé comme une idolâtrie. On est même si scrupuleux à cet égard, qu'une croix, qui a été faite pour mettre au-dessus de la boule du sendick ou de l'étendard royal, n'est pas portée parce qu'elle donne un peu d'ombre. Quant aux peintures, il n'y a point de doute que les Abyssiniens n'en aient connu l'usage depuis les premières années de leur conversion au christianisme.

Les Abyssiniens considèrent l'abuna comme le patriarche de leur Eglise, car ils connaissent fort peu le patriarche d'Alexandrie. Comme l'abuna entend rarement la langue abyssinienne, il ne prend

aucune part au gouvernement : sa plus grande occupation est l'ordination des ecclésiastiques. Beaucoup d'hommes et d'enfans se présentent tous à la fois devant lui, et se tiennent debout à une certaine distance, n'osant s'en approcher par humilité. Il leur demande qui ils sont, et ils lui répondent qu'ils désirent d'être diacres ; alors il fait quelques signes avec une petite croix de fer qu'il tient à la main, puis il souffle deux ou trois fois sur eux en disant : « Soyez diacres. » C'est de la même manière que l'abuna fait des moines.

Les moines abyssiniens ne vivent point dans des couvens, comme en Europe, mais dans de petites maisons particulières qu'ils bâtissent autour de leurs églises, et chacun d'eux cultive le petit champ qui lui est assigné pour vivre. Les prêtres jouissent d'une pension sans avoir besoin de travailler. Le roi nomme un intendant laïque pour percevoir tous les revenus des églises, et c'est sur ce revenu qu'on paie aux prêtres leur pension. Jamais l'abuna, ni aucun autre ecclésiastique, ne se mêle de l'administration des biens des églises.

J'ai déjà dit que les Agaazis, les prédécesseurs du peuple qui des montagnes d'Habab est venu s'établir dans le Tigré, étaient des pasteurs errans sur les bords de la mer Rouge ; qu'ils parlaient le géez ; qu'ils étaient le seul peuple d'Abyssinie qui connût l'usage des lettres, et qu'ils pratiquaient tous,

hommes et femmes, la circoncision. Ce qui a rapport à la circoncision des hommes est connu de toutes les personnes les moins versées dans l'histoire juive; mais la circoncision des femmes est, autant que je puis le savoir, une pratique des gentils, pratique bien plus généralement répandue que la première dans cette partie de l'Afrique, limitrophe de l'Égypte et de l'Arabie. Je l'appellerai l'*excision*, pour tâcher d'exprimer par un mot décent une opération singulière, et, suivant nos mœurs, fort peu décente. L'excision est en usage chez les Falashas comme chez les Agaazis, aussi bien que la circoncision des hommes.

Les Abyssiniens se servent pour circoncire d'un couteau très bien aiguisé. Ils ne déchirent rien avec les ongles, et ils ne répètent aucune parole, ni ils ne font aucune cérémonie religieuse durant l'opération, pour laquelle il n'y a point d'âge déterminé, et qui est faite ordinairement par une femme.

Quant aux Falashas, tantôt ils emploient un morceau de pierre ou un caillou bien tranchant, tantôt un couteau, un rasoir ou les ongles de leurs petits doigts, qu'ils laissent croître assez pour cela. Pendant le moment de l'opération le prêtre chante ces paroles : « Gloire soit à toi, ô mon Dieu! qui as ordonné la circoncision! » L'époque de la circoncision des Falashas est fixée au huitième jour de la naissance, et ils la regardent comme un rite

religieux, dont l'institution remonte à Abraham, à qui Dieu la recommanda.

Mais les Abyssiniens pensent différemment : ils ne croient pas qu'il y ait rien de pieux dans la circoncision; et quand on leur demande pourquoi ils l'observent, leur réponse est que Jésus-Christ et les apôtres étaient circoncis, mais qu'ils n'ont dit nulle part que ce fût nécessaire pour être sauvé. D'un autre côté, quand ils parlent de la répugnance invincible qu'ils ont pour manger ou boire avec des étrangers, ils disent que c'est parce que ces étrangers sont incirconcis; mais avec les Égyptiens et les Cophtes, qui sont également étrangers, ils ne font pas la même difficulté.

La manière indécente et barbare dont Samson prouva sa victoire est imitée par les habitans du Tigré, qui se sont toujours circoncis, parce que les nations répandues autour d'eux ne l'ont jamais été. Ils ne se contentent pas même d'enlever le prépuce à l'ennemi qu'ils ont vaincu, ils lui coupent la verge et toutes les parties de la génération, et ils viennent présenter à leurs généraux ces barbares trophées.

Dès que les Abyssiniennes perdent un parent ou un amant, elles se font sur chaque tempe une incision de la grandeur d'une pièce de douze sous, avec l'ongle de leur petit doigt, qu'elles laissent croître exprès pour cela; de sorte qu'en Abyssinie

on voit présque toujours sur le visage des femmes quelque cicatrice; et dans la saison où l'armée est en campagne, elles ont bien rarement le temps de laisser cicatriser leurs tempes.

Les Abyssiniens, ainsi que les anciens Égyptiens qui furent leur première colonie, ont continué, dans la computation du temps, à se servir de l'année solaire.

Ces cinq jours étaient appelés par les Égyptiens *nici*, et par les Grecs *epagomeni*, ce qui signifie jours de complément, ou jours ajoutés pour achever le compte. Les Abyssiniens ont aussi cinq jours qu'ils appellent *quagomi*, par corruption du mot grec *epagomeni*, et qu'ils ajoutent au mois d'août qui est leur nahassé. Tous les quatre ans ils ajoutent encore un sixième jour : ils commencent leur année comme tous les autres peuples de l'orient, le 29 ou le 30 d'août, c'est-à-dire aux calendes de septembre; ainsi le 29 août se trouve le premier de leur mois de mascaram.

On ignore d'où dérivent les noms de leurs mois; mais il est certain qu'ils n'ont de signification dans aucune des langues qu'on parle en Abyssinie.

Les Abyssiniens font remonter leur calcul à la création du monde; mais ils ne s'accordent pas tout-à-fait sur cette époque ni avec les Grecs, ni avec aucune des nations orientales, qui comptent cinq mille cinq cent huit ans depuis la création

jusqu'à la naissance du Christ. Ils adoptent bien les cinq mille cinq cents ans, mais ils rejettent les huit années de fraction.

Les Abyssiniens ont encore une autre manière de diviser le temps, qui leur est particulière; ils lisent chaque année dans leurs églises les quatre évangélistes, en commençant par saint Mathieu, passant à saint Marc, ensuite à saint Luc, et finissant par saint Jean. Puis quand ils parlent d'un événement, ils disent qu'il arriva dans les jours de Mathieu, ou de Jean, c'est-à-dire dans le temps de l'année ou l'évangile de Mathieu ou de Jean était lu dans les églises.

Ils divisent aussi le jour d'une manière bien arbitraire, mais surtout bien irrégulière : le crépuscule est si court à Gondar qu'on a à peine le temps de s'en apercevoir, et en Shoa, où la cour a résidé long-temps, il est encore plus rapide : dès que le disque du soleil disparaît de l'horizon, il est absolument nuit, et toutes les étoiles font étinceler leurs feux. Les Abyssiniens choisissent le moment après ce crépuscule pour le commencement de leurs journées; ils l'appellent *naggé*, jusqu'au moment du crépuscule du matin. Ils se servent du mot *meset* pour exprimer l'instant même où le soleil commence à disparaître jusqu'à celui du lever des étoiles. Ils appellent le milieu du jour *kater*, mot très ancien qui signifie le faîte ou le

plus haut point d'une arche; et quand ils parlent de choses arrivées dans quelque autre moment de la journée, ils indiquent du doigt l'endroit où le soleil était alors.

Bruce est nommé gouverneur de la province de Ras-el-Feel. Sources du Nil. Voyage à ces sources, et description de tout ce qui a rapport à ce fleuve fameux.

Ayto-Confu ne tarda pas à me donner une preuve d'amitié qui, à beaucoup d'égards, me fut très agréable. Au midi de l'Abyssinie, vers les frontières du Sennaar, est un pays enfoncé, chaud, malsain, entièrement peuplé de mahométans, et divisé en plusieurs districts, tous compris sous le nom général de Mazaga.

Les Arabes du Sennaar, toujours en querelle avec le gouverneur de l'Atbara, et cherchant à se dérober à la violence et aux rapines de ce tyran, s'enfuient ordinairement par troupes à travers le désert, et portent alors l'abondance dans le Ras-el-Feel. Les marchés y deviennent nombreux; on y vend une immense quantité de bestiaux, de lait, de beurre, de dents d'éléphans, de peaux et de plusieurs autres espèces de marchandises.

Les Arabes de ces cantons sont divisés en diverses tribus, dont les principales sont celles des Daveinas et des Niles. Indépendamment de l'avantage qu'a ce peuple de trouver dans le Ras-

el-Feel la facilité d'y faire tranquillement le commerce, et des pâturages pour ses troupeaux, il y échappe à la mouche zimb, et conséquemment il ne court pas risque d'être pillé comme le sont presque toujours les autres pasteurs de l'Atbara, quand ils sont obligés de changer de demeures pour éviter la fureur de ce redoutable insecte.

En revanche les Arabes mènent dans le Ras-el-Feel des chevaux superbes, qu'ils tirent de l'Atbara et des lieux profonds du Sennaar; et ces chevaux sont vendus au roi d'Abyssinie pour son usage et celui de tous les cavaliers revêtus de cottes de maille, pour lesquels la plupart des chevaux abyssiniens sont trop faibles.

Ayto-Confu avait dans ces contrées de vastes domaines, et le roi m'y nomma gouverneur, fonctions qui ne furent pour moi qu'honorifiques. Je séjournai à Gondar, dont je vais dire maintenant quelques mots.

Description de Gondar, d'Emfras et du lac Tzana.

Gondar, capitale de l'Abyssinie, est bâtie sur une montagne très haute, dont le sommet est assez plat : cette ville contient environ dix mille familles en temps de paix. La plupart des maisons sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône, ainsi qu'il est d'usage partout où tombent les pluies

du tropique. A l'occident de la ville, on distingue le palais du roi, qui était jadis bien plus imposant qu'il n'est aujourd'hui : c'était un grand bâtiment carré à quatre étages, et flanqué de quatre tours carrées, d'où la vue s'étendait du côté du midi sur toute la campagne, jusqu'au lac Tzana; mais cet édifice, brûlé à différentes reprises, n'offre presque plus qu'un monceau de ruines. On n'habite que dans les deux premiers étages, où est une salle d'audience de plus de cent vingt pieds de long.

Divers monarques ont fait bâtir des appartemens autour du palais, tous en argile, et à la mode du pays; ce qui forme un contraste singulier avec le principal édifice qui fut bâti sous le règne de Facilidas par des ouvriers venus des Indes, et par quelques Abyssiniens qui avaient mieux aimé profiter des talens des jésuites pour l'architecture, que d'embrasser leur religion.

Le palais et toutes les maisons qui sont tout autour se trouvent renfermés par un mur de pierres de trente pieds de hauteur, dans lequel il y a des ouvertures dans le haut. L'intervalle de ce mur aux maisons est recouvert d'un parapet : on peut, en faisant le tour, voir tout ce qui se passe au dehors. Il paraît n'y avoir jamais eu d'embrasures pour du canon; les quatre côtés de ce mur ont plus d'un mille et demi de longueur.

La montagne sur laquelle s'élève Gondar est environnée d'une vallée profonde, où l'on peut sortir par trois défilés opposés; l'un est au midi, et conduit vers le Dembea, le Maitsha et le pays des Agows; l'autre est au nord-ouest, et mène du côté du Sennaar, du Walkayt et du Waldubba, et sur la montagne de Tebra-Tzaî, c'est-à-dire la montagne du Soleil, au pied de laquelle est l'iteghé; enfin, la troisième sortie est au nord, du côté du Woggora, du mont Lamalmon, du Tigré, et de la mer Rouge. La rivière de Kahha se précipite de la montagne du Soleil, traverse la vallée et passe au midi de Gondar; et la rivière d'Angrab, qui vient de Woggora, la contourne au nord-nord-est; puis ces deux rivières vont se réunir au pied de la montagne, à environ un quart de mille au sud de la ville.

De l'autre côté de la rivière de Kahha, et vis-à-vis de Gondar, est une ville habitée par les mahométans et contenant environ mille maisons. Ces mahométans sont tous actifs et laborieux, et la plupart ont soin des équipages du roi et des nobles, tant lorsqu'on entre en campagne que lorsqu'on en est de retour. Ils plantent et abattent les tentes avec une facilité et une promptitude étonnantes; ils conduisent les mulets de charge; enfin ils forment un corps commandé par des officiers, mais jamais ils ne combattent pour aucun parti.

Je partis de Gondar le 4 avril 1770 pour courir le pays. Nous traversâmes la rivière de Kahha et la Ville-Maure; et vers les dix heures nous arrivâmes sur les bords du Mogetch, rivière très considérable, qui court dans un lit très profond, rempli d'une espèce de pierre à fusil bleue. Nous passâmes le Mogetch sur un pont de quatre arches, très solide, chose excessivement rare en Abyssinie; mais il est vrai que le Mogetch en a plus besoin que la plupart des autres rivières. Elles se dessèchent ou ne forment que des étangs à la cessation des pluies; mais le Mogetch a un courant toujours plein et rapide, parce qu'il prend sa source dans les hautes montagnes du Woggora, contre les sommets escarpés desquelles vont se briser d'épais nuages dans toutes les saisons de l'année. Le Mogetch va se précipiter dans le lac Tzana; et dans le temps des pluies il charrie tant d'eau, que s'il n'y avait pas de pont, les gens qui portent des provisions au marché de Gondar ne pourraient le passer.

En quittant la vallée étroite où coule le Mogetch, et nous éloignant de ses bords escarpés, nous entrâmes dans une immense plaine bornée d'un côté par de hautes montagnes, et de l'autre par le lac de Dembea, ou le Bahar-Tzana [1], que les géographes ont appelé par corruption *Barcena*. Enchanté

[1] La mer de Tzana.

de pouvoir enfin respirer en liberté, je me mis, tout en continuant ma route, à chercher des plantes d'un côté et d'autre avec les gens de ma suite. Notre imagination transportée se flattait que les bords d'un lac tel que le Tzana, situé dans une contrée si lointaine, devaient produire des choses neuves et magnifiques ; mais nous fûmes trompés : nous l'avions aussi toujours été dans les prairies où l'herbe croît avec une vigueur extraordinaire, ainsi que dans toute la plaine du Dembea.

A onze heures nous traversâmes la rivière de Tedda. Là le chemin se divise en deux; celui qui est droit à l'orient conduit à la montagne de Wechné, dans le territoire inculte et sauvage de Belessen, fameux cependant en Abyssinie par son miel. Nous suivîmes l'autre route qui va droit au midi, et qui mène à Emfras. Je vis une grande quantité de lièvres; mais je ne pus en profiter, parce que les Abyssiniens ne mangent pas de cet animal qu'ils regardent comme immonde : je me dédommageai en tuant une vingtaine de pintades de la même espèce que ces pintades grises qu'on voit en Europe. Il y en avait aussi dans ce bois une quantité immense; et comme elles ne sont point proscrites par la religion, ou plutôt par les préjugés abyssiniens, elles nous servirent à faire diversion au bœuf cru, au beurre et au miel dont nous avions vécu jusqu'alors, et dont nous devions vivre jusqu'à Em-

fras. Il faut convenir pourtant que ces alimens ne sont pas désagréables, du moins en partie.

Ayant toujours le lac Tzana à notre droite, nous arrivâmes sur le bord de la jolie petite rivière de Gorno, qui prend sa source dans la montagne de Wechné, et sur laquelle on a jeté un pont d'une seule arche à un demi-mille au-dessus du lac. Sa direction est nord et sud, et elle va se perdre dans le lac entre Mitraha et Lamgué. Après avoir fait encore un mille nous arrivâmes à Emfras, très satisfaits de notre voyage qui n'avait pourtant rien eu de bien intéressant.

La ville d'Emfras est sur une haute montagne, et on y arrive par un chemin qui est presque à pic. Les maisons, au nombre de trois cents, sont à mi-côte, faisant face au sud : par derrière les maisons sont des jardins, ou plutôt des champs remplis d'arbres et d'arbustes qui, plantés sans ordre, occupent tout le terrain jusqu'au sommet de la montagne. D'Emfras on voit aisément tout le lac, et même la campagne qui est au-delà. Le roi d'Abyssinie résidait autrefois dans cette ville, et on y voit encore une tour carrée à demi ruinée, où logeait l'hatzé-hannès.

Le lac Tzana est sans contredit le plus vaste réservoir qu'il y ait dans ces contrées. Cependant son étendue a été très exagérée. Sa plus grande largeur est de trente-cinq milles en droite ligne, mais

il se rétrécit beaucoup par les bouts : il n'a même guère plus de dix milles en quelques endroits. Sa plus grande longueur est de quarante-neuf milles du nord au sud, et va du Bab-Baha un peu au sud-ouest-quart-ouest de cet endroit où le Nil, après avoir traversé le lac par un courant toujours visible, tourne vers Dara dans le territoire d'Allata. Dans la saison des sécheresses, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de mars, le lac décroît beaucoup; mais lorsque les pluies ont grossi toutes les rivières qui viennent s'y réunir comme les rayons d'une roue se réunissent dans le centre, il augmente et déborde dans une partie de la plaine.

Si l'on en croit les Abyssiniens, qui sont toujours de grands menteurs, il y a dans le lac Tzana quarante-cinq îles habitées; mais je pense que ce nombre peut être réduit à onze. La principale est Dek, Daka ou Daga [1], située presque au milieu du lac.

Comme j'étais peu éloigné d'une des cataractes du Nil, j'eus la curiosité d'aller la visiter. Mes guides commencèrent par nous mener droit au pont qui n'est que d'une seule arche d'environ vingt-cinq pieds, et dont les bouts sont très solidement appuyés sur un roc vif. Ce pont est extrêmement commode. Le Nil se trouve en cet endroit resserré entre deux rochers qu'il a creusés très profondément, et son cours est impétueux et bruyant; on

[1] Ce mot signifie *montagne* ou *terrain élevé*.

m'assura que les crocodiles ne venaient jamais jusque-là.

Après avoir examiné le pont nous remontâmes environ un demi-mille pour nous rendre à la cataracte. Les bords du fleuve sont remplis d'arbres et d'arbustes de la même espèce que ceux que nous avions vus près de Dara, et pour le moins aussi beaux.

La cataracte offrit à nos regards un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus. Les missionnaires jésuites ont pourtant un peu exagéré en disant qu'elle avait cinquante pieds de chute. Il n'est pas aisé de la mesurer au juste ; mais ayant pris avec des bâtons la hauteur du roc, autant qu'il nous fut possible de la prendre, je crus trouver à peu près quarante pieds. Le Nil, considérablement grossi par les pluies, formait en tombant une nappe d'un pied d'épaisseur au moins, sur plus d'un demi-mille de large; et il faisait tant de bruit, que j'en fus presque tout aussi étourdi que si j'avais eu des vertiges. Un épais brouillard couvrait la cataracte et s'élevait au loin en suivant le cours du fleuve à travers les arbres. Quoique augmentées par les pluies, les eaux conservaient toute leur limpidité, et en tombant dans un vaste bassin de rocher, elles se divisaient en divers flots opposés, dont une partie revenait en arrière avec fureur et, après avoir frappé les bords du roc, contournait

le bassin et allait se mêler en bouillonnant aux courans écumeux du fleuve.

La vue de cette cascade me parut si magnifique, si imposante, que quand je vivrais plusieurs siècles, elle ne s'effacerait point de ma mémoire; elle me plongea d'abord dans une sorte de stupeur et dans l'oubli total de ce qui m'environnait et de moi-même. La nature ne peut offrir rien de plus frappant aux regards d'un mortel; c'est un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de la création. Je revins à Gondar, l'âme toute remplie d'un si beau spectacle.

Tentative pour découvrir les sources du Nil.

Quoique l'iteghé parût très fâchée de me voir repartir en ce moment pour les sources du Nil, elle ne me le défendit pas positivement. Ainsi je me préparai à sortir de Gondar le 27 octobre 1770. Je ne voulais aller ce jour-là qu'à quelques milles, mais le lendemain je me proposais de faire beaucoup de chemin. J'avais reçu mon quart de cercle, ma montre marine et mes téleseopes, de l'île de Mitraha, où je les avais fait déposer lors de la rencontre de Guebra-Mehedin, et je les remis parfaitement en ordre.

Je partis de Gondar avec ma suite, et nous passâmes la rivière Kahha, qui coule au pied de la montagne sur laquelle est placée la ville. Nous mar-

chions droit à l'ouest-sud-ouest : le chemin que nous suivions sur le flanc de la montagne était raboteux, mais nous en étions dédommagés par un beau jour, et par une petite brise du nord qui s'était levée avec le soleil et qui rendait la température extrêmement agréable. Nous vîmes l'église de Ledeta à environ un mille de distance à notre droite, et nous passâmes à côté de plusieurs pauvres villages connus sous le nom d'*Abba-Samuel*. De là nous vînmes à la petite rivière de Shimfa, puis à celle de Dumaza, un peu plus considérable que l'autre. Sur les bords de cette rivière, et dans une situation délicieuse, est bâti Azazo, maison de plaisance du roi Yasous II, qui s'y retirait souvent avec ses amis. La maison est environnée ou plutôt couverte d'orangers, de manière qu'on a peine à la voir. Ces arbres sont très grands et plantés sans aucune symétrie : Yasous n'avait eu d'autre intention en les plantant que de se procurer de l'ombre. A peu de distance de la maison du roi, on voit le village d'Azazo, destiné d'abord à loger les domestiques du monarque, et maintenant presque entièrement habité par des moines attachés à l'église de Tecla-Haimanout, qui est sur une montagne voisine. Quoique petit, le village d'Azazo est un des plus jolis de Gondar ; les citronniers semblent encore mieux y croître que les orangers. Il est bon d'observer qu'on laisse tomber en ruine la

maison de Yasous, parce que les rois d'Abyssinie ont tous une aversion invincible pour les maisons bâties par leurs prédécesseurs.

Le Dumaza est une jolie petite rivière, courant avec rapidité sur un lit de cailloux : elle vient, ainsi que celle de Shimfa, des montagnes du Woggora, qui sont au nord-ouest. Elles passent l'une et l'autre sur la colline de Debra-Tzaï, où est bâti le palais de Koscam ; elles se réunissent au-dessous d'Azazo, et, traversant la plaine de Dembea, elles se jettent dans l'Agrab qui passe à Gondar, et vont grossir avec lui les eaux du Tacazzé.

Nous continuâmes notre route dans un pays où nous ne trouvâmes que peu d'habitans, parce que, comme c'est là que passe ordinairement l'armée quand elle sort de Gondar, les paysans s'en éloignent le plus qu'ils peuvent. A chaque instant nous avions des rivières à traverser; il n'y a peut-être pas de pays au monde où dans le même espace on puisse en trouver autant. Bientôt nous arrivâmes sur les bords du Derma, la rivière la plus large et la plus rapide de toutes celles que nôus avions rencontrées depuis Gondar. Après avoir traversé le Derma, nous traversâmes le Ghelghel-Derma, rivière bien moins considérable que la première.

A trois heures un quart de l'après-midi nous passâmes le Gavi-Corra. Toutes ces rivières sem-

blent former autant de rayons, dont le lac est le centre. Un peu avant quatre heures nous campâmes sur les bords du Kemona : de l'autre côté de cette rivière, nous voyions sur une colline le village du même nom. Nous n'avions rencontré jusqu'alors que fort peu de bétail ; mais là nous en vîmes beaucoup. Quoique nous eussions marché ce jour-là six heures un quart, nous ne fîmes que quatorze milles. La partie basse de l'Abyssinie, cette partie couverte de bois, brûlante, malsaine, qui est connue sous le nom de *Kolla*, et la stérile province de Walkayt où la fièvre règne sans cesse, étaient à notre droite à quinze ou seize milles de distance. Le flanc des collines est garni tout le long d'arbres d'une espèce petite et crochue, et arrosé par divers ruisseaux qui vont se réunir dans le Walkayt.

Nous vîmes bientôt la péninsule de Gorgora, qui s'étend très avant dans le lac Tzana. C'est à Gorgora que les jésuites portugais bâtirent leur premier et leur plus magnifique couvent, quand ils entreprirent la conversion de l'Abyssinie. Socinios, qui régnait alors, leur donna le terrain et leur fournit de l'argent : ils bâtirent le couvent et l'église de leurs propres mains, et ils y firent une boiserie de cèdre très bien sculptée. Le monarque, zélé pour l'église catholique, voulut ensuite avoir une maison de plaisance dans le même en-

droit. Les jésuites la lui bâtirent; et il les en récompensa magnifiquement. C'est un des plus beaux sites du monde; au-devant s'étend le vaste lac Tzana; les plaines riches et fertiles du Dembea, du Gojam, du Maitsha l'environnent, et la vûe n'y est bornée que par les sommets des hautes montagnes du Begemder et du Woggora.

L'élévation de la péninsule de Gorgora la rend un des endroits les plus propices à la santé, comme les plus agréables, tandis que dans les plaines qui l'environnent il règne en divers temps de l'année des fièvres très dangereuses. De Gondar jusque-là nous avions toujours été directement vers le lac.

A onze heures trois quarts nous fîmes halte sur les bords de la petite rivière de Baha. La campagne des environs nous parut fertile et bien cultivée, quoiqu'il y en eût une partie en pâturage, où paissait une immense quantité de bétail.

Le pays de Bab-Baha est un des plus riches de toute l'Abyssinie; il est le grenier du midi, comme le Waggora l'est du nord; et c'est de ces deux contrées que le reste de l'empire tire sa subsistance. Bab-Baha, situé non loin du lac, forme un groupe de petits villages mieux peuplés et plus forts que ceux de Kemona : l'iteghé et plusieurs personnes de sa famille y avaient des maisons et des terres. Aussi le ras Michaël avait respecté Bab-

Baha, et ce pays ne se sentait point des malheurs de la guerre. Tous les villages de Bab-Baha sont environnés de kol-qualls, aussi grands peut-être que ceux qui croissent sur le mont Taranta, mais qui n'ont pourtant pas la même beauté; leurs branches sont plus rares, moins épineuses, moins touffues, ce qui semble prouver que ce climat convient moins à ces arbres que le climat du Tigré.

Le 30 octobre nous nous remîmes en route à six heures du matin, contournant le lac et côtoyant ses bords, toujours vers l'ouest-sud-ouest. Là on ne voit que de vastes prairies dont le sol est noir, gras et profond; l'herbe y vient très haut, et les prairies sont arrosées par la rivière de Sar-Ohha, dont le nom signifie en abyssinien *la rivière de l'herbe*. Cette rivière, de quarante pas de large, n'a guère plus de deux pieds de profondeur; elle coule du nord au sud, dans un lit mou et argileux, et va se jeter dans le lac Tzana.

Nous quittâmes le chemin que nous avions suivi jusqu'alors, et nous tournâmes à gauche de Bab-Baha pour gagner une colline. La campagne que nous trouvâmes était couverte de dora, c'est-à-dire de maïs, et d'une autre espèce de plante semblable, pour la hauteur, la forme et le feuillage, à notre souci, mais qui n'est pourtant pas la même chose. Les Abyssiniens la nomment *nook*, et ils font avec la graine de l'huile, qui leur sert non-seulement

pour préparer leur manger, mais pour divers autres usages.

Le 31 octobre 1770, nous fîmes halte sur les bords du Chergué, rivière petite et peu rapide, qui court du sud-ouest au nord-est, et va se perdre dans le lac Tzana. Nous nous remîmes bientôt en marche, et à trois heures nous traversâmes la rivière de Dingleber ; un quart d'heure après nous vînmes au village du même nom, situé sur le sommet d'un rocher que nous escaladâmes.

Là le chemin commence à suivre immédiatement le bord du lac; et c'est par le défilé très étroit qui est entre le lac et le rocher de Dingleber, que doivent passer toutes les provisions qui sortent du Maitsha et du pays des Agows : aussi dès qu'il y a les moindres troubles dans le sud de l'Abyssinie, on s'empare de ce passage pour réduire Gondar à la famine.

Le climat de Dingleber est excellent, et sa position est une des plus belles de l'Abyssinie. D'un côté on voit le lac Tzana et toutes ses îles; au nord est la péninsule de Gorgora, où sont encore les restes du prémier couvent des jésuites et du palais du roi [1]. Dans le nord du lac, on contemple au loin toute la campagne de Dara; et le Nil qui, en traversant le Tzana, conserve un cours parfaitement distinct, ne mêle point ses eaux à celles de ce lac,

[1] L'empereur Socinios.

et forme en sortant ce qu'on appelle *la seconde cataracte*, ou *la cataracte d'Alata.*

Nous partîmes de Dingleber à quatre heures après midi, et à sept heures nous traversâmes une grande rivière; une heure après nous en passâmes deux autres petites, et nous arrivâmes à un groupe de villages connus sous le nom de *Degwassa.* Là nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes couvertes jusqu'au sommet d'herbes et de bruyères. La nuit était délicieuse, et nous résolûmes d'en bien profiter : nous entendions de tous côtés les cris des pintades, dont les bruyères étaient remplies. A neuf heures et demie nous quittâmes le défilé pour entrer dans la plaine de Sankraber.

A dix heures et demie nous nous remîmes en chemin. Nous passâmes le petit village de Wainadega, fameux par la victoire que remporta le roi Claudius sur le Maure Gragné, victoire qui coûta la vie à ce dernier, et qui suspendit pour un temps la guerre la plus désastreuse qui ait jamais ensanglanté l'Abyssinie. A onze heures et demie nous trouvâmes Ganguera, que nous laissâmes à notre gauche : Ganguera est un groupe de petits villages à environ dix milles de distance du chemin. A minuit nous avions toujours Ganguera à notre gauche et Degwassa à notre droite.

A minuit et demi nous fîmes encore halte sur le bord d'une petite rivière dont j'ignore le nom;

nous étions alors dans le Maitsha, et nous descendions vers le midi par une pente assez aisée. Le 1er novembre, à une heure trois quarts, nous mîmes pied à terre dans deux petits villages dont les chaumières venaient d'être achevées, et étaient à environ cinq cents pas de ces deux arbres auprès desquels avait campé l'armée, lorsque, après le dangereux passage du Nil, au gué de Jemma, nous offrîmes la bataille à Fasil. Cet endroit se nomme *Limjour*.

Nous arrivâmes ensuite sur les bords du Kelti, rivière assez large en cet endroit; il y avait quatre pieds d'eau dans le gué, quoique nous fussions dans la saison sèche.

Continuation du voyage. Passage du Nil. Arrivée à Goutto et vue de la première cataracte.

Le 2 novembre 1770, à sept heures du matin, nous partîmes des bords du Kelti, et nous dirigeâmes notre route au sud. Nous passâmes bientôt devant l'église de Boskon-Abbo, et arrivâmes à Roo. C'est, au milieu d'une petite plaine, une place très unie, entourée d'arbres, où les habitans de Goutto, du canton des Agows et du Maitsha viennent tenir marché de peaux, de beurre, de miel et de toute espèce de bétail. Les Agows y portent aussi de l'or, qu'ils reçoivent des Shangallas, leurs voisins. Tous les marchés de l'Abyssinie se tiennent

comme celui-ci, à l'ombre des arbres. Toutes les personnes qui s'y rendent sont dès lors sous la protection du gouvernement, de qui dépend le marché, et à l'abri de toute injure, de tout ressentiment particulier; mais ceux qui ont des ennemis à redouter doivent prendre garde à eux en allant ou en revenant, parce que le gouvernement ne les protége plus hors de l'enceinte du marché.

Nous avions fait halte auprès d'un ruisseau qui tombe dans l'Assar, et un peu avant une heure nous trouvâmes l'Assar lui-même. L'Assar borne le district d'Aroossi au sud, comme le Kelti le borne au nord; et comme ce district est la partie la plus méridionale du Maitsha, à l'occident du Nil, l'Assar sert donc aussi de borne au Maitsha.

De l'autre côté de cette rivière commence le pays de Goutto. Les habitans du Goutto sont indigènes; aussi paraissent-ils bien mieux civilisés que ceux du Maitsha, qui sont Gallas d'origine.

On parle en général dans le Goutto l'amharic et l'agow; mais il y a quelques endroits, en tirant vers le Jemma, sur les rives du Nil, où la langue des Falashas est assez familière. Les habitans du Goutto sont plus riches et mieux logés que ceux des environs du Maitsha. Leur pays est rempli de bétail d'une extrême beauté et de différentes couleurs. On y trouve aussi en quelques endroits du miel aussi parfait que dans aucun autre canton des Agows.

Mais la plus grande partie de celui qui vient du Goutto est peu estimée, par rapport aux fleurs de lupins qui y sont très abondans, et dont les abeilles se nourrissent : non-seulement ces lupins donnent de l'amertume, mais on prétend encore que ce miel occasione des vertiges, des tournemens de tête à ceux qui en mangent. Les Agows préservent leur miel de ce défaut par le soin extrême qu'ils ont d'arracher les lupins dans tous leurs champs.

Toute la campagne nous parut une des plus charmantes que nous eussions vues en Abyssinie, peut-être même à tout ce que l'Orient peut offrir de plus beau en ce genre. On y voit partout des acacias [1], de l'espèce de ceux qu'on trouve en Égypte, et qui produisent la gomme arabique. Ces arbres ne croissent guère qu'à quinze ou seize pieds de haut; mais leurs branches s'étendent horizontalement, se joignent même, quoique les pieds des arbres soient assez éloignés les uns des autres, et elles forment un couvert de plusieurs milles, où l'on jouit d'une ombre délicieuse. L'on ne voit guère dans le Maitsha d'autre arbre que ces acacias : les campagnes de Guanguera et de Wainadega en sont remplies; mais dans les endroits qui avoisinent la capitale, et qui se trouvent sur le passage des armées, il y en a beaucoup moins,

[1] L'épine égyptienne ou *l'acacia vera.*

parce que les soldats les coupent continuellement pour brûler; et on ne souffre pas qu'on en replante, ni qu'ils repoussent spontanément, car ils couvriraient entièrement le pays, comme il semble qu'ils l'ont autrefois couvert.

Les lupins croissent en abondance à l'ombre des acacias : le district d'Aroossi en est infecté, et c'est presque la seule fleur qu'on y voie. On y trouve aussi de l'avoine sauvage qui y vient à une si prodigieuse hauteur, que les chevaux et les cavaliers peuvent s'y cacher aisément. Les tuyaux de cette avoine ont quelquefois jusqu'à un pouce de circonférence; aussi, quand l'avoine est mûre, ces tuyaux ont l'air de roseaux. Les Abyssiniens ne font absolument aucun usage de cette plante. La cosse ou la première pellicule qui enveloppe le grain est nuancée d'une belle couleur pourpre et changeante. Le goût de cette avoine est excellent, et j'en ai souvent fait faire des gâteaux à l'écossaise.

Les Abyssiniens ne purent jamais s'accoutumer au goût de ces gâteaux, qu'ils trouvaient amers, et qui, disaient-ils, leur brûlaient l'estomac et les altéraient. Je crois beaucoup que cette avoine est là dans son état naturel et primitif, et que celle qu'on voit dans nos climats n'est que la même espèce dégénérée. Le sol du Maitsha est noir, gras, et ressemble aux terreaux de nos jardins. L'avoine paraît aimer beaucoup un sol humide, et comme

il ne vient point de buissons ni de halliers à l'ombre des arbres, la charrue s'y promène avec facilité. La charrue des Abyssiniens n'est point armée de fer; elle est tout entière de bois, et le coutre, n'enfonçant que fort peu dans la terre, n'attrape point jusqu'à la racine des arbres, et ne trace conséquemment que de très légers sillons. C'est dans le nord du Maitsha qu'on trouve plus de culture. Au sud du Kelti tout est en pâturage; on y élève une immense quantité de chevaux, car tous les Gallas sont cavaliers ou font le commerce des chevaux et du bétail.

Tout le district d'Aroossi est arrosé par un grand nombre de petites rivières, indépendamment de la rivière d'Assar, qui est après le Nil la plus considérable de cette partie de l'Abyssinie. Nous la mesurâmes, et nous trouvâmes qu'elle avait cent soixante-dix brasses et deux pieds de largeur. Son lit est composé de très grosses pierres, et quoiqu'elle traverse une campagne très unie, son cours est très rapide, et elle n'est presque pas guéable dans les temps de pluie : sa rapidité vient sans doute de ce qu'elle prend sa source dans les hautes montagnes des Agows. Dans l'endroit où nous la passâmes elle va du nord au sud; mais un peu plus loin elle tourne au nord-est, et, après avoir parcouru cinq ou six milles dans cette direction, elle va se perdre dans le Nil.

Immédiatement au-dessous du gué de l'Assar, cette rivière fait une cascade magnifique : j'estimai que sa chute pouvait être d'environ vingt pieds; mais ses eaux formaient en tombant une masse de plus de quatre-vingts pieds de large. La cascade est environnée d'un bois si épais, et ses bords sont si escarpés, qu'on ne peut en approcher qu'avec beaucoup de précaution. L'eau couvre le rocher et le dérobe entièrement à la vue, et la rivière se précipite avec une violence et un fracas terrible, sans que rien la brise au milieu de sa chute. Après cette cascade elle se trouve pressée dans un lit beaucoup plus étroit, et c'est ainsi qu'elle va, comme je l'ai dit, se jeter dans le Nil.

La force de la végétation que produit l'humidité de la rivière, jointe à la féconde influence d'un soleil très chaud, doit se concevoir sans qu'on la voie ; mais on ne peut la voir sans être surpris. On ne peut s'empêcher d'admirer le spectacle magnifique de ces arbres, de ces arbustes chargés de fleurs de toutes les couleurs, d'une forme nouvelle et singulière, et sur lesquels voltigent une infinité d'oiseaux rares, parés d'un plumage brillant et varié, et qui semblent enchantés d'habiter les bords délicieux de cette rivière, sans aller errer dans les champs voisins. Mais comme il n'y a rien de si parfait qui n'ait quelque imperfection, parmi ces oiseaux si richement parés on n'en trouve pas

un seul chantant; et au milieu de toutes ces fleurs si belles, la rose et le jasmin sont les seules fleurs odorantes. Nous entendîmes, à la vérité, quelques oiseaux criards de l'espèce des geais, et nous vîmes deux espèces de roses sauvages, jaunes et blanches, avec un jasmin, appelé dans le pays *leham*, et dont le pied devient un grand arbre. Mais on peut assurer en général que sur les bords de l'Assar les oiseaux sont dépourvus du don de chanter, et les fleurs sont inodores.

Après avoir passé l'Assar et nous être rendus au-delà de plusieurs villages du district de Goutto, en marchant toujours droit au sud-est, nous vîmes distinctement pour la première fois la haute montagne de Géesh, but de notre pénible et dangereux voyage: c'est au pied de cette montagne que sont les sources du Nil; nous en étions encore, autant qu'il nous fut possible d'en juger, à environ trente milles en droite ligne, c'est-à-dire sans compter les sinuosités du chemin, et elle portait au sud-est-quart-sud.

Après avoir passé la rivière d'Assar, nous descendîmes par un chemin inégal, couvert d'arbres touffus, et rempli de fondrières occasionées par la chute des torrens qui le traversent en divers endroits dans la saison des pluies.

Le 2 novembre, à deux heures après midi, nous arrivâmes sur les bords du Nil: le passage en est

très difficile et très dangereux, parce que le fond est rempli de trous par où il jaillit des sources, et parce qu'il y a des amas de sable fin où l'on s'enfonce, ainsi que de grosses pierres qu'on trouve de distance en distance. Le fleuve avait dans le milieu environ quatre pieds de profondeur, et sur les bords pas plus de deux. La rive occidentale est ombragée de beaux arbres de l'espèce du saule. Ces arbres viennent très droits, sans nœuds, et portent des cosses longues et pointues qui renferment une espèce de coton. Les Abyssiniens donnent à cet arbre le nom d'*ha;* et ils s'en servent pour faire du charbon qu'ils emploient dans la composition de leur poudre à feu.

La rive orientale du fleuve offre un aspect bien différent de l'autre; elle est hérissée de rochers pointus, couverte jusqu'à une grande distance de bois noirs et épais, du milieu desquels s'élèvent de grands arbres dont la beauté majestueuse est déjà sapée par la main du temps. Cet aspect sombre et terrible d'une nature sauvage nous frappa d'une sorte de crainte et nous rappela qu'il pouvait en sortir tout à coup quelque lion ou quelque autre monstre encore plus féroce.

La même vénération que l'antiquité avait pour le Nil, et qu'ont encore les peuples qui vivent auprès de ses sources, s'étend jusqu'à Goutto, et même plus loin, ce qui provient, je crois, de ce

que ce pays a toujours appartenu à ses habitans indigènes.

Les naturels accoururent en foule autour de nous dès que nous voulûmes traverser le fleuve, et ils nous furent même d'un grand secours pour le passer; mais ils s'opposèrent vivement à ce qu'aucun homme, monté sur un cheval ou sur un mulet, entrât dans l'eau.

Ils déchargèrent nos mulets sans aucune cérémonie, et posèrent nos effets sur l'herbe; puis ils insistèrent pour que nous ôtassions nos souliers, et ils menacèrent de lapider quiconque ferait mine de laver ses vêtemens dans le fleuve. Mes gens leur répondirent sur le même ton, et Woldo ne leur épargna pas les menaces, tandis que moi seul je contemplais en silence, et avec un extrême plaisir, ces restes du culte qu'on rendait au Nil, de ce culte si ancien que je ne m'attendais pas à retrouver là, et qui subsiste encore dans toute sa vigueur.

Mais enfin on nous permit de boire de l'eau du fleuve, ainsi qu'à nos chevaux et à nos mulets; et deux hommes, me prenant par-dessous les bras, me firent passer avec beaucoup de précaution, par rapport aux trous où nous pouvions tomber. Malgré cela je souffrais beaucoup de n'avoir pas mes souliers, car les cailloux et les roches pointues qui tapissaient le fond me déchiraient la

plante des pieds. Ensuite les pauvres Agows passèrent nos chevaux, nos mulets, et un de mes domestiques, avec la même précaution qu'ils avaient eue pour moi.

Après avoir traversé une plaine hérissée de roches et couverte de bois, mon domestique et moi allant au petit galop, et dirigés par le bruit des eaux, nous arrivâmes en moins d'une demi-heure auprès de la cataracte.

Cette cataracte, à laquelle on a donné le nom de *première cataracte du Nil*, ne remplit pas à beaucoup près l'idée que je m'en étais formée. A peine a-t-elle seize pieds de haut; et la nappe d'eau qu'elle fait en tombant, et qui a environ soixante brasses de large, se partage en quelques endroits, et laisse dans sa chute des intervalles de rocher à découvert. Ses bords ne sont ni si bien boisés ni si verdoyans que ceux de la cataracte de l'Assar, et elle n'est en aucune manière ni si belle, ni si digne d'admiration que la cataracte d'Alata, qu'on appelle mal à propos *la seconde cataracte;* car un peu au-dessous de celle de Goutto, à l'ouest de l'église de Boskon-Abbo, et non loin de l'endroit où la cavalerie du roi traversa le Nil à la nage au mois de mai, il y a une autre cascade. Il y en a encore une moindre au-dessus de l'endroit où le Nil reçoit dans son sein la rivière de Gumetti, après qu'il a traversé les plaines de Sacala. On en trouve encore

plusieurs entre le confluent du Nil et de la rivière de Davola et les sources du fleuve. Il est vrai que ces dernières cascades sont peu considérables, et qu'elles n'ont même de la chute que quand le fleuve a peu d'eau. Dans la saison des pluies, où son lit est plein, on ne peut guère les distinguer qu'au frémissement des eaux qu'on voit rouler par-dessus.

Départ de Goutto. Montagnes de la Lune. Arrivée aux sources du Nil.

Le 3 novembre 1770, à huit heures du matin, nous partîmes du village de Goutto, et nous marchâmes toute la matinée dans une plaine remplie d'acacias, parmi lesquels il ne croissait qu'un très petit nombre d'autres arbres : mais tous ces arbres avaient été étêtés de bonne heure; de sorte qu'ils n'avaient que de petites branches, qui semblaient aussi avoir été élaguées. Comme il n'y avait point de doute que cela n'eût été fait exprès, j'en demandai la raison, et on me dit que nous étions dans le pays du miel, et qu'on se servait des jeunes branches d'arbres pour faire les paniers qu'on suspendait comme des cages aux arbres et aux maisons, afin que les abeilles vinssent y déposer leur miel pendant le temps de la sécheresse. En effet nous vîmes les côtés de toutes les maisons devant lesquelles nous passâmes, ainsi que tous

les arbres qui étaient près de ces maisons, garnis de paniers, où d'immenses essaims d'abeilles avaient fait leurs ruches et travaillaient. Les gens du pays semblaient ne pas craindre ces petits animaux, tandis que nous fûmes toute la journée tourmentés par leurs aiguillons. Ce ne fut que lorsque nous nous trouvâmes dans un champ découvert, et la nuit dans les maisons, que nous pûmes être à l'abri de leur piqûre.

La haute montagne de Berfa portait au sud de nous, à environ dix milles de distance. Elle a la forme d'un de ces coins dont on se sert pour soulever les canons sur leurs affûts, et s'élevant au-dessus des autres montagnes des Agows, elle cache son front dans les nuages. Sacala est au sud-sud-est de cette montagne. Le pays des Agows offre du sud à l'ouest, en prenant depuis Berfa, un amphithéâtre formé par une chaîne de montagnes, à neuf milles en dehors desquelles on distingue celle de Banja au sud-sud-ouest. Le pays des Shangallas est au-delà de celui des Agows dans l'ouest-nord-ouest.

Tout le territoire de Goutto est plein de villages dans lesquels les pères, les fils, les petits-fils vivent ensemble dans des maisons particulières, il est vrai, mais qui se touchent presque comme dans le Maitsha; de sorte que chaque village ne forme qu'une famille.

A huit heures trois quarts nous passâmes une petite rivière très limpide, qui est connue sous le nom de *Déehohha*[1]. On ne peut s'empêcher de remarquer avec étonnement que dans divers pays qui n'ont jamais eu aucune communication les uns avec les autres, des rivières portent le même nom. Il y a dans le nord de l'Écosse, comme dans le fond de l'Abyssinie, une rivière qu'on appelle *Dée;* et il y en a une autre qui traverse le Cheschire en Angleterre. Le Kelti arrose le Maitsha et se jette dans le Nil, et le Kelti est encore une rivière du Montheith. L'Arno est bien connu en Toscane, et on trouve un autre Arno qui passe au-dessous d'Emfras et se perd dans le lac Tzana. Cependant, autant que j'ai pu l'observer, aucune de ces rivières n'a du rapport avec celles qui portent le même nom, ni ce nom n'a une signification semblable dans les deux langues.

Nous vîmes dans l'est-nord la haute montagne d'Adama, l'une de celles d'Amid-Amid qui bornent à l'est l'étroite vallée que les montagnes de Litchambara bornent à l'ouest. C'est dans cette vallée que précipite son cours la rivière de Jemma, qui va ensuite arroser une partie du Maitsha et se réunir au Nil. Les montagnes commencent là à s'élever beaucoup, et paraissent même d'autant plus hautes qu'elles sont très basses du côté de

[1] *Ohha* veut dire *rivière,* en amharic.

Samseen : celle d'Adama était à environ dix milles de nous ; elle est fameuse dans le pays par la victoire complète qu'y remporta le père de Fasil[1] sur les habitans du Maitsha.

Nous descendîmes dans une vaste plaine remplie de marais, et bornée à l'ouest par le Nil. A dix heures trois quarts nous traversâmes la petite rivière de Diwa, dont le cours va de l'est à l'ouest. Cette rivière, peu étroite, était la plus profonde que nous eussions encore passée.

Là le Nil fait, je crois, plus de tours et de détours dans une plaine à quatre milles, qu'aucun autre fleuve ou rivière n'en fait dans le même espace. Il fait plus de cent zigzags, dont un était tellement avancé dans la plaine, que nous crûmes être obligés de le traverser; mais, au moment où nous nous préparions, nous vîmes que le fleuve tournait tout à coup à droite, et s'éloignait de nous comme si nous n'eussions plus dû le rencontrer. Le Nil n'avait là qu'environ vingt pieds de large, et un pied de profondeur. Nous voyions à trois quarts de mille, du côté du couchant, l'église de Yasous.

A une heure nous gagnâmes un amphithéâtre de collines qui ont fort peu d'élévation et qui terminent la plaine au sud. Les montagnes d'Attata sont par derrière, couvertes de broussailles, et hachées

[1] Le père de Fasil était alors gouverneur du Damot.

par les ravins qu'y forment les torrens dans la saison des pluies. A une heure et demie nous marchions toujours droit au sud-est; quelques minutes après nous traversâmes le Minch, ruisseau très clair, dont le nom signifie *fontaine*. A deux heures nous arrivâmes au sommet de la montagne d'Attata, d'où nous découvrîmes la rivière d'Abola qui prend sa source dans le sud-sud-est.

Bientôt nous passâmes une autre petite rivière, qu'on appelle *le Giddili*, qui se réunit presque tout de suite à l'Abola, dans un endroit où cette dernière rivière fait un coude. A deux heures et demie nous descendîmes la montagne d'Attata; et quand nous fûmes au pied, nous traversâmes la petite rivière à laquelle cette montagne donne son nom. En tirant de là vers le sud, la vallée était étroite et bourbeuse, ce qui nous gênait beaucoup dans notre marche.

Cependant à trois heures, dirigeant toujours notre route au sud-est, nous entrâmes dans la plaine d'Abola, l'une des divisions du pays des Agows. La plaine, ou plutôt la vallée d'Abola, est d'un demi-mille de large dans presque toute son étendue, et en quelques endroits elle a jusqu'à un mille. Les montagnes que l'on voit de l'est à l'ouest, en entrant dans la vallée, ont peu d'élévation et sont tapissées jusqu'au sommet d'une riante verdure et de jolis acacias : mais en allant vers le sud, on

trouve qu'elles s'élèvent davantage, et qu'elles sont plus escarpées et plus boisées. Sur le sommet de ces montagnes il y a des plaines délicieuses remplies d'excellens pâturages. Les montagnes du côté de l'ouest font partie des montagnes d'Aformasha, d'où s'étendant d'abord presque droit au sud-est, elles tournent ensuite au sud, et enclavent le village de Sacala, ainsi que son territoire qui se trouve à leur pied. Plus bas encore, c'est-à-dire plus à l'ouest, est le petit village de Géesh où sont les sources du Nil.

Ces montagnes ont dans cette partie la forme d'un croissant. Le fleuve baigne leur pied et suit la direction de la plaine : c'est là que Waragna Fasil remonta en côtoyant le Nil, lorsqu'il fut obligé de faire retraite après avoir été vaincu par Michaël. Les montagnes qui bornent la plaine à l'est s'étendent parallèlement aux autres, sont adjacentes à la haute montagne de Litchambara, et contournant par derrière celle d'Aformasha, en portant d'abord au sud puis au sud-ouest, prennent aussi la forme d'un croissant, mais d'un croissant bien plus vaste, dont la pointe se termine près du petit lac de Gooderoo dans la plaine d'Assoa, au-dessous de Géesh; enfin, où sont les sources du Nil.

La rivière d'Abola sort de la vallée, entre les deux chaînes de montagnes de Litchambara et d'A-

formasha, mais ce n'est point là qu'elle prend sa source. Elle est formée par deux branches, dont l'une naît à l'ouest dans le centre du croissant que font toutes les montagnes de Litchambara en tournant vers le sud, et l'autre à l'est dans les montagnes d'Aformasha, et à côté du chemin où nous commençâmes à monter pour gagner l'église de Mariam.

Au-delà de toutes ces montagnes sont celles d'Amid-Amid, dont la chaîne prend derrière Samseen, dans le sud-ouest de la province de Maitsha, mais dont la montagne d'Adama est la première qui commence à s'élever. Ces montagnes d'Amid-Amid ont exactement la forme des autres, et les embrassent toutes par leur immense contour.

Entre les montagnes d'Amid-Amid et la chaîne de celles de Litchambara, est la profonde vallée maintenant connue sous le nom de vallée de Saint-Georges, et dont je n'ai jamais pu découvrir l'ancien nom. C'est dans cette vallée que coule la rivière de Jemma, égale peut-être au Nil; car si elle est moins large, elle a infiniment plus de rapidité. En sortant de la vallée de Saint-Georges, la rivière de Jemma traverse cette partie du Maitsha qui est à l'orient du Nil; après quoi elle va se jeter dans ce fleuve, au-dessous de Samseen, et près du gué où passa l'armée royale dans la retraite désastreuse qu'elle fut contrainte de faire au mois de mai 1770.

Le Jemma a trois sources qui toutes sortent des montagnes d'Amid-Amid, et baignent leur pied jusqu'à l'endroit où la rivière entre dans la plaine du Maitsha.

Cette triple chaîne de montagnes forme trois cercles placés les uns par-derrière les autres; et leur arrangement est si régulier qu'il rappelle d'abord l'idée des montagnes de la Lune, au pied desquelles l'antiquité disait que le Nil prenait sa source. Ce sont elles-mêmes en effet. Les montagnes d'Amid-Amid ont peut-être un peu plus d'un demi-mille de haut, mais elles ne vont point jusqu'à trois quarts de mille, et sont certainement bien au-dessous de cette hauteur fabuleuse que leur attribuait Kircher.

Le sol de ces montagnes est partout excellent, et couvert de gras pâturages. Mais comme ce malheureux pays est depuis plusieurs âges en proie à toutes les horreurs de la guerre, les habitans ne sèment du blé que sur le sommet des montagnes, où ils sont hors de la portée de l'ennemi et du passage des armées.

A moitié chemin du sommet des montagnes on voit des villages construits d'une espèce d'herbe blanchâtre qui les fait paraître de fort loin. Le pied des montagnes est tapissé de prairies naturelles, où une immense quantité de bétail paît continuellement sous les yeux du maître; et aux pre-

mières alarmes on le rassemble et on le met hors de danger. Il tombe souvent de la grêle pendant des heures entières sur le haut de ces montagnes; mais l'on n'y voit jamais de neige; on n'a même pas de mot pour la désigner. On a également remarqué que la grêle qui tombe fréquemment à Gondar, quand le soleil est vertical, ne tombe pourtant que lorsque le vent vient directement du côté des montagnes d'Amid-Amid.

A trois heures dix minutes nous passâmes l'Iworra, petite rivière qui, courant de l'est à l'ouest, traverse la vallée d'Abola, et va se jeter dans la rivière du même nom. A quatre heures un quart nous fîmes halte dans une maison qui est au milieu de la plaine ou de la vallée. Cette vallée n'a pas plus d'un mille de large. La rivière qui fuit le pied des montagnes n'était guère qu'à un quart de mille de notre halte. Le village était, ainsi que tous ceux que nous avions vus depuis le passage du Nil à Goutto, entouré de vastes champs de cette singulière plante qu'on nomme *ensete*, et qui est tout à la fois une des plus belles productions de la nature et une de celles qui fournissent à l'homme la nourriture la plus saine et la plus agréable. On dit que les Gallas sont les premiers qui ont porté l'ensete du royaume de Narea dans le Maitsha, d'où il est passé dans le territoire de Goutto, dans le pays des Agows et dans le Damot, province qui

est au midi des montagnes d'Amid-Amid. L'ensete et la racine de denitch, que nous connaissons en Europe sous le nom *d'artichaut de Jérusalem*, et dont nous ne faisons pas le même cas que les Orientaux, suffisent presque pour nourrir les provinces que je viens de citer.

Le 4 novembre, à huit heures du matin, nous partîmes du petit village qui est au milieu de la plaine d'Adowa, sans avoir vu un seul habitant.

Je crus que je satisferais les scrupules de Woldo en mettant de côté la selle de Fasil, qui d'ailleurs était fort incommode et n'avait que des anneaux de fer pour étriers; et comme ce cheval était très beau, ainsi que le sont la plupart des chevaux gallas, et qu'il était entièrement de couleur de souris, je me flattais de le rendre digne d'être présenté au roi qui aimait singulièrement les chevaux. Il est bon d'observer que tous les Abyssiniens d'un rang élevé ne montent que des chevaux d'une seule couleur, et qui n'aient aucune marque par où ils puissent être distingués dans leur retraite ou dans leur fuite quand ils ont été vaincus. Le roi seul monte, en allant au combat, un cheval de couleur variée, et dont les marques caractéristiques servent à le faire reconnaître.

Nous vîmes dans la vallée d'Abola plusieurs villages qui semblaient avoir échappé aux ravages de la guerre, et étaient bien loin de cet air de pau-

vreté et de misère qu'avaient toutes les habitations que nous avions vues jusque-là. Nous marchions presque droit à l'est-sud-est quand nous passâmes la petite rivière de Googueri, qui, comme toutes les autres qui coulent dans cette plaine, se jette dans la rivière d'Abola. Nous laissâmes alors la vallée d'Abola à notre droite, et nous gagnâmes la croupe de la montagne du côté de l'ouest, le long de laquelle nous continuâmes notre route. A huit heures trois quarts nous traversâmes un torrent rapide appelé *le Karnachiuli*, qui vient du nord-est et va se précipiter dans l'Abola. A neuf heures nous redescendîmes dans la vallée, et quelques minutes après nous arrivâmes sur les bords du Coccino, qui vient du nord et joint également l'Abola.

Après avoir côtoyé quelque temps la vallée, nous escaladâmes à droite une montagne d'où se précipite une des principales branches de l'Abola. Elle est petite, mais excessivement rapide, et elle va se jeter dans le Nil, après s'être réunie à une autre branche plus considérable qui vient de l'est-sud-est, et suit la vallée entre les montagnes de Litchambara et d'Aformasha.

A onze heures nous marchions droit au sud-quart-est; nous passâmes à côté d'une église dédiée à la Vierge que nous laissâmes à main gauche. Là le climat nous parut extrêmement doux. La plaine était tapissée de la plus agréable verdure,

et les montagnes ornées d'arbres magnifiques et d'arbustes charmans qui, les uns et les autres, étaient couverts de fleurs et de fruits extraordinaires. Ce spectacle m'enchantait, ainsi que mes gens qui, d'après nos conversations, étaient devenus d'assez bons géographes pour savoir que nous approchions du terme de notre voyage.

Nous arrivâmes au sommet de la montagne, et nous jouîmes pour la première fois de la vue de Sacala, dont le district s'étend dans la plaine au-dessous de l'ouest, à la pointe méridionale où est le village de Géesh.

Le district de Sacala est rempli de petits villages qui ont échappé aux fureurs de la dernière guerre, quoiqu'ils se trouvent dans l'est du pays des Agows, et qu'ils soient fameux par le miel excellent qu'on y recueille. La petite rivière de Kebezza, qui vient de l'est, sert de limite entre Sacala et Aformasha; ensuite elle se joint à deux autres rivières, le Gometti et le Googueri; et après un cours borné du sud-est au nord-ouest, elle va se jeter dans le Nil, un peu au-dessous de l'endroit où l'Abola s'y jette aussi.

A onze heures trois quarts nous traversâmes la rivière de Kebezza, et nous descendîmes dans la plaine de Sacala; quelques minutes après nous passâmes le Googueri, plus considérable que le Kebezza. Le Googueri avait soixante pieds de large et

environ dix-huit pouces de profondeur ; il est clair, rapide, et coule sur un fond de rocher noir très inégal. A midi un quart nous fîmes halte sur une petite éminence, où le marché de Sacala se tient tous les samedis. On vend à ce marché beaucoup de bêtes à cornes de la plus grande beauté, de grands ânes qui sont sans contredit les animaux les plus utiles de ces contrées, et dont les habitans font à la fois leurs montures et leurs animaux de charge. On y vend aussi du beurre, du miel, de l'ensete et une espèce d'étoffe faite avec de la feuille d'ensete, et peinte de diverses couleurs, dans le genre mosaïque. Le beurre et le miel qui se vendent là, passent en grande partie à Gondar et à Buré : mais le Damot, le Maitsha et le Gojam tirent aussi de Sacala beaucoup de marchandises.

A une heure un quart nous traversâmes la rivière de Gometti, qui borne la plaine; nous gagnâmes ensuite une montagne très escarpée, dont le chemin presque à pic était le plus difficile que nous eussions trouvé depuis notre départ. Ce chemin a été fait par les chèvres et les moutons du pays, et il semble que les hommes ne l'ont jamais fréquenté; car il est en quelques endroits rempli de crevasses, et en d'autres barré par des roches énormes qu'on dirait être là depuis le chaos : en outre, toute la montagne est couverte d'arbres

touffus, qui croissent jusqu'aux bords des précipices, et nous étions souvent arrêtés par le superbe et exécrable kantuffa, et par une foule d'autres buissons non moins dangereux.

Malgré cela nous montions avec courage et avec joie, parce que nous nous flattions que c'était le dernier obstacle qui s'offrait, après tous ceux dont nous avions déjà triomphé. Au-delà de ce bois presque impénétrable, et dans la situation la plus romantique, on trouve l'église de Saint-Michel, bâtie dans un enfoncement très étroit, entre deux sommets de montagnes qui en sont à une égale distance. Cette église est abandonnée depuis plusieurs années; et les gens du pays donnent pour excuse qu'ils ne peuvent pas se procurer de l'encens, sans lequel on ne célèbre point la messe : mais la vérité est qu'ils sont tous encore païens; et l'église ayant été bâtie comme un monument d'une victoire remportée sur eux il y a environ cent ans, ne peut que leur être odieuse, parce qu'elle leur rappelle leur infériorité et leur désastre. Cette église est désignée sous le nom de *Saint-Michel-Sacala*, pour qu'on la distingue de celle qui est plus dans le sud, et qu'on appelle *Saint-Michel-Géesh.*

A une heure trois quarts nous arrivâmes au haut de la montagne, d'où nous contemplâmes tout à notre aise le territoire de Sacala, la mon-

tagne de Gécsh et l'église de Saint-Michel-Géesh, éloignée d'environ un mille et demi de celle de Saint-Michel-Sacala, à côté de laquelle nous étions alors. Nous vîmes immédiatement au-dessous de nous le Nil, semblable à un ruisseau, et qui à peine aurait eu assez d'eau pour faire tourner un moulin. Je ne pouvais cependant me rassasier de contempler ce fleuve si près de sa source ; je me rappelais tous les passages des auteurs anciens, d'après lesquels il semblait que cette source devait rester éternellement cachée. Les vers du poëte me revinrent surtout dans la mémoire, et je jouis pour la première fois du triomphe que je devais à une intrépidité secondée par la Providence, et qui m'élevait au-dessus d'une foule d'hommes puissans et savans qui, dès la plus haute antiquité, ont tenté vainement l'entreprise dans laquelle j'ai eu le bonheur de réussir.

Le Nil n'avait pas, dans l'endroit où nous le passâmes, plus de quatre pas de large et quatre pouces de profondeur. Ce n'était qu'un ruisseau limpide, qui courait rapidement sur un fond de petits cailloux, par-dessous lesquels on distinguait un rocher noir et très dur. Le Nil est assurément très aisé à passer en cet endroit ; mais un peu plus bas, il est rempli de cascades. En partant des bords du Nil, et allant vers le midi, on trouve beaucoup de petites éminences doucement inclinées, qu'on

monte et descend sans presque s'en apercevoir; mes gens s'étaient arrêtés au nord de l'église de Saint-Michel-Géesh, et je les y joignis sans faire semblant de me hâter.

Il était alors environ quatre heures de l'après-midi. La journée était excessivement chaude; notre troupe s'était mise à l'ombre d'un bosquet de cèdres magnifiques, parmi lesquels on distinguait plusieurs beaux cussos chargés de fleurs. Les hommes étaient étendus sur l'herbe molle, et les animaux paissaient tranquillement à côté avec leur charge sur le dos.

« Allons, dis-je à Woldo, conduisez-nous à Géesh et aux sources du Nil, et montrez-moi la montagne qui nous en sépare. » Il me fit passer alors au sud de l'église; et étant sortis du bosquet de cèdres qui l'environne : « C'est là, dit-il, en me regardant malicieusement, c'est là la montagne qui, lorsque vous étiez de l'autre côté de l'église, était entre vous et les sources du Nil; il n'y en a point d'autre. Voyez cette éminence couverte de gazon dans le milieu de ce terrain humide; c'est là qu'on trouve les deux sources du Nil. Géesh est situé sur le haut du rocher, où l'on aperçoit ces arbrisseaux si verts. Si vous allez jusqu'auprès des sources, ôtez vos souliers comme vous avez fait l'autre jour; car les habitans de ce canton sont tous des païens, cent fois pires que ceux de Goutto, et ils ne croient

à rien de ce que vous croyez, si ce n'est au Nil, qu'ils invoquent tous les jours comme un dieu. »

Quoique je fusse à moitié déshabillé depuis que je n'avais pas ma ceinture, j'ôtai mes souliers, je descendis précipitamment la colline, et je courus vers la petite île verdoyante, qui était à environ deux cents pas de distance. Tout le penchant de la colline était tapissé de fleurs, dont les grosses racines perçaient la terre; et comme en courant j'observais les peaux de ces racines, ou de ces ognons, je tombai deux fois très rudement avant d'être au bord du marais; mais je m'approchai enfin de l'île tapissée de gazon. Je la trouvai semblable à un autel, forme qu'elle doit sans doute à l'art; et je fus dans le ravissement en contemplant la principale source qui jaillit du milieu de cet autel.

Certes il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai alors; je restais debout en face de ces sources, où depuis trois mille ans le génie et le courage des hommes les plus célèbres avaient en vain tenté d'atteindre. Des rois ont voulu y parvenir à la tête de leurs armées; mais leurs expéditions ne sont distinguées les unes des autres que par le plus ou moins d'hommes qui y ont péri; et toutes, sans exception, se ressemblent par l'inutilité de ces pertes; la gloire et les richesses ont été promises pendant une longue suite de siècles à l'homme qui aurait le bonheur d'arriver

où les armées ne pouvaient pénétrer, mais pas un seul n'avait encore réussi ; pas un seul n'avait pu satisfaire la curiosité des souverains qui les employaient, remplir les vœux des géographes, et triompher d'une ignorance honteuse pour le genre humain.

Mais quoique je ne sois qu'un particulier, je triomphais dans mon imagination et des rois et de leurs armées, et toutes mes réflexions m'enorgueillissaient de plus en plus, quand tout à coup le lieu que je contemplais, l'objet même de ma vaine gloire, fut ce qui mit un terme à mon exaltation ; il n'y avait encore que quelques minutes que j'étais arrivé aux sources du Nil à travers une foule d'obstacles et de dangers, dont le moindre eût suffi pour me faire périr si la Providence n'avait semblé continuellement veiller sur moi d'une manière particulière ; et je me rappelai que je n'étais encore qu'au milieu de mon entreprise, et que les mêmes obstacles, les mêmes dangers que j'avais trouvés en parvenant aux sources du Nil m'attendaient à mon retour. Un découragement secret s'empara de moi, et fit disparaître en un instant les lauriers dont je venais de parer mon front avec trop de témérité ; mais je résolus de m'amuser un moment, afin d'écarter ces réflexions sérieuses et tristes.

Je dis à mon fidèle écuyer Strates : « Allons, pre-

nez de cette excellente eau, et buvez un coup avec moi à la santé de S. M. Georges III, et à sa longue postérité! » Je tenais alors à la main une tasse de noix de coco que j'avais apportée d'Arabie, et je l'avais remplie jusqu'au bord. Strates but gaîment à la santé du roi, et il ajouta : « Confusion à ses ennemis! » Puis il tira son bonnet et le fit tourner en l'air avec un grand huzza.

Je m'en revins des sources du Nil par un chemin différent de celui que j'avais pris en y allant; je suivis la rive opposée du fleuve, et j'observai la hauteur du soleil non loin du couvent de Welled-Abbo. Arrivé à Gondar j'additionnai le nombre de milles que j'avais faits chaque jour, en défalquant les circuits, estimant ce qui était douteux, et réduisant tout à une ligne directe, comme on fait quand on voyage en mer. Je marquai aussi sur ma carte tous les villages que j'avais traversés ou vus à peu de distance de la route, ainsi que le grand nombre de rivières qu'il me fallut passer.

Description des sources du Nil. De Géesh. Tableau des diverses cataractes du fleuve. Du cours du Nil depuis ses sources jusqu'à la Méditerranée.

Tous les lecteurs impartiaux conviendront que ces sources célèbres ont, comme par une sorte de fatalité, resté inconnues aux modernes comme aux anciens; et qu'on n'a encore produit aucun témoi-

gnage assez certain pour prouver qu'il y ait eu un seul voyageur qui les ait vus depuis les siècles les plus reculés jusqu'à l'instant où j'ai pénétré en Abyssinie. J'ose donc, avec confiance, proposer à ceux qui liront cet ouvrage de me considérer comme étant encore auprès de ces sources, et d'écouter patiemment le récit que je vais faire de l'origine, du cours, des noms et généralement de tout ce qui a rapport au plus fameux de tous les fleuves. C'est en vain qu'on chercherait ailleurs des détails que les soins que j'ai pris pour les rassembler rendront, j'ose croire, satisfaisans.

Les Agows du Damot rendent au Nil des honneurs divins; ils adorent le fleuve, et ils ont offert, ils offrent encore des milliers d'hécatombes au dieu qu'ils croient résider dans sa source. Ce peuple est divisé en tribus, et il est important d'observer que jamais il n'y a eu la moindre haine, la moindre animosité héréditaire entre deux de ces tribus. Si de telles haines sont nées, elles n'ont jamais passé l'époque de la convocation de toutes les tribus, convocation qui a lieu tous les ans aux sources du fleuve, et pendant laquelle ils sacrifient au Nil, qu'ils appellent *le dieu de la paix*. L'une des moins nombreuses et des moins puissantes de ces tribus a toujours conservé la prééminence entre elles, parce que c'est dans son territoire et près du misérable village auquel elle a donné son nom

qu'on trouve les sources du Nil, si long-temps cherchées.

Cependant, quoique le village de Géesh ne soit pas éloigné de plus de six cents pas des sources du Nil, il ne peut pas être aperçu des gens qui sont près de ces sources. La plaine où elles sont se termine en un précipice de trois cents pieds de profondeur, au-dessous duquel est la plaine d'Assoa, et cette contrée d'Assoa se prolonge toujours à peu près au même niveau jusqu'à soixante-dix milles dans le sud, où l'on retrouve le Nil, qui a déjà fait un grand circuit autour des provinces de Gojam et de Damot.

Le précipice de Géesh semble avoir été façonné exprès à divers étages, sur chacun desquels il y a un groupe de huit ou dix maisons inégalement posées, c'est-à-dire que les unes sont plus haut, les autres plus bas, ou par côté, de manière qu'elles occupent toutes ensemble la moitié ou les deux tiers du rocher, et qu'il y a la même distance du haut du rocher aux premières maisons que du bas aux dernières. Ce qui a déterminé les habitans à choisir cette position, c'est la crainte des Gallas qui envahissent souvent cette partie de l'Abyssinie, et qui ont quelquefois exterminé des tribus entières d'Agows.

Dans le milieu du rocher, en allant droit au nord et vers les fontaines, on trouve une immense ca-

verne, et je ne puis dire si elle est l'ouvrage de l'art ou bien de la nature. Il y a divers sentiers; de sorte qu'un étranger qui y entrerait seul aurait beaucoup de peine à en sortir, et ce labyrinthe est assez grand pour contenir au besoin les habitans du village et tout leur bétail. Il y a encore deux ou trois autres cavernes moins vastes que la première; mais je ne les ai point vues. Je me contentai d'entrer dans cette première, et je me fatiguai plusieurs jours de suite en m'enfonçant vers le nord le plus qu'il m'était possible; mais quand j'avais fait plus de cent pas, l'air était si humide, que les chandelles qui m'éclairaient étaient prêtes à s'éteindre. D'ailleurs les habitans avaient de la répugnance à satisfaire ma curiosité, m'assurant que je ne trouverais rien de plus remarquable que ce que je voyais déjà : ce qui était peut-être vrai.

Le côté du rocher qui fait face au sud offre la perspective la plus pittoresque quand on le contemple de la plaine d'Assoa, qui est au bas. On n'aperçoit, à différens étages, qu'une partie des maisons à travers les arbres et les arbustes dont tout le rocher est couvert. Des plantes épineuses, de la plus dangereuse espèce, dérobent l'entrée des cavernes, et forment une barrière impénétrable pour tous ceux qui n'en connaissent pas le passage. Les maisons n'ont d'autre communication les unes avec les autres que des sentiers étroits et tortueux, à tra-

vers ces mêmes plantes épineuses qu'on laisse croître dans toute leur force, et qui, en présentant l'aspect le plus sauvage, servent de défense aux habitans. Des arbres grands et majestueux, mais épineux pour la plupart, couronnent le haut du rocher, et semblent être ainsi plantés sur le bord pour empêcher les personnes qui s'en approchent de se précipiter dans la plaine. Tous ces arbres, ainsi que les arbustes qui tapissent le rocher jusqu'en bas, se parent chaque année des fleurs les plus curieuses par leur couleur et leur variété. Il n'y a en Abyssinie ni buisson ni plante épineuse qui ne produise des fleurs magnifiques, faible dédommagement du mal qu'ils font.

Du haut du rocher de Géesh on trouve, en allant droit au nord, une pente assez douce qui vous conduit au bord d'un marais triangulaire de quatre-vingt-six brasses et deux pieds de large de ce point-là jusqu'aux sources, et de deux cent quatre-vingt-six brasses deux pieds à partir du bord du rocher, au-dessus de la maison du prêtre du Nil, où je demeurais. En supposant que ce fût un triangle rectangle, il a cent quatre-vingt-seize brasses de long, ou du moins il les avait le 6 novembre 1770; car il n'y a pas de doute que, semblable à tous les autres marais, il ne varie dans ses dimensions suivant la saison des pluies ou les sécheresses.

L'angle est droit au nord; et à partir du bord

du marais, dans la même direction, la terre s'élève beaucoup et forme une montagne ronde d'environ cent brasses de hauteur, sur le sommet de laquelle est bâtie l'église de Saint-Michel de Géesh. Je n'ai point mesuré la distance qu'il y a de cette église au milieu de sa source, mais je suis sûr que cette distance est de plus de cinq cents pas. Du côté de l'est du marais le terrain vient également en pente douce, mais sensible depuis le grand village de Sacala, qui donne son nom à ce territoire. Le village de Sacala est à six milles des sources du Nil; et à la vue on ne dirait pas qu'il y eût plus de deux milles.

La pointe du triangle qui forme l'hypothénuse est dirigée, comme l'aiguille d'une boussole, vis-à-vis de Sacala, et la ligne de l'hypothénuse présente le côté méridional du marais en face du village de Géesh. La base ou la ligne qui termine l'hypothénuse du côté du couchant, et qui forme un angle droit avec le côté opposé, est bornée par le pied de la montagne de Géesh; ainsi de cette extrémité occidentale du marais commence à s'élever cette superbe montagne, tout-à-fait détachée des autres, et semblable à la pyramide la plus régulière et la plus élégante. Elle a quatre mille huit cent soixante-dix pieds de haut en mesurant sa pente. La base a beaucoup de largeur. Jusqu'à mi-côte la montée en est très aisée, puis elle devient tout à coup fort

raide et presque à pic; mais elle est partout garnie de bonne terre et couverte d'un beau gazon parsemé de fleurs sauvages.

Les Agows rassemblaient jadis sur le rocher qui est au milieu de la plaine les os des animaux qu'ils offraient en sacrifice au Nil; ensuite ils y mêlaient quelques morceaux de bois, et ils y mettaient le feu : mais cet usage a cessé, ou du moins il a changé de place, et on le pratique près de l'église, car Fasil et Michaël laissent à ce peuple une entière liberté dans l'exercice de ses rites idolâtres.

Vers le milieu du marais, c'est-à-dire à environ quarante brasses de distance des bords, excepté du côté de la montagne de Géesh qui est un peu moins éloignée, on voit une éminence en forme circulaire qui a trois pieds au-dessus de la surface du marais, et qui paraît en avoir davantage au-dessous. Cette éminence a un peu moins de douze pieds de diamètre, et elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau et la force de s'écouler du côté du levant. Tout cela est construit très solidement avec des plaques de terre, revêtues de gazon, qu'on prend aux environs du marais, et qu'on entretient avec beaucoup de soin; c'est sur cet autel que les Agows font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait ou au moins élargi par la main des hommes. On a grande attention d'empêcher qu'il

pousse aucune espèce d'herbe tout autour et au dedans de ce trou; aussi l'eau y est-elle très pure, très limpide et parfaitement tranquille; on ne distingue pas à sa surface la moindre agitation : cette ouverture a trois pieds moins un pouce de diamètre. L'eau s'élevait, la première fois que je la vis [1], à deux pouces seulement au-dessous du bord; et pendant tout le temps que je fus à Géesh, je ne m'aperçus pas qu'elle haussât ni qu'elle baissât, quoique nous y en puisassions souvent.

En enfonçant dans cette ouverture le bois de ma lance, à six pieds quatre pouces de profondeur, je trouvai une légère résistance comme s'il y avait eu une couche d'herbe; et six pouces plus bas, je sentis une terre molle dans laquelle ma lance entra aisément sans rencontrer aucune espèce de pierres ni de graviers. Quatre jours après je fis une autre expérience, je me servis d'une sonde avec un plomb couvert de savon, qui ne rapporta du fond qu'une terre noire et vaseuse, telle que celle qu'on trouve dans le reste du marais.

A dix pieds de cette première source, un peu à l'ouest du midi, on voit la seconde qui a onze pouces de diamètre et huit pieds trois pouces de profondeur; et à environ vingt pieds de la pre-

[1] Le 5 novembre 1770.

mière, il y en a une troisième au sud-sud-ouest; celle-ci a un peu moins de deux pieds d'ouverture et cinq pieds huit pouces de profondeur. Elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel construit chacun dans le même genre que celui que je viens de décrire, mais n'ayant qu'environ trois pieds de diamètre et une base moins élevée. L'autel de la troisième source semblait presque détruit par l'eau qui s'élevait jusqu'au bord, comme à celui de la seconde, et ces deux derniers autels laissaient échapper un petit filet d'eau par le pied. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source, et de là prennent leur cours vers la pointe du triangle qui fait face au levant et forment un courant qui pourrait, je crois, remplir un tuyau de deux pouces de diamètre.

L'eau de ces sources est très légère, très bonne et n'a point de goût; je la trouvai extrêmement fraîche, quoiqu'elle demeurât exposée à toutes les ardeurs du soleil; car les arbres les plus près sont ceux qui couronnent la montagne de Géesh du côté du midi, et ceux qu'on voit au nord près de l'église de Saint-Michel, qui comme toutes les autres églises d'Abyssinie, se trouve au milieu d'un bosquet.

Le lendemain de mon arrivée à Géesh, le temps étant très beau, le ciel sans nuage, l'air presque calme, et tout enfin paraissant très favorable à mes

observations astronomiques, je cédai à l'impatience que j'avais de déterminer la situation précise du point du globe où se trouvent ces sources si long-temps cherchées. Je plantai ma tente au nord, sur le bord de la montagne de Géesh, et immédiatement au-dessus de la maison du prêtre du Nil. Je vérifiai mes instrumens avec tout le soin possible, tant au zénith qu'à l'horizon; je pris la plus grande hauteur du soleil au méridien, avec un quart de cercle de trois pieds de rayon, et après avoir fait toutes les équations et les déductions nécessaires, je trouvai la latitude par les 10 degrés 59 minutes 11 secondes. Le lendemain, à la même heure, je renouvelai mon observation, dont le résultat fut 10 degrés 59 minutes 8 secondes; ensuite le médium de trente-trois observations d'étoiles, les plus grandes et les plus près que je pus saisir, les premières étant verticales, me donna 10 degrés 59 minutes 10 secondes. Si nous voulions être inutilement scrupuleux, nous pourrions ajouter 15 secondes; car je fis mes observations à une certaine distance au sud de l'autel, et alors nous aurions en nombres ronds, pour la latitude exacte de la principale source du Nil, 10 degrés 59 minutes 25 secondes. Les jésuites avaient dit au hasard que cette latitude était de 12 degrés nord; mais comme c'est précisément la latitude de Gondar, ville d'où ils partirent, cela prouve qu'ils ne

connaissaient bien la position d'aucun de ces endroits.

Je fus assez heureux le 7 novembre pour être à temps d'observer une immersion du premier satellite de Jupiter, le dernier visible à Géesh, avant que cette planète entre en conjonction avec le soleil. J'étais alors fort mal placé, parce que les cieux m'étaient cachés par un bois épais de bambous qui croissent comme de grands arbres et bordent le rocher du côté du précipice. Jupiter était peu élevé au-dessous de l'horizon, et la superbe montagne de Géesh m'en déroba la vue, avant que j'eusse fini mon observation ; je fus donc obligé de transporter mon télescope sur le bord du précipice. Le temps était très beau; je pus alors contempler la planète tout à mon aise; et d'après cette observation, je conclus avec certitude que la longitude de la première source était de 36 degrés 55 minutes 30 secondes à l'est du méridien de Greenwich.

Le Nil traversant le milieu du marais où sont ses sources, va droit à l'est une centaine de pas sans que les eaux croissent beaucoup; mais on s'aperçoit pourtant qu'elles croissent; il contourne bientôt le territoire verdoyant de Sacala. Là, il va peu à peu vers le nord-est, ensuite droit au nord; et tandis qu'il suit cette direction l'espace de deux milles, il reçoit les tributs de plusieurs sources,

qui naissent de chaque côté de ses bords. Il y en a deux surtout assez remarquables, l'une qui sort de la colline sur laquelle est l'église de Saint-Michel de Géesh, et l'autre qui coule un peu plus bas et de l'autre côté du Nil.

Ces deux sources doublent au moins le volume des eaux du Nil; et quand ce fleuve est arrivé au-dessous de la montagne où l'on a bâti l'église de Saint-Michel de Sacala, il a à peu près autant d'eau qu'il en faudrait pour faire tourner un moulin ordinaire; son eau est claire, et court dans un lit qui a environ trois brasses de large, et très peu de profondeur. Cependant il faut observer que tout cela varie suivant la saison; et que le tableau que je trace peint l'état du Nil au 5 de novembre, où les pluies ont cessé depuis plusieurs semaines; c'est là, au-dessous de Saint-Michel-Sacala, qu'est le gué où l'on passe en allant à Géesh, et nous y passâmes le jour de notre arrivée, dans le temps même que j'étais en conversation avec Woldo, au sujet de la ceinture qui l'avait tant frappé.

Il n'y a peut-être pas dans le monde entier un lieu plus agréable que celui-là. Les collines étaient tout entières tapissées de la plus brillante verdure, et leurs sommets couronnés d'arbres majestueux. Le Nil, au bord duquel nous nous assîmes, était, comme je l'ai déjà dit, extrêmement limpide. Des arbustes touffus croissaient à l'entrée du gué; leurs

jeunes branches semblaient moins chercher à s'élever qu'à se pencher amoureusement vers les eaux, et elles étaient parées de belles fleurs jaunes, pareilles aux roses de la même couleur, mais exemptes d'épines; cependant après avoir examiné ces fleurs avec attention, nous trouvâmes qu'elles n'étaient point de l'espèce de la rose, mais de l'espèce de l'hypericum.

De ce site charmant jusqu'au-dessous de l'église de Saint-Michel-Géesh, je triomphai pour la seconde fois du Nil; car mon premier triomphe avait été aux sources mêmes.

Après avoir examiné au moins cinquante fois le gué du Nil, je n'y trouvai jamais plus d'eau qu'il n'en faudrait pour faire tourner un moulin. Au-dessous de ce gué, le Nil tourne à l'ouest, et après avoir couru environ quatre milles dans cette direction, presque toujours sur un fond de cailloux et de roches détachées, l'angle d'inclinaison s'accroît, l'eau paraît plus agitée, et tombant bientôt en cascade de six pieds de haut, le fleuve quitte ses montagnes natales, et traverse la plaine de Goutto, où est la première cataracte; car, comme je l'ai déjà remarqué, je ne regarde point comme des cataractes, de petites chutes qu'on ne peut pas distinguer dans le temps où les eaux sont grossies par les pluies.

Rendu dans la plaine de Goutto, le Nil semble

avoir perdu toute sa violence. A peine s'aperçoit-on qu'il ait un cours; mais il serpente tellement qu'il diffère à cet égard de tous les autres fleuves ou rivières que j'ai vus. Il forme au moins vingt péninsules très allongées dans l'espace de cinq milles, et au milieu d'une plaine argileuse, marécageuse, dépourvue de toute espèce d'arbres, et où il est fort incommode et fort désagréable de voyager.

En sortant de cette plaine le Nil va droit au nord, et reçoit dans son sein plusieurs petites rivières, telles que le Gometti, le Googueri, le Kebezza, qui descendent des montagnes d'Aformasha, et qui se réunissent pour se jeter dans le Nil à vingt milles au-dessous de ses sources. Là, le Nil recommence à courir avec rapidité, et reçoit diverses autres jolies rivières qui prennent naissance dans les hauteurs du Litchambara, de ce Litchambara qui forme une chaîne de montagnes demi-circulaires par derrière celles d'Aformasha. Les rivières qui sortent de là, et vont se jeter dans le Nil, sont le Caccino, le Carnachiuti, le Googueri [1], l'Iworra, la Jeddeli et le Minch. Toutes se réunissent d'abord dans le Davola, et vont ensemble tomber dans le Nil, à un mille à l'occident de l'église d'Abbo.

[1] On a vu un peu plus haut qu'une autre rivière du même nom prenait sa source dans les montagnes d'Aformasha.

Le Nil est alors devenu très considérable, et de là, à trois milles plus loin, ses bords sont escarpés et couverts de grands arbres; il court vers le nord-est, fait un grand détour, et reçoit la petite rivière de Diwa qui vient de l'est; il décrit alors un demi-cercle, reçoit la Dee-Ohha, et tournant tout à coup vers l'est, forme la seconde cataracte ou cataracte de Kerr.

A environ trois milles au-dessous de cette cataracte, le vaste et limpide Jemma paie son tribut au Nil. Quoique le cours du Nil soit alors principalement au nord, il va dans le Maitsha à l'est, dans les districts d'Aroossi et de Sankraber à l'ouest, il tourne vers le lac Tzana, et après avoir reçu les petites rivières de Boha et d'Amlac-Ohha qui viennent de l'ouest, et les grandes rivières d'Assar, Darossi et de Kelti, de l'ouest, il traverse ce lac dans son extrémité méridionale, qui a sept lieues de large. Le Nil conserve alors la couleur de ses eaux très distinctes de celles du lac, et courant vers l'ouest, il va sortir dans le territoire de Dara, où il y a un gué très profond et très dangereux à peu de distance du lac.

Le fleuve a en cet endroit, non-seulement de la profondeur, mais beaucoup de rapidité; ses bords sont très élevés et couverts d'une verdure charmante et variée qu'il est impossible de décrire. Immédiatement au-dessous de Dara, le Nil vient servir de limite à cette langue de terre basse

qu'on appelle *le Foggora*. Là, il se trouve entre le lac et les montagnes du Begemder jusqu'à ce qu'il arrive à Alata, où est sa troisième cataracte. Alata est un petit village habité par des mahométans, et bâti sur la rive orientale du fleuve. Il faudrait une imagination plus poétique et une plume plus élégante que la mienne pour décrire le spectacle qu'offre la cataracte d'Alata et tout ce qui l'environne; mais il m'est impossible de rendre des beautés sublimes, qui ne sortiront pourtant jamais de ma mémoire.

Le cours du Nil est alors au sud-est; et il continue à suivre la même direction en arrosant la partie occidentale du Begemder et de l'Ambara, sur la droite; puis il enclave la province de Gojam, et dans le circuit qu'il fait alors, il va droit au même point où il prend sa source; le Gojam est tout entier à sa droite.

Le Nil reçoit là un grand nombre de rivières: le Muga, le Gammala, l'Abéa, l'Aswari, le Mashillo, qui, descendant des montagnes, viennent lui porter le tribut de leurs eaux; et le Bashilo, le Boha et le Geeshem se joignent aussi à lui en sortant du Begemder et de l'Amhara. Le fleuve passe alors au-dessous de Walaka; son cours est droit au sud: il passe le haut et le bas Shoa. C'est de ces provinces et du côté oriental du Nil que viennent les grandes rivières de Samba, de Jemma, de Roma,

ainsi que quelques autres. Le Temsi, le Gult et le Tzult sortent des hautes contrées des Agows et des montagnes d'Amid-Amid qui sont au nord : en s'éloignant du Shoa, le Nil tourne vers le sud-ouest et vers l'ouest-nord-ouest : il renferme alors presque tout le midi du Gojam. Sur les bords même du fleuve, en tirant vers le nord, est le royaume de Bizamo, borné par la rivière Yabous qui prend sa source au midi et se jette dans le Nil.

Au-dessus du royaume de Bizamo, le Nil va droit au nord; et par les contours qu'il a faits, il se trouve revenu à soixante-deux milles seulement de sa source. Il est là très profond et très rapide, et on ne peut le guéer que dans certaines saisons de l'année. Les Gallas sont les seuls qui, pour faire des invasions en Abyssinie, le traversent en tout temps sans difficulté, soit à la nage, soit sur des peaux de bouc remplies de vent. Ils font aussi de petits radeaux supportés par deux peaux de bouc, ou bien ils entourent leur bras à la queue de leurs chevaux qui les entraînent en nageant. Cette manière est celle qu'emploient toutes les femmes abyssiniennes qui suivent les armées; et je l'ai vue constamment employée dans les guerres dont j'ai été témoin, toutes les fois qu'il y avait quelque grande rivière à traverser.

Les crocodiles sont en très grand nombre dans la partie du Nil dont je viens de parler; mais les

habitans des bords du fleuve ont, ou du moins prétendent avoir un charme qui les défend contre les plus voraces de ces animaux.

Le pays des Gongas est borné au nord par une vaste chaîne de montagnes excessivement élevées, dont la partie méridionale est habitée par quelques tribus des Gongas mêmes et par d'autres nations; mais dans le nord-est de ces montagnes, c'est-à-dire plus près de l'Abyssinie, il y a une nation de vrais nègres, qu'on appelle *les Gubas*. Le Nil semble s'être ouvert forcément un passage à travers l'immense barrière que lui opposaient ces montagnes, et il forme une cataracte de deux cent quatre-vingts pieds de haut. Immédiatement après cette cataracte on en voit deux autres, toutes deux considérables, si on ne les compare pas avec la première.

La chaîne de montagnes dont je viens de parler se prolonge fort avant dans le continent d'Afrique, dans une direction occidentale, et est appelée *Dyre* et *Tegla*. Son extrémité orientale, qui est à l'est du Nil, se joint à la province montueuse de Kuara, et prend là le nom de *montagne de Fazuclo*. Toutes ces montagnes, autant que j'ai pu le savoir, sont très peuplées d'un bout à l'autre, et on y trouve diverses nations puissantes, et pour la plupart, vouées à l'idolâtrie. Il en faut convenir, c'est encore la partie de l'Afrique la moins

connue. Cependant, on en tire beaucoup d'or et une grande quantité d'esclaves. L'or est entraîné par les torrens dans le temps des pluies du tropique; et à la cessation des pluies, on le trouve en petites paillettes dans les racines des arbres et des arbustes, dans les buissons, dans les herbes, dans les trous des rochers, partout enfin où il peut s'arrêter : c'est là l'or très fin du Sennaar, que l'on appelle du *tibbar*.

Le Nil arrive enfin près du Sennaar, dans une direction presque nord et sud; puis il tourne tout à coup vers l'est, et remplissant son lit, il offre un coup d'œil magnifique dans la belle saison, et est même d'autant plus agréable à voir qu'il est le seul ornement de ces vastes plaines qui, quoique cultivées, semblent toujours stériles.

Après avoir baigné les murs de la ville de Sennaar, le fleuve passe à côté de plusieurs autres grandes villes habitées par des Arabes, qui tous sont blancs. Ensuite il vient à Gerry, et court vers le nord-est pour se réunir au Tacazzé : mais avant de rencontrer ce dernier fleuve, il passe près de la grande et ancienne ville de Chendi, qui est probablement la même où régna la fameuse reine Candace.

Si nous ne dédaignons point l'autorité de l'histoire ancienne, l'île de Méroé, si fameuse dans les premiers âges du monde, doit être trouvée entre les sources du Nil et le point où ce fleuve se réunit

au Tacazzé. Nous sommes bien certains du Nil, et il semble très clair que l'Atbara est l'Astaboras des anciens. Pline nous apprend que c'est le fleuve qui borne le côté gauche de Méroé, comme le Nil la borne à droite. Nous devons songer que cet auteur était à Alexandrie, et qu'il regardait vers le midi quand il se servait de ces mots équivoques de droite et de gauche. D'ailleurs, après s'être joint avec le Tacazzé, le Nil ne se mêle plus à aucune autre eau jusqu'à l'instant où il se jette dans la mer d'Alexandrie.

On a fait beaucoup de recherches pour savoir où était l'île de Méroé, qui fut jadis le lieu le plus fameux du globe et le berceau des lettres et de la philosophie; mais cette île, d'où se répandit la lumière qui commença à éclairer le reste de la terre, est maintenant retombée dans les ténèbres, et on cherche dès long-temps dans un désert la place où elle a existé. Telle est, hélas! l'instabilité des choses auxquelles les hommes attachent un si grand prix [1]!

[1] Le voyage de M. Cailliaud, exécuté en 1819, 1820, 1821, et 1822, a jeté un grand jour sur cette question si long-temps et si longuement controversée. Le courageux et habile explorateur a retrouvé les ruines de Méroé ou d'Assour, près du Nil, par une latitude de 16 degrés 56 minutes. Ces ruines consistent principalement en pyramides et en un temple où les prêtres dispensaient la science à leurs nombreux adeptes, dans une antiquité très reculée. Nous aurons occasion de revenir plus tard sur ce voyage d'un si haut intérêt.

Quand le Nil s'est réuni à l'Astaboras [1], il suit son cours droit au nord pendant l'espace de plus de deux degrés du méridien : ensuite, il tourne tout à coup à l'ouest-quart-sud, et il parcourt un plus long espace encore dans cette direction, en tournant un peu avant d'arriver à Korti, la première ville du Barabra ou du royaume de Dongola. Alors, le Nil renferme par trois côtés le grand désert de Bahiouda ; et le chemin qu'on suivait pour se rendre de Dereira à Korti, avant qu'il fût intercepté par les Arabes, borne ce désert et fait le quatrième côté du carré. C'est par ce chemin que Poncet, et après lui, l'infortuné M. du Roule, se rendirent au Sennaar quand ils entreprirent le voyage d'Abyssinie.

A Korti, le Nil tourne presque au sud-ouest ; il passe à Dongola, pays des Pasteurs. Dongola est appelé aussi *Beja*, et est la capitale du Barabra. De là il vient à Moscho, ville considérable et heureusement située pour le voyageur fatigué dont la caravane vient de traverser, sans être pillée, le grand désert de Selima, qui a près de cinq cents milles de large. Il jouit alors, ce voyageur, et du repos qu'on trouve à Moscho, et du plaisir d'avoir de l'eau fraîche en abondance ; de l'eau qui est devenue pour lui d'un prix dont il n'avait pu auparavant se former d'idée !

[1] C'est-à-dire au *Tacazzé* ou à l'ancien fleuve Siris.

En s'éloignant de Moscho, le Nil tourne graduellement vers le nord-est; il rencontre par la latitude de 22 degrés 15 minutes une chaîne de montagnes du haut desquelles il se précipite, en formant la cataracte de Jan-Adel qui est la septième cataracte. Courant toujours droit au nord-est, il passe à Ibris et à Deir, sur les frontières d'Égypte. En tombant dans le pays des Kennouss, le Nil forme sa huitième cataracte : l'on connaît son cours en Égypte.

Bruce est bien accueilli par les Agows. Portrait de ce peuple.

Après avoir entretenu mes lecteurs de choses qui ne lui paraîtront, j'espère, ni indifférentes, ni ennuyeuses, il faut retourner à Woldo que nous avons laissé occupé à préparer notre réception avec le chef du village de Géesh. A notre entrée dans le village nous trouvâmes qu'il avait déjà pris des mesures qui nous convainquirent à la fois et de sa capacité et de son attachement. Tous les pauvres Agows, assemblés autour de lui, avaient trop d'inquiétudes, trop d'appréhensions à notre sujet pour ne pas faire beaucoup de questions sur le temps que nous séjournerions parmi eux. Ils craignaient que nous vécussions chez eux à discrétion aussi long-temps que cela nous ferait plaisir. Mais Woldo dissipa leurs craintes; il apprit aux Agows que le roi m'avait donné le village de Géesh; que l'avarice et la tyrannie de Fasil cessait dès ce jour-là,

et qu'un nouveau maître, tel que le négadé-ras Georgis, était venu pour passer gaîment quelque temps parmi eux, avec la résolution de leur payer tous les services qu'ils lui rendraient, et de ne rien acheter qu'argent comptant. Il ajouta que, en outre, il ne serait plus exigé d'eux aucun service militaire, ni par le roi, ni par le gouverneur du Damot, ni par leur maître actuel, qui n'avait point d'ennemis. Ces nouvelles circulèrent avec rapidité, et nous fûmes accueillis avec beaucoup de joie.

Le shum ou prêtre des sources du Nil nous offrit ses filles pour gouvernantes, et immédiatement elles furent mises en possession de leur emploi. L'aînée l'accepta de fort bonne grâce. Elle avait environ seize ans; elle était d'une taille au-dessus de la médiocre, mais pleine de gentillesse et de vivacité, et, couleur à part, la finesse et la régularité de ses traits en auraient fait une beauté dans tous les pays de l'Europe. Nous n'entendions pas un seul mot de son langage, et elle comprenait pourtant facilement tous les signes que nous lui faisions. Cette nymphe du Nil était appelée, par sobriquet, *Irepone,* nom qui est celui d'un animal qui fait la guerre aux souris.

Les premier et second jours qu'Irepone fut avec nous, et qu'elle eut employé quelques-unes de nos marchandises en achats de provisions, elle se crut obligée de nous rendre compte chaque soir, et elle

remit le reste à Woldo, en lui protestant qu'elle n'avait rien volé ni gardé pour elle. Mais je crus que si nous continuions à traiter de cette manière avec notre bienfaitrice, ce serait un manque de générosité de notre part. J'appelai Woldo, et je lui dis de me faire voir à peu près la quantité de marchandises qu'Irepone avait déjà eue, et qui consistaient en grains de collier, antimoine, ciseaux, couteaux et grosses aiguilles; puis je pris un paquet entier des mêmes articles, et je dis à cette fille que je voulais qu'elle prît ce paquet pour le distribuer à ses amis, sans qu'elle m'en rendît aucun compte. J'ajoutai que, lorsqu'elle aurait achevé ces articles et ceux qu'elle emploierait à payer les choses dont nous aurions besoin, je les lui remplacerais, et qu'à mon départ je lui en laisserais encore davantage pour la dédommager des embarras que nous lui causions.

Je pensais bien que la possession de tant de richesses et une si grande marque de confiance feraient tourner la tête d'une pauvre petite fille sauvage, et, à moins d'être aveugle, il était impossible de ne pas s'apercevoir que j'avais fait de grands progrès sur son cœur. Aux bagatelles dont je viens de parler j'ajoutai une once d'or, c'est-à-dire la valeur d'environ cinquante shillings sterling, que je crus devoir suffire à nos dépenses pour tout le temps que nous serions à Géesh. Quand j'eus

ainsi réglé l'économie de notre maison, il ne me resta plus qu'à remplir l'objet de mon voyage.

Les maisons de Géesh sont construites de paille et d'argile; je n'y trouvai pas un seul endroit où je pusse fixer ma pendule, et je fus obligé de me servir d'une excellente montre d'Élicott. Le jour commençait. Au bout de quelques minutes tous les habitans parurent à leur porte; bientôt après ils accoururent en foule autour de nous, et nous déjeunâmes très gaîment en public. La vache blanche de Fasil avait été tuée, et chacun fut invité d'en manger sa part. Le shum, prêtre du Nil, invité comme les autres, refusa de manger, et même de s'asseoir; mais ses fils ne furent pas si scrupuleux.

C'est à la principale source du fleuve, et sur l'autel de gazon que j'ai décrit, que tous les ans, à la première apparition de la canicule, ou, comme quelques autres personnes me dirent, onze jours après, le prêtre assemble les chefs des tribus, et, ayant sacrifié une génisse noire, il lui coupe la tête, la plonge dans la source, et pour que personne ne puisse plus la voir il s'empresse de l'envelopper dans la peau de l'animal, qu'on a eu soin de bien arroser en dedans et en dehors avec de l'eau du Nil. On ouvre alors le corps de la génisse qu'on nettoie avec beaucoup de soin, puis on la place sur l'autel, où on l'inonde d'eau, tandis que les

aînés des familles et ceux qui sont les plus distingués vont puiser de l'eau aux deux sources et la portent dans le creux de leurs deux mains jointes.

Tout le monde se rassemble sur une petite colline qui est vis-à-vis et à l'occident de l'église de Saint-Michel, et là on partage le corps de la génisse en autant de portions qu'il y a de tribus; mais ces portions sont inégales, et on les distribue suivant les anciens priviléges des tribus, et non suivant leur importance actuelle. Géesh a la portion la plus considérable, quoique son territoire soit le plus petit de tous; Sacala vient ensuite, et la tribu de Leegam, qui est la plus nombreuse, la plus riche, la plus puissante, obtient la moindre portion.

Après avoir mangé cette génisse toute crue, après avoir bu de l'eau pure du Nil, les Agows rassemblent les os et les brûlent dans l'endroit où ils ont fait leur festin. Cette cérémonie se faisait autrefois là où l'on voit aujourd'hui l'église de Saint-Michel: mais le ras Sela-Christos, ayant vaincu les Agows, et voulant, à l'instigation des jésuites, convertir ce peuple au christianisme, détruisit l'autel qui lui servait à réduire en cendres les os de la génisse, et bâtit une église à la place. Toutefois je ne crois pas que les portes de cette église aient été ouvertes depuis Sela-Christos, ni je n'ai pu

m'apercevoir qu'il y eût dans le pays quelqu'un qui désirât qu'on les ouvrît.

Dès que les Agows ont fini leur banquet sanglant ils prennent la tête de la génisse, qui est si bien enveloppée dans la peau de l'animal que personne ne peut la voir; ils la portent au fond de la caverne dont la profondeur s'étend, dit-on, jusqu'au pied des sources; et là, sans torches, mais avec un grand nombre de chandelles ordinaires, ils accomplissent des cérémonies dont je n'ai jamais pu apprendre les détails.

Les Abyssiniens disent que le diable apparaît dans la caverne de Géesh, et que c'est avec lui que les Agows mangent la tête de la génisse, en lui jurant obéissance, à condition qu'il leur enverra de la pluie et un temps favorable pour leurs abeilles et leur bétail. Il est certain que les Agows invoquent l'esprit qu'ils croient résider dans le fleuve, et qu'ils l'appellent le *dieu éternel*, la *lumière du monde*, l'*œil de la terre*, le *dieu de paix*, leur *sauveur*, le *père de l'univers*.

Le shum, notre hôte, ne se faisait point scrupule de prier devant nous pour demander de la pluie, de l'herbe en abondance, et la conservation des serpens, ou du moins d'une certaine espèce de ces animaux. Il disait en même temps beaucoup de mal du tonnerre, et il prononçait toujours ses prières d'un ton très religieux et comme une es-

pèce de chant. Je sais qu'alors il nommait le Nil *dieu très puissant* et *sauveur du monde*.

Je priai le shum de me dire pourquoi il anathématisait le tonnerre; il me répondit que c'était parce que le tonnerre faisait beaucoup de mal aux abeilles, et que le principal revenu du pays consistait en miel et en cire. « Eh! pourquoi, lui dis-je, priez-vous pour les serpens? — Parce que les serpens, me répondit-il, ont la science du bien et du mal. » Les Agows ont un grand nombre de ces animaux dans leur voisinage; et les plus riches d'entre eux en ont dont ils prennent soin dans leurs maisons, et à qui ils donnent à manger s'ils veulent entreprendre un voyage ou quelque affaire de conséquence. Ils prennent l'animal dans son trou, et mettent devant lui du beurre et du lait, qu'il aime excessivement : mais s'il n'en mange pas, ils regardent cela comme une preuve qu'il doit leur arriver quelque malheur.

Les Agows prétendent que quand les Gallas ou d'autres ennemis doivent faire une incursion dans le pays, tous les serpens disparaissent sans qu'on puisse en trouver un seul. Fasil, l'ingénieux et rusé gouverneur de ces contrées, était, dit-on, très adonné à cette sorte de divination; et il ne montait à cheval, ni ne sortait de chez lui, dès qu'un de ses serpens refusait de manger.

Le shum de Géesh se nommait *Kefla-Abay*, ou

le serviteur du fleuve. C'était un homme d'environ soixante-dix ans; il n'était pas maigre, mais il avait toutes les infirmités qu'on doit naturellement avoir à cet âge: il avait eu quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq enfans. La charge de prêtre du Nil dont il était revêtu était, disait-il, dans sa famille dès le commencement du monde; et certes, si tous ses aïeux avaient eu autant d'enfans que lui, il n'y a pas d'apparence que la succession eût passé en des mains étrangères. Ce prêtre avait une barbe blanche, longue, mais peu touffue, ornement très rare en Abyssinie, où la plupart des hommes n'ont pas un seul poil au menton : il portait pour vêtement une peau attachée au milieu du corps par une large ceinture; par-dessus cette peau il avait un manteau, auquel tenait un capuchon dont il se couvrait la tête : ses jambes étaient nues; mais il avait des sandales pareilles à celles que nous voyons aux statues des anciens; et il les quittait toujours lorsqu'il s'approchait du marais où le Nil prend sa source. Nous étions également obligés de nous déchausser pour entrer dans ce marais.

On nous permettait de boire de l'eau des sources du Nil, mais non de l'employer à aucun autre usage. Aucun habitant de Géesh ne s'y baigne, ni n'ose y laver ses vêtemens; ils vont pour cela chercher un ruisseau qui, tombant de la montagne de Géesh dans la plaine d'Assoa, court

droit au midi, et se joint au Nil dans le contour que ce fleuve fait au nord pour traverser le pays des Gafats et des Gongas.

Les Agows, dans le pays desquels naît le Nil, sont l'une des nations les plus nombreuses d'Abyssinie. Quand ils rassemblent leurs forces, ce qui est très rare, ils peuvent mettre sur pied jusqu'à quatre mille hommes de cavalerie, et une armée nombreuse de fantassins. Ils ont été autrefois bien plus puissans : mais toutes les batailles qu'ils ont perdues, et les invasions perpétuelles des Gallas ont diminué leurs forces; cependant leur pays paraît encore très peuplé.

Il est naturel de penser que dans un climat aussi chaud que celui de l'Abyssinie, le beurre, qu'on transporte à cent milles de distance, doit se fondre et se rancir; mais on prévient cet inconvénient avec la racine d'une herbe qu'on appelle *moc-moco*. Cette racine est jaune, et ressemble beaucoup à nos carottes : les Agows l'écrasent pour la mêler avec leur beurre, et une très petite quantité suffit pour le conserver long-temps dans toute sa fraîcheur. La propriété de cette racine est d'autant plus avantageuse, qu'il est fort douteux que le sel produisît le même effet; d'ailleurs le sel est une monnaie courante en Abyssinie. On le réduit en briques, et on s'en sert en l'échangeant pour de l'or, comme nous nous servons de l'argent; ainsi le

moc-moco conserve non-seulement le beurre, mais n'enchérit point cet article, qui est la principale nourriture des Abyssiniens de toutes les classes.

Les nouvelles mariées se servent aussi de la racine de moc-moco pour peindre leurs pieds depuis la cheville jusqu'en bas, ainsi que leurs ongles et la paume de leurs mains. J'ai porté en Europe une grande quantité de graines de cette plante; elle ressemble beaucoup à la graine de coriandre.

Indépendamment de ce qu'ils fournissent aux marchés de Gondar, les Agows vendent aussi beaucoup de leurs provisions à leurs noirs et sauvages voisins, les Shangallas aux cheveux laineux. Ils leur vendent aussi d'autres articles qu'ils tirent de la capitale; et ils en reçoivent en échange des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, du tibbar [1], et une grande quantité de coton extrêmement fin.

Le pays des Agows, appelé *Agow-Midré*, à cause de son élévation, est dans un climat sain et tempéré; les jours, il est vrai, y sont chauds, même à Sacala; et quand nous nous tenions au soleil, nous le trouvions brûlant : mais à l'ombre des arbres, ou dans une maison, la température nous paraissait douce, parce qu'une brise constante rafraîchissait l'air et rendait la chaleur supportable même à midi; nous n'étions pourtant qu'à 10 degrés et quelques minutes de la ligne.

[1] De l'or très pur en petits grains ronds.

Les Agows habitent un climat heureux; mais ils ne passent pas pour vivre long-temps. Il est bien difficile de savoir leur âge avec exactitude, car ils n'ont jamais une époque certaine à laquelle ils puissent s'en rapporter pour leur naissance.

Quoique leur pays produise abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, les Agows sont accablés de tant de taxes, de tributs, de service, et les défaites qu'ils ont éprouvées depuis quelque temps ont été si désastreuses et si fréquentes, qu'ils ne sont, pour ainsi dire, que les manufacturiers de ce qu'ils vendent, dont le prix sert à peine à satisfaire les demandes exorbitantes de leurs avides tyrans.

Les vêtemens des Agows sont tous de peaux, qu'ils préparent et assouplissent par des procédés qui leur sont particuliers. Ils se couvrent de ces vêtemens pour se préserver du froid et des pluies qui tombent long-temps chez eux; car plus on approche de la ligne, plus la saison pluvieuse doit durer. Les plus jeunes Agows vont presque tout nus. Les mères portent les enfans sur leur dos; elles n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui leur tombe jusqu'aux pieds, et elles l'attachent par une ceinture au milieu du corps. Le bas de cette chemise est fait comme un double jupon; elles en retroussent un sur leurs épaules, et elles l'attachent sur leur sein avec une brochette

de bois, et c'est dans ce jupon qu'elles portent leurs enfans. Ces femmes sont en général maigres et d'une petite taille, ainsi que les hommes; elles ignorent ce que c'est que la stérilité. Elles commencent à faire des enfans à onze ans : elles ne se marient ordinairement qu'à cet âge, mais elles sont nubiles deux ans plus tôt. Elles cessent d'être fécondes avant d'avoir trente ans; cependant il y a souvent parmi elles des exemples du contraire.

Dengui, Sacala, Dengla et Géesh sont tous désignés sous le nom d'*Ancasha* et paient leur tribut en miel. Quaquera et Azena paient du miel également; Banja paie en miel et en or; Zeegam et Metakel paient en or seulement. Il vient de Dengla une espèce particulière de moutons, qu'on appelle *macoot*, et qu'on dit originaire du midi de la ligne; mais ni les moutons, ni le beurre, ni les esclaves, ne font partie du tribut : on se contente d'en offrir en présent au roi et aux grands.

Sans compter ce qu'ils vendent et ce qu'ils paient au gouverneur du Damot, les Agows sont obligés d'offrir en tribut au roi mille dabras de miel [1], quinze cents bœufs et mille onces d'or. Autrefois le nombre des jarres de miel s'élevait à quatre mille ; mais le roi concédant chaque jour quelque village à des particuliers, le tribut est di-

[1] Le dabra est un grand vase de terre qui contient environ soixante livres pesant de miel.

minué d'autant. Tout le beurre est vendu; et depuis la funeste bataille de Banja, le roi n'en reçoit qu'environ mille jarres. L'officier qui préside à ce tribut et qui en tient compte porte le titre d'*Agow-Miziker* [1]; sa place lui rend mille onces d'or.

Quaquera, voisin du pays des Shangallas, n'en est séparé que par le fleuve. Les habitans de Quaquera sont tous à pied; et leurs cavernes doivent vraisemblablement avoir été destinées à cacher les femmes et le bétail, à la première approche des Shangallas qu'ils peuvent redouter à chaque minute.

Dans le pays des Tcheratz-Agows, toutes les montagnes sont creusées comme celles des Agows de Damot, quoiqu'ils n'aient point pour voisins des Gallas dont ils aient à craindre l'invasion.

Le 9 novembre 1770, ayant mis en ordre toutes les observations que j'avais pu recueillir sur ces contrées intéressantes, je suivis encore une fois à pied tout le cours du fleuve, depuis sa source jusque dans la plaine de Goutto. Je pris congé de mes jeunes gouvernantes et de leur père, le vénérable prêtre du plus célèbre fleuve du monde; il me recommanda avec la plus grande ferveur aux soins de son dieu. Tous les jeunes gens du village, armés de lances et de boucliers, m'accompagnèrent jusqu'aux limites de leur terri-

[1] Celui qui tient compte pour les Agows.

toire et aux frontières de ma petite souveraineté.

Retour des sources du Nil par le Maitsha. Arrivée à Gondar.

Ce fut le 10 novembre 1770 que nous partîmes de Géesh pour retourner à Gondar. Nous passâmes l'Abay [1], comme la première fois au-dessous de l'église de Saint-Michel de Sacala. Nous descendîmes la montagne à travers le bois; nous guéâmes la rivière de Davola, et bientôt nous rentrâmes dans la province du Maitsha, bornée à l'occident par le Nil, au midi par la rivière de Jemma qui la sépare du pays de Goutto, et de l'autre côté des montagnes d'Amid par la province du Damot. Au midi elle a encore le Gojam, et à l'est et au nord l'Abay ou le Nil avec le lac Tzana. C'est là le Maitsha propre; mais on y ajoute à l'occident du Nil une grande étendue de pays, qui commence par le district de Sankraber au nord, et va jusqu'aux cantons des Agows à l'ouest, comprenant dans ses limites l'Atcheffer et l'Aroossi sur les rives du Nil. Le Maitsha, gouverné par quatre-vingt-dix-neuf shums, est un apanage de l'emploi de Betwudet, dont il augmente le revenu de deux mille onces d'or : les habitans du Maitsha sont une colonie de ces Gallas qui vivent à l'occident du Nil.

La capitale du Maitsha est Ibaba; le roi y a une

[1] C'est le nom que les Agows donnent au Nil.

maison ou plutôt un petit château. La ville, l'une des plus grandes d'Abyssinie, ne le cède guère à Gondar ni en étendue ni en richesses; on y tient marché tous les jours : elle a pour gouverneur un officier qui porte le titre d'*Azage-d'Ibaba*, et à qui sa place rend six cents onces d'or. Cette place, dont dépend en outre un vaste territoire, est ordinairement confiée au principal habitant du Maitsha, afin de le retenir dans le devoir. La campagne des environs d'Ibaba est la plus belle et la plus féconde, non-seulement du Maitsha, mais de toute l'Abyssinie; la partie qui l'emporte surtout est le Kollela, situé entre Ibaba et le Gojam. Là les premières ozoros ou princesses ont des terres et des maisons qu'elles ont héritées des rois leurs ancêtres, et qui sont désignées sous le nom de *Goult*, mot qui répond à celui de fief.

Du Maitsha, poursuivant notre route vers Gondar, nous arrivâmes à cette capitale le 20 novembre 1770.

Dans ma visite au roi qui revenait de l'armée, je passai par un ravin profond au-dessus duquel un kantuffa étendait ses branches. J'avais sur les épaules une peau de chèvre blanche que le kantuffa ne m'enleva pas : mais le roi, qui était vêtu d'un habit de paix, ayant ses longs cheveux épars autour de son visage, et enveloppé dans son manteau de mousseline de manière qu'à peine on pou-

vait lui voir les yeux, faisait plus d'attention au cheval qu'au kantuffa ; ses cheveux touchèrent d'abord à une branche, et le pli du manteau qui couvrait sa tête fut rejeté sur ses épaules. Le secours qu'on lui apporta tout de suite, la promptitude avec laquelle je coupai la branche d'un coup de coutelas, rien enfin n'empêcha le manteau de tomber, et le prince parut avec sa simple robe et la tête et le visage nus devant tous les spectateurs. Un pareil accident est regardé comme un malheur véritable pour un prince qui ne paraît jamais que couvert en public; cependant il n'en fut pas plus ému qu'à l'ordinaire.

Quand le roi d'Abyssinie est en marche, il a toujours auprès de lui un officier qui s'appelle *le Kanitz-Zitzera*, c'est-à-dire *le bourreau de l'armée*. Ce Kanitz-Kitzera porte toujours à l'arçon de sa selle une grande quantité de courroies de cuir roulées d'une manière très industrieuse, et on nomme ces courroies *le taradé*. Le roi ne fit qu'un signe des yeux et de la main, et au même instant deux courroies du taradé furent déployées et passées autour du cou d'un shum ou prêtre et de son fils, et les deux malheureux furent hissés au même arbre : on les laissa ainsi pendus.

Il y a en Abyssinie une loi qui condamne à mort quiconque frappe ou lève la main pour frapper une autre personne en présence du roi; mais en

cette occasion si grave, si puissante, si imprévue, un jeune homme ayant frappé quelqu'un qui avait osé blâmer le roi, on se contenta de faire faire à ce jeune homme une longue réprimande par la bouche de son père; il ne perdit la faveur ni du roi, ni du ras Michaël, ni même celle du peuple.

Il y a à Gondar des espèces de bouffons qui se masquent, chantent et font des singeries et des tours de force. Dans toutes les grandes occasions ils courent les rues, et lorsqu'il y a quelque mariage, quelque fête particulière, ils vont dans les cours des maisons exécuter leurs farces et chanter des chansons qu'ils composent en l'honneur des personnes pour qui est la fête. Plusieurs fois ils avaient été au-devant du ras Michaël, quand il revenait du combat, et ils en avaient été bien payés pour avoir célébré ses victoires et son heureux retour : ils allèrent aussi au-devant du roi.

En traversant la place du marché de Gondar, j'avais trouvé le portier du ras, qui avait auprès de lui trois hommes garrottés, l'un desquels il avait déjà commencé à hacher à coups de coutelas. Il m'avait vu marcher en détournant la tête et en me bouchant les yeux, mais il me pria d'arrêter, parce qu'il voulait me parler quand il aurait achevé de dépecer ces malheureux, ce qu'il faisait comme une besogne ordinaire; les soldats, voyant le portier pressé, tombèrent aussitôt sur les deux infor-

tunés, dont les cris retentissaient encore à mes oreilles; les hyènes qui remplissaient les rues la nuit me laissaient à peine passer quand je sortis du palais, et les chiens entraient continuellement dans ma maison avec des morceaux de chair humaine à la gueule.

Il y a de chaque côté du palais de Gondar un terrain spacieux où l'on tient le marché. Il avait plu dans la journée, et le soir le marché était presque vide : on distinguait au loin deux hommes seuls qui semblaient s'entretenir avec feu, et dont l'un était pris de vin. Les Abyssiniens portent tous des ceintures de toile de coton étroite, dont ils font huit ou dix fois le tour de leur corps; et celui des deux causeurs qui avait conservé son sang-froid tenait le bout de la ceinture de l'autre. Le roi me dit : « Yagoubé, savez-vous ce que font ces deux hommes ? » Je lui répondis : « Non, sire; mais j'ai vu que celui qui paraît avoir trop bu a défait un tour de sa ceinture, et que l'autre la tâte et l'examine, comme s'il paraissait douter qu'elle fût d'une bonne qualité. — Cet homme, reprit le roi, vole la ceinture de l'autre : que trois ou quatre personnes aillent l'arrêter; mais qu'avant de se saisir de lui on lui laisse achever son vol, et que quand il se sauvera on s'en empare. »

Les ordres du monarque furent bientôt exécutés. L'ivrogne acheva lui-même de défaire sa ceinture,

tandis que l'autre était occupé à la mesurer avec son bras, depuis l'index jusqu'au coude, et ensuite la pliait. Tout cela se fit d'un air fort naturel; et quand le voleur tint la ceinture, il prit sa course habituelle, mais n'alla pas bien loin, puisqu'on le saisit pour le punir.

J'eus occasion de voir des gens d'une nation barbare très adonnée au vol, celle des Troglodites. Ils suivent continuellement les armées abyssiniennes pour dérober des chevaux, des mulets et tout ce qu'ils rencontrent, et ils commettent ces vols d'une manière fort singulière. Ils se coupent les cheveux très courts, ils vont tout nus et se frottent de la tête aux pieds avec du beurre ou quelque autre graisse; cependant ils attachent à leur bras un long couteau à deux tranchans et fort pointu, dont le manche vient jusque dans la paume de la main. La lame de ce couteau dépasse au moins de quatre pouces la hauteur du coude; quand le bras est étendu, cette lame ne peut faire aucun mal, mais quand il est plié, le bout de la lame reste saillant au-dessus du coude. Les Troglodites ou Guragués ainsi arrangés se chargent d'un fagot de légers branchages, comme les gens qui ramassent du bois à brûler pour l'armée; ils se l'attachent au milieu du corps avec de la liane pour qu'il puisse bien cacher leur dos; ensuite ils plient leurs jambes et se couchent du côté du

camp où ils ont envie de voler; puis ils rampent, ils se traînent quand il fait nuit, s'arrêtant toujours aussitôt qu'ils entendent le moindre bruit près d'eux. Si par hasard ils s'aperçoivent qu'on les a découverts, ils lâchent la liane qui tient le fagot et ils se sauvent : si on les empoigne, la graisse dont leur corps est enduit, fait qu'ils glissent aisément sous la main; si on les saisit à bras-le-corps, ce qui semble être le seul moyen de les arrêter, ils plient leur bras, frappent de leur couteau et blessent à mort.

En Abyssinie, les fours dont on se sert dans les armées pour faire cuire le pain ont la forme de deux bols évasés et adossés l'un à l'autre, et ont un peu moins de trois pieds de diamètre : ils sont d'une très belle espèce de poterie qui, d'abord rouge, noircit bientôt quand elle a été chauffée et imprégnée de beurre. Lorsqu'on veut se servir d'un four, on le pose à terre, on allume du charbon dans la partie qui est en bas, et la pâte battue comme une omelette est mise dans la partie d'en haut, qu'on recouvre avec un couvercle qui a à peu près la même forme : ces fours sont ordinairement charriés sur le dos des femmes qui viennent faire le pain à l'armée.

Les mulets sont les animaux de charge dont on se sert le plus communément en Abyssinie, quoiqu'il y ait aussi des taureaux et des vaches d'une

espèce particulière, employés aux charrois, surtout du côté où sont les mines de sel; mais ils sont très petits, et ne peuvent porter que de légers fardeaux : leur plus grand avantage est de n'être pas difficiles à nourrir. J'avais un grand nombre de mulets, à moi appartenant, pour charrier mes instrumens et mon bagage; le roi et l'iteghé m'en fournirent d'autres pour me servir de monture. J'avais en outre deux chevaux que j'aimais beaucoup et que je projetais assez follement de mener en Angleterre.

Retour par le Sennaar, la Nubie et le grand désert. Arrivée à Alexandrie, et traversée d'Alexandrie à Marseille.

Le palais de Koscam, où se tient la reine d'Abyssinie près Gondar, est situé sur le penchant méridional de Debra-Tzaï, nom qui signifie *la montagne du Soleil*. Le palais consiste en une grande tour carrée à trois étages, avec un toit en terrasse entouré de créneaux; il y a une grande cour, qu'on nomme *la cour des Gardes*, dans laquelle se tient la garnison de Koscam, et où est la principale entrée faisant face à Gondar. L'enceinte du palais est fermée par une haute muraille de plus d'un mille de circonférence; dans cette première enceinte sont logés les soldats, les laboureurs et généralement tous les gens attachés au service extérieur du palais : ensuite il y a une autre cour plus

étroite, et également fermée par un mur, où il y a d'autres logemens construits en pierre, et à un étage, pour les principaux officiers, pour les prêtres, et pour les esclaves qui servent dans l'intérieur.

C'est là qu'est aussi l'église qui a été bâtie par l'iteghé, et qu'on regarde comme la plus riche de toute l'Abyssinie. On y voit de grandes croix d'or dont on se sert dans les processions, ainsi que des timbales d'argent; et l'autel est chargé de plaques d'or, objets qui sont tous un don de la magnifique iteghé. Les prêtres de cette église étaient aussi fort riches, jusqu'à l'instant où le ras Michaël, leur enlevant une partie de leurs revenus, qu'il partagea entre l'État et lui, les réduisit à une condition plus conforme au vœu de pauvreté qu'ils avaient fait par orgueil que le luxe dans lequel ils vivaient auparavant.

C'est dans la troisième cour, c'est-à-dire tout-à-fait dans le centre, que sont les appartemens de la reine et des femmes nobles qui, n'étant point mariées, vivent auprès d'elle et composent sa cour. Derrière et plus haut que le palais sont les maisons de plusieurs personnes de distinction, presque toutes de la famille de l'iteghé; ensuite la montagne s'élève en forme de cône très régulier, et paraît couverte de verdure jusqu'au sommet. Du côté de l'est est la route du Walkayt, et du côté de l'ouet celle du Kuara et du Ras-el-Feel,

c'est-à-dire de tout le pays bas ou du nord de l'Abyssinie, bordant la contrée des Shangallas, par où traverse le chemin du Sennaar.

Le 26 décembre 1771, je quittai enfin Gondar: je m'étais proposé de partir le matin de bonne heure, mais je fus retenu malgré moi par mes amis. Le roi avait retardé jusque-là mon départ, en m'envoyant chaque soir de nouveaux ordres; et je vis clairement qu'il n'avait d'autre intention que de m'opposer des difficultés jusqu'à ce qu'il survînt, comme cela arrive presque toujours dans ce pays-là, quelque accident qui me mît dans l'impossibilité absolue de m'en aller. Aussi, quand son dernier messager vint me trouver à Koscam, le 25 au soir, je le chargeai de présenter mon respect à Sa Majesté, je lui rappelai sa promesse, je le priai même, avec un peu d'aigreur, de m'abandonner à ma fortune; je lui fis dire enfin que mes domestiques avaient pris les devans, et que j'étais résolu de partir le lendemain matin.

Cependant le matin je fus étonné de voir arriver, à la tête de cinquante cavaliers, un jeune homme que le roi avait mis depuis peu au nombre de ses chambellans. Comme je voulais quitter l'Abyssinie sans éclat et aussi obscurément qu'il était possible, parce c'était le seul moyen de passer avec sûreté dans le Sennaar, j'avais insisté pour qu'aucun de mes amis ne m'accompagnât, et je

priai l'escorte que le roi daignait m'envoyer de vouloir bien s'en retourner, alléguant pour raison de mon refus que tout le pays entre Koscam et le Ras-el-Feel appartenait à l'iteghé et à Ayto-Confu, et que vraisemblablement personne n'oserait m'insulter. Malgré toutes ces raisons, je fus long-temps avant de pouvoir obtenir ce que je souhaitais, et il était une heure après midi quand je me mis en route.

Au bout de quelques jours nous arrivâmes sur les bords de la rivière de Toom-Aredo, qui prend sa source dans le pays des Kemmouts, peuple habitant les montagnes au sud-ouest, et va ensuite se jeter dans une autre rivière nommée *Mahaanah*. Les Kemmouts professaient jadis la même religion que les Falashas [1], mais ils furent baptisés sous le règne de Facilidas, et ils ont resté depuis séparés de leurs frères; malgré cela ils conservent la plupart de leurs anciennes pratiques, ce qui prouve qu'on n'a pas pris beaucoup de peine pour les instruire dans le christianisme. Ils mangent bien la chair des animaux tués par des chrétiens, mais non la chair de ceux qui sont tués par des mahométans, ou même par des Falashas. Un de leurs principes est que quand on est baptisé et qu'on a communié une fois, on n'a plus besoin de prier Dieu ni de s'occuper d'aucune espèce de culte. Ils se

[1] Juifs d'Abyssinie.

lavent de la tête jusqu'aux pieds toutes les fois qu'ils reviennent du marché ou de quelque autre endroit où ils ont pu toucher quelque personne qui n'est pas de leur secte, parce qu'ils regardent quiconque n'en est pas comme immonde. Ils se renferment chez eux le samedi et s'abstiennent de travailler, mais en revanche, le dimanche on les voit moudre leur blé et faire beaucoup de travaux pareils.

Leurs femmes se percent les oreilles et y suspendent des poids afin de les faire tomber très bas et d'en agrandir les trous, dans lesquels elles passent des anneaux aussi gros que les portent les Arabes bédouins de la Syrie et de la Palestine. Les Kemmouts parlent, à très peu de chose près, le même langage que les Falashas; ils ont une horreur singulière du poisson, et ils ne s'abstiennent pas seulement d'en manger, ils ne peuvent en supporter la vue; la raison qu'ils donnent de cela, c'est qu'une baleine ou quelque autre gros poisson avala le prophète Jonas, dont ils se vantent de descendre. Les Kemmouts servent à charrier de l'eau et à fendre du bois à Gondar, et les Abyssiniens les méprisent excessivement.

Le 15 janvier 1772 nous partîmes de Tcherkin, où nous venions de faire une courte halte. Le 17 nous arrivâmes à Sancaho, ancienne ville frontière de l'Abyssinie : elle renferme environ trois

cents maisons, très proprement construites avec des roseaux, dont les feuilles servent aussi à couvrir ces maisons et sont singulièrement bien arrangées. La montagne sur laquelle est la ville de Sancaho s'élève au milieu de la plaine et ressemble à Tcherkin-Amba; mais elle est plus considérable. Un territoire fort étendu en dépend, si on peut dire toutefois que des bois entièrement abandonnés aux bêtes sauvages dépendent des hommes. Du côté de l'est la pente de la montagne est très rapide, et c'est là qu'on a pratiqué un sentier étroit et tortueux, où il y a dans chaque angle de grosses pierres pour servir de retranchement à ceux qui voudraient défendre la montée avec des mousquets ou avec des arcs et des flèches. Tous les autres côtés de la montagne forment autant de précipices où il est impossible d'escalader. Les habitans de Sancaho sont les Baasas, tribu des Shangallas convertie au mahométisme : le gouverneur de Sancaho est absolu et a les honneurs du nagareet [1] pour faire ses proclamations.

Le 20 nous atteignîmes le bourg de Guanjook, arrosé par une jolie rivière, et dans une situation délicieuse; il y a dans les environs plusieurs bosquets d'arbres très élevés, entre lesquels sont des plaines superbes, dont une partie est cultivée en coton. Il y a beaucoup de gibier, surtout des pin-

[1] Timbale.

tades, et les arbres sont couverts de perruches de toute couleur et de toute espèce.

Nous ne partîmes de Guanjook que le 22; nous passâmes la petite rivière de Gambacca, et ensuite nous traversâmes encore le Tokoor-Ohha; puis nous vînmes aux bords du Guangué. Le Guangué est, après le Nil et le Tacazzé, la plus grande rivière que j'aie vue en Abyssinie; le Guangué a sa source près de Tchelga, ou plutôt entre Tchelga et Nara, et il va joindre le Tacazzé dans le Barabra, c'est-à-dire dans le royaume de Sennaar. Le Tacazzé, grossi par le Guangué, prend alors le nom *d'Atbara*, nom qu'il donne à la province qu'il traverse. On y voit beaucoup de crocodiles, et plus encore d'hippopotames, que je crois cependant être la plupart moins gros que ceux du Nil.

Le 17 mars 1772 nous partîmes de Hor-Cacamoot, village où nous nous étions reposés quelques jours, et nous prîmes le chemin de Teawa, capitale de l'Atbara. Nous marchions droit au nord-nord-ouest, dans un pays couvert de halliers, parmi lesquels on ne voit s'élever que quelques grands arbres. Il s'était joint à notre petite caravane onze hommes nus qui conduisaient des ânes chargés de sel.

Nous atteignîmes Beyla, ville fort jolie et bien située sur le haut d'une colline couverte de bois

et en face d'une belle plaine. Les arbres que nous vîmes dans cette plaine étaient très beaux, alignés et séparés de loin en loin par des haies, comme en Europe. Les champs sont ainsi clos pour pouvoir enfermer le bétail : mais le bétail n'y était point alors; on l'avait conduit au Dender à cause des mouches. Il n'y a à Beyla d'autre eau que celle que fournissent des puits profonds; les environs de la ville sont couverts de plantations de maïs. Les habitans vivent continuellement dans la crainte de voir fondre sur eux les Arabes Daveinas qui campent à Sim-Sim, c'est-à-dire à quarante milles dans le sud-est. Ils redoutent aussi singulièrement une autre puissante tribu errante au sud-ouest, entre le Dender et le Nil, et connue sous le nom des Wed-Abel-Gin, nom qui signifie les *fils de l'esclave du diable*. Beyla est une des villes frontières du Sennaar; du côté de Sim-Sim, entre ce lieu et Teawa qui appartiennent au Sennaar, et le Ras-el-Feel, Nara et Tchelga qui dépendent de l'Abyssinie, tout le pays n'est qu'un vaste désert. Les Arabes n'y souffrent pas un seul village, et s'ils y laissent des endroits propres à contenir de l'eau, c'est parce qu'ils en ont besoin quand ils viennent camper auprès, et que la verdure les invite à y conduire leurs troupeaux.

Le 21 avril nous partîmes de Beyla; le 22 nous vînmes au bord de la rivière de Rahad : le gué se

nomme *Tchir-Chaira.* L'eau de la rivière était stagnante, sale, ayant une odeur désagréable et couverte d'un limon vert; le fond était fort vaseux: mais il n'y avait point à choisir de meilleur passage. L'eau de Beyla était si mauvaise, que nous n'en avions pris que ce qu'il nous fallait absolument pour nous conduire jusqu'à Rahad.

Depuis Beyla nous avions marché la plupart du temps dans le bois; mais, arrivés sur le bord de la rivière de Dender, nous ne trouvâmes plus de bois jusqu'à Sennaar : la campagne est découverte. Nous avions remarqué dans le bois deux espèces d'arbres d'une grandeur prodigieuse et d'une extrême beauté. Nous trouvâmes près du Dender le principal village des Cohalas qui y vivent avec leurs troupeaux à l'abri des rapines des Arabes et des fureurs de la mouche; ils nous fournirent du lait excellent, et nous le trouvâmes d'autant plus agréable que nous n'en avions goûté que rarement depuis notre départ de Gondar. Après nous être reposés sur les bords du Dender, nous continuâmes notre route.

Nous fîmes bientôt halte dans un village appartenant aux Nubas, nation païenne. Les Nubas sont tous soldats du mek de Sennaar, et ils habitent les villages qui environnent la capitale à quatre ou cinq milles de distance. On les achète ou on les enlève par force à Fazuclo et dans les provinces

qui sont au sud sur les montagnes de Dyre et Tegla; mais une fois établis dans les environs de Sennaar, ne manquant point de nourriture, ayant des armes à la main, ils ne cherchent point à déserter, et vivent d'une manière assez rangée. Plusieurs de ces Nubas, avec lesquels j'ai causé, m'ont paru être une espèce de nègres plus doux et plus intéressans que ceux qui viennent du Bahar-el-Aice, c'est-à-dire que ceux dont on tire les Funges qui composent le gouvernement de Sennaar.

Les Nubas ont de petits traits aussi bien que les Funges; mais ils ont des cheveux laineux, le nez aplati, et parlent un langage doux, sonore et différent des divers idiômes que j'avais entendus jusqu'alors. Quoique le mek et les autres chefs du gouvernement de Sennaar prétendent être mahométans, ils n'ont jamais tenté de convertir les Nubas; au contraire, ils entretiennent dans leurs villages un certain nombre de prêtres païens qui ont la paye de soldat et qui célèbrent les offices de leur religion. Il m'est impossible d'expliquer cette religion, parce que je n'ai pas assez eu le temps de m'instruire du langage et des coutumes des Nubas.

Ce que je sais bien, c'est que les Nubas adorent la lune; et toutes les fois que cet astre éclaire les nuits, on voit avec quelle satisfaction ils lui rendent hommage. Quand la lune est nouvelle, par exemple, ils sortent de leurs huttes obscures, ils

prononcent quelques paroles religieuses en contemplant son disque argenté, et ils témoignent la plus vive joie par le mouvement de leurs pieds et de leurs mains. Je ne me suis jamais aperçu qu'ils rendissent aucun hommage au soleil, soit qu'il se levât, soit qu'il se couchât, soit qu'au haut du méridien il fît mieux sentir toute sa puissance. Autant que j'ai pu le savoir, les Nubas adorent un certain arbre et une certaine pierre : mais il m'a été impossible de voir cette pierre et cet arbre. Il n'y en a point dans les campagnes du Sennaar, mais bien dans le pays d'où sortent les Nubas. Les prêtres ont beaucoup d'influence sur ce peuple, non qu'il les aime, mais il les craint. Ces prêtres sont distingués par de gros anneaux de cuivre qu'ils portent autour du poignet, et même ils en mettent quelquefois un ou deux au bas de leurs jambes.

Les Nubas aiment excessivement la chair de porc; aussi en ont-ils de nombreux troupeaux. Leurs cochons sont d'une petite espèce, tachetés en général de blanc et de noir, et assez semblables à ceux qu'on voit dans le nord de l'Écosse.

Les Nubas sont circoncis : ceux qui sortent de leurs montagnes se convertissent très rarement au mahométisme; mais la plupart de leurs enfans embrassent cette religion. Ils ne parviennent guère qu'au rang d'officiers de leurs propres corps. Le mek en entretient douze mille auprès de Sennaar,

et c'est avec ces troupes qu'il tient les Arabes dans la soumission. Les Nubas sont fort tranquilles; ils se rendent rarement coupables de pillage et de mutinerie.

L'immense plaine qu'habitent les Nubas du Sennaar n'a d'autre eau que celle qu'on trouve dans des puits. Je vis récurer un de ces puits; je le mesurai, et je trouvai qu'il avait près de quatre-vingts brasses de profondeur. Dans un climat aussi chaud que celui-là on n'a guère besoin d'allumer du feu, et on n'a pas même de quoi en faire : il n'y a ni tourbe ni rien de semblable; et dès que nous quittâmes les bords du Dender nous ne vîmes plus ni arbres ni bois d'aucune espèce; cependant les habitans de ces contrées n'ont point, comme en Abyssinie, la coutume de la viande crue. Mais avec la tige du dora ou du millet, et avec la fiente des chameaux, ils chauffent des fours sous terre où ils font cuire des cochons tout entiers d'une manière très propre et qui n'est point du tout désagréable. Ils ont soin de n'entrer la soie de cochons que quand ils sont achevés de cuire [1].

Les Nubas ne se servent ni de pierre ni de briquet pour allumer du feu; ils ont un moyen plus

[1] Il est à remarquer que la manière dont les Nubas font cuire leurs cochons ressemble beaucoup à celle qu'emploient les insulaires de la mer du Sud, et qu'ils allument du feu comme les sauvages de la Nouvelle-Hollande.

prompt : ils prennent un petit morceau de bois pointu et ils l'appuient perpendiculairement sur un autre horizontalement placé, dans lequel ils ont fait un petit trou; ensuite ils tournent entre leurs mains celui qui est debout, comme lorsqu'on veut faire mousser du chocolat, et dans l'instant la flamme pétille, tant est combustible tout ce qui couvre cette partie de la terre, où la pluie tombe pourtant tous les ans durant six mois entiers.

Le 29 avril 1772 nous arrivâmes à Sennaar, capitale de la Nubie, et dès le lendemain je fis ma visite au roi.

Le vaste palais du roi de Sennaar est bâti d'argile, à un seul étage, et les chambres sont foncées en terre bien battue. Les premiers appartemens que nous traversâmes n'avaient point de meubles, et il semblait qu'une grande partie avait été autrefois destinée à loger des soldats, quoiqu'il n'y en eût pourtant alors qu'une cinquantaine de garde. Le roi était dans une chambre d'environ vingt pieds carrés, dans laquelle nous n'arrivâmes qu'après avoir descendu deux petits escaliers très étroits; cette chambre était carrelée à grands carreaux de brique, sur lesquels on avait étendu un tapis de Perse pareil à ceux qui tapissaient tout l'intérieur de l'appartement, et qui étaient très beaux et en très bon ordre.

Le roi était assis à terre sur un matelas couvert

d'un tapis de Perse et chargé de coussins de drap d'or de Venise. Mais les vêtemens de ce prince ne répondaient point à la magnificence qui l'environnait : il n'avait sur le corps qu'une grande chemise bleue de toile de coton de Surate, qui ne différait des chemises de ses esclaves que parce que l'ourlet du bas et le collet étaient garnis d'un double point de soie blanche. Ce prince avait la tête nue, les cheveux courts et très noirs, et le teint aussi clair qu'aucun Arabe ; ses pieds étaient nus, mais presque recouverts par sa chemise. Il paraissait âgé d'environ trente-quatre ans : sa contenance était commune et n'annonçait point un caractère décidé ; au contraire, il avait l'air d'un homme doux, timide et irrésolu.

L'usage qu'on a dans le Sennaar de faire périr tous les collatéraux de la famille royale semble répondre en partie à la coutume abyssinienne de confiner les princes de la race de Salomon, pendant toute leur vie, sur une montagne. La différence du traitement, dans un cas parfaitement semblable, offre une assez juste manière de juger entre ces deux peuples combien l'un surpasse l'autre en cruauté : quand on exile les princes abyssiniens, on égorge ceux du Sennaar aux yeux de leur père, dans le palais même où ils sont nés.

Dans le Sennaar, comme en Abyssinie, les femmes ne succèdent point au trône ; mais les prin-

cesses abyssiniennes jouissent de bien plus d'avantages que celles du Sennaar, car celles-ci n'ont ni propriétés ni revenus attachés à leur rang, et ne sont pas plus considérées que les filles d'un simple particulier. Parmi cette foule de femmes que je vis lorsque je fus appelé chez les épouses du roi, il y avait, à ce que j'appris, plusieurs princesses, sœurs du monarque; mais il était impossible de les distinguer à leurs manières ni à aucune marque de respect de la part des autres.

La famille royale est de race nègre; et quand les femmes que le roi épouse sont négresses, ses enfans sont parfaitement noirs; mais quand il s'allie à des femmes blanches, ce qui arrive assez souvent, il provient de ces mariages des enfans aussi blancs que leur mère.

Ce qui paraît plus extraordinaire, quoique également vrai, c'est qu'un Arabe marié avec une négresse fait des enfans aussi blancs que lui. Je ne prétends pas affirmer qu'il ne puisse y avoir quelque exemple du contraire : mais tous ceux que j'ai eu occasion d'observer prouvent ce que je viens de dire. Pendant les mois brûlans de l'été les Arabes n'approchent guère que des négresses, à cause de la fraîcheur naturelle de leur peau, qui diffère, dit-on, beaucoup en cela de la peau des femmes arabes. Ils ont conséquemment beaucoup d'enfans de ces négresses; malgré cela je n'ai pas aperçu un

seul Arabe noir dans tout le royaume de Sennaar.

Il périt une immense quantité d'enfans dans la capitale et aux environs; il n'est même pas douteux que le pays ne fût bientôt désert, sans le grand nombre d'esclaves qu'on y transporte sans cesse de différens cantons du midi de l'Afrique. Les habitans de Sennaar sont grands et robustes, mais ils vivent peu; ce qu'on doit sans doute attribuer à tous les excès auxquels ils se livrent dès l'enfance; mais ce que je viens de dire du peu de durée de leur vie offre l'exemple d'une étrange révolution dans le climat; car Sennaar n'est qu'à très peu de distance des nègres où les anciens plaçaient les *Macrobes*, peuple ainsi nommé à cause de sa longévité.

Il est à remarquer que bien que les habitans de Sennaar professent la religion de Mahomet, ils sont si brutaux, si peu délicats envers leurs femmes, qu'ils les vendent souvent après en avoir eu des enfans. Le roi lui-même suit, dit-on, souvent cette pratique dénaturée, à jamais inconnue dans tous les autres pays mahométans.

Le roi est obligé, une fois en sa vie, de labourer et de semer un champ de sa propre main : c'est ce qui lui vaut le surnom de *Baady*, qui signifie *le paysan* ou *l'homme des champs*, et qui est commun à tous les rois, comme celui de César l'était aux empereurs romains. Ils ont cependant, en général,

un autre nom qui sert à les distinguer, et les étrangers qui n'ont pas fait cette attention ont mis beaucoup de confusion dans ce qu'ils en ont dit.

Ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni aucune espèce de bêtes de somme, ne naissent ni ne peuvent vivre à Sennaar, ni à quelques milles tout autour; et on ne peut y garder une année entière ni chien, ni chat, ni mouton, ni taureau. Il faut les envoyer passer six mois dans les sables; autrement, quelque soin qu'on en eût, ils meurent durant la saison des pluies du tropique, partout où il y a de la terre grasse.

Sennaar est par les 13 degrés 34 minutes 36 secondes de latitude nord, et par les 33 degrés 30 minutes 3 secondes de longitude au méridien de Greenwich. Cette ville est bâtie sur la rive orientale du Nil et très près de ses bords; cependant l'élévation de son sol la met à l'abri des débordemens, qui dans leur plus grande hauteur ne viennent guère qu'au bord des rues.

La ville de Sennaar est très peuplée, et on y voit plusieurs belles maisons, suivant la mode du pays. Poncet dit que de son temps elles étaient toutes à étage, mais à présent celles des principaux officiers sont à deux étages, et elles ont des toits en terrasse; construction qui paraît fort singulière, parce que, dans toutes les autres villes ou villages en dedans des limites des pluies du tro-

pique, les toits sont en forme de cône. Les maisons de Sennaar sont d'argile, mêlée avec un peu de paille; ce qui prouve que les pluies doivent y être moins abondantes que dans le sud, et l'éloignement des montagnes en donne la raison. Toutefois, durant mon séjour dans cette ville, il y eut une semaine de pluie continuelle; et le 30 juillet, le Nil monta tout à coup prodigieusement à la suite d'un orage très bruyant et d'une obscurité profonde qui couvrait tout le midi. Le fleuve était couvert de débris de maisons, de roseaux, de gamelles et d'autres ustensiles de bois; de chameaux, de vaches, de veaux, les uns en vie, les autres morts, que le courant emportait avec une extrême vélocité, à la vue de Sennaar. Une hyène, s'efforçant d'aborder, fut enveloppée et tuée par les habitans; l'eau entra dans les maisons bâties sur les bords du fleuve, et les murailles de plusieurs de ces maisons d'argile furent détrempées au point qu'elles s'écroulèrent. La quantité de débris que nous vîmes passer sembla nous prouver qu'il y avait eu de grands dégâts et plusieurs villages détruits au sud, du côté de Fazuclo.

Le climat de Sennaar est très défavorable à l'homme et aux animaux, et singulièrement contraire à leur propagation. Je ne puis attribuer cela qu'aux qualités particulières de cette terre grasse dont la ville est environnée; et rien ne le prouve

mieux que la stérilité absolue dont les jumens et toutes les femelles de bêtes de somme sont frappées dans Sennaar et dans les villages à plusieurs milles de distance : cette stérilité cesse dès qu'on fait passer ces animaux des terrains gras dans les sables. Aira qui est à trois ou quatre milles de Sennaar, au milieu des sables arides, et n'ayant d'autre eau que l'eau du Nil, Aira convient parfaitement à tous les animaux : aussi c'est là que se tenait Adelan, à la tête de la cavalerie peut-être la plus brave et bien certainement la plus belle du monde. C'est de là qu'il surveillait en sûreté les mouvemens d'un faible souverain, qui, renfermé dans sa capitale, ne pouvait pas avoir auprès de lui un seul cheval à opposer au redoutable sheik.

Cependant, quelque défavorable que soit ce sol à la propagation de l'espèce humaine et des animaux, il les fournit abondamment de vivres. Les terrains cultivés rendent, à ce qu'on assure, trois cents pour un ; mais je pense qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport. Tous les environs de Sennaar sont couverts de *dora* ou de *millet*, qui est la principale nourriture des habitans. On y recueille aussi du froment et du riz, mais en petite quantité, et on l'y vend à la livre, même dans les années de la plus grande abondance. Le sel qu'on consomme dans ce pays se tire du sein de la terre,

dans les environs de la capitale, et principalement du côté d'Halfaia.

Dans les environs de Sennaar les bords du Nil ressemblent, durant la saison des pluies, à ce qu'on voit en été dans les plus belles parties de la Hollande. Mais sitôt que les pluies cessent et que le soleil exerce sa brûlante influence, le dora mûrit, les feuilles jaunissent et meurent, les lacs se putréfient, exhalent une odeur infecte, se remplissent de vermine, et toute la beauté de ces campagnes disparaît. La Nubie offre de nouveau l'image de la stérilité; on ne voit, on ne sent plus que les chaleurs accablantes, les vents empoisonnés, les sables mouvans, et tous les maux auxquels expose ce terrible climat, les épilepsies, les apoplexies, les fièvres ardentes, les violentes migraines, les langueurs insupportables, et les cruelles dyssenteries encore plus opiniâtres et plus mortelles.

La manière dont on s'habille à Sennaar est fort simple : l'on porte une longue chemise bleue de toile de coton de Surate, appelée *marowty*, qui prend du bas du cou jusqu'aux pieds. Toute la différence qu'il y a entre les vêtemens des hommes et ceux des femmes, c'est que les hommes ont le cou nu, et que le collet de la chemise des femmes monte jusqu'au haut du cou, et est boutonné comme celui des chemises que nous portons en Europe. Les hommes ont quelquefois une ceinture :

l'un et l'autre sexe marche pieds nus dans les maisons, même les gens de la première distinction. Les appartemens, surtout ceux des femmes, sont couverts de tapis de Perse : quand ils sortent dans le beau temps, ils portent des sandales et des espèces de patins de cuir, ornés de coquillages d'une manière très élégante.

Dans le moment de la plus grande chaleur les habitans de Sennaar, au lieu de se baigner, se font jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps. Les hommes aussi bien que les femmes, s'oignent au moins une fois par jour avec de la graisse de chameau mêlée avec de la civette. Ils s'imaginent que cette graisse adoucit leur peau et prévient les éruptions cutanées, qu'ils craignent si fort, que dès qu'ils ont le moindre bouton dans une partie de leur corps où il puisse être vu, ils ne sortent pas de chez eux. Ils prennent tous les matins une chemise blanche; mais pour conserver leur peau, ils couchent toujours avec une chemise trempée dans de la graisse et sans aucune couverture; ils couchent sur un cuir de bœuf bien tanné, bien adouci par le frottement continuel de cette graisse, et en même temps très frais, mais qui leur communique une odeur que le soin avec lequel ils se lavent ne leur ôte pas.

La principale nourriture des gens pauvres est du pain de maïs; les riches font d'abord rôtir la

farine de maïs, et ensuite ils en font une espèce de gâteau avec du beurre et du miel : en outre, ceux-ci se nourrissent de bœuf, en partie rôti, et en partie cru. Cependant la viande de chameau est celle qu'on trouve communément au marché; leurs bœufs sont sans contredit les plus gros, les plus beaux du monde entier. Le foie et les côtes de ces animaux se mangent ordinairement crus; je ne les ai jamais vus en faire cuire : l'usage de manger de la viande crue n'est donc pas particulier à l'Abyssinie. Toutes les nations nègres qui habitent à l'ouest mangent ainsi la viande de chameau.

L'on ne trouve point de viande de cochon dans le marché de Sennaar; mais tous les habitans en mangent sans difficulté : il n'y a que les gens en place et se disant mahométans, qui se cachent pour en manger. La religion mahométane fit d'abord de grands progrès parmi les juifs et les chrétiens d'Arabie, sur la côte occidentale de la mer Rouge, et bientôt après dans toute l'Égypte; mais elle ne fut reçue par les idolâtres de la côte occidentale de la mer Rouge que quand, suivie de la victoire, elle vint y prêcher, l'Alcoran d'une main et un glaive de l'autre.

Les forces du Sennaar, c'est-à-dire celles qui se tiennent autour de la capitale, consistent d'abord en quatorze mille Nubas, qui combattent nus et sans autre arme qu'une courte javeline et un bou-

clier. Il y a ensuite dix-huit cents cavaliers nègres, et tous esclaves, revêtus de cottes de maille, et armés d'un grand sabre esclavonien.

Les femmes négresses ou arabes, tant celles qui vivent dans les plaines et celles des Shillooks ou des habitans d'El-Aice, que celles des Nubas, des Gubas qui habitent les montagnes, les esclaves enfin de toutes espèces qui viennent de Dyre et Tegla, ont connu de temps immémorial une sorte d'inoculation qu'on appelle *Tishterée-el-Jidderée*, ou *l'achat de la petite vérole*. Ces femmes font elles-mêmes cette opération, et elles choisissent toujours pour cela le temps le plus sec et le plus beau de l'année.

Le commerce de Sennaar n'est pas considérable. Il n'y a point de manufactures; et le principal objet de consommation est la toile de coton bleue de Surate.

Le 5 septembre, nous fûmes enfin prêts à quitter la capitale de la Nubie, contrée inhospitalière, où nous fûmes mal vus à notre arrivée, et où chaque jour accrut nos inquiétudes et nos dangers. Nous nous flattions qu'une fois hors de cette ville, nous serions affranchis de la plus grande partie de nos maux; car nous n'appréhendions que les maux que les hommes pouvaient nous faire, et nous venions de voir, sans contredit, les plus méchans et les plus barbares de tous les hommes.

Le 22 septembre nous arrivâmes à Halfaia,

grande ville qui, quoique bâtie d'argile, est très belle et très agréable. Toutes les maisons ont des toits en terrasse, parce que les habitans ne craignent point les pluies qui depuis quelque temps ont cessé d'être considérables. Les Arabes Batahèens étaient campés près d'Umdoom, grand village situé sur le bord du fleuve, à sept milles d'Halifoon. C'est une tribu très adonnée au vol et au pillage; aussi nous passâmes près de ses campemens avant qu'il fît jour. Le chemin est là très agréable, et passe au milieu de bois d'acacias et de grandes prairies couvertes de joncs. Quand nous fûmes à Umdoom, nous trouvâmes des troupes de femmes qui allaient à leur travail journalier, celui de ramasser des graines d'herbes pour faire du pain.

Halfaia est sur les limites des pluies du tropique, et situé sur une grande péninsule arrondie qu'environne le Nil du sud-ouest au nord-ouest. La ville est à un demi-mille au plus du bord du fleuve. C'est sur la péninsule que sont toutes les cultures qui nourrissent la ville, et on n'arrose ces cultures qu'avec des puits, dont on tire l'eau par le moyen de machines que des bœufs font tourner. Halfaia contient environ trois cents maisons; la principale richesse de la ville provient d'une manufacture de grosse toile de coton appelée *dimour*, qui sert de monnaie dans tout le bas de l'Atbara. Halfaia a beaucoup de palmiers, mais qui ne produisent point de

dattes. Le peuple d'Halfaia se nourrit de chats, de crocodiles, d'hippopotames qui y sont en très grande abondance.

Partis d'Halfaia le 29 septembre, nous arrivâmes le 4 octobre suivant à Chendi, ou Chandi, un grand village et chef-lieu du district du même nom, dont le gouvernement appartient à une femme, qu'on appelle *Sittina*, c'est-à-dire *la maîtresse* ou *la dame*. Elle est sœur du premier des Arabes de l'Atbara. Il s'est conservé à Chendi une tradition d'après laquelle une femme, nommée *Hendaqué*, gouverna jadis ce pays. On peut inférer de là que Chendi était une partie du royaume de Candace; car le mot de Candace, écrit en grec, fait précisément *Hendaqué*, comme on dit que s'appelait *la reine de Chendi*. Quoi qu'il en soit, Chendi était autrefois une ville très fréquentée. Les caravanes de Sennaar, d'Égypte, de Suakem, du Korfodan s'y rendent encore depuis que les Arabes se sont emparés de la route de Dongola et du désert de Bahiouda; et quoique ce ne soit pas une ville très bien pourvue, les choses y sont pourtant moins chères et meilleures qu'à Sennaar, excepté le bois à brûler qui y est plus rare et plus cher que dans aucune autre partie de l'Atbara. Les habitans y brûlent de la fiente de chameau; il est vrai que dans un climat aussi chaud on n'a besoin de feu que pour faire cuire les alimens; autrement il ne

peut être qu'incommode. La chaleur avait été si excessive à la fin d'août et au commencement de septembre, que plusieurs personnes en moururent, tant dans Chendi que dans les villages voisins.

Chendi a environ deux cent cinquante maisons qui ne sont point contiguës. Les principaux habitans ont même les leurs très isolées, et celle qu'habite Sittina est à un demi-mille de la ville. Il y a deux ou trois de ces maisons assez commodes : mais toutes les autres ne sont que de misérables taudis bâtis d'argile et de roseaux.

Les femmes de Chendi sont considérées comme les plus belles de l'Atbara, et les hommes comme les plus grands poltrons. Leurs voisins leur ont donné cette réputation de lâcheté; mais nous n'eûmes pas occasion de vérifier si elle était méritée.

Le 29 octobre nous avions retrouvé les limites de l'Égypte, et nous étions de retour à Syène. Le 10 janvier 1773, nous arrivâmes au Caire. J'en repartis bientôt pour Alexandrie, et m'y embarquai pour Marseille, où je me trouvai enfin rendu sain et sauf après une traversée de trois semaines. Je me transportai rapidement à Paris, et de là je retournai dans ma patrie, afin d'y mettre en ordre le manuscrit de mon voyage.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

7 Ali.

